LE

GÉNIE DE VIRGILE.

DE L'IMPRIMERIE DE Ph. HARDY,
rue Saint-Jacques, n° 71.

LE GÉNIE DE VIRGILE,

OUVRAGE POSTHUME

DE MALFILATRE,

PUBLIÉ D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES,

AVEC DES NOTES ET ADDITIONS

PAR P. A. M. MIGER.

Je n'ai pas prétendu traduire, mais analyser; j'ai voulu donner l'abrégé des poésies sur lesquelles j'ai travaillé. MALF., *Disc. prél.*

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.
1810.

LES

GÉORGIQUES.

2.   1

RÉFLEXIONS

SUR LES GÉORGIQUES.

ROME fut habitée d'abord par un ramas de populace sans mœurs et sans aveu, qui, sentant leur ville peu propre au commerce par sa situation, et n'ayant d'ailleurs point de terres aux environs qu'ils pussent cultiver, suivirent leur instinct féroce et vécurent de sang et de rapine, comme les animaux voraces. De pareils hommes devoient former un peuple de brigands ou de héros. Bientôt leurs alliances avec les nations voisines, et leurs conquêtes dans l'Italie, étendirent leurs possessions, et ils s'appliquèrent à la culture des terres nouvellement conquises : ils ne soupçonnoient pas alors que l'agriculture dût faire rougir ceux qui l'exercent, ni qu'il fût honteux de labourer ses champs.

On vit les plus célèbres dictateurs et consuls, un Cincinnatus (*), un Camille, un Curius Den-

(*) Lucius Quinctius Cincinnatus vivoit vers la fin du troisième siècle de Rome. Il fut nommé dictateur, quitta

tatus, un Caton (le Censeur), manier la charrue de cette main qui avoit sauvé la patrie, ou écrire en faveur de l'agriculture.

Ils jugeoient avec raison que cet art, loin d'avoir rien de vil, étoit le premier de tous et le plus nécessaire. Il fut en honneur chez les peuples les plus anciens et les plus sages dont l'histoire fasse mention, chez les Assyriens, chez les Perses, leurs successeurs, et dans l'Égypte. De grands rois et de grands philosophes ont composé des ouvrages pour le perfectionner, et les Romains ont fait traduire ces ouvrages dans leur langue. Le célèbre Varron, qui les cite, a travaillé sur cette matière; nous avons ses écrits, et ceux de Columelle, qui vivoit sous l'empereur Claude.

---

sa charrue pour subjuguer les Èques et les Volsques, et la reprit ensuite.

M. Furius Camille fut cinq fois dictateur, vainquit les Veïens, les Volsques et les Gaulois. Il triompha de ces derniers, pour la seconde fois, à quatre-vingts ans, et mourut de la peste la même année, 387 de Rome.

M. Annius Curius Dentatus défit l'armée de Pyrrhus l'an de Rome 478, et triompha de plusieurs peuples voisins ligués contre sa patrie. Il fut trois fois consul. Ce fut lui qui distribua quarante arpens de terre à chaque citoyen, et qui n'en voulut pas davantage pour lui, disant que celui qui ne pouvoit se contenter de cette quantité de terre ne méritoit pas le nom de Romain.

Caton fit un livre sur l'agriculture.

Un homme de lettres avoit entrepris de nous donner une traduction de ce dernier, avec des notes. Elle étoit presque achevée, lorsque la mort a enlevé l'auteur. Il seroit à souhaiter que quelque habile homme se chargeât d'y mettre la dernière main, et de faire au public ce présent vraiment utile et digne de son attention. (*)

La ruine de Carthage fut comme l'époque du changement fatal qui se fit dans les mœurs des Romains. Caton le Censeur, qui concluoit toujours à la destruction de cette rivale de Rome, ne prévoyoit pas que le luxe s'introduiroit dans sa patrie par cette conquête, et que dès-lors l'agriculture, qu'il aimoit tant, cesseroit d'y être estimée. Elle fut abandonnée aux esclaves, et conséquemment avilie et négligée. Ces esclaves n'avoient, ni assez de lumières pour la conduire à sa perfection, ni assez de zèle pour prendre un soin particulier des terres qui ne leur appartenoient pas.

Les guerres qui s'allumèrent ensuite dans le

(*) M. Saboureux de la Bonneterie a publié depuis (en 1773) une traduction estimée de Columelle, avec des notes. Nous ignorons si cet ouvrage est entièrement de lui, ou s'il n'a fait que compléter celui dont il est ici question : c'est une recherche que nous abandonnons à la sagacité des bibliographes. (*Note de l'Editeur.*)

sein de la république, et qui la déchirèrent si long-temps, furent encore un nouvel obstacle aux progrès de l'agriculture. Les malheureux laboureurs étoient obligés, selon l'expression de Virgile, de changer en épées les instrumens du labourage, et de quitter leurs terres. Ces terres demeuroient sans culture, ou étoient ravagées par des soldats inhumains. Celles de Crémone, sur-tout, et les campagnes du Mantouan, abandonnées aux vétérans de l'armée d'Octave, éprouvèrent plus que les autres les horreurs de la guerre : c'est ce que Virgile déplore en plusieurs endroits avec tant d'éloquence et d'énergie.

Octave, auteur de tous ces troubles, n'attendoit, pour les réparer, que l'accomplissement de ses desseins secrets. Il prévoyoit que, s'il devenoit le maître de Rome, un des meilleurs moyens de rétablir l'abondance étoit d'engager les Romains à cultiver avec plus de soin leurs terres si long-temps abandonnées. L'indolence des esprits, à cet égard, avoit contribué sans doute à cette famine qui venoit de désoler la ville, et que Sextus Pompée avoit rendue excessive, en interceptant les convois ordinaires de blé que la Sicile envoyoit. Il savoit aussi que les peuples appliqués à l'agriculture prendroient insensiblement des inclinations douces et pacifiques, et seroient moins tentés de secouer le joug qu'il vouloit leur imposer; que,

pour détourner leur attention, il falloit les occuper, et les occuper utilement; que d'ailleurs les commodités de la vie et l'aisance qu'ils se procureroient par ces travaux, seroient regardés comme les fruits de son heureux gouvernement, feroient oublier les cruautés de son triumvirat, et rendroient son autorité plus stable, en lui assurant la reconnoissance et l'amour de ses nouveaux sujets. On voit, par tout ce qu'il a fait dans la suite, que son excellente politique avoit pour ressorts le bien de son pays, et que sa puissance fut toujours fondée sur le bonheur de ceux qui lui étoient soumis. Avant que le hasard, ou plutôt son heureux destin, lui eût fourni un prétexte pour combattre Antoine, au nom de tous les Romains; avant même qu'il eût abattu Sextus Pompée, un de ses concurrens les plus redoutables, il songeoit à se faire aimer, à se concilier l'estime, à se rendre utile et même nécessaire à la république, et à établir, pour ainsi dire, dans le cœur des citoyens le trône de sa grandeur future. Ces hommes, qui avoient combattu si longtemps contre leurs compatriotes, et qui, pour servir ses vues cachées, alloient encore verser le sang de leur patrie, il projetoit d'en faire dans la suite des hommes nouveaux, et de les rendre sensibles aux douceurs de la paix. Il se proposoit de les créer en quelque sorte, et de leur

donner une ame formée de ses mains. Les excellens poëtes que le ciel sembloit avoir fait naître exprès dans ce siècle étonnant, devoient contribuer à ce grand ouvrage, endormir la fureur guerrière par leurs chants flatteurs, amollir les esprits, et verser dans tous les cœurs l'amour du repos, favorable aux beaux arts.

Ce fut par cette raison qu'Octave engagea Virgile à chanter, et à chanter les louanges et les préceptes de l'agriculture. Il ne pouvoit jeter les yeux sur un homme plus capable de seconder ses desseins. Virgile, né à la campagne, connoissoit les travaux rustiques. Les réflexions qu'il étoit en état de faire sur la théorie de cet art, jointes aux connoissances qu'il s'étoit procurées sur la physique, la botanique, l'astronomie, etc., sciences qu'il possédoit autant qu'on pouvoit alors les posséder; les preuves qu'il avoit données, par ses églogues, d'un talent unique pour la poésie et la versification, tant de qualités réunies répondoient à Octave du succès de cette entreprise.

Le poëme des *Géorgiques* fut commencé l'an de Rome 717, dans le temps qu'Octave recommençoit la guerre contre Sextus Pompée : Virgile étoit alors âgé de trente-quatre ans. Si l'on considère les difficultés de cet ouvrage, on ne sera pas surpris qu'il ait coûté à son auteur sept ans d'un

travail assidu : aussi est-il regardé comme le plus parfait de ceux qu'il a composés, et même comme le plus beau monument de l'antiquité littéraire. Le P. Hardouin même, ce savant singulier, qui osoit attribuer l'*Énéide* à un moine du treizième siècle, reconnoît cependant l'authenticité des *Géorgiques*, et les trouve dignes de Virgile. (*)

(*) Jean Hardouin, jésuite, natif de Quimper, et fils d'un libraire, mort à Paris en 1729, à quatre-vingt-trois ans. Il laissoit à Virgile ses Églogues et ses Géorgiques, et à Horace ses Satires et ses Épîtres; mais il étoit persuadé que les Odes de ce dernier, et l'Énéide, étoient des ouvrages supposés et faussement attribués à leurs auteurs. Sa société le força à se rétracter; il le fit, et pensa toujours de même. Un de ses confrères lui représentoit un jour combien son système étoit faux et révoltant. *Hé! croyez-vous*, répondit le P. Hardouin, *que je me serai levé toute ma vie à quatre heures du matin pour ne dire que ce que tant d'autres ont dit avant moi? Mais*, reprit l'autre jésuite, *en se levant de si bonne heure, on compose souvent sans être bien éveillé, et il arrive qu'on publie bien des rêveries.*

On sera surpris de toutes celles qu'il a débitées. Il prouve par son exemple qu'on peut avoir une littérature immense, sans la moindre étincelle de goût. Comment se pourroit-il que des poëmes aussi beaux, aussi généralement estimés que ceux qu'il a l'audace de condamner avec tant d'impudence, fussent sortis des mains de moines ignorans, tels que ceux du treizieme siècle?

« L'*Énéide*, selon lui, quant à la versification, est rem-

L'auteur divise son ouvrage en quatre parties, qui sont la matière d'autant de livres. Il traite dans ces livres, de la Culture de la Terre, des Arbres et de la Vigne en particulier, des grands et des petits Troupeaux, enfin des Abeilles. Il

---

plie de défauts sans nombre, c'est-à-dire de termes inventés, de barbarismes, de solécismes, d'épithètes froides et inutiles, de fautes de grammaire que le maître le plus indulgent ne pardonneroit pas à son écolier. Il seroit impossible de compter toutes les fautes dont elle fourmille contre les règles de la grammaire et de la poésie. Tout l'ouvrage est écrit platement, mal versifié, plein de constructions vicieuses et barbares, de termes impropres; en un mot, on n'y trouve que la mesure arithmétique, et jamais aucunes beautés de versification, encore moins de vraie poésie. »

Je n'avance rien qui ne soit mot pour mot dans les ouvrages latins du P. Hardouin. Prendre la peine de le réfuter, ce seroit faire tort à Virgile. La meilleure réponse, c'est de lire l'*Énéide*. On ne peut s'empêcher de rire quand on voit un Bas-Breton du dix-huitième siècle qui accuse Virgile de ne savoir pas le latin.

Pour prouver que c'est un moine qui a composé les odes qu'on attribue à Horace, il cite une strophe de la XVIIe, où l'auteur, dans un orgueil poétique, prétend qu'il va être changé en cygne harmonieux, et remplir l'univers de ses accens immortels :

« Déjà mes jambes se revêtent d'une peau dure, ma tête se change en celle d'un oiseau blanc, et des plumes brillantes naissent sur mes mains et ombragent mes épaules. »

Si l'on en croit la burlesque interprétation de ce jésuite,

comprend tout cela sous le titre général de *Géorgiques*, nom composé de deux mots grecs, et qui signifie proprement *la culture de la terre*. Il dédie son poëme à Mécène, qui le lui avoit fait entreprendre d'accord avec Octave; mais il n'y loue

---

le poëte fait entendre nettement qu'il est dominicain, qu'il voyage dans des climats froids, vêtu de blanc, couvert d'un manteau, avec des bottes et des gants fourrés.

Il cite encore ce trait de l'ode XIe du IIIe livre :

« Plus un homme se refuse de choses, et plus les dieux lui en accordent. Je passe nu dans le camp de ceux qui ne desirent rien, et je quitte comme un transfuge celui des riches. »

C'est ici que le P. Hardouin triomphe. *Ne fait-il pas voir clairement*, dit-il, *qu'il est moine?* Si Horace (dans la même ode, appelle Mécène l'honneur des chevaliers, le P. Hardouin conclut qu'il désigne par là Jésus-Christ, ***l'honneur des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.*** Il apporte beaucoup d'autres preuves de cette force pour appuyer ses ridicules opinions. Par exemple, l'*Enéide* est un poëme allégorique; rien de mieux démontré, suivant lui. On y célèbre le triomphe du christianisme sur le judaïsme. Énée signifie la religion chrétienne, Turnus terrassé est l'ancienne loi. Amate se pend; il est clair que c'est la synagogue qui est détruite. On a la fureur de vouloir que tous les poëmes anciens soient allégoriques, et chacun explique l'allégorie à son gré. Un célèbre chimiste prétend et soutient avec force que l'*Iliade* et l'*Odyssée* renferment toute la science, tous les secrets, toutes les opérations de l'alchimie. Il seroit bien étonnant que l'auteur fût parvenu à faire de si beaux poëmes avec un dessein si ridicule.

nulle part Mécène, et prodigue, au contraire, à Octave les louanges les plus outrées. Il lui donne le titre de *dieu*, par flatterie; car son héros n'avoit point encore été mis au rang des dieux de Rome : il ne lui donne point celui d'*Auguste*, parce que ce nom ne lui fut conféré que longtemps après. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans les *Géorgiques* des traits qui font allusion à des faits postérieurs au temps de leur composition; mais il est aisé de voir que ces traits y furent insérés après coup.

C'est dans les anciens, et dans Virgile en particulier, que l'on peut puiser les véritables règles du bon goût; et comme notre but, dans la composition de cet ouvrage, est d'être utiles et d'instruire par les exemples, c'est ici le lieu de chercher dans les *Géorgiques* mêmes les sources de cette beauté qui leur assure le suffrage de tous les siècles.

Une des principales, c'est, sans contredit, cette versification dont aucune autre n'approche; mais la versification seule ne suffit pas pour faire passer un poëme à la postérité.

La matière de celui-ci est bien distribuée, du moins, si on a égard à l'ordonnance générale : aucun des livres ne rentre dans un autre; mais oserai-je dire que dans chaque livre en particulier il n'en est pas tout à fait de même : du moins

on y demanderoit plus d'ordre et de suite. L'esprit humain aime naturellement la méthode, et il me semble qu'elle est encore plus nécessaire dans un ouvrage didactique que par-tout ailleurs. Il en règne cependant aussi dans les *Géorgiques ;* et le P. de la Rue, que j'ai suivi en cela, fait voir toutes les parties de chacun des livres, et tous les préceptes que renferme chaque partie. Mais ce n'est pas assez, il faudroit qu'il régnât entre toutes ces parties, entre tous ces préceptes, un certain enchaînement nécessaire, une espèce de filiation ; que l'on ne mît point auparavant ce qui devroit être après ; que tout fût amené, lié par des transitions imperceptibles : car nous ne pouvons nous accoutumer à sauter d'un objet à un autre ; nous voulons qu'une pente douce nous conduise d'une colline dans une plaine, d'un vallon sur un coteau, lorsqu'on nous fait voyager. Tel est du moins le goût français ; mais il ne paroît pas que ce fut celui des Romains. Tous, si l'on excepte Ovide, dont les *Métamorphoses* sont pleines de transitions ménagées avec un art admirable (il est vrai que ce n'est pas une matière didactique), tous suivent au hasard le caprice de leur génie, et n'enseignent jamais avec méthode. Peut-être craignoient-ils qu'une marche compassée et régulière ne les refroidît trop dans la composition.

Cependant, s'il m'est permis de dire mon sentiment, ce n'est pas dans ces sortes de sujets que l'on doit craindre de pareils inconvéniens. Le feu poétique n'est pas ce qui domine dans un ouvrage où il est question de préceptes; on n'y cherche ordinairement que l'élégance de la diction, et de la clarté dans les pensées. On a donc toute liberté de donner une heureuse distribution à son ouvrage, de le graduer, pour ainsi dire, en se ménageant également ces épisodes toujours nécessaires où le génie et l'imagination reprennent leur essor. Tout ce qu'il faut éviter avec le plus de soin, c'est de rendre ses transitions forcées; car elles deviennent alors froides et ridicules. Or rien de plus difficile que d'en trouver toujours de naturelles. Boileau, qui a mis de l'ordre et de la méthode dans son *Art Poétique*, et qui en cela seul a cru devoir abandonner Horace et les anciens, ne regardoit pas les transitions comme une des moindres parties d'un ouvrage; il remarquoit que La Bruyère, qui n'en fait pas usage, a su s'épargner ce qu'il y a de plus pénible dans la composition. Celui de nos auteurs qui a le mieux connu l'art des transitions, c'est La Fontaine (*); après s'être écarté de son sujet, il y rentre si na-

(*) Il met souvent quelque compliment en forme de prologue à la tête de ses fables; mais ces prologues ne sont

turellement, qu'on ne s'aperçoit pas qu'il en soit sorti. Au reste, le défaut de transitions est bien racheté dans les *Géorgiques*, par le goût qui règne d'ailleurs dans ce poëme admirable.

---

point séparés de la fable même, il trouve le secret de passer habilement de l'un à l'autre lorsqu'on y pense le moins; témoin ces exemples pris au hasard :

LES COMPAGNONS D'ULYSSE.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

(Livre XII, fable I.)

Prince, l'unique objet du soin des Immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présens de ma muse;
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant;
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
(*) Le héros dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant.
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient; c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors nécessaire;
Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire.

(*) Le Dauphin, fils de Louis XIV.

Qui croiroit que les travaux de la campagne, la culture des terres, les différentes manières

---

Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose;
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout;
Le sens et la raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudens et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosoient en bête les humains.
Les compagnons d'Ulysse, etc.

LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE.

(Livre IX, fable 1.)

Grace aux filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux :
Peut-être d'autres héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup en langue des dieux
Parle au chien dans mes ouvrages;
Les bêtes à qui mieux mieux
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant;
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,

d'enter les arbres, ou d'élever des bœufs, des chevaux, des chèvres et des brebis, pussent four-

---

Force sots, force flatteurs.
Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs.
Tout homme ment, dit le sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes;
Mais que tous tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je soutiendrois le contraire :
Et même qui mentiroit
Comme Ésope et comme Homère,
Un vrai menteur ne seroit.
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut :
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain Dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait, etc.

Peut-on narrer plus agréablement, et venir plus insensiblement à son sujet?

nir la matière d'un poëme, et d'un poëme infiniment agréable ? Que promet un pareil sujet ?

Je ne sais si j'avance un paradoxe, mais je pense que plus un sujet est ingrat, peu apparent et peu intéressant à la première vue, plus il produit de vraies beautés entre les mains d'un homme de génie. Ce n'est pas que par lui-même il ait rien de flatteur ; qu'on le traite en prose, vous serez surpris qu'il ne vous attache pas ; il vous instruit, et ne vous charme nullement. Mais votre esprit n'est jamais plus frappé que lorsqu'il voit en beaux vers ces mêmes préceptes qui lui paroissoient si peu susceptibles d'ornement. Ce n'est plus le fond qu'il considère, c'est le travail : *materiam superabat opus.* L'art de bien dire de petites choses, d'exprimer avec élégance ce qui en soi n'a rien de capable d'attirer l'attention, est peut-être ce qu'il y a dans la poésie de plus difficile et de plus agréable. Un voyageur qui n'a vu, en passant dans un désert, que des rochers sauvages, qu'une terre pierreuse et aride, seroit enchanté, à son retour, s'il voyoit ce terrain sec et stérile couvert de gazon et tapissé de roses ; il concluroit que ce changement n'est pas l'ouvrage d'un homme, mais de quelque puissance surnaturelle. Les bons poëtes sont ces enchanteurs ou ces divinités. L'expression de Virgile, l'harmonie, le nombre, la belle cadence de ses vers, ces

tours heureux pleins d'élégance et de variété, enfin cette magie poétique, *flattent, chatouillent, éveillent* le lecteur, comme dit Boileau, font disparoître la sécheresse du sujet, et lui donnent de l'ame, des couleurs et de la vie. « Malherbe (dit Despréaux) excelle sur-tout, à mon avis, à dire les petites choses, et c'est en quoi il ressemble mieux aux anciens, que j'admire sur-tout par cet endroit. Plus les choses sont sèches et mal aisées à dire en vers, plus elles frappent, quand elles sont dites noblement et avec cette élégance qui fait proprement la poésie. Je me souviens que M. de la Fontaine m'a dit plus d'une fois que les deux vers de mes ouvrages qu'il estimoit davantage, c'étoient ceux où je loue le roi d'avoir établi la manufacture des points de France, à la place des points de Venise. Les voici ; c'est dans la première épître à Sa Majesté :

> Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
> Que payoient à leur art le luxe de nos villes.

« Virgile et Horace sont divins en cela, aussi bien qu'Homère. C'est tout le contraire de nos poëtes, qui ne disent que des choses vagues, que d'autres ont déjà dites avant eux, et dont les expressions sont trouvées. Quand ils sortent de là, ils ne sauroient plus s'exprimer, et ils tombent dans une sécheresse qui est encore pire que

leurs larcins. Pour moi, je ne sais pas si j'ai réussi; mais, quand je fais des vers, je songe toujours à dire ce qui ne s'est point encore dit en notre langue. »

(DESPRÉAUX, *Lettre à M. de Maucroix.*)

Virgile, à chaque instant, sentoit combien il faut de courage et de génie pour lutter sans cesse et avec succès contre ces difficultés. « Je sais (dit-il, liv. III) combien on a de peine à vaincre ces obstacles, à traiter ces sujets avec élégance, et à donner de la noblesse et de la dignité à de petites choses. »

Nec sum animi dubius verbis ea vincere magnum
Quàm sit, et angustis hunc addere rebus honorem.

Après avoir fait tous ses efforts pour rendre la lecture de ces matières piquantes, par l'agrément de son style, il a semé adroitement l'ouvrage d'épisodes bien ménagés, et tirés, autant qu'il a été possible, du sujet. Ainsi, dans le premier livre, on voit avec plaisir la description des zones qui partagent le ciel (description, au reste, qu'on peut regarder comme n'étant pas épisodique), un morceau sur les prodiges qui précédèrent et suivirent la mort de Jules-César; on trouve, dans le second livre, l'éloge des douceurs que procure la campagne; dans le troisième, le tableau des ravages que causa autrefois la peste parmi les

troupeaux ; et dans le quatrième, un trait de l'histoire d'Aristée (*), d'Orphée et d'Euridice. Tous ces morceaux, et d'autres que je passe sous silence, renferment la plus belle poésie et les plus brillantes images. Ils font d'autant plus d'effet, qu'ils sont moins attendus, et c'est encore une nouvelle preuve du goût de Virgile, et un des avantages que l'on peut retirer du choix d'un sujet stérile en apparence.

J'ai remarqué plus d'une fois que des sujets qui promettent beaucoup ne sont pas extrêmement favorables à la poésie ; c'est encore ici peut-être un nouveau paradoxe. Je m'explique.

Qu'un auteur se propose de traiter *le spectacle de la nature*, par exemple, non pas didactiquement, non pas en physicien, en naturaliste, mais

(*) Donat le Grammairien, auteur d'une *Vie de Virgile*, assure que, dans le principe, le quatrième livre des *Géorgiques* étoit terminé par un éloge pompeux de Publius Cornelius Gallus, intime ami de notre poëte, qui le supprima depuis, par l'ordre d'Auguste. On sait que Gallus, dénoncé pour sa mauvaise administration dans le gouvernement d'Égypte, fut condamné à l'exil, que ses biens furent confisqués, et que, ne voulant pas survivre à une disgrace méritée, il se donna la mort. Virgile substitua alors au panégyrique de son ami la fable d'*Aristée*, dont il prit vraisemblablement l'idée dans Homère et dans Apollonius de Rhodes, qu'il a imités en plusieurs endroits de ses poëmes.

(*Note de l'Éditeur.*)

uniquement en poëte, ce titre paroît annoncer beaucoup de choses. Oui, sans doute, et c'est par cette raison qu'il est peu avantageux pour le poëte, parce qu'il embrasse trop d'objets indéterminément. L'auteur a cent mille descriptions à faire, et tout son poëme ne contiendra pas autre chose : or c'est cette multiplicité même de descriptions qui deviendra ennuyeuse et insupportable au lecteur, quand même chacune, prise en particulier, seroit admirable. C'est une galerie de tableaux qui se présente; mais si l'œil n'a pas de repos, il se fatigue nécessairement, parce qu'il est trop ébloui. Que l'auteur, au contraire, prenne cette même matière pour sujet d'un poëme didactique, il a sans doute un champ très-vaste; mais il est sûr qu'il n'ennuiera point, s'il a d'ailleurs les qualités nécessaires pour un si grand ouvrage, ce qu'on suppose toujours. Pourquoi cette différence ? c'est que l'esprit de son lecteur ne demeure pas oisif, tandis que ses yeux admirent; c'est qu'il faut toujours que l'esprit se nourrisse, et qu'il ne suffit pas de l'enchanter par le spectacle le plus pompeux et le plus varié. Transportez un paysan dans un château de féerie, ou dans ces lieux si agréables, enfantés par l'imagination trop féconde de nos romanciers du dix-septième siècle, il sera d'abord ravi, charmé, extasié, sur-tout lorsqu'il comparera tout ce qu'il voit avec sa cabane. Comme ces

palais et leurs environs sont immenses, il lui faudra plus de quinze jours pour parcourir tout. Mais je suis persuadé qu'il n'aura pas cette patience, qu'au bout de trois jours il sera las d'admirer, et que l'ennui commencera à succéder à l'admiration. Que sera-ce, si vous l'avez laissé seul dans ce magnifique séjour ? Il le quittera en disant : *J'aime mieux revoir mon champ, ma chaumière et ma Colette*, et il aura raison.

Ce paysan est l'image naturelle d'un homme qui liroit un poëme enrichi de tableaux précieux, mais où il ne trouveroit que des tableaux. Ce n'est pas tout que de peindre, il faut toujours intéresser. On peut distinguer deux sortes d'intérêts, j'appelle l'un l'intérêt de l'esprit, l'autre celui du cœur. Lorsque votre premier objet n'est pas d'intéresser le cœur, intéressez l'esprit; c'est-à-dire, instruisez, excitez et satisfaites la curiosité, lorsque vous ne devez pas naturellement vous proposer de toucher le cœur. On chante ou des *personnes* ou des *choses*. Dans le premier cas, il faut, ou élever l'ame, ou intéresser le sentiment; dans le second, il faut instruire, intéresser l'esprit, quand l'ouvrage est d'une certaine longueur. Ce n'est pas à dire que l'instruction soit exclue du premier de ces poëmes, ou le sentiment, du second : je prétends seulement que votre principal objet doit être, dans l'une ou l'autre supposition,

d'instruire ou de toucher. Quant à l'exécution, si vous êtes poëte et peintre, votre style sera nourri d'images, vous en répandrez dans le cours de votre poëme, l'oreille sera sans cesse éveillée par la variété de votre mélodie. Je ne parle pas ici de ces poëmes légers et badins, où l'on peut mêler du sérieux et de la morale; dans ces sortes d'ouvrages, la première règle est d'amuser, ce qu'on ne fera jamais, si on veut y mettre trop d'esprit, trop de finesse, ou une trop grande abondance d'images et de tableaux même plaisans. N'entassez jamais peintures sur peintures, dans quelque genre que ce soit. La fureur de tout peindre est pour le poëte ce qu'est pour un autre écrivain la fureur de tout dire.

J'ai fait ces réflexions à l'occasion du célèbre poëme anglais, dont la traduction a eu beaucoup de réputation en France; je veux dire les *Saisons* de Thompson. Il faut rendre à l'auteur la justice qu'il a si bien méritée; c'est peut-être un des plus beaux génies que l'Angleterre et même l'Europe ait jamais produits. Il est plein de feu, de vigueur et d'imagination; il a souvent du pathétique, il va au cœur, il peint à grands traits. Ce sont ces qualités qui l'ont fait rechercher avec empressement, et qui l'ont soutenu, malgré les défauts que j'ai cru remarquer dans son ouvrage.

J'ai entendu ses partisans outrés le préférer à

Virgile ; c'est être bien téméraire, pour ne rien dire de plus. Quand Thompson aura fait l'admiration de l'univers pendant dix-huit siècles, il sera temps de le mettre à côté de ce grand poëte ; encore sera-t-il besoin d'examiner s'il l'égale par la beauté de la versification, c'est-à-dire si, en suivant le génie de la langue anglaise, il fait à proportion d'aussi beaux vers que Virgile en a fait dans la sienne. Je suppose même leur génie égal, ce qu'on aura de la peine à me prouver, il faudra savoir encore si le poëte moderne a autant de goût que l'ancien, s'il a autant que lui de ces traits qui plaisent, non pas à un siècle et à une nation, mais à toutes les nations et à tous les siècles ; enfin, si on le lira avec autant de plaisir, et autant de fois que celui auquel on ose aujourd'hui le préférer.

Je me propose de faire voir à mes lecteurs que la plupart des traits qu'on admire dans Thompson, sont empruntés de Virgile même. Tantôt il prend ses tours, sa manière, tantôt il le copie mot à mot, tantôt il le paraphrase, étend et développe ses pensées, et fait ce qu'on appelle une *amplification*, dont l'auteur latin lui a fourni la matière. Souvent il réunit deux ou trois traits épars dans les *Géorgiques ;* souvent il sépare et sème en différens endroits de son ouvrage, ce qu'il a trouvé réuni dans son modèle.

Thompson, il est vrai, a des choses à lui; mais est-ce toujours ce qui lui appartient qui lui fait le plus d'honneur? J'admire, il est vrai, ce morceau pathétique où il peint le malheur d'un berger qui, au milieu de la neige amoncelée dans la campagne, ne peut se frayer une route vers sa cabane, qui ne sait de quel côté elle est, qui ignore où il est lui-même, parce que la neige a changé à ses yeux la face de tous les objets, et les lui rend méconnoissables. Il craint les précipices, il ne peut avancer, il tremble; la nuit vient augmenter l'horreur de sa situation; ses genoux s'affaissent, ses nerfs se roidissent, il tombe, il expire au milieu de la neige, en regrettant sa famille; tandis que sa femme et ses enfans inquiets l'attendent avec impatience, et lui font chauffer des vêtemens pour son retour. Voilà de ces traits qui plairont à tous les peuples et à tous les âges. J'admire la description du ravage que font les loups affamés dans l'hiver, description qu'on ne peut trop lire (*); celle d'une basse-cour, dans le premier livre, les amours des oiseaux, et tant d'autres endroits remplis de douceur, de sentiment, de force et de

(*) On en trouve une semblable dans un roman que j'ai lu autrefois, et dont je ne me remets pas le titre; et même elle est belle, autant qu'il m'en peut souvenir.

poésie. Mais j'admire aussi les huit pages qui font la conclusion du troisième chant, et qui commencent par ces mots : *Ah ! s'il connoissoit son bonheur, combien seroit le plus heureux des hommes celui qui, loin du tumulte des villes*, etc. On y trouve les quatre-vingts derniers vers du second livre des *Géorgiques*, copiés, imités, paraphrasés, ajustés, si je puis le dire, à l'anglaise. J'admire aussi les signes qui annoncent la tempête, et qui sont copiés du premier livre des *Géorgiques ;* j'admire enfin bien d'autres passages de Thompson, où l'on retrouve l'auteur latin, comme nous le ferons voir en son lieu. Ceux qui lui donnent une injuste préférence sur Virgile, ne savent pas assez le latin pour connoître par eux-mêmes combien il doit au prince des poëtes, ni pour goûter toutes les beautés des *Géorgiques*. Je les plains.

Ce qui décide encore mieux la question, c'est cette proposition que j'ose avancer : Traduisez les *Géorgiques* en vers français (et elles ne peuvent être bien traduites autrement); mettez en vers français les *Saisons* de Thompson, vous verrez bientôt lequel des deux ouvrages est préférable. Le meilleur poëte est celui qu'on lit davantage : or, je suis presque sur qu'on lira Virgile dix fois, si on lit une fois Thompson. Jugez-en par la traduction en prose que nous avons de ce dernier.

Je défie les panégyristes de Thompson les plus zélés de le lire tout entier de suite sans dégoût, et de ne pas bâiller en admirant. J'ai voulu savoir si cette lecture faisoit sur les autres le même effet qu'elle a produit sur moi, et tout le monde m'a avoué qu'elle fatigue. Mais il est fâcheux de s'ennuyer, lorsqu'on s'attend à avoir du plaisir, et il est étonnant qu'on se trouve fatigué en lisant un poëte qui ne promet que des choses agréables, et qui est rempli de beaux morceaux. Quelles peuvent être les causes de cette espèce de phénomène ? Les voici, si je ne me trompe, et par là je reviens à mon paradoxe. C'est que l'auteur a pris un plan trop général et un titre trop vague. Que présente ce titre, *les Saisons ?* quel est le but fixe que le poëte se propose ? Il va peut-être peindre les changemens que la terre éprouve sur sa surface, les fleurs et la verdure du printemps, les moissons, non pas de l'été, mais de l'automne (car, en Angleterre, la moisson se fait en autome), les fruits de la même saison et les ravages de l'hiver ; il va peut-être aussi peindre les changemens que nos corps et nos esprits reçoivent dans ces temps différens ; peut-être va-t-il parler de nos peines et de nos plaisirs, durant les diverses saisons, et des travaux des laboureurs ; peut-être réunira-t-il tout cela : c'est ce qui me fait dire que ce titre n'est pas net. On ne sait d'ailleurs s'il

va traiter sa matière en physicien, ou simplement en poëte; mais, sans chicaner sur le titre, examinons l'ouvrage en lui-même.

Dès les premières lignes, on voit que le poëme ne sera autre chose qu'un tableau diversifié du spectacle de la nature dans le printemps, dans l'été, etc. On s'attend donc à des descriptions charmantes, mais à rien autre chose, et on n'est pas trompé dans son attente. L'auteur peint bien, mais, malgré sa touche heureuse, on est surpris de sentir dans l'esprit une espèce de lassitude, quand on a lu trente ou quarante pages. D'où vient cela? Je l'ai dit, c'est qu'il y a toujours des images, que les yeux sont toujours occupés, mais que l'esprit reste à jeûn; c'est qu'il n'y a point dans le poëme un *intérêt dominant,* qu'il n'y a point un corps d'ouvrage, et que le poëte peut terminer la description de chacune des saisons à la moitié de chaque chant, ou la prolonger et l'étendre à l'infini. Il n'en seroit pas ainsi, s'il eût entrepris de traiter son sujet en physicien, en naturaliste, en prenant un titre convenable à l'étendue de son poëme; s'il eût voulu, par exemple, expliquer en physicien-poëte les causes secrètes du rajeunissement de la nature dans le printemps, de ses productions dans l'été et dans l'automne, et de son engourdissement dans l'hiver. Le lecteur auroit su à quoi il devoit s'attendre

dans chaque chant; il se seroit instruit avec d'autant plus de plaisir, que l'expression du poëte auroit fait disparoître la *sécheresse* du physicien, et que la plupart des beaux morceaux qui se trouvent dans le poëme des *Saisons*, tel que nous l'avons, auroient servi d'épisodes, de prologue et d'épilogue à celui que je propose. Alors, bien loin d'être accablé de tableaux, d'images, de peintures, on auroit vu avec plaisir ces mêmes peintures, ces mêmes tableaux brillans, répandus d'espace en espace pour détendre l'esprit, lorsque les préceptes ou l'instruction auroient commencé à le contraindre et à le lasser.

Ce n'est pas que, dans *les Saisons*, on ne trouve de temps en temps de la physique, mais il arrive qu'elle paroît déplacée dans un poëme où l'auteur n'en promet point; et souvent même il est physicien, lorsqu'il ne devroit être que peintre, ce qui gâte ses plus beaux morceaux. C'est en ce sens qu'on pourroit dire que la philosophie a fait tort à la poésie. Il y a aussi quelquefois trop de morale, trop de métaphysique, défaut considérable, selon moi; le lecteur se refroidit nécessairement alors, et s'impatiente. Je ne parle pas cependant de ces endroits où il fait l'éloge de la vie champêtre, des douceurs et de l'innocence de la solitude, et où il rapporte des exemples touchans de bienfaisance et d'humanité.

Outre ces défauts, il y en a d'autres dans le style, du moins à en juger par la traduction. Il se peut que la langue anglaise admette des expressions, des tours, des idées, qui ne sont point de notre goût, et que ce qui est bon dans l'original, soit un pur galimatias dans la traduction. En ce cas, plus le traducteur est littéral et fidèle, plus il est infidèle à son auteur. Lorsqu'une image ou une expression figurée tient nécessairement à la langue étrangère, il faut, ou lui substituer une autre image, une autre figure, ou restreindre la pensée au sens propre. Il vaut mieux rendre son original froid que de le rendre ridicule.

Je ne terminerai point cet article, sans donner à Thompson les louanges qui lui sont dues pour avoir banni de son poëme les divinités païennes dont il n'avoit pas besoin, et qui n'auroient fait que le refroidir.

On pourroit encore se servir de cette ressource dans un poëme épique dont le héros seroit Grec ou Romain, ou dans une poésie légère ; mais lorsqu'on traite un sujet un peu sérieux, je ne crois pas que la mythologie doive y jouer un grand rôle, ni même qu'elle y doive du tout entrer. Tâchons de trouver dans notre génie des beautés qui remplacent celles de la mythologie. On croit avoir beaucoup de mérite, quand on a

fait retentir à notre oreille les noms de Flore, d'Hébé, de Cérès ou de Pomone, et dès-lors on s'imagine être poëte. S'il en étoit ainsi, qu'il y auroit de poëtes! mais, hélas! qu'il y en a peu! Je demande aux partisans de la mythologie, si c'est en cela qu'ils font consister la poésie véritable; ils me répondront qu'ils trouvent la Fable mise en œuvre dans tous les poëtes anciens. Mais est-ce là une raison? Si le paganisme n'eût point existé, il n'y auroit donc jamais eu de poésie? La Fable ôtée, que nous reste-t-il donc, me dira-t-on? Cette question seule seroit le sujet d'une très-longue dissertation, et ce n'est pas ici sa place. Contentons-nous de dire que quiconque fera usage de la mythologie, comme font beaucoup d'auteurs modernes qui, sans ce secours, ne pourroient faire deux vers de suite, doit s'attendre à n'être pas lu, quand ses vers seroient admirables. Ces messieurs sont vides de choses, et remplis de noms, deux sources d'ennuis. Ils ne peuvent nommer une génisse ni une cavalle qui paissent dans une prairie; il faut absolument que ce soit Io et Ocyroé qui mangent du foin. Ils ne décriront pas les amours naïfs des jeunes paysannes; mais des Sylvains, des Nymphes, Ariane, Thésée, Bacchus, seront nommés à coup sûr. Ils recherchent les fables et les métamorphoses les moins connues pour faire parade de leur érudi-

tion (*), et il arrive qu'une femme, qui ne saura pas à fond tous les secrets de la mythologie, ne pourra lire leurs poésies, même les plus légères, tant elles sont hérissées de tous ces noms. En vérité, c'est une manie bien ridicule que de vouloir paroître savant même lorsqu'on badine, et qu'on ne devroit songer qu'à répandre des fleurs. Ce n'est pas ainsi qu'en ont usé Chaulieu, La Fontaine, M. de Voltaire ou M. Gresset, dans leurs poésies fugitives.

Les fables étoient une source toujours féconde d'agrémens pour les poëtes anciens, parce qu'elles faisoient partie de leur religion. Ce n'est point ici le lieu d'examiner s'ils avoient une religion réelle et une religion poétique; c'est-à-dire, si les Grecs et les Romains avoient sur leurs divinités des idées différentes de celles de leurs poëtes, et laissoient débiter à ces poëtes, sur le compte de ces

(*) L'auteur paroît avoir eu en vue, dans ce passage, M. le C. de Bernis, qui, dans ses poëmes, a fait un usage continuel de la mythologie; ce qui en rend quelquefois la lecture fatigante. Voltaire l'avoit surnommé *Babet la Bouquetière :* « Il offre, disoit-il, une terrible profusion de fleurs, et ses bouquets pourroient être arrangés avec plus de soin. » Cette vicieuse abondance d'images recherchées et de lieux communs, faisoit dire à d'Alembert, en parlant du C. de Bernis, que *si l'on coupoit les ailes aux Zéphyrs et aux Amours, on lui couperoit les vivres.* (Note de l'Éditeur.)

divinités, des fables auxquelles personne n'ajoutoit foi parmi les gens sensés. Il suffisoit que ces fables eussent cours parmi le peuple, pour autoriser les poëtes à en faire l'ornement de leurs ouvrages. Il y en avoit d'absurdes et de bizarres, mais il y en avoit aussi de charmantes. Homère, Sophocle, Euripide, Pindare, Anacréon, Horace, Ovide, Virgile, ont introduit les dieux dans leur poésie, et ces dieux en font le charme principal.

Un sujet sec et peu relevé par lui-même reçoit du lustre et de la grace d'un trait de la fable inséré à propos et bien amené. Virgile, par exemple, dans le premier livre des *Géorgiques*, après avoir donné plusieurs préceptes utiles aux laboureurs, fait succéder naturellement à ces préceptes arides l'histoire du siècle d'or, et compare la peine et les travaux au prix desquels les hommes achètent les moissons depuis que Jupiter s'est emparé du trône des cieux, au bonheur dont on jouissoit sous le règne du bon Saturne, qui faisoit couler dans les plaines des ruisseaux de lait et de vin, et naître le blé de lui-même. Virgile sait toujours tirer parti de la fable, et il y fait à chaque instant des allusions qui réveillent agréablement l'esprit de son lecteur. Il peint, en passant, l'attentat des géans contre Jupiter, et son vers même, par sa marche lourde et pesante, exprime la peine et les efforts des Titans qui s'efforçoient de soulever des

montagnes, et de les entasser les unes sur les autres. Tout s'anime sous ses pinceaux. La pluie descend-elle du ciel pour arroser la terre et la fertiliser, c'est Jupiter qui se précipite dans le sein de son épouse, et qui s'unit à elle pour la féconder et nourrir les productions qu'elle renferme. Nous n'avons pas de termes dans notre langue pour bien rendre cette image hardie: d'ailleurs elle ne peut nous faire autant de plaisir qu'aux anciens. Le plus ignorant d'entre eux savoit ce que cela vouloit dire; personne n'ignoroit que Jupiter étoit pris pour la pluie, souvent pour l'air, au lieu que tout le monde ne sait pas ces mystères chez nous; il faut être instruit sur la mythologie, ou accoutumé à lire les poëtes anciens. Sans cela, il est impossible de concevoir le sens de ce morceau, et on le prendra à la lettre, sans deviner à propos de quoi Virgile s'avise de le placer en cet endroit. Voilà pourquoi la Fable est souvent froide dans notre poésie; il faudroit à chaque mot des notes et des commentaires, à moins que les traits fabuleux auxquels on fait allusion ne soient si généralement connus, qu'il soit impossible de les ignorer. Ainsi, quand on dit que Zéphire caresse Flore, tout lecteur sait à quoi s'en tenir. Un auteur français, qui voudroit faire un poëme didactique, auroit donc plus de peine à l'embellir, à l'orner, que n'avoient les

Latins et les Grecs ; mais il trouveroit dans son sujet et dans son génie des beautés d'un autre ordre. Ce seroit moins le défaut de cette ressource qui l'arrêteroit, qu'un obstacle plus considérable et moins aisé à surmonter ; je veux dire les difficultés qu'il trouveroit dans sa langue.

Sans parler ici de la contrainte de la rime et du peu de facilité que nous avons à faire des vers harmonieux, il faut convenir que la langue française est très-ingrate pour quiconque veut donner des préceptes en vers, sur-tout si ces préceptes regardent un art mécanique. Cela vient, je crois, de deux causes principales : 1° du côté grammatical, elle a peu de tours, pour dire de plusieurs manières et avec élégance une même chose. Elle est naturellement froide, et les mots qui la composent sont par eux-mêmes, généralement parlant, peu harmonieux ; souvent ils sont rudes, pesans et sonnent mal à l'oreille. Il faut beaucoup de goût, d'art et de travail, pour choisir des mots heureux, et pour les placer et les arranger entre eux de manière qu'il en résulte du nombre et de l'harmonie : or, dans un sujet didactique, on trouve peu de ces mots favorables, il faut prendre le mot propre ou se servir d'une périphrase, ce qui nuit à la précision nécessaire, lorsqu'on trace une suite de préceptes. 2° Quand les mots ne seroient pas désagréables à l'oreille, sou-

vent les termes choquent notre esprit dédaigneux, parce que nous les trouvons bas par eux-mêmes. Notre sot orgueil méprise depuis long-temps la plupart des arts mécaniques, et nous passons du mépris de la chose au mépris des termes dont on se sert pour l'expliquer. Ceux qui prétendent que les langues n'ont point de génie, se trompent sans doute. Les langues se ressentent du caractère de ceux qui les ont parlées les premiers, et on retrouve dans la syntaxe, dans les tours, dans la construction des phrases et dans les mots pris en eux-mêmes et considérés comme simples sons, tout l'esprit, toute la *manière* des peuples différens. Il y a plus, ces mêmes mots, considérés comme signes des idées, deviennent nobles ou abjects, selon qu'ils nous retracent des idées basses ou relevées, ou du moins regardées comme telles, par la force du préjugé.

Sans m'étendre davantage sur ce sujet, il suffit de faire l'application de ce que je viens de dire à une traduction d'un poëme didactique, et aux *Géorgiques* en particulier. Ceux auxquels les deux langues sont familières, verront la prodigieuse différence du génie des Romains à celui des Françai . On a, dans l'une et l'autre langue, la même chose à exprimer, des charrues, des herses, des charrettes, etc. Si la traduction est en prose, on trouvera tout ce détail sec et ennuyeux,

sur-tout parce que ces mots n'ont rien qui flatte l'oreille ; on le trouvera même bas et vil, parce qu'on laisse ces instrumens à des hommes que notre fausse délicatesse nous fait regarder comme tels. Ce dernier obstacle seroit insensiblement levé, si on continuoit en France à favoriser l'agriculture comme on a fait depuis quelques années. Quand plusieurs Duhamel auront consacré leurs veilles à la perfection de cet art aussi beau, aussi honnête que nécessaire; quand les seigneurs, dans leurs terres, s'occuperont un peu davantage de l'économie rustique, et que la campagne s'embellira sous les yeux des plus illustres personnages de l'état; quand le gouvernement enfin protégera les cultivateurs, alors tout ce qui sert à ces travaux utiles, tous les instrumens du labourage pourront être nommés, sans offenser nos superbes oreilles. Il le faut avouer, les Français, amateurs d'un faux honneur, ont été jusqu'ici plus vains, plus fastueux, que vraiment grands. L'exemple des anciens et de nos voisins, dont nous prenons insensiblement l'esprit, comme ils prennent nos modes (et ce commerce nous est plus utile qu'à eux), la philosophie enfin qui fait tous les jours de nouveaux progrès parmi nous, feront succéder dans la nation l'amour du vrai, du solide honneur et le desir du bien public, au fol amour de soi-même,

et la grandeur à la dignité. Le Français est né léger, volage, mais noble et généreux; il se porte de lui-même vers le bien et vers son devoir; il ne lui manque que de le connoître, et de ne pas prendre l'apparence pour la réalité.

Mais quand même les termes du labourage deviendroient un jour en honneur, ils n'en seroient pas beaucoup plus favorables à la poésie, du moins pour la plupart, à cause de leur peu d'harmonie dans la prononciation; c'est ce qui fait que si Virgile a employé sept années à composer ses *Géorgiques*, il faudroit presque employer le double de ce temps à le traduire en vers français. Cet ouvrage feroit une grande réputation à celui qui auroit heureusement surmonté toutes ces difficultés, et il pourroit en quelque sorte passer pour un auteur original. Un poëte fort connu a depuis long-temps entrepris cette pénible tâche, et un jeune homme qui mérite de l'être nous a déjà donné des essais de cette même traduction qu'il se propose de continuer (*). Nous

(*) L'auteur désigne ici MM. Le Franc de Pompignan et Delille. La traduction du premier n'est pas sans mérite, et on y trouve quelques morceaux où la difficulté est vaincue avec succès; mais elle a eu le malheur de paroître après celle de son antagoniste, dont la versification abondante et harmonieuse avoit prévenu tous les lecteurs, et elle lui est généralement inférieure. Il faut convenir pourtant qu'elle

ne manquerons pas de les insérer dans notre ouvrage, dont ils feront le principal ornement. Je l'exhorte sincèrement à poursuivre cette entreprise avec courage, c'est le seul moyen de faire connoître aux Français les *Géorgiques* : car, je le répète, il n'est pas possible de rendre ce poëme en prose avec succès. Si Virgile même eût traité sa matière en prose latine, on ne l'auroit lu que pour l'utilité, et ce ne seroit que pour cette raison qu'on le liroit en français. Que dis-je? ce motif même seroit insuffisant pour engager à le lire, puisque nous avons sur ce sujet bien d'autres ouvrages où se trouve ce que les *Géorgiques* peuvent contenir d'utile, sans le mélange des rêveries que la mauvaise physique des anciens introduisit dans l'ouvrage de Virgile. On chercheroit donc à le lire dans notre langue uniquement à cause du charme des vers, et c'est ce qui l'a rendu si célèbre chez les Romains.

Pour moi, suivant l'esprit de mon ouvrage, je me contenterai de donner une idée des *Géorgi-*

---

ne mérite pas l'injuste oubli où elle est tombée, et qu'elle est de beaucoup supérieure à celles qu'ont publiées depuis d'autres auteurs que nous aurons occasion de citer, et qui, sans aucun titre littéraire, ont eu la ridicule prétention d'aspirer au premier rang, et la folle témérité de critiquer leurs maîtres. (*Note de l'Éditeur.*)

ques, et de rendre en vers les morceaux susceptibles de poésie et d'agrément.

Cependant j'ai fait une analyse très-étendue du premier livre, parce que plusieurs personnes seront peut-être bien aises d'avoir une idée des usages des Romains, touchant le labourage en particulier. Ceux que ce détail ennuieroit pourront le passer, et se contenter de lire les morceaux qui sont en vers.

A l'égard du second livre, j'en ai fait une analyse très-succincte, parce que c'est de tous les livres de ce poëme le moins satisfaisant pour les curieux.

Le troisième est admirable, selon moi, et je le préfère à tous les autres. Rien n'égale les peintures vives et variées dont il est rempli; aussi y trouvera-t-on beaucoup de vers. (*)

Les essais de traduction en vers que M. l'abbé Delille a donnés au public regardent le quatrième livre; mais il ne l'a pas traduit en entier: le commencement et la fin nous manquent, c'est-

---

(*) Le manuscrit de l'auteur n'en offre pas un seul : il a laissé en blanc tous les passages qu'il avoit l'intention de versifier, et il paroît qu'il n'a pas eu le temps de s'occuper de ce travail. Nous suppléerons à cette lacune en citant les vers de MM. Le Franc et Delille dont il comptoit faire usage. (*Note de l'Éditeur.*)

à-dire environ cent quarante-sept vers. Je ferai en sorte de suppléer ce nombre; ainsi on aura un livre tout entier traduit en vers. Je suis seulement fâché d'être, pour ainsi dire, dans la nécessité de m'exposer à une comparaison désavantageuse pour moi; mais mon amour propre n'en souffrira pas long-temps. M. l'abbé Delille est fort avancé dans sa traduction, et on aura le plaisir d'avoir tout l'ouvrage de sa main : on assure même qu'il a retouché avec soin ceux de ses vers que nous insérons ici. Je suis bien aise d'avertir le lecteur que je ne prétends donner qu'un essai de traduction en vers; mon but n'est point de donner Virgile en vers français, mais seulement de lui prêter dans les morceaux que je cite un peu plus de grace et de coloris qu'il n'en auroit s'il étoit rendu en prose. On a beau dire, les poëtes ne doivent être traduits qu'en vers, c'est ce que je me propose de prouver un jour, contre le sentiment de M. l'abbé Desfontaines. Mais ce seroit une entreprise bien au-dessus de mes forces que de vouloir transporter ainsi dans notre langue les anciens poëtes latins que je veux faire connoître à ceux qui ne savent pas cette langue. Il me suffit, pour remplir mon projet, de copier quelques-uns de leurs traits, autant que le permettra la foiblesse de mon pinceau.

LE

GÉNIE DE VIRGILE.

LES GÉORGIQUES.

LIVRE PREMIER.

DE LA CULTURE DES TERRES.

SOMMAIRE.

Virgile a divisé ce poëme en quatre livres, qui sont clairement annoncés dès les premiers vers. Le premier livre est divisé en cinq parties. Dans la première, on enseigne les différentes manières de cultiver un champ suivant les différentes qualités du sol. Dans la seconde, on remonte à l'origine de l'agriculture. On décrit dans la troisième les instrumens du labourage. La quatrième parle des saisons propres à chacun des ouvrages de la campagne. La cinquième enfin traite des signes qui annoncent le beau ou le mauvais temps; d'où l'auteur prend occasion de rappeler les prodiges qui effrayèrent l'Italie avant et après la mort de Jules-César. Chaque partie est subdivisée en un certain nombre de préceptes. Ceux qui seront curieux de découvrir l'ordre secret et imperceptible qui règne dans ce poëme, peuvent consulter l'édition du P. de la Rue.

Mécène, aux laboureurs mes préceptes utiles
Enseignent par quels soins on rend les champs fertiles, (*)

Variantes du manuscrit.

(*) Enseignent par quel art on rend les champs fertiles.

En quel temps sous le joug le taureau doit gémir,
Sous quel astre la vigne à l'ormeau veut s'unir,
Quels secours aux troupeaux doit l'active industrie,
Et de l'abeille enfin l'art et l'économie. (*)

Astres brillans du monde, ô secourables dieux,
Qui conduisez l'année errante dans les cieux;
Bacchus, et vous, Cérès, si les moissons dorées,
Si les vignes d'Argos, de pourpre colorées,
Pour nous ont remplacé, par vos heureux bienfaits,
Et l'eau des froids torrens et le gland des forêts;
O vous, Faunes légers, qu'adorent les campagnes,
Vous, Nymphes, qui peuplez les bois et les montagnes,
Jetez sur mes essais des regards complaisans,
Accourez à ma voix; je chante vos présens.

Toi, dont le fier trident fit sortir de la terre
Le superbe coursier, symbole de la guerre,
Grand dieu des mers, et toi (1), dont les nombreux
troupeaux
De Cée (2), en bondissant, dépouillent les coteaux;
Toi, sur-tout, dieu pasteur, souverain d'Arcadie,
O Pan, si tu chéris ton heureuse patrie;
Minerve, si par toi ton peuple favori
Reçut les premiers arts et l'olivier chéri;
Jeune enfant, qui jadis au genre humain sauvage
Vins montrer la charrue et son utile usage;

Variantes du manuscrit.

(*) Quels secours aux troupeaux prête la main de l'homme,
Et jusqu'où va l'instinct de l'abeille économe.

Sylvain, dieu des forêts, solitaire Sylvain,
Dont un jeune cyprès orne toujours la main;
Je vous invoque tous, dieux, déesses propices,
Soit que les fruits vermeils naissent sous vos auspices,
Soit que du haut du ciel arrosant les sillons,
(3) Vous nourrissiez la terre et ses germes féconds.

Je t'implore aussi, ô César, toi qui dois un jour t'asseoir dans le conseil des dieux; je t'implore, dans quelque classe de divinités que tu veuilles te ranger : soit que devenu le protecteur de la terre, tu daignes visiter nos villes, ou que l'univers, te couronnant du myrte consacré à ta mère, adore en toi l'arbitre des saisons et le génie qui préside à la fertilité des champs; soit que les nautonniers t'honorent comme le dieu des vastes mers, que Thulé, cette île placée à l'extrémité de la terre, te reconnoisse pour son maître, et que Thétys, en te cédant tout l'empire des eaux, ne croie pas acheter à trop haut prix la gloire de t'avoir pour gendre; soit enfin que tu brilles au ciel comme un nouvel astre des mois tardifs, entre la vierge et les serres brûlantes du scorpion (4), qui déjà se replie sur lui-même pour t'ouvrir une place dans la voûte céleste. Quel que soit ton emploi parmi les dieux (car les enfers ne doivent pas s'attendre à t'avoir pour souverain, et je ne crois pas que ce triste empire ait pour toi des appas, quoique la Grèce nous vante les champs élysées, et que Proserpine, redemandée par sa

mère, ne témoigne aucun desir de la suivre), favorise ma course, seconde mes hardis projets, prends pitié de l'ignorance des laboureurs, et accoutume-toi d'avance à recevoir les vœux des mortels.

Dès la naissance du printemps, quand la neige qui blanchit le sommet des montagnes se fond et s'écoule en eau de toutes parts; quand la terre amollie se dissout au souffle du zéphyr, que le bœuf alors commence à gémir en traînant la pesante charrue, que le soc perde sa rouille et brille dans les sillons.

Une terre répond enfin aux vœux du laboureur avare, quand elle a souffert deux étés et deux hivers. Il voit alors ses greniers rompre sous le poids de ses immenses récoltes. (5)

Mais avant de fendre le sein d'une terre inconnue, il faut étudier les vents auxquels elle est sujette, la température de l'air, quelle est la culture en usage dans le pays. Il faut savoir ce que produit un champ, ou ce qu'il refuse. Ici naissent des moissons plus belles, là réussissent mieux les vignes : ailleurs on voit l'herbe croître d'elle-même, et la terre se couronner d'arbres fruitiers.

Ne voyez-vous pas que le safran nous vient du mont Tmolus (6); l'ivoire, des Indes; l'encens, des champs parfumés de la molle Arabie? Les Calybes (7) nus dans leurs forges brûlantes nous envoient le fer; Le Pont nous fournit le fétide

castoreum (8) ; l'Épire élève ces cavales superbes qui remportent la palme dans les jeux olympiques. Telles sont les lois établies par la nature dans chaque contrée, dès le temps que Deucalion jeta sur la terre dépeuplée ces pierres fécondes d'où naquirent les hommes, race infatigable.

Que votre champ, si le sol est gras, soit retourné dès le commencement de l'année par de vigoureux taureaux; que les chaleurs de l'été sec et poudreux pénètrent et cuisent en quelque sorte les mottes de terre séparées par le tranchant de la charrue, de peur que les herbes inutiles ne nuisent aux riches productions dont votre champ doit se charger. Mais si c'est une terre peu féconde, il suffira de la soulever par un léger sillon, lorsque l'arcturus (9) se lève avec le soleil, de peur que ce terrain ne perde le peu de suc qu'il contient.

Laissez vos terres oisives une année après la récolte, s'endurcir par cet état de repos et d'inaction, ou bien semez le pur froment de la blonde Cérès, au même endroit où vous aurez recueilli des légumes, tels que la vesce aux cosses résonantes et les tristes lupins, forêt bruyante et fragile : mais gardez-vous d'y semer l'avoine, du lin ou le pavot rempli d'un suc soporifique! leurs racines dessèchent et brûlent la terre. Vous pouvez cependant les semer alternativement, si vous avez soin de nourrir de fumier votre champ épuisé et de lui rendre sa première vigueur, en répandant

de la cendre dans son sein. Les terres se reposent ainsi en changeant de semences, et pendant ce temps-là on ne les voit point rester incultes et sans agrément.

Souvent il est utile de mettre le feu à celles qui sont stériles, et de livrer le chaume léger aux flammes bruyantes. Soit que cet incendie leur redonne des forces secrètes et les nourrisse; soit que le feu chasse l'humidité nuisible et purge la terre de ses mauvaises qualités, soit que la chaleur relâche les canaux souterrains trop serrés, et ouvre un passage libre à la séve pour monter dans les tiges naissantes ; soit enfin que l'action de la flamme raffermisse, condense et resserre les veines de la terre trop ouvertes, et qu'elle ferme ainsi l'entrée à la pluie fine et pénétrante, aux traits brûlans du soleil et au souffle desséchant de Borée...... Laboureurs, demandez des solstices d'été pluvieux et des hivers sereins. C'est sur-tout d'un hiver sec et poudreux que dépend l'abondance des moissons et la fécondité des champs. De là cette fertilité dont se vante la Mysie ; et c'est pour cette raison seule que le mont Gargare admire lui-même ses brillantes moissons.

Que dirai-je de celui qui, après avoir jeté la semence, suit tous les sillons, pour battre la terre et réduire les mottes en poussière ; qui amène sur son champ l'eau de quelque source voisine, qu'il partage en petits ruisseaux ? Lors-

que ses moissons mourantes languissent sur une terre brûlée par les feux de l'été, voilà que tout à coup il fait descendre une eau vive du sommet d'une roche escarpée. L'onde en tombant forme un léger murmure entre les cailloux, et ses flots rafraîchissent les campagnes altérées. Que dirai-je encore de celui qui, de peur que le tuyau trop foible ne succombe sous le poids de l'épi, livre à la dent des troupeaux le blé naissant, lorsqu'à peine les tiges égalent la hauteur des sillons? De celui qui pratique des canaux pour faire écouler les eaux qui s'amassent dans les terres, sur-tout lorsque, dans les mois incertains du printemps et de l'automne (10), un fleuve enflé par les pluies, sortant de son lit, dépose au loin un limon croupissant, et se creuse dans les champs des réceptacles et des fosses bourbeuses?

Malgré les soins des hommes et le travail des animaux, le laboureur craint toujours pour ce qu'il a confié à la terre, ou l'oie importune et l'oiseau du Strymon (11), ou des herbes nuisibles et l'ombre de quelque bois. Jupiter lui-même a voulu que l'agriculture fût pénible; il en a fait le premier un art, afin que le soin éveillât l'industrie humaine, et que, sous son règne, l'univers ne fût pas enseveli dans une stupide indolence (12). Avant Jupiter, aucun laboureur ne cultivoit la terre; il n'étoit pas même permis de diviser les champs ni de poser des bornes pour les séparer. Les hommes cherchoient en commun leur nour-

riture; la terre elle-même prévenoit leurs besoins, et leur donnoit tout avec libéralité. Ce fut lui qui cacha le poison dans le sein des noirs serpens: il ordonna aux loups de vivre de rapines; il souleva les mers, secoua le miel des arbres, déroba le feu à nos regards, et tarit les ruisseaux de vin qui couloient de tous côtés; afin que notre esprit, exercé par le besoin et l'expérience, inventât peu à peu les arts divers; que l'homme enfin apprît à former des sillons pour faire venir le blé, et fît sortir le feu caché dans les veines des cailloux.

Alors, pour la première fois, les fleuves se sentirent chargés d'arbres creusés. Alors le nautonnier compta les étoiles et nomma les constellations: il nomma les Pléiades, les Hyades et l'Ourse brillante, fille de Lycaon. Alors la glu, les piéges, trompèrent les oiseaux et les bêtes sauvages; les chiens assiégèrent les vastes forêts; le pêcheur jeta ses filets dans les fleuves profonds, ou retira du sein de la mer ses rets humides. L'art d'endurcir le fer fut inventé; on entendit le cri aigu de la scie (car avant ce temps on fendoit les arbres avec des coins de bois). Tous les arts naquirent: le travail opiniâtre, l'aiguillon pressant des besoins et de la dure nécessité, ne trouve rien d'impossible.

Ce fut Cérès qui apprit aux hommes à fendre avec le fer le sein de la terre, lorsque le gland et le fruit de l'arboisier commençoient à s'épuiser

dans la forêt sacrée, et que Dodone cessa de fournir des alimens. Bientôt cet art devint une source de peines et de travaux; la nielle dévore les blés, le chardon hérisse les guérets, les moissons meurent étouffées sous une forêt de plantes armées de pointes et de dards menaçans, et dans les sillons dorés dominent l'ivraie et l'avoine stérile. Si vous ne promenez souvent le râteau sur votre champ, si vous négligez d'épouvanter par un bruit fréquent les oiseaux avides, de retrancher avec la serpe les ombrages pernicieux, ou d'appeler souvent par vos prières les eaux du ciel, c'est vainement, hélas! que vous verrez votre voisin entasser les trésors de Cérès, tandis que, pour appaiser la faim cruelle, vous irez secouer les chênes au milieu des forêts.

Je dois parler aussi des instrumens sans lesquels l'infatigable laboureur ne peut ni semer, ni voir croître ses moissons. Si vous êtes vraiment zélé pour la culture et l'honneur des aimables champs, n'oubliez pas de préparer d'avance le soc et toutes les pièces de la charrue, le chariot lent et tardif de la déesse d'Éleusis, des traîneaux, des herses, de pesans râteaux, tous les ouvrages légers d'osier et d'écorce d'arbres, les claies tissues de branches d'arboisier, et le van consacré aux mystères de Bacchus . . . .

Les Anciens nous ont transmis plusieurs usages que je puis vous apprendre, si ce détail ne vous ennuie point cependant et ne vous paroît point

minutieux. Il faut que l'aire où vous devez battre le grain soit aplanie sous un pesant cylindre; que la terre en soit tournée avec la main; qu'elle soit liée dans toutes ses parties et rendue plus ferme par un mélange de craie, de peur qu'il n'y croisse des herbes inutiles, ou qu'elle ne se fende par la force de la sécheresse. Vous avez à craindre d'ailleurs un grand nombre d'animaux malfaisans. Souvent, sous votre aire, de petits rats se font une retraite à des greniers souterrains ; les aveugles taupes s'y creusent des demeures secrètes; le crapaud et tous les monstres obscurs que la terre renferme, s'y ménagent des asiles ; vos tas de blés sont ravagés par le charençon, et par la fourmi qui craint pour ses vieux jours la famine et l'indigence.

Considérez l'amandier lorsqu'il est en fleurs, et que ses rameaux odoriférans sont courbés sous le poids : si le nombre des fruits domine, les moissons seront abondantes et vos bras se lasseront à battre le blé; mais si l'arbre surchargé de feuilles redouble son ombrage, la gerbe battue ne vous rendra qu'une paille stérile.

J'ai vu des laboureurs préparer les semences de leurs légumes, les tremper dans de l'eau de nitre et dans de la lie d'huile d'olive, afin que les cosses, souvent trompeuses, renfermassent des grains plus forts et plus gros : mais, quoiqu'on eût pris soin de les présenter au feu pour en exprimer l'humidité, et les faire germer plus

promptement, j'ai vu ces semences choisies et long-temps examinées, dégénérer souvent, à moins qu'on n'eût l'attention de prendre tous les ans les grains les plus grands et les plus beaux. Tel est le destin des choses humaines; tout dépérit, tout décroît et semble retourner en arrière. Ainsi, lorsqu'un homme dans une barque rame avec éclat pour remonter un fleuve, si ses bras lassés restent oisifs un moment, le courant du fleuve l'emporte aussitôt avec rapidité.

Nous devons encore observer les étoiles de l'Arcturus, les jours des Chevreaux et le brillant Dragon, avec autant de soin que ceux qui, retournant dans leur patrie, au travers des mers orageuses, s'exposent aux flots de l'Hellespont, et voguent sur le détroit d'Abydos.

Dès que la Balance (13) rendra les heures du jour égales à celles de la nuit, et partagera le monde entre l'ombre et la lumière, allez, robustes laboureurs, exercez vos taureaux, semez l'orge dans vos champs, jusqu'aux dernières pluies du solstice (14) d'hiver; choisissez les jours secs et les momens où les nuages sont suspendus. (15)

Les sillons reçoivent la fève et le millet, lorsque le Taureau (16) lumineux ouvre l'année et fait briller au ciel ses cornes dorées, et que le Sirius (17) en se couchant cède la place à l'astre qui le suit.

Mais si vous ne préparez votre champ que pour le froment et les grains qui portent des épis,

n'ensemencez point les guérets et ne forcez point la terre à recevoir dans son sein l'espérance de l'année avant le temps où les Pléiades, filles d'Atlas, disparoissent au lever du Soleil, et où la couronne d'Ariane s'éloigne de lui. (18)

Plusieurs n'ont point attendu le coucher de Maïa; mais des moissons infructueuses ont trompé leur attente. Si enfin vous voulez semer de la vesce, de viles faisoles, et si vous ne dédaignez pas de confier aux sillons des lentilles d'Égypte, prenez pour signal le coucher du Bootès (19); commencez alors, et continuez de semer jusqu'au milieu de l'hiver.

C'est pour favoriser l'agriculture que le dieu de la lumière parcourt les douze signes qui partagent le ciel, divisé en différentes parties.

Cinq zones de l'olympe embrassent l'étendue :
L'une, par le soleil sans cesse parcourue,
De cet astre de flamme est l'empire éternel,
Et voit des deux côtés, près des pôles du ciel,
Deux zones, de frimas tristement couronnées,
A l'horreur des hivers à jamais condamnées,
Et deux que la nature, indulgente aux humains,
A su, de part et d'autre, enfermer de ses mains
Entre ces froids climats que le Soleil ignore
Et l'espace brûlant que sa chaleur dévore.
De ces plages, où règne un air plus tempéré,
Par son char vagabond le bord est effleuré
Lorsque ce dieu du jour va, dans un cercle oblique,
Visiter tour à tour l'un et l'autre tropique.

L'habitant du Riphée (20) est voisin de ces lieux
Où la terre s'élève et s'approche des cieux;
Et l'ardente Lybie et les murs d'Alexandre
La voient, vers le midi, s'abaisser et descendre.
L'un des pôles du monde où souffle l'aquilon
Toujours, par sa hauteur, domine l'horizon;
Toujours l'autre se montre à ces rivages sombres
Où règne le Trépas sur le peuple des ombres.
Ici, tel qu'un grand fleuve, en ses vastes détours,
Embrasse au loin les champs que féconde son cours,
Le dragon tient toujours les deux ourses glacées
Dans ses replis divers fortement embrassées;
Les ourses, que jamais les souverains des mers
Ne laissèrent descendre au sein des flots amers.
Là, pâlit la nature, et sur ses bords funèbres
Une nuit inféconde entasse des ténèbres;
Ou peut-être l'Aurore à ce nouveau séjour,
En s'éloignant de nous, va reporter le jour.
Peut-être, quand sur nous cette jeune courrière
Ordonne à ses coursiers de souffler la lumière,
Là, l'étoile du soir, au départ du Soleil, (21)
Allume son flambeau dans l'occident vermeil. (22)

De là nous pouvons même, lorsque l'apparence du ciel est douteuse, prévoir le retour des saisons, le temps de semer ou de recueillir, celui de fendre avec la rame les plaines perfides, de mettre en mer des flottes armées, ou de couper les arbres dans les forêts. Ce n'est donc pas en vain que nous observons le lever des astres et leur coucher, et le cours des saisons différentes qui divisent l'année en quatre parties égales.

Lorsque la saison froide et pluvieuse retient le laboureur dans sa maison, il peut s'occuper utilement et préparer à loisir ce qu'il seroit obligé de faire bientôt à la hâte dans une saison plus douce. Il affile le fer émoussé de sa charrue (23), il creuse des troncs d'arbres pour voguer sur les eaux, imprime la marque à ses troupeaux ou mesure ses blés. Les uns aiguisent des pieux et des fourches, aux cornes menaçantes; les autres font pour leurs vignes des liens d'osier. Tressez quelquefois de légères corbeilles avec des branches souples et pliantes; quelquefois présentez au feu les grains de blé ou écrasez-les sous la pierre.

Il est même permis, les jours de fête, de s'occuper à certains travaux. On peut, sans offenser les dieux, pratiquer des canaux pour faire écouler l'eau de son champ; on peut tresser une haie autour de ses moissons, tendre des rets aux oiseaux, brûler des buissons et plonger les animaux bêlans dans une onde salutaire (24). Souvent le conducteur d'un âne tardif peut le mener à la ville chargé d'huile ou de fruits, et en rapporter de la poix résine ou une pierre piquée pour broyer ses grains.

La lune a des jours plus ou moins heureux (25) pour entreprendre des travaux : craignez le cinquième.

Il vit naître jadis Pluton et les Furies,
Il vit naître Japet et ces frères impies,

Ligués pour assiéger le monarque du ciel,
Et le précipiter de son trône éternel.
Trois fois (26) sur Pélion tous ces monstres horribles
Virent l'Ossa haussé par leurs efforts pénibles,
Et sur l'Ossa, l'Olympe, entassé par trois fois,
Porta ces fiers Titans, et gémit sous le poids.
Mais la foudre atteignant et géans et montagnes,
Trois fois le fit rouler dans les vastes campagnes.

Le septième jour est, après le dixième, le plus heureux pour planter la vigne, pour asservir au joug de jeunes bœufs, et pour commencer à ourdir de la toile. Le neuvième est favorable aux voyageurs et contraire aux brigands.

Il est des ouvrages que favorise la fraîcheur des nuits, ou la rosée que l'étoile du matin répand sur l'univers, aux premiers rayons du soleil. C'est pendant la nuit qu'il est à propos de couper les grains légers ou le foin des prairies, lorsque la terre est humectée des douces influences du ciel.

Pendant les longues soirées de l'hiver quelques-uns veillent, à la lueur d'une lampe, et taillent des flambeaux (27). Cependant leur épouse agissante dissipe par ses chansons (28) l'ennui du travail : on entend le bruit léger d'une navette qu'elle promène sur la toile, ou l'on voit bouillonner dans un vase brûlant le vin nouveau dont elle enlève l'écume avec les feuilles d'un rameau verdoyant.

Les blonds épis doivent être coupés et battus dans les heures brûlantes du jour. Profitez de la

chaleur pour labourer et pour semer. L'hiver rend les laboureurs paresseux ; c'est le temps de leur repos. C'est alors qu'ils jouissent paisiblement de ce qu'ils ont amassé pendant l'été, et qu'ils s'invitent à des repas champêtres. L'hiver inspire la joie et le plaisir, il bannit les soins et les inquiétudes.

Les habitans des champs éprouvent une douce alégresse à son approche ; tels que des nautonniers qui arrivent au port sur des vaisseaux chargés de richesses, et tournent vers le rivage leurs poupes couronnées de fleurs. C'est cependant alors la saison de cueillir le gland, la graine du laurier, les olives et le fruit ensanglanté du myrte ; de tendre des lacets aux grues et des toiles aux cerfs ; de faire la guerre aux lièvres et aux daims, en tournant dans l'air avec rapidité la fronde meurtrière (29), lorsque la terre est chargée de neige, et que les fleuves roulent des amas de glace (30).

Parlerai-je des tempêtes et des astres orageux de l'automne ? Dirai-je ce que l'on doit craindre ou prévenir, lorsque les jours décroissent et que l'été devient plus doux et plus tempéré ; ou lorsque le printemps pluvieux s'enfuit, que les jeunes épis commencent à ondoyer dans les champs, et qu'un suc fécond, montant dans les tiges naissantes, allaite et nourrit le blé encore verd ?

J'ai vu (31), lorsque souvent le joyeux laboureur
Vers ses blés déjà mûrs guidoit le moissonneur,

lorsqu'il enfermoit ses gerbes dans les liens fragiles, j'ai vu tous les vents déchaînés s'attaquer, se livrer d'horribles combats, déraciner avec violence les moissons, emporter et rouler en tourbillon dans les airs le chaume léger et les pailles volantes :

J'ai vu le ciel chargé de nuages errans
Sur ces belles moissons descendre en noirs torrens,

et noyer l'ouvrage des hommes et des animaux. J'ai vu :

Les fossés se remplir, les fleuves débordés
Ravager, à grand bruit, les vallons inondés,

et la mer agitée dans ses profonds abymes, bouillonner avec impétuosité.

Dans un ciel ténébreux Jupiter enfermé
Perce de mille éclairs le nuage enflammé;
Dans toute sa fureur il se montre à la terre,
Aux humains effrayés fait parler son tonnerre :

l'univers tremble, les animaux fuient, et les peuples glacés d'effroi sont tous dans une humble consternation :

De sa foudre brûlante il renverse, il embrase
Le sommet du Rhodope ou le front du Caucase ;

la pluie se précipite avec plus d'abondance, les

vents redoublent leurs vastes efforts, et font gémir les forêts et les montagnes.

Dans cette crainte, observez les mois et les signes du ciel, examinez les conjonctions de la froide planète de Saturne, et à quel point du ciel répond celle de Mercure.

Sur-tout adressez des prières aux dieux, et offrez tous les ans des sacrifices à Cérès sur l'herbe naissante, lorsque l'hiver fait place aux jours sereins du printemps. Alors les agneaux sont gras, les vins agréables, et les ombrages nouveaux que présentent les montagnes, invitent au doux sommeil. C'est alors que tout le peuple de la campagne doit s'assembler en l'honneur de Cérès (32), présenter à la déesse des offrandes de miel, de lait et de vin pur. Que la victime marche trois fois autour des jeunes moissons; que toute la troupe l'accompagne en triomphe, et appelle à grands cris Cérès dans leurs maisons. Que personne aussi ne porte la faux dans les blés mûrs avant d'avoir honoré Cérès par des chants et des danses, le front paré d'une couronne de chêne.

Afin que les hommes pussent prévoir avec certitude la chaleur, la pluie et les vents qui portent la froidure, Jupiter lui-même a déterminé quels seroient les pronostics de la lune souveraine des mois, quels signes annonceroient la fin des vents (33), quelles apparences avertiroient les laboureurs de ne pas laisser leurs troupeaux s'éloigner des étables.

Au premier sifflement des vents impétueux
Vous voyez s'agiter les flots tumultueux (34);
Le rivage mugit, l'écho porte aux campagnes
Le murmure des bois et le cri des montagnes.
Dieux! quels périls affreux menacent les vaisseaux,
Quand les plongeous troublés, quittant le fond des eaux,
Par un vol inquiet et des accens sauvages
Annoncent la tempête et cherchent les rivages;
Quand on voit le héron (35), loin des marais fangeux,
Se perdre tout à coup dans un ciel orageux,
Les poules (36) de Thétis se rassembler entre elles
Et jouer sur le sable en secouant leurs ailes!
(*) A l'approche des vents, les astres emportés,
La nuit, du haut des cieux, tombent précipités,
Marquent de feux brillans leur rapide carrière
Et sillonnent le ciel de longs traits de lumière:
La feuille des forêts et la paille des champs
Sur vos pas quelquefois sont les jouets des vents,
La poussière voltige, et sur le dos des ondes
(**) Flottent légèrement des plumes vagabondes.
Mais si la foudre au nord fait entendre sa voix,
Si ses coups redoublés vont frapper à la fois
Les portes du couchant et le char de l'Aurore,
Ah! quel nouveau déluge est prêt à fondre encore!

Variantes du manuscrit.

(*) Dans l'ombre de la nuit, les étoiles souvent
Semblent se détacher aux approches du vent;
Elles marquent de feu leur rapide carrière.

(**) On voit tourbillonner les plumes vagabondes.

Bientôt les vastes champs, noyés par Jupiter,
Aux yeux du laboureur n'offriront qu'une mer ;
Déjà le nautonnier, tremblant à ce présage,
A replié sa voile et prévenu l'orage.

L'orage enfin s'annonce et jamais ne surprend,
L'œil le moins attentif le prévoit et l'attend.
Du creux de leurs vallons, la nation des grues
S'enfuit à son approche, et traverse les nues.
Pour respirer l'orage et le souffle des airs,
Le taureau vers le ciel tient ses nazeaux ouverts.
En effleurant les eaux, la folâtre hirondelle
Les ride foiblement par le vent de son aile ;
Les grenouilles encor, sur le bord des étangs,
Insultent de leurs cris Latone et ses enfans.
Par des sentiers étroits la fourmi, non sans peine,
Quitte, en traînant ses œufs, sa maison souterraine,
Et le grand arc des cieux, de rayons coloré,
Boit les eaux de la mer, dont il est altéré.
De corbeaux (37) croassans un ténébreux nuage
Presse leur vol tardif vers le prochain bocage.
Considérez alors tous ces oiseaux divers
Qui s'assemblent en foule au rivage des mers,
Et ceux que le Caystre, errant dans les prairies,
Voit paître par troupeaux sur ses rives fleuries ;
Tous, avant que le ciel nous verse ses trésors,
Ont pressenti la pluie et s'approchent des bords,
Offrent la tête au flot que le rocher renvoie,
Plongent leur cou dans l'onde ou nagent avec joie,
Cherchent le frais des eaux, et vont dans un instant
Laver cent fois en vain leur plumage éclatant.
Seule, errant sur le sable, avec un cri funeste
La sinistre corneille appelle l'eau céleste :

La vieille l'a prédit en tournant ses fuseaux,
Quand l'huile petillante éclaire ses travaux,
Et que de noirs flocons d'une mousse enfumée
S'amoncèlent au bout de la mèche allumée. (38)

On peut également, après la pluie, prévoir les jours clairs et sereins : ils s'annoncent par l'éclat vif et brillant des étoiles et par celui de la lune, qui semble alors ne devoir plus à son frère la clarté de ses feux étincelans. Les nuées ne ressemblent plus à de légers flocons de laine roulante. Les alcyons, chers à Thétys, n'étendent plus sur le rivage leurs ailes au soleil, le porc immonde cesse de disperser la paille avec son grouin; mais les nuées retombent d'elles-mêmes dans les vallons et sur les plaines;

Et l'oiseau de Pallas (39), qui, seul au haut des tours,
Attend que le soleil ait terminé son cours,
Ne prévient plus la nuit, et ses accens funèbres
Ne marquent plus sa joie au retour des ténèbres.
Nisus (40) jette un grand cri : sa fille à ce signal
Se souvient de son crime et du cheveu fatal;
Elle s'enfuit. Par-tout où s'enfuit la perfide,
L'affreux Nisus la suit de son aile rapide;
Et par-tout où Nisus suit Scylla dans les airs,
Scylla s'enfuit d'un vol plus prompt que les éclairs.
Les corbeaux font sortir de leur gosier sauvage
Des sons clairs, et pressés dans un étroit passage.
Leur troupe, dans des nids couronnés de rameaux,
D'une douce gaîté sent les transports nouveaux,

Triomphe après la pluie, et frémit d'alégresse
De revoir ses petits, objets de sa tendresse,
De flatter, de pouvoir, à l'instant du retour,
Nourrir dans leur berceau tous ces fruits de l'amour.

Non qu'à ces animaux Jupiter communique
Les secrets du Destin et l'esprit prophétique;
Mais quand le ciel varie, et que les vents divers
Condensent tour à tour et dilatent les airs,
D'une température ainsi toujours changeante
L'impression sur eux est toujours différente,
Et porte dans leurs sens la joie ou les chagrins
A l'approche des jours nébuleux ou sereins.
De là ces doux concerts dont les bois retentissent,
La gaîté des troupeaux qui sur les prés bondissent,
Et celle des corbeaux, qui, rassemblés entre eux,
Des accens de leur joie épouvantent les cieux.

Si vous faites attention au cours du soleil et de la lune (41), jamais vous ne vous tromperez sur le lendemain, jamais vous ne vous laisserez surprendre à l'apparence insidieuse d'une nuit sereine. Une grande pluie menace la mer et les campagnes, lorsque la lune, ramassant de nouveau ses feux renaissans, voit ses cornes s'émousser et se perdre dans l'épaisseur des nuages qu'elle embrasse. Si son visage modeste se couvre d'une aimable rougeur, elle annonce du vent : le vent fait toujours rougir le front doré de la jeune Phébé. Mais lorsqu'elle se lève pour la quatrième fois (et c'est alors que ses pronostics sont plus

certains), si elle promène pompeusement dans le ciel une lumière pure et des cornes rayonnantes, ce jour et tous ceux qui le suivront jusqu'à la fin du mois seront exempts de vent et de pluie; et les nautonniers préservés du naufrage accompliront dans le port les vœux qu'ils auront faits à Glaucus, à Panopée et à Mélicerte, fils d'Ino.

Observez aussi le Soleil lorsqu'il se lève et lorsqu'il se replonge dans les eaux : les pronostics du Soleil ne sont jamais douteux, ni à la naissance du jour, ni au retour des astres de la nuit. Si, en montant sur l'horizon il est couvert de taches diversement colorées, et caché dans une nuée d'où l'on voit s'échapper la moitié de son globe, craignez la pluie; vous êtes menacés d'un vent du midi qui, envoyé de la mer, fondra sur vos plaines, et dont le souffle sera funeste aux arbres, aux moissons et aux troupeaux. Lorsque le Soleil, en se levant, est enveloppé de nuages épais, à travers lesquels sortent divers faisceaux de rayons, ou que l'Aurore, en quittant le lit du vieux Tithon, montre un visage pâle et décoloré, ah! quelle horrible grêle va se précipiter et jaillir avec bruit sur vos toits! Que le pampre défendra foiblement contre ses coups les doux présens de Bacchus!

C'est sur-tout vers le soir qu'il faut considérer attentivement l'astre du monde, lorsqu'après avoir parcouru l'olympe, il est sur le point d'en sortir. Souvent mille couleurs différentes semblent se

jouer sur son front. S'il est semé de taches azurées, le ciel doit se fondre en eau; s'il paroît rouge et enflammé, il annonce du vent : mais attendez-vous à des pluies abondantes et à des vents impétueux, si, en descendant sous l'horizon, il peint les nuées de bleu et de rouge : on feroit de vains efforts pour m'engager à lever l'ancre cette nuit, et à m'exposer aux périls de la mer. Si, au contraire, son orbe se montre brillant et vermeil, et lorsqu'il ramène le jour et lorsqu'il se replonge dans les mers, c'est en vain que vous craindrez la pluie; mais vous entendrez dans les forêts agitées les sifflemens clairs et bruyans de l'aquilon, *qui épure les airs et sèche le ciel.*

C'est enfin le Soleil qui vous apprendra ce que prépare l'étoile du soir, de quel côté souffle le vent qui chasse les nuées pures et sereines, et ce que médite le vent pluvieux du midi. Le Soleil ne trompe jamais.

Qui pourra d'imposture accuser le Soleil?
Souvent même il prédit le secret appareil
Des troubles, des combats, des crimes près d'éclore,
Et qu'une épaisse nuit à nos yeux cache encore.

Quand César expira, le Soleil dans son cours
N'éclaira qu'à regret le dernier de ses jours : (42)
Le Soleil vit nos pleurs, le Soleil plaignit Rome
Des malheurs qu'entraînoit la mort de ce grand homme;

Il partagea son deuil; cet astre étincelant
D'un voile ensanglanté couvrit son front brillant,
Et des hommes pervers la race criminelle
Craignit, à cet aspect, une nuit éternelle.
Hélas! tout, dans ces temps, annonçoit nos revers;
Tout nous épouvantoit, et la terre et les mers,
Et des chiens menaçans les clameurs importunes,
Et l'oiseau précurseur des grandes infortunes.
Combien de fois, ô dieux! dans ces jours de terreur,
Vîmes-nous de l'Etna les volcans en fureur
S'échapper à travers ses fournaises brisées;
Des foudres souterrains, des roches embrasées,
De torrens de fumée obscurcissant le jour,
Rouler en tourbillons dans les champs d'alentour?
Un bruit de chars, un choc d'invisibles armées
Fit trembler du Germain les villes alarmées;
L'Apennin tressaillit, et sur leurs fondemens
Les Alpes à grand bruit s'agitèrent long-temps. (*)
Des spectres infernaux, dans l'horreur des nuits sombres,
Se traînoient au milieu du silence et des ombres;
On entendoit au loin retentir une voix
Lamentable, et des cris sortis du fond des bois.
Des fleuves étonnés les ondes reculèrent,
La terre s'entr'ouvrit, les animaux parlèrent,
Et dans nos temples saints, séjour des immortels,
On vit les dieux d'airain pleurer sur leurs autels.
Le roi des fleuves même, affreux dans ses ravages,
Le superbe Éridan, franchissant ses rivages,

Variantes du manuscrit.

(*) Les Alpes, dans les airs, chancelèrent long-temps.

Dans son onde écumante, épandue à grands flots,
Entraîna les pasteurs, leurs toits et leurs troupeaux.
Dans le flanc des taureaux les ministres célestes
Ne voyoient chaque jour que des signes funestes;
De longs ruisseaux de sang épouvantoient nos yeux,
Et des loups affamés les troupeaux furieux,
Quand la nuit couvroit l'air de ses voiles paisibles,
Effrayoient les cités de hurlemens horribles.
Jamais en un ciel pur et dans des jours sereins
La foudre plus souvent n'étonna les humains,
Et jamais plus souvent les comètes cruelles
Ne lancèrent sur nous leurs tristes étincelles.

Bientôt la Macédoine, asile de Brutus,
Revit par les Romains les Romains combattus,
Et Jupiter souffrit que les champs d'Émathie
S'enivrassent encor du sang de ma patrie.

Un jour, un jour viendra qu'en ces champs trop féconds
Le laboureur surpris, en traçant des sillons,
Trouvera sous le soc des piques enterrées,
Les armes des Romains de rouille dévorées,
Des casques entraînés sur ses pesans râteaux,
Et de grands ossemens, et d'antiques tombeaux.

O dieux! dieux citoyens, que mon pays adore,
Romulus et Numa! toi, Vesta, que j'implore,
Vesta, qui sur le Tibre arrêtes tes regards
Et daignes protéger le palais des Césars;
Ah! laissez-nous du moins, divinités suprêmes,
L'appui d'un jeune prince en nos malheurs extrêmes;
Notre sang le plus pur, répandu si long-temps,
A de Laomédon lavé les faux sermens.

Hélas ! le ciel jaloux, le ciel inexorable
Vous envie, ô César ! à la terre coupable ;
Il se plaint, quand César mérite des autels,
Qu'il cherche à triompher au milieu des mortels ;
Que d'un siècle de fer il brigue le suffrage,
Tandis que les humains, dans leur aveugle rage,
Foulent aux pieds la paix et les lois et l'honneur,
Et font du monde entier un théâtre d'horreur.

La terre sans culture a perdu tous ses charmes :
On enlève à son champ le laboureur en larmes ;
La guerre détruit tout, et la faux de Cérès
Devient, sous le marteau, l'instrument des forfaits.
Toutes les nations à nous perdre animées,
Le Danube, l'Euphrate, enfantent des armées ;
Malgré le voisinage et la foi des traités,
Tout combat ; les cités attaquent les cités,
Mars remplit l'univers de sa fureur impie,
Rien ne peut dans son cours arrêter sa furie.
Tels de jeunes coursiers, ardens, impétueux,
Tout à coup avertis par le signal des jeux,
D'un saut précipité franchissant la barrière,
Impatiens du frein, volent dans la carrière ;
Et, las de retenir leur courage indompté,
Le guide avec le char est lui-même emporté.

FIN DU PREMIER LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU Ier LIVRE DES GÉORGIQUES.

(1) ARISTÉE.

(2) *Céo* est une des Cyclades, dans laquelle ce berger, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, se retira après la mort d'Actéon, son fils, changé en cerf et dévoré par ses propres chiens. (*Voyez* le IVe livre des *Géorgiques.*)

(3) On sera peut-être curieux de voir comment M. le président Bouhier, de l'académie française, connu d'ailleurs par son érudition, a rendu ce commencement des *Géorgiques.*

Mécène, j'entreprends de chanter l'art utile
Par qui l'homme, à son gré, rend la terre fertile,
De riantes moissons voit ses champs revêtus,
Et ses côteaux chargés des présens de Bacchus;
Par qui d'heureux troupeaux il couvre sa prairie,
Et chez lui de l'abeille il fixe l'industrie.
Astres, qui des saisons réglez l'ordre et le cours,
Vous, Bacchus et Cérès, dont le divin secours
Fit en riches épis changer le gland sauvage,
Et du nectar des dieux nous révéla l'usage,
Vous dont l'œil attentif veille sur nos guérets,
Faunes, Nymphes des bois, je chante vos bienfaits.
Dieu qui, par ton trident, fis sortir de *la plage*
Le coursier dont Bellone éprouve le courage,

Toi, pour qui Cée encor nourrit trois cents *troupeaux*,
Aristée, *et toi Pan*, protecteur des troupeaux,
Accourez des beaux lieux *chers à votre mémoire*,
Seconder un dessein formé pour votre gloire.
Minerve, à qui l'on doit le paisible olivier,
Jeune enfant, qui fendis la terre le premier;
Sylvain, qui d'un cyprès pares ta main champêtre,
Vous à qui tous nos plants, tous nos fruits doivent l'être,
Dont les fécondes eaux fertilisent nos champs,
Dieux, déesses, c'est vous que j'invoque en mes chants.

Il continue ainsi :

Et toi, sur qui les dieux délibèrent encore,
Sous quel titre, César, faut-il que je t'implore?
Mortels, méritons-nous et tes soins et ton choix?
Fruits, saisons, élémens, recevront-ils tes lois?
Aimes-tu mieux régner au vaste sein de l'onde?
Voir invoquer ton nom jusqu'aux deux bouts du monde,
Et Thétis te céder toutes ses eaux pour prix
De t'avoir pour son gendre et t'appeler son fils?
Veux-tu plutôt aux cieux répandre ta lumière?
Déjà le scorpion se replie en arrière,
Et charmé de l'honneur qu'il espère aujourd'hui,
T'ouvre une place immense entre la vierge et lui.
Enfin tu peux choisir: mais aux demeures sombres
Laisse Pluton régner sur les plaintives ombres,
Bien que là soient ces champs qu'on nomme bienheureux,
Et qu'au ciel Proserpine ait renoncé pour eux.
Fuis ce triste séjour : mais, *quoique tu choisisses*,
Anime mes leçons par tes regards propices;
Éclaire *les mortels*, et daigne commencer
A recevoir les vœux qu'ils osent t'adresser.

Mortels. Il falloit dire *les laboureurs ignorans.* Tout

Virgile, traduit de la sorte, seroit sifflé à coup sûr. Suffit-il d'être fidèle au sens, quand on traduit un poëte ? pourquoi le dépouiller de ses images ? pourquoi du moins ne lui en pas rendre d'équivalentes ? Quelle sécheresse ! quelle platitude ! quelle façon de parler prosaïque ! quelle versification ! Ce n'est pas ainsi que s'exprimoit Virgile; il embellit, par une diction toujours élégante, les matières dont il traite, quoique ces matières, arides par elles-mêmes, semblent devoir n'offrir que des épines, et pas une fleur.

(4) Du temps de Virgile, on connoissoit peu le signe de la Balance. L'espace du ciel, compris entre la Vierge et le Scorpion, étoit rempli par les serres de ce dernier : ainsi le Scorpion seul occupoit l'étendue de soixante degrés, quoique chaque signe n'en eût que trente. La Balance préside au mois de septembre.

(5) On entend par là un champ qui, labouré au printemps, s'est reposé jusqu'au printemps suivant, temps où il est ensemencé pour être moissonné l'été d'après, d'où il suit qu'il s'est reposé deux hivers, mais non deux étés, puisqu'il produit au second été, loin de se reposer.

(6) Ce mont est sur les confins de la grande Phrygie et de la Lydie; le Pactole, qui roule des paillettes d'or, y prend sa source; le Caystre, dont les eaux sont couvertes de cygnes, coule dans le voisinage. Entre le Caystre et le Tmolus sont la ville et le marais d'*Asia;* au pied du Tmolus est la petite ville appelée en latin *Lypapa*, où demeuroit la fameuse Arachné, qui osa se préférer à

Minerve, dans l'art de la tapisserie. Le Méandre, si célèbre aussi par le grand nombre de cygnes qui paissent sur ses bords, arrose aussi la Lydie. Tous ces noms sont sonores et consacrés par les poëtes.

(7) Les Calybes dont il s'agit ici, habitoient les bords du Thermodon, fleuve qui traverse le royaume du Pont, et se jette au nord dans la mer Noire.

(8) Virgile entend les testicules du castor, qui servent dans la médecine. Le castor, animal remarquable, est commun dans le Pont, sur les bords du Pont-Euxin.

(9) L'Arcturus est une étoile de la première grandeur dans le signe du Bootés, près de la queue de la grande Ourse; c'est de ce voisinage qu'il tire son nom. On prétendoit qu'il excitoit des tempêtes à son lever et à son coucher : son lever *cosmique* arrivoit au commencement de septembre; il arrive aujourd'hui au commencement d'octobre.

(10). . . . . . . On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit, et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
Les anciens les nommoient douteux pour cette affaire.
(La Fontaine, liv. IV, fable III.)

(11) C'est la grue, oiseau fort commun dans le Nord; elle a le cou fort long, et le plumage gris. Quand ces oiseaux sont attroupés, un d'entre eux se tient sur un pied pour faire sentinelle : de là, *faire le pied de grue*, pour dire attendre quelqu'un long-temps.

(12) On aime à comparer des auteurs célèbres, lorsqu'ils expriment à peu près les mêmes choses chacun à leur manière. Nous allons voir lutter Boileau contre Virgile et Ovide.

Ante Jovem nulli subigebant arva coloni:
Nec signare quidem aut partiri limite campum
Fas erat: in medium quærebant: ipsaque tellus
Omnia liberiùs, nullo poscente, ferebat.
Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædarique lupos jussit, pontumque moveri,
Mellaque decussit foliis, ignemque removit,
Et passim rivis currentia vina repressit:
Ut varias usus meditando extunderet artes
Paulatim, et sulcis frumenti quæreret herbam,
Et silicis venis abstrusum excuderet ignem.
Tunc alnos primùm fluvii sensêre cavatas,
Navita tum stellis numeros et nomina fecit,
Pleïadas, Hyadas, claramque Lycaonis Arcton.
Tum laqueis captare feras, et fallere visco
Inventum, et magnos canibus circumdare saltus.
Atque alius latum fundâ jam verberat amnem,
Alta petens; pelagoque alius trahit humida lina:
Tum ferri rigor, atque argutæ lamina serræ;
(Nam primi cuneis scindebant fissile lignum)
Tum variæ venêre artes. Labor omnia vincit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas.
Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit; cum jam glandes atque arbuta sacræ
Deficerent sylvæ, et victum Dodona negaret.
Mox et frumentis labor additus, ut mala culmos
Esset rubigo, segnisque horreret in arvis

Carduus : intereunt segetes, subit aspera sylva,
Lappæque, tribulique; interque nitentia culta
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.

(Virg., Georg., lib. I.)

Aurea prima sata est ætas, quæ, vindice nullo,
Sponte suâ, sine lege, fidem rectumque colebat.
Pœna metusque aberant; nec verba minantia fixo
Ære legebantur, nec supplex turba timebat
Judicis ora sui; sed erant sinè judice tuti.
Nondum cæsa suis peregrinum ut viseret orbem,
Montibus, in liquidas pinus descenderat undas:
Nullaque mortales præter sua littora nôrant.
Nondum præcipites cingebant oppida fossæ:
Non tuba directi, non æris cornua flexi,
Non galeæ, non ensis erat: sinè militis usu
Mollia securæ peragebant otia gentes.
Ipsa quoque immunis, rastroque intacta, nec ullis
Saucia vomeribus, per se dabat omnia tellus;
Contentique cibis, nullo cogente, creatis,
Arbuteos fœtus, montanaque fraga legebant,
Cornaque, et in duris hærentia mora rubetis,
Et quæ deciderant patulâ Jovis arbore, glandes.
Ver erat æternum; placidique tepentibus auris
Mulcebant Zephyri natos sine semine flores.
Mox etiam fruges tellus inarata ferebat:
Nec renovatus ager gravidis canebat aristis.
Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant;
Flavâque de viridi stillabant ilice mella.
Postquam Saturno tenebrosa in tartara misso,
Sub Jove mundus erat, subiitque argentea proles,
Auro deterior, fulvo pretiosior ære.

Jupiter antiqui contraxit tempora veris ;
Perque hiemes, æstusque, et inæquales autumnos,
Et breve ver, spatiis exegit quatuor annum.
Tum primùm siccis aër fervoribus ustus
Canduit, et ventis glacies astricta pependit :
Tum primùm subière domos ; domus antra fuerunt,
Et densi frutices, et junctæ cortice virgæ.
Semina tum primùm longis Cerealia sulcis
Obruta sunt, pressique jugo gemuêre juvenci.

(Ovid., Metam., lib. I.)

Mox etiam, etc. Ce vers et le suivant ne disent rien autre chose que celui-ci : *Ipsa quoque immunis*, etc., et celui qui le suit. Il est étonnant qu'Ovide se soit permis cette inutile et fastidieuse répétition.

Despréaux parle ainsi de l'état de l'homme avant et après sa chûte, ép. III :

Hélas ! avant ce jour . . . .
Tous les plaisirs couroient au-devant de ses vœux.
La faim aux animaux ne faisoit point la guerre,
Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendoit pas qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.
La vigne offroit par-tout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.
Mais de ce jour . . . .
Il fallut qu'au travail son corps rendu docile
Forçât la terre avare à devenir fertile ;
Le chardon importun hérissa les guérets,
Le serpent venimeux rampa dans les forêts ;
La canicule en feu dévora les campagnes,
L'aquilon en fureur gronda sur les montagnes.

Alors, pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il fallut aux brebis dérober leur toison.
La peste en même temps, la guerre et la famine,
Des malheureux humains jurèrent la ruine.

[Nous croyons devoir placer ici la traduction en vers français des deux fragmens latins rapportés par Malfilâtre. En les rapprochant du texte et des imitations qui l'accompagnent, le lecteur sera plus à portée de juger comment les mêmes idées ont été rendues par les divers auteurs cités dans ces remarques, et en quoi ils se ressemblent ou diffèrent dans la manière de les exprimer :

Traduction de Virgile, par J. Delille.

Avant lui point d'enclos, de bornes, de partage;
La terre étoit de tous le commun héritage;
Et sans qu'on l'arrachât, prodigue de son bien,
La terre donnoit plus à qui n'exigeoit rien.
C'est lui qui, proscrivant une oisive opulence,
Par-tout de son empire exila l'indolence :
Il endurcit la terre, il souleva les mers,
Nous déroba le feu, troubla la paix des airs,
Empoisonna la dent des vipères livides,
Contre l'agneau craintif arma les loups avides,
Dépouilla de leur miel les riches arbrisseaux,
Et du vin dans les champs fit tarir les ruisseaux.
Enfin l'art, à pas lents, vint adoucir nos peines;
Le caillou rend le feu recélé dans ses veines;
La terre obéissante et les flots étonnés,
Par la rame et le soc déjà sont sillonnés;
Déjà le nocher compte et nomme les étoiles :
Des chiens lancent un cerf, le chasseur tend ses toiles;
La glu trompe l'oiseau; le crédule poisson
Tombe dans des filets ou pend à l'hameçon :

Bientôt le fer rougit dans la fournaise ardente;
J'entends crier la dent de la lime mordante;
L'acier coupe le bois que déchiroient les coins.
Tout cède aux longs travaux, et sur-tout aux besoins.
Quand Dodone aux mortels refusa leur pâture,
Cérès vint des guérets leur montrer la culture.
De ces nouveaux bienfaits sont nés des soins nouveaux:
La rouille vient ronger le fruit de nos travaux;
La ronce naît en foule, et les épis périssent;
D'arbustes épineux les sillons se hérissent;
Et Cérès, à côté de ses plus riches dons,
Voit triompher l'ivraie et régner les chardons.

Traduction d'Ovide par Richerolle.

Les hommes sont créés, et l'âge d'or commence.
Ils vécurent, au sein de la douce innocence,
Heureux, faisant le bien par amour et par choix:
L'équité sur l'airain n'a point gravé ses lois;
Des supplices vengeurs la crainte est ignorée;
De pâles supplians une foule éplorée
Ne tremble point aux yeux de son juge irrité;
Sans juge on suit par-tout les lois de l'équité.
Ces mortels ne vont point, bravant les mers profondes,
A travers mille écueils chercher de nouveaux mondes:
Un doux climat pour eux étoit le monde entier;
On ne les voyoit point sanglans, couverts d'acier,
S'élancer en fureur au milieu des batailles,
S'entourer de fossés, s'enfermer de murailles.
L'âge d'or, âge heureux, sans crainte, sans desirs,
D'une tranquille paix goûtoit les doux loisirs.
La terre vierge encor, fertile sans culture,
Du soc qui la déchire ignoroit la blessure;
Content des simples dons qu'elle offroit à son choix,
L'homme cueilloit les fruits des buissons et des bois,

La figue aux doux parfums et la fraise vermeille;
De l'épine sa main détachoit la groseille,
Il abattoit la noix, et pour lui, dans les champs,
L'arbre de Jupiter faisoit pleuvoir ses glands.
Un doux printemps sans cesse animoit la verdure,
Et sans art, sans semence, au gré de la nature,
Les fruits, les fleurs, naissoient des baisers du zéphyr:
Tous les ans les moissons s'empressoient de jaunir;
Des fleuves de nectar serpentoient dans les plaines,
Et le miel à flots d'or couloit le long des chênes.
Mais Jupiter vainqueur a mis Saturne aux fers,
Et son sceptre d'argent pèse sur l'univers.
La race des mortels, alors moins fortunée,
Vit les quatre saisons se partager l'année;
Et l'automne inconstant, et l'hiver et l'été,
Régnèrent à leur tour sur ce globe attristé.
Par les feux du soleil la terre est dévorée,
Des traits d'un froid perçant l'hiver l'a pénétrée:
Des antres creux alors servirent de maisons;
On fit des toits d'osiers entrelacés de joncs.
Il fallut des saisons combattre l'inclémence,
Des présens de Cérès enfouir la semence,
Et les bœufs sous le joug gémirent accablés;
L'âge d'argent pleuroit sur ses champs désolés.

Les deux vers italiques dans ce dernier morceau appartiennent à M. de Saint-Ange, qui depuis a cru devoir leur substituer ceux-ci :

La terre vierge encor, sans culture féconde,
Ne sentoit pas du soc la blessure profonde.

Le nouvel interprète, voyant ces deux premiers enfans abandonnés de leur père, les a adoptés, dit-il, non seulement sans scrupule, mais encore avec tout le plaisir

qu'on éprouve à réparer une grande injustice. Nous avons cité de préférence sa traduction, parce qu'elle est beaucoup moins connue que celle de M. de Saint-Ange. Ce littérateur a mis en vers toutes les *Métamorphoses*, et cet ouvrage a été favorablement accueilli du public. M. Richerolle n'en ayant encore publié que le premier livre, imprimé en 1803, nous avons eu l'intention, en rappelant cet estimable essai, de l'encourager à ne pas abandonner un travail dont il peut retirer quelque gloire.

Nous remarquerons avec M. Clément que Boileau s'est pénétré de l'idée générale de Virgile, et qu'il l'a traitée à sa manière, en y ajoutant plusieurs beautés qui non seulement compensent celles qu'il n'a pu rendre, mais qui font mettre l'imitateur au-dessus de l'original, pour la variété, la richesse des images et pour l'harmonie de la versification. Dans Virgile, c'est *la terre qui donne;* dans Boileau, c'est *le blé* lui-même *qui ouvre la terre*, *sans peine*, *pour se donner.* Le poëte français, voyant qu'on ne pouvoit exprimer avec la même grace, dans notre langue, le vers charmant de Virgile, et sur-tout le *nullo poscente* qui est admirable, et qu'il est presque impossible de prendre au latin, a donné une autre attitude à la même image, et s'est permis une hardiesse qui est de la plus belle poésie. L'harmonie du vers est d'ailleurs remarquable; par l'heureux arrangement des mots, il semble voir le blé poindre et sortir doucement de la terre. L'image qui suit est toute entière à Boileau, sur-tout ce vers si fameux par son harmonie imitative, *traçât à pas tardifs un pénible sillon*, dont Virgile n'a point donné l'exemple. C'est ainsi qu'un homme d'un vrai génie imite les anciens. *Note de l'Éditeur.*]

Aux deux poëtes latins et au français comparons encore un poëte anglais, sur le même sujet.

« Les plantes et les fruits, dit Thompson, furent la nourriture de l'homme dans l'état d'innocence; âge heureux, où le sang humain n'étoit point mêlé de chair immonde. L'homme alors, étranger aux arts cruels de la vie, aux rapines, au carnage, à la mort, aux excès et aux maladies, étoit le maître et non le tyran du monde.

« Le crépuscule alors éveilloit la race heureuse de ces hommes purs; il ne rougissoit pas, comme aujourd'hui, de répandre ses rayons sacrés sur ces êtres livrés à l'empire du sommeil. Leur assoupissement, léger comme leurs peines, s'évanouissoit doucement. Renaissant entiers, comme le soleil, ils se levoient pour cultiver la terre, qui se prêtoit à leurs soins, ou pour mener gaiement leurs troupeaux. Occupés de chants, de danses et de doux plaisirs, leurs heures s'écouloient rapidement dans des entretiens pleins de douceur et de sagesse, tandis que dans le vallon semé de roses, l'Amour faisoit entendre ses soupirs enfantins. Heureux, et libres de toute inquiétude, ils ne connoissoient que la douce peine qui pénètre intérieurement, et qui rend le bonheur plus grand. Ces fortunés enfans du ciel ignoroient le tort et l'injustice; la raison et l'équité étoient leurs lois : aussi la nature bienfaisante les traitoit-elle en mère tendre et satisfaite. Aucuns voiles n'obscurcissoient le firmament; un vent frais et constant parfumoit l'air qu'ils respiroient; le soleil pur n'avoit que des rayons favorables. Les influences du ciel, répandues en douce rosée, devenoient la graisse de la terre. Les troupeaux, mêlés ensemble, bondissoient en sûreté dans les gras pâturages. Le lion étincelant, du bord des sombres bois vit le concert de la nature, son terrible cœur en fut adouci, et se vit forcé d'y joindre le tribut de sa triste joie; car l'harmonie tenoit tout dans une paix parfaite. La flûte soupiroit doucement, la mélodie des voix suspendoit toute agitation, l'écho des bois répétoit ces sons harmonieux; le

murmure des vents et celui des eaux s'unissoient à tant d'accords. Tels furent les premiers jours du monde en son enfance.

« Maintenant ces temps rapides et innocens d'où les poëtes fabuleux ont tiré leur âge d'or, ont fait place au siècle de fer. Les premiers hommes goûtoient le nectar de la vie, nous en épuisons aujourd'hui la lie. Les esprits languissans n'ont plus cet accord, cette harmonie qui fait l'ame du bonheur; notre intérieur a perdu tout équilibre, les passions ont franchi leurs barrières; la raison, à demi éteinte, impuissante ou corrompue, ne s'oppose point à cet affreux désordre; la colère, convulsive et difforme, se répand en fureur, ou, pâle et sombre, elle engendre la vengeance. La basse envie sèche de la joie d'autrui; joie qu'elle hait, parce qu'il n'en fut jamais pour elle. La crainte découragée se fait mille fantômes effrayans, qui lui ravissent toutes les ressources. L'amour même est l'amertume de l'ame, il n'est plus qu'une angoisse triste et languissante au fond du cœur; ou bien, guidé par un sordide intérêt, il ne sent plus ce noble desir qui jamais ne se rassasie, et qui, s'oubliant lui-même, met tout son bonheur à rendre heureux le cher objet de sa flamme. L'espérance flotte sans raison; la douleur, etc. »

Cette longue énumération de toutes les passions humaines, qui ne sont plus que la source de nos maux, cette espèce de sermon, est-elle bien placée dans un poëme tel que celui-ci, où doivent dominer le sentiment, l'imagination et les images? On peut quelquefois s'abandonner à la réflexion dans un ouvrage d'agrément, mais il ne faut pas s'appesantir sur des idées tristes et métaphysiques. Un trait de morale, échappé en passant, fait plaisir au lecteur, mais un discours l'ennuie. Il faut garder tout cela pour une épître, par exemple, comme a fait Boileau, ou comme en a usé après lui M. de Voltaire. Encore est-il besoin de ne pas donner alors à sa

muse le bonnet doctoral et de faire marcher les Graces auprès d'elle, à l'exemple de ces poëtes, et sur-tout du dernier ? Thompson pouvoit considérer le changement physique qui s'est fait dans la nature, plutôt que le changement moral, et se borner à ce qu'il dit ensuite :

« Les saisons irritées depuis (après le déluge causé par les crimes des hommes) ont tyrannisé l'univers confondu. L'hiver piquant l'a affaisé de neiges abondantes : les chaleurs impures de l'été ont corrompu l'air : avant ce temps, un printemps continuel régnoit sur l'année entière, les fleurs et les fruits ornoient à l'envi la même branche de leurs couleurs variées ; l'air était pur et dans un calme perpétuel : le souffle du zéphyr agitoit seul les plaines azurées ; les orages n'osoient souffler, ni les ouragans ravager ; les eaux limpides couloient tranquillement ; les matières sulfureuses ne s'élevoient pas dans le firmament pour y former les éclairs ; l'humidité mal-saine et les brouillards d'automne n'étoient pas suspendus, et ne corrompoient pas les sources de la vie. Maintenant elle est le jouet des élémens turbulens, qui passent du temps serein à l'obscurité, du chaud au froid, du sec à l'humide, concentrant une chaleur maligne qui change et affoiblit nos jours, les réduit à rien, et tranche leurs cours par une fin prématurée.

« Cependant au mileu de ce déluge de maux et d'erreurs, le remède le plus naturel se dérobe à nos connoissances bornées, les simples les plus salutaires meurent négligés, quoiqu'abondamment doués de cette ame pure qui donne la santé et rajeunit les organes de la vie ; don céleste, et bien au-dessus de toutes les recherches de l'art. L'homme sanguinaire, etc. »

Thompson reproche ici à l'homme de manger de la chair des animaux. Nous verrons, en parcourant Ovide,

qu'un de ses plus beaux endroits est ici imité, copié, paraphrasé.

(13) Vers le 21 septembre, à l'équinoxe d'automne.

(14) Vers la fin de décembre.

(15) Car la fin de l'automne est ordinairement pluvieuse.

(16) Chacune des cornes du Taureau a une étoile brillante à sa pointe; l'une de ces étoiles est de la seconde, l'autre de la troisième grandeur.

On sait que l'année romaine commençoit au mois de mars. Pourquoi donc Virgile dit-il que le Taureau (signe que le soleil parcourt au mois d'avril) ouvre l'année? Seroit-ce à cause d'*aprilis*, qui est dérivé du verbe *aperire*, ouvrir? ou plutôt ne suivroit-il point en cela Hésiode, né en Béotie, pays où l'année commençoit au mois d'avril?

(17) *Sirius*, étoile dans la gueule du grand chien: c'est cette étoile que nous appelons la *canicule*. On prétend que ses influences sont très-funestes, depuis les derniers jours de juillet jusqu'au 23 d'août, pendant que le soleil parcourt le signe du Lion: ces jours, appelés *caniculaires*, sont à craindre à cause des maladies produites par l'excesssive chaleur.

Du temps de Virgile, c'étoit à la fin d'avril que le *Sirius* se couchoit acroniquement avec le Soleil parcourant le Taureau: cela arrive aujourd'hui plus tard.

(18) Et paroît sur l'horizon oriental un peu avant cet

astre, c'est-à-dire, commence à n'être plus en conjonction avec lui. Or tout cela arrivoit, du temps de Virgile, vers la fin d'octobre, et arrive plus tard aujourd'hui.

(19) Le Bootés, ou le Bouvier, constellation placée tout auprès du pôle septentrional. Du temps de Virgile, le Bootés se couchoit avec le Soleil au commencement de novembre, aujourd'hui plus tard.

(20) Les monts *Riphées* sont une grande chaîne de montagnes dans la Sarmatie européenne, appelée aujourd'hui la Moscovie; on leur donne maintenant le nom de Stolp.

L'habitant du Riphée..... l'un des pôles du monde où souffle l'aquilon.... ici.... le Dragon, les Ourses, etc... tout cela désigne le Nord. La grande et la petite Ourses sont voisines du pôle nord, qui s'appelle, pour cette raison, pôle arctique. Le Dragon céleste les embrasse l'une et l'autre; ce Dragon étoit, selon la Fable, le gardien des pommes d'or du jardin des Hespérides, qui, ayant été tué par Hercule, fut changé en constellation par Junon, ennemie implacable de ce héros.

La petite Ourse fut placée dans le ciel par la reconnoissance de Jupiter: c'étoit une des nymphes qui l'avoient nourri dans son enfance. Ovide (*Métamorphoses*, liv. II) nous apprend ce qu'étoit la grande Ourse avant sa métamorphose.

Virgile, en cet endroit, compare toujours le pôle nord visible en tout temps pour nous, et le pôle austral sans cesse caché à nos yeux. Les anciens pensoient qu'il se montroit aux habitans des enfers, ou qu'il étoit environné d'une nuit éternelle. Virgile soupçonne cependant

que le soleil, en quittant notre hémisphère, éclaire le pôle inférieur ou méridional, c'est-à-dire les antipodes. *Hìc, illìc* : il distingue par là notre pôle, et celui qui lui est opposé.

M. l'abbé Desfontaines se trompe dans la traduction qu'il fait de ces vers :

> *Maximus hìc, flexu sinuoso elabitur Anguis*
> *Circùm, perque duas in morem fluminis Arctos,*
> *Arctos Oceani metuentes æquore tingi.*
> *Illìc, ut perhibent, aut intempesta silet nox*
> *Semper*, etc.

« Du côté du pôle septentrional, brille la constellation du Dragon : comme un fleuve tortueux embrasse ses rivages, il embrasse les deux Ourses, qui jamais ne se plongent dans l'Océan. Dans ces froides contrées, règne, dit-on, une éternelle nuit. »

Ainsi M. l'abbé Desfontaines fait dire à Virgile qu'il règne une éternelle nuit dans les contrées septentrionales, tandis que Virgile dit expressément que c'est *vers le pôle austral* que règne cette nuit profonde, *hìc*, du côté du Nord, *illìc*, du côté du Midi. M. l'abbé Desfontaines, au lieu de ces mots, *dans ces froides contrées*, devoit donc mettre, *du côté du pôle austral règne*, etc. Le lecteur aura encore le plaisir de comparer ici Ovide et Virgile ; l'un et l'autre décrivent les cinq zones. Ovide dit plus que Virgile ; il fait remarquer très-clairement que les mêmes zones sont également dans le ciel et sur la terre : mais Ovide ne parle pas du zodiaque, dont Virgile fait mention :

> *Quinque tenent cœlum zonæ : quarum una corusco*
> *Semper sole rubens, et torrida semper ab igni :*

Quam circum extremæ dextrâ levâque trahuntur
Cæruleâ glacie concretæ atque imbribus atris.
Has inter, mediamque, duæ mortalibus ægris
Munere concessæ divûm, et via secta per ambas,
Obliquus quà se signorum verteret ordo.

(Virg., Georg., lib. I.)

Utque duæ dextrâ cœlum, totidemque sinistrâ
Parte secant zonæ, quinta est ardentior illis
Sic onus inclusum numero distinxit eodem
Cura dei, totidemque plagæ tellure premuntur
Quarum quæ media est non est habitabilis æstu,
Nix tegit alta duas; totidem inter utramque locavit,
Temperiemque dedit mixta cum frigore flamma.

(Ovid., Metam., lib. I.)

Voici ce dernier morceau en français :

« Comme chacun des côtés du ciel contient deux zones, et la cinquième, plus enflammée, remplit l'espace du milieu; ainsi la nature les a semées en même nombre sur le globe terrestre que le ciel enferme de toutes parts. Celle du milieu est inhabitable, à cause de sa chaleur excessive; deux autres sont couvertes de neige et de glaçons, et celles qui sont placées de part et d'autre entre les frimas et l'espace brûlant, sont heureusement tempérées par un juste mélange de froid et de chaleur. »

Les anciens, comme on peut le voir par ce passage, croyoient que la zone torride étoit inhabitée. Les découvertes faites dans ces derniers siècles nous ont appris le contraire. La trop grande chaleur est adoucie par des vents réglés.

Addition de l'Éditeur. Ce vers de Virgile, *Arctos Oceani metuentes æquore tingi*, a été imité ainsi par M. Roucher :

. . . . Et toi, nymphe fameuse,
Qui jamais ne descends dans la mer écumeuse,
Mère de Lycaon !

La poésie, qui a peuplé de ses brillantes rêveries l'enfer, la terre et les cieux, a fait de Calisto, mère de Lycaon, la constellation de la grande Ourse. Elle a ajouté que cette nymphe métamorphosée craignoit de toucher les flots de l'Océan, pour dire allégoriquement que l'Ourse ne quitte jamais l'horizon. M. Roucher, de qui nous empruntons cette remarque, observe que c'est dans Homère qu'on trouve cette vérité astronomique ainsi déguisée, et que Virgile n'a fait que le traduire dans le vers que nous avons cité.

(21) On peut donner ce sens au vers latin, *Illic sera rubens accendit lumina Vesper*, parce que les Latins prenoient indifféremment le pluriel pour le singulier, et disoient fort bien *flumina* pour *flumen*. On peut croire aussi que Virgile veut dire par là que le *Vesper*, comme le premier arrivé des astres nocturnes, allume tous les autres, *sera lumina*. Peut-être même ce sens est-il le seul véritable, et en ce cas il faudroit traduire ainsi :

Là, l'étoile du soir, quand le soleil s'enfuit,
Allume dans les cieux les flambeaux de la nuit ;

mais je préfère les autres vers, parce qu'ils rendent mieux le *rubens*, qui est, selon moi, d'une beauté admirable ; ils le rendent par cet hémistiche, *dans l'occident*

vermeil. D'ailleurs ils ont une certaine douceur, un certain brillant, qui répond assez à celui de Virgile, autant que cela se peut dans notre langue. Il faut quelquefois, en faveur de l'harmonie, se piquer moins d'exactitude à rendre le sens de l'*original*, sur-tout quand ce n'est pas dans des endroits où il est absolument nécessaire de traduire mot à mot. Le sens que je donne ici à Virgile n'est pas beaucoup différent du sien; il est des cas où je ne serois pas si hardi.

(22) M. Delille a traduit ainsi ce morceau :

Cinq zones de l'Olympe embrassent le contour :
L'une, des feux brûlans est l'aride séjour;
Deux autres, qu'en tout temps attriste la froidure,
Des deux pôles glacés ont formé la ceinture.
Mais entre ces glaçons et les feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels,
Et dans leur cours brillant bornent l'oblique voie
Où du dieu des saisons la marche se déploie.
Le globe, vers le Nord hérissé de frimas
S'élève, et redescend vers les brûlans climats.
Notre pôle des cieux voit la clarté sublime;
Du Tartare profond l'autre touche l'abyme.
Calisto, dont le char craint les flots de Thétis,
Vers les glaces du Nord brille auprès de son fils;
Le Dragon les embrasse, ainsi qu'un fleuve immense.
Le pôle du Midi, noir séjour du Silence,
N'offre aux tristes humains qu'une éternelle nuit :
Peut-être, en nous quittant, Phébus chez eux s'enfuit;
Et lorsque ses coursiers nous soufflent la lumière,
Pour eux l'obscure nuit commence sa carrière.

M. Dorange, jeune littérateur qui donne les plus brillantes espérances, et qui a traduit les *Bucoliques* avec un

talent si distingué, a aussi rendu en vers quelques-uns des beaux endroits des *Géorgiques* et de l'*Énéide*. Il n'a point eu la folle prétention de lutter avec M. Delille; il a voulu seulement essayer ses forces, et il n'a considéré ces imitations que comme des morceaux d'étude. Le lecteur jugera, par les fragmens que nous aurons occasion de citer dans le cours de cet ouvrage, si M. Dorange peut se promettre, lorsque l'âge aura mûri son talent, d'être compté au nombre de nos bons versificateurs. Voici comment il a imité la description que Virgile fait de la sphère :

Le Soleil dans sa marche, en roi de l'univers,
Habite tour à tour douze palais divers;
Des cinq zones du ciel, l'une toujours brillante
Est en proie aux ardeurs de sa flamme brûlante;
Deux autres, loin du centre, entourent ces climats,
Demeure des hivers, empire des frimas;
Entr'elles et les lieux que le soleil dévore,
Pour les tristes mortels il en est deux encore
Qui terminent l'espace où le flambeau des cieux
Parcourt obliquement son cercle radieux.
Notre globe, élevé vers la froide Scythie,
S'abaisse aux régions de l'aride Lybie;
Sur nous brille du ciel la sublime clarté,
L'autre pôle au-dessous voit les bords du Léthé;
Au Nord, près de son fils, Calisto tient sa place:
Dans ses plis sinueux le Dragon les embrasse;
Ainsi qu'un fleuve immense il serpente autour d'eux.
Au pôle du Midi, dans ces déserts hideux,
Règne une ombre éternelle, un éternel silence;
Ou peut-être du jour la carrière y commence
A l'heure où d'Hespérus le front vermeil nous luit;
Et quand l'astre du soir leur ramène la nuit,

Les coursiers du Soleil, quittant l'humide plaine,
Soufflent sur nous les feux de leur brûlante haleine.

Ces vers ont tout à la fois le mérite de la précision, du nombre et de la difficulté vaincue. Veut-on voir maintenant comment MM. Cournand et Raux, *grands écrivains de même force*, se sont tirés de ce morceau ? Qu'on ouvre les traductions qu'ils ont données des *Géorgiques ;* nous nous contenterons d'en rappeler quelques vers :

Traduction de M. Cournand :

Entre la zone ardente et ces zones glacées,
Deux aux tristes humains *par pitié sont laissées.*
Le Soleil au milieu, *dans son oblique tour,*
Fixe l'ordre des temps, des saisons et du jour.
Si le monde s'élève au nord de la Scythie,
Il abaisse au midi *sa surface aplatie*, etc.

Traduction de M. Raux :

Quand les coursiers divins, sortis de l'onde amère,
Les naseaux enflammés, nous *couvrent* de lumière,
Peut-être que Vesper, brillant d'un feu nouveau,
Dans un autre occident allume son flambeau,
Et, *quand la nuit nous vient, qu'ailleurs paraît l'aurore.*

Qui pourroit jamais reconnoître Virgile à ce langage barbare ? Ce n'est là ni traduire, ni imiter ; c'est défigurer, c'est parodier. (*Note de l'Éditeur.*)

(23) M. le cardinal de Bernis, dans son poëme *des Saisons*, fait aussi l'énumération des occupations du laboureur pendant l'hiver.

Déjà sur la neige endurcie
L'hiver commence ses travaux ;
Déjà la tête de ormeaux

Tombe sous les dents de la scie.
Le bruit redoublé des marteaux
Retentit au pied des montagnes,
Et le plus grossier des métaux
Devient le trésor des campagnes.
Le fer recourbé de Cérès
S'aiguise sur la meule agile;
La chasse dispose ses rets;
La fournaise épure l'argile;
Vulcain change en verre fragile
La fougère de nos forêts.
Les jeux et les travaux s'allient;
Pour former nos simples tapis,
La paille et jonc se marient;
Nos vœux, nos besoins qui varient,
Réveillent les arts assoupis.
L'ennui, ce tyran domestique,
Dans nos hameaux est ignoré :
Ici, le pasteur désœuvré
Façonne son sceptre rustique;
Ici, le chanvre préparé
Tourne autour du fuseau gothique,
Et sur un banc mal assuré
La bergère la plus antique
Chante la mort du Balafré
D'une voix plaintive et tragique.
Oh! que ces objets innocens
Ont de droits sur l'ame d'un sage!
La campagne la plus sauvage
Porte le calme dans nos sens.

(24) On pouvoit laver les brebis pour les préserver des maladies contagieuses, mais non pas dans la seule intention de rendre leur toison plus propre : c'étoit un bain de santé.

(25) Les peuples de l'Afrique, et le vulgaire en Europe, ont beaucoup de respect pour la lune. Cette superstition est de tous les temps et de tous les pays.

Addition de l'Éditeur. Les détails qui suivent nous donnent une idée assez exacte des préjugés des Anciens, relativement aux jours heureux ou malheureux; c'est sur ces observations fausses et puériles, et sur des pratiques superstitieuses qui n'ont d'autre fondement que les fables du paganisme, que roule une bonne partie du poëme d'Hésiode, intitulé *des Travaux et des Jours*, dont M. Bergier nous a donné une excellente traduction. Au reste, ces préjugés, qui ne sont pas si détruits qu'on pourroit le croire, n'étoient que pour le peuple; mais les hommes d'état, à cause de cela même, étoient quelquefois obligés de les respecter; car tous ne pouvoient pas dire comme Alexandre, qui répondit à ceux qui lui représentoient, sur les bords du Granique, que jamais les rois de Macédoine ne mettoient leurs armées en campagne au mois de juin, et qu'il devoit craindre le mauvais effet que pouvoit produire un tel augure: « Il faut bien y remédier, et j'ordonne aussi pour cela que juin, que l'on craint tant, soit nommé le second mois de mai. »

(26) *Ter sunt conati imponere Pelio Ossam.*

Ce vers admirable exprime, par une harmonie imitative, les efforts des Géans pour entasser les montagnes les unes sur les autres. Rien n'est si pesant, ni si difficile à prononcer. Voilà de ces beautés que la prose ne rendra jamais; je doute que nos vers même puissent en approcher.

Addition de l'Éditeur. Les vers de Virgile sont une belle traduction d'un passage d'Homère, cité par Longin (*Traité du Sublime*, c. VII) comme un de ces endroits où le sublime règne de lui-même et sans le secours des passions :

« A peine comptoient-ils neuf ans (Ephialtes et Otus), déjà neuf coudées étoient la mesure du contour de leur corps, vingt-sept celle de leur hauteur effrayante. Orgueilleux de leur taille et de leur force plus qu'humaine, ce sont eux qui menacèrent les immortels d'apporter dans leur séjour le tumulte et l'horreur de la guerre. Pour escalader les cieux, leurs bras s'efforcèrent de rouler l'Ossa jusque sur l'Olympe élevé, et de charger ensuite l'Ossa du Pélion, avec ses forêts chancelantes. S'ils étoient parvenus à l'âge mûr, ils auroient accompli leur dessein ; mais avant qu'un tendre duvet eût fleuri sous leur tempe et bruni leur menton, le fils de Jupiter et de Latone lança deux flèches, et les deux Géans furent précipités dans les enfers. » (*Odyssée*, liv. XI, traduction de Bitaubé.)

Un savant anglais, M. Wood, s'exprime ainsi au sujet des vers de Virgile : « Il y avoit dans la Grèce, et il subsiste encore aujourd'hui, une tradition antique qu'Ossa et l'Olympe étoient primitivement deux parties de la même montagne ; que le premier en formoit le sommet, et l'autre la base, mais qu'ils ont été séparés par un tremblement de terre. Il est vraisemblable que leur grosseur et leur forme, tels qu'on les aperçoit de l'est, ont donné naissance à cette tradition, et peut-être suggéré à l'inventeur de cette fable, ou au poëte qui la transposa le premier sur une scène grecque, l'ordre dans lequel on les entasse l'un sur l'autre. Mais Virgile, qui ne vit jamais, ou qui jamais ne fit attention à ce spectacle, s'est

écarté d'Homère et de la nature, en faisant de ces montagnes une pyramide renversée. »

Madame Dacier a reproché aussi au poëte latin d'avoir dérangé l'ordre de ces montagnes, et d'avoir mis la plus grande sur la plus petite; d'autres interprètes sont disposés à croire qu'il a peut-être altéré, par la beauté même de son expression, la simplicité qui constitue le sublime de cette grande image. La première observation est puérile, et la seconde n'a aucun fondement.

M. Delille a bien senti le contraste que forment dans Virgile les efforts pénibles des Géans, exprimés par deux vers d'un rythme laborieux, avec la rapidité de leur défaite rendue en un seul vers d'une tournure facile, et il a tâché de le faire sentir dans la traduction suivante :

Trois fois roulant des monts arrachés des campagnes,
Leur audace entassa montagnes sur montagnes,
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa;
Trois fois, le foudre en main, le dieu les renversa.

Ovide, dans son premier livre des *Métamorphoses*, raconte ainsi la fable des Géans armés contre Jupiter :

Affectasse ferunt regnum cœleste Gigantes,
Altaque congestos struxisse ad sidera montes.
Tum pater omnipotens misso perfregit Olympum
Fulmine, et excussit subjectum Pelion Ossæ.

Citons maintenant ses deux interprètes :

On dit que des Géans l'audace révoltée,
Entassant monts sur monts, escalada les cieux,
Ivre du fol espoir de détrôner les dieux.

Mais le grand Jupiter a de sa main puissante
Foudroyé de leurs monts la menace effrayante;
Et l'Ossa par leurs mains haussé sur Pélion
Croule, et brise l'orgueil de leur rebellion.

(SAINT-ANGE.)

Les Géans dans l'Olympe osent porter la guerre.
Trois fois pour l'assiéger leur audace entassa
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa;
De ses foudres vengeurs, trois fois dans les campagnes
Jupiter irrité renversa ces montagnes.

(RICHEROLLE.)

N'en déplaise à M. de Saint-Ange; mais les vers de son antagoniste me paroissent préférables aux siens. *L'audace révoltée des Géans*, la *menace effrayante* des monts, qui sont *l'orgueil de leur rebellion*, tout cela est de son invention. *Croule* se disoit anciennement, et ne se dit plus pour *s'écrouler*. Si l'ouvrage entier étoit écrit dans ce goût-là, l'auteur auroit beau nous dire qu'il étoit né pour traduire Ovide, comme La Fontaine pour faire des fables, nous oserions lui répondre qu'il a démenti son étoile. Mais nous devons à la vérité de convenir qu'en beaucoup d'autres endroits difficiles, il ne s'est pas montré inférieur à son modèle.

Les strophes suivantes de Malherbe font assez bien sentir l'enthousiasme qui animait Virgile dans cette grande peinture:

Telle en ce grand assaut, où des fils de la terre
La rage ambitieuse à leur honte parut . . .
. . . .
. . . .

Déjà de tous côtés s'avançoient les approches :
Ici, couroit Mimas; là, Typhon se battoit;
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetoit.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient détachés :
Phlègre, qui les reçut, pue encore la foudre
Dont ils furent touchés.

(27) *Taillent des flambeaux ;* c'est-à-dire s'occupent à aiguiser par le bout des branches de bois résineux, et à les tailler en forme d'épi pour en faire des torches, ainsi qu'il est expliqué dans le passage suivant de l'*Ecclésiaste* (VIII, 29) *: Faces è ligno minutas in virgulas, incidit spicarum et aristarum in modum.*

(Note de l'Éditeur.)

(28) M. le cardinal de Bernis peint ainsi le plaisir des veillées, et les assemblées des paysans :

Aidé d'une sombre lanterne,
Le soir je dirige mes pas
Vers l'antique et vaste caverne
Où le Nestor de ces climats
Rassemble, police et gouverne
Tous les bergers de ses états.
Dans cette grotte mal taillée,
La sœur aimable de l'Amour
Appelle, sur la fin du jour,
Nos bergères à la veillée.
L'amant d'Io, débarrassé
Du soin de sillonner la plaine,
Y réchauffe de son haleine
Philémon que l'âge a glacé.

Lisette et le jeune Philène
Des arbres en cercle arrondis
Forment le rustique théâtre
Où la villageoise et le pâtre
S'aiment comme on aimoit jadis.
Une lampe à triple lumière,
Que l'air agite et fait pencher,
Découvre à l'assemblée entière
La profondeur de ce rocher.
C'est là que les longues soirées
S'écoulent comme des momens;
Nos fêtes, dans ces lieux charmans,
Naissent sans être préparées.
La romance, le fabliau,
Nous content leurs douces sornettes;
Ici, les fastes de Clio
Sont des recueils de chansonnettes.

(29) Il y a dans le texte :

Tum figere damas
Stuppea torquentem Balearis verbera fundæ.

Les habitans des îles Baléares étoient excellens frondeurs : ils employoient des balles de plomb qu'ils lançoient avec tant de vigueur, qu'elles arrivoient toutes brûlantes, comme nos balles de fusil. C'est ce qu'Ovide fait bien entendre par ces vers :

Non secus exarsit, quàm cum Balearica plumbum
Funda jacit; volat illud, et incandescit eundo.
(Métam., l. II, v. 729.)

D'après cela, il n'est pas étonnant qu'ils perçassent des daims et autres animaux. On pense assez généralement

que les îles dont il s'agit ont reçu le nom de Baléares, du mot grec *ballein*, qui signifie *lancer*, par allusion à l'adresse connue de leurs habitans. (*Note de l'Éditeur.*)

(30) Virgile ne fait qu'une légère peinture de l'hiver, parce qu'il n'a pas entrepris de nous en donner la description : les travaux de la campagne sont ici son objet, et il ne doit pas s'en écarter par de trop longues digressions. Thompson, au contraire, peint toutes les saisons, et doit les peindre ; il faut qu'il entre dans les détails, il faut qu'il nous offre le vaste tableau de la nature, et qu'il n'oublie aucune de ses parties : il l'a promis, et il tient parole. Son imagination vive, hardie, embrasse tout ; son pinceau représente tout avec les couleurs les plus vraies et les plus fortes. Je ne puis résister à l'envie de placer ici un des plus beaux morceaux qui soient dans aucun poëte :

« Des tempêtes plus piquantes arrivent, les nuages sortent épais de l'orient glacé. Un déluge de vapeurs se congèle en neige dans leur vaste sein : ils roulent pesamment leur laine blanche, et le firmament s'attriste des préparatifs de l'orage. La neige descend dans l'air tranquille : elle est d'abord légère et vacillante ; elle tombe ensuite plus prompte et plus épaisse, et obscurcit le jour par son flux continuel. Les champs prennent leur robe d'hiver. Tout éclate de blancheur, excepté le bord du ruisseau qui serpente où les nouvelles neiges se fondent. Les bois abaissent leurs têtes chenues ; et avant que le soleil, foible et languissant, ait envoyé ses rayons du soir, la surface universelle de la terre, cachée profondément et transie, est un désert sauvage et éblouissant, où les ouvrages de l'homme sont ensevelis. Le bœuf destiné au labourage, accablé et couvert de neige, demande le prix de ses travaux. Les oiseaux du ciel, apprivoisés par

la saison cruelle, viennent en foule autour des vanneurs, et réclament la petite portion qui leur est assignée par la Providence. Le seul rouge-gorge, qui est consacré aux dieux domestiques, sagement attentif aux troubles du firmament, quitte ses compagnons tremblans dans les tristes champs et dans l'épais buisson, pour se confier à l'homme et lui rendre sa visite annuelle. D'abord effrayé, il vole et bat de l'aile contre la fenêtre; il descend ensuite et s'approche du foyer : sautant sur le plancher, il regarde la famille souriante, il bequete, s'éloigne et s'étonne du lieu où il est, jusqu'à ce que, devenu plus familier, les miettes de la table attirent ses pieds délicats. Les déserts chassent leurs habitans sauvages et affamés; le lièvre craintif trouve par-tout la mort qui le poursuit sous toutes les formes, les piéges barbares, les chiens, et l'homme, plus barbare encore. Il s'approche de l'abri des jardins, pressé par la faim, plus forte que la crainte. L'espèce bêlante regarde d'un œil muet et désespéré le ciel obscurci et la terre éclatante; ensuite, tristement dispersée, elle cherche l'herbe desséchée à travers les monceaux de neige.

« Bergers, il est temps de vaquer au soin de vos troupeaux; bravez la rage des saisons et donnez-leur une nourriture abondante; logez-les à l'abri de l'orage : car souvent, dans cette rude saison, un tourbillon rapide sort de l'orient, réunit et enlève le fardeau d'hiver qui couvroit la plaine; le flux de la tempête engloutit et accable le malheureux troupeau caché entre deux collines voisines : quelquefois même le vallon s'enfle et s'élève comme une montagne dont le sommet glacé brille dans le firmament. Ainsi les neiges s'élèvent en monceaux pendant tout l'hiver, et effacent la clarté du jour. Le berger s'arrête accablé, se perd et méconnoît son propre champ : il voit de nouvelles collines dont le triste sommet lui est inconnu; il voit des tableaux effrayans qui lui déguisent la plaine : il ne se reconnoît plus, il ne retrouve ni les rivières, ni les forêts perdues dans ce désert informe; il erre des collines

aux vallons, et s'égare toujours de plus en plus, troublé du souvenir de sa maison; impatient, il se plonge dans les monceaux flottans; le triste desir de trouver sa demeure saisit ses nerfs, et rappelle leur vigueur qui se consume en efforts inutiles. Combien son ame est accablée! quel désespoir, quelles horreurs remplissent son cœur, quand à l'erreur de son imagination, qui lui a persuadé un instant qu'il aperçoit sa cabane, qui paroît comme une tache noire au milieu des neiges, succède la douleur de ne trouver qu'un désert raboteux loin des traces et de la demeure des hommes! Cependant la nuit s'approche et l'environne, la tempête gronde sur sa tête, et accroît l'horreur du désert. Son esprit alors, plein d'idées de précipices affreux, de chûtes, de marais trompeurs que la gelée n'a pu rendre solides, de gouffres comblés par la neige, augmente l'abattement de son corps : il ne sait ce qui est eau; il craint à chaque pas de rencontrer, ou le lac solitaire, ou la fontaine qui bouillonne sans cesse; il s'arrête enfin, et se couche près d'un monceau sans forme, pensant à toute l'amertume de la mort, et le cœur serré de cette tendre angoisse que la nature darde dans le sein accablé d'un homme mourant éloigné de sa femme, de ses enfans et de ses amis. En vain son épouse soigneuse prépare en l'attendant un feu brillant et un vêtement chaud; en vain ses jeunes enfans, attentifs à regarder l'orage, demandent leur père avec une vive impatience et d'innocentes larmes : hélas! il ne reverra plus ni femme, ni enfans, ni amis, ni sa demeure sacrée. L'impitoyable hiver s'empare de ses nerfs, opprime et engourdit ses sens; le froid se glisse dans ses entrailles, le laisse étendu au long des neiges, glacé, sans vie, et semblable à une masse insensible qui blanchit au souffle du nord. »

Addition de l'Éditeur. Ce tableau de la mort deplorable d'un berger, surpris loin de sa cabane et englouti dans les neiges, a été imité d'une manière supérieure par M. Delille dans le poëme des *Trois Règnes de la*

Nature. Nous ne pouvons résister au plaisir de transcrire ce magnifique morceau :

Le givre, les frimas, sont des brouillards durcis,
Et par d'autres vapeurs en tombant épaissis ;
Mais avant que cette onde en gouttes se rassemble,
Si ces molles vapeurs sont surprises ensemble,
Alors des champs de l'air l'empire nuageux
Nous verse à gros flocons tous ces amas neigeux
Qui comblent nos vallons, recouvrent nos montagnes.
Ah ! que je plains alors l'habitant des campagnes !
Malheur au bûcheron qui, revenant des bois,
Retourne sur le soir à ses rustiques toits !
Il ne reconnoît plus le fleuve, la vallée ;
Sa vue est éblouie et son ame est troublée :
Il s'égare, il s'enfonce en de mouvans tombeaux.
Dans un lointain obscur, à travers des rameaux,
Il croit voir sa cabane : à cette douce image
Il rassemble sa force, excite son courage :
Mais, soudain dissipé, le fantôme trompeur,
Au lieu du toit chéri lui montre une vapeur !
Il traverse en tremblant ces effroyables scènes,
Son œil y cherche en vain quelques traces humaines.
Autour de lui des vents la colère mugit,
L'air siffle, le loup hurle, et l'ours affreux rugit ;
Le jour meurt, la nuit vient ; des nuages plus sombres
De moment en moment épaississent les ombres,
Et son horreur ajoute à l'horreur du désert :
L'épouvante s'accroît, l'espérance se perd ;
Et l'effroi, qui déjà lui peint sa mort prochaine,
Fait frémir chaque nerf et court dans chaque veine.
Dans un sentier perfide il craint de s'engager,
Il voit par-tout un piége, et par-tout un danger ;
D'un terrain infidèle il peut être victime ;
Sous ses pas tout à coup peut s'ouvrir un abyme ;

Peut-être un noir marais, recouvert de frimas,
Sous leur tapis trompeur lui cache le trépas:
Il se peint un étang, un lac dont la surface
Couvre des flots bouillans sous sa voûte de glace,
Un précipice affreux, des carrières sans fonds.
L'imagination, dans ces gouffres profonds
Déjà le précipite; il tressaille, il s'arrête,
Devant lui le désert, et sur lui la tempête.
Enfin, tremblant de crainte, épuisé de vigueur,
A côté d'un glaçon il tombe de langueur;
La mort vient, et son ame, à cette idée horrible,
Joint les déchiremens de cet adieu pénible
Que la nature envoie, avec de longs regrets,
A des objets chéris et perdus pour jamais.
En vain, en l'attendant, sa femme prévoyante
Prépare du sarment la flamme petillante,
Et de chauds vêtemens, et son sobre festin;
Par ses touchans regrets le rappelant en vain,
De ses enfans chéris la troupe aimable pleure;
En vain, d'un air timide entr'ouvrant leur demeure,
Ils avancent la tête, et, le cherchant de l'œil,
De frayeur et de froid frissonnent sur le seuil:
Sa femme, ses enfans, sa cabane chérie,
Il ne les verra plus.... Aux sources de la vie
Déjà du froid mortel le poison s'est glissé;
Tous ses nerfs sont roidis, tout son sang s'est glacé;
Le malheureux expire, et le vent qui l'assiège
Ne bat plus qu'un cadavre étendu sur la neige.

Les vers suivans, de Martin, l'un des plus anciens traducteurs des *Géorgiques*, méritent d'être cités; à quelques vieux mots près, ils sont préférables à la plupart des traductions qui ont paru jusqu'ici:

Ce n'est que dans l'hiver, aux heures inutiles,
Qu'on voit les laboureurs, sous leurs chaumes tranquilles,

Boire ensemble, et goûter, *avecque* liberté,
Les fruits délicieux que leur donne l'été;
Et dans les longs repas où la saison convie,
Oublier les chagrins de leur pénible vie.
C'est le temps cependant qu'ils ramassent le gland,
La verdoyante olive ou le myrte sanglant;
Qu'ils tendent des filets au ramier, à la grive,
Et lancent dans les bois la biche fugitive :
Quand les fleuves grossis roulent sous les glaçons,
Et que la neige épaisse ensevelit les monts.

Ces deux derniers vers sont très-beaux, et ils rendent parfaitement celui de Virgile :

Cùm nix alta jacet, glaciem cùm flumina trudunt,

qu'on regrette de ne pas reconnoître dans la version de M. Delille :

Les flots sont-ils glacés, les champs couverts de neiges?

M. Raux a traduit ainsi :

Mais quand la neige épaisse ensevelit les monts,
Que les glaçons roulans s'entrepoussent sous l'onde, etc.

Le premier de ces vers, comme on voit, appartient tout entier à Martin, qu'aucun des traducteurs qui l'ont suivi n'a daigné nommer, et que tous ont mis à contribution ; le dernier est d'un ridicule achevé. M. Cournand a trouvé plus commode de laisser le vers latin tout à fait de côté; et si c'est uue perte, nous en sommes bien dédommagés par les deux vers que voici :

Le repos est forcé dans l'hiver rigoureux ;
L'hiver, *des soins gênans voit détendre les rênes.*

A-t-on jamais rien écrit de pareil? et l'auteur du poëme des Styles voudroit-il bien nous dire à quel genre appartiennent les deux lignes que nous venons de rapporter?

(31) Imitation de Thompson :

« Elle (la moisson) ne peut éviter le coup qui la menace... Elle est arrachée et enlevée dans l'air, ou réduite en chaume inutile par l'ébranlement qui la détruit. Quelquefois encore l'horizon noirci fond et descend en fleuve précipité, tandis que la tempête mélangée semble se reproduire; l'obscurité s'augmente, le déluge s'accroît; les champs, noyés de toutes parts, perdent leurs fruits, couchés dans la vague affreuse. Tout à coup les fossés se remplissent, les prés nagent, des ruisseaux sans nombre se précipitent.... La rivière s'enfle et quitte ses bords; les brebis, la moisson, les cabanes et les bergers, roulent ensemble, emportés par la vague. Tout.... cède à ce dernier effort, qui ruine en un instant les plus hautes espérances, et dissipe les trésors mérités, fruit de l'année laborieuse. »

Thompson, dans cet endroit, a traduit Virgile presque littéralement; il est aisé de s'en convaincre :

Omnia ventorum concurrere prœlia vidi,
Quæ gravidam latè segetem ab radicibus imis
Sublimæ expulsam eruerent : ita turbine nigro
Ferret hyems culmumque levem stipulasque volantes.
Sæpè etiam immensum cœlo venit agmen aquarum,
Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
Collectæ ex alto nubes : ruit arduus æther
Et pluviâ ingenti sata lœta boumque labores

Diluit; implentur fossæ, et cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.

(VIRG., Georg., lib. I.)

Virgile dit ailleurs: *Omnia plenis rura natant fossis.* On me dira que Thompson ajoute à cette description l'image vraiment belle *des brebis, de la moisson, des cabanes et des bergers qui roulent ensemble emportés par la vague.* Je prie le lecteur d'observer que cette image est encore due à Virgile, qui dit dans le même livre:

Proluit insano contorquens vortice silvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit, etc.

Addition de l'éditeur. Voici comment M. Dorange a traduit cette description de l'orage:

Souvent, noircissant l'air d'un voile ténébreux,
Des nuages épais s'entassent sur nos têtes:
Tout à coup leur flanc s'ouvre et vomit les tempêtes;
L'humide éther se fond, et ses flots élancés
Noyant nos blés heureux, nos travaux commencés,
Sur la campagne en deuil répandent leurs ravages;
Les fleuves mugissans ont franchi leurs rivages;
L'onde en fougueux torrens roule du haut des monts,
Et la mer s'enfle et gronde en ses gouffres profonds:
Armé d'éclairs, assis sur un nuage sombre,
Le roi des immortels lance ses feux dans l'ombre;
L'essaim des animaux a fui; l'homme effrayé,
Prosternant dans la poudre un front humilié,
Attend l'arrêt du dieu qui fait trembler la terre:
L'éclair a répondu; la flèche du tonnerre

Brise en grondant le front du Rhodope et d'Athos;
Les vents croissent, les flots sont pressés par les flots;
L'air en est ébranlé, les forêts en gémissent,
Et d'échos en échos les rivages mugissent.

Traduction de M. Delille:

Tantôt un vaste amas d'effroyables nuages,
Dans ses flancs ténébreux couvant de noirs orages,
S'élève, s'épaissit, se déchire; et soudain
La pluie, à flots pressés, s'échappe de son sein;
Le ciel descend en eaux, et couche sur les plaines
Ces riantes moissons, vains fruits de tant de peines;
Les fossés sont remplis; les fleuves débordés
Roulent en mugissant dans les champs inondés;
Les torrens bondissans précipitent leur onde,
Et des mers en courroux le noir abyme gronde.
Dans cette nuit affreuse, environné d'éclairs,
Le roi des dieux s'assied sur le trône des airs;
La terre tremble au loin sous son maître qui tonne;
Les animaux ont fui; l'homme éperdu frissonne;
L'univers ébranlé s'épouvante.... Le dieu,
D'un bras étincelant dardant un trait de feu,
De ces monts si souvent mutilés par la foudre,
De Rhodope ou d'Athos met les rochers en poudre,
Et leur sommet brisé vole en éclats fumans;
Le vent croît, l'air frémit d'horribles sifflemens;
En torrens redoublés les vastes cieux se fondent;
La rive au loin gémit, et les bois lui répondent.

M. Cournand ne nous offre que quatre vers à citer; quoique médiocres, ce sont encore les meilleurs de sa traduction:

Dans cette nuit des cieux qui semblent se dissoudre,
Le dieu des airs, d'un bras étincelant du foudre,

Ébranle au loin la terre et soulève les mers.
La frayeur a saisi les monstres des déserts;
Chez les peuples, tout tremble.

Les amateurs de la belle poésie seront charmés sans doute de retrouver ici une peinture admirable d'un orage, tirée du poëme des *Saisons*, par M. de Saint-Lambert :

On voit à l'horizon, de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre;
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé:
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste ampbithéâtre
Disparoît tout à coup sous un voile grisâtre;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlans.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre en grondant roule dans l'étendue;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs:
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide;
Il tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Il roule un sable noir qu'il pousse en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans nos temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu, vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année:

Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent en tombant les épis renversés;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
Les ruisseaux en torrens dévastent leurs rivages.
O récolte! ô moissons! tout périt sans retour:
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

(32) On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si, dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.

(La Font., *Filles de Minée.*)

Addition de l'Éditeur. Ce tableau des Ambarvales en l'honneur de Cérès, a été ainsi imité par M. Roucher, dans son poëme des *Mois*, ch. V:

Voyez Rome agricole, et cependant guerrière.
Avant que le cancer, au bout de sa carrière,
Lui donnât en fuyant le signal des moissons,
Aux sons du chalumeau mariés aux chansons,
Elle ouvroit pour son peuple une fête champêtre.
Le vorace animal que le chêne voit paître,
Autour des blés trois fois en pompe promené,
De folâtres danseurs marchoit environné,
Sur l'autel de Cérès serpentoit en guirlandes
Le feuillage du chêne; et de douces offrandes,
Du miel, du vin, du lait, ensemble confondus,
Exhaloient leurs parfums, à longs flots répandus.
La victime expiroit. Sous la verte feuillée,
La nuit, parmi les jeux, retrouvoit l'assemblée;
Et quand le roi du jour lançoit de nouveaux traits,
Ils couroient plus joyeux moissonner leurs guérets.

(33) Le poëte prétend que les pronostics du temps peuvent être tirés ou de l'astrologie (*quels seroient les pronostics*

de la lune?) ou de l'expérience (*quels signes*, *quelles apparences?*)

(34) Pronostics tirés de l'expérience.

(35) La Fontaine peint admirablement le héron dans ces deux vers remarquables :

Un jour, sur ses longs pieds alloit je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
(Liv. VII, fable IV.)

(36) J'ai cru pouvoir appeler ainsi *les poules d'eau*. Un des grands défauts de notre langue est d'avoir peu de noms sonores et propres à la poésie.

(37) Imitations de Thompson :

Des pluies.... ébranlent les forêts qui s'agitent en murmurant (p. 265). On n'entend qu'un bruit sourd sortant des montagnes, qui annonce l'orage, roule en murmurant sur la terre, trouble les fleuves, et fait trembler la feuille des forêts (p. 140). »

Aridus altis
Montibus audiri fragor, et resonantia longè
Murmura misceri, et nemorum increbrescere murmur.

« Les corbeaux bruyans quittent en foule la plaine où ils cherchoient leur pâture, pressent leur vol fatigué, et se hâtent de chercher l'abri du bois le plus voisin (p. 268). »

è partu decedens agmine magno
Corvorum increpuit densis exercitus alis.

« Le cormoran s'élève de l'abyme et rode sur la terre en poussant des cris (p. 268). Le hérou prend son essor avec les mêmes marques d'inquiétude, et les oiseaux de mer fendent les nuages épais d'une aile rapide et sauvage (p. 269). »

Et sola in siccâ secum spatiatur arenâ.

. . . .

Cum medio celeres revolant ex æquore mergi
Clamoremque ferunt ad littora, cumque marinæ
In sicco ludunt fulicæ; notasque paludes
Deserit, atque altam supra volat ardea nubem.

« Les feuilles sèches sont le jouet des tourbillons, et les plumes flottent sur les fleuves (p. 268). »

Sæpè levem paleam et frondes volitare caducas,
Aut summâ nantes in aquâ colludere plumas.

« Le taureau, prévoyant l'orage, tourne vers le ciel ses larges narines, et respire le souffle de la tempête. »

Aut bucula cœlum
Suspiciens patulis captavit naribus auras.

« La matrone même, qui file et rêve en faisant sa tâche de nuit, voit l'orage annoncé par sa lumière qui coule, et dont la flamme petille (p. 268). »

Nec nocturna quidem carpentes pensa puellæ
Nescivêre hyemem testâ cùm ardente, viderent
Scintillare oleum et putres concrescere fungos.

Les imitations qui suivent sont moins marquées que les précédentes, mais elles *sentent* encore Virgile : *Virgi-*

lium redolent ac sapiunt. Ce sont des pronostics tirés de l'astrologie.

« La lune pâle se lève dans l'orient plombé : un cercle blanchâtre couronne ses cornes émoussées (p. 267). »

Luna revertentes cum primùm colligit ignes,
Si nigrum obscuro comprenderit aere cornu.

« Quand le soleil descend du pâle firmament, marqué de taches qui errent et vacillent sur son orbe brillant, des rayons rouges et pleins de feu l'environnent. (*Ibid.*) »

Ille ubi nascentem maculis variaverit ortum
. . . .
. *Sæpè videmus*
Ipsius in vultu varios errare colores.

« Les nuages s'ébranlent dans un équilibre parfait, et semblent douter encore à quel maître il leur faut obéir. »

Ovide dit : *Nescis cui domino pareat unda maris.*

(38) Traduction de M. Delille :

Au premier sifflement des vents tumultueux,
Tantôt au haut des monts, d'un bruit impétueux,
On entend les éclats; tantôt les mers profondes
Soulèvent en grondant et balancent les ondes;
Tantôt court sur la plage un long mugissement,
Et les noires forêts murmurent sourdement.
Que je plains les nochers, lorsqu'aux prochains rivages,
Les plongeons effrayés, avec des cris sauvages,

Volent du sein de l'onde; ou quand l'oiseau des mers
Parcourt en se jouant les rivages déserts;
Ou lorsque le héron, les ailes étendues,
De ses marais s'élance et se perd dans les nues!

Quelquefois de l'orage avant-coureur brûlant,
Des cieux se précipite un astre étincelant;
Et dans le sein des nuits, qu'il rend encor plus sombres,
Traîne de longs éclairs qui sillonnent les ombres;
Tantôt on voit dans l'air des feuilles voltiger,
Et la plume, en tournant, sur les ondes nager.
Si l'éclair brille au nord; de l'Eure et de Zéphire
Si la foudre en éclats ébranle au loin l'empire,
Alors, ô laboureur! crains les torrens des cieux;
Nochers, ployez la voile et redoublez vos vœux.
Que dis-je? tout prédit l'approche des orages;
Nul, sans être averti, n'éprouva leurs ravages.
Déjà l'arc éclatant qu'Iris trace dans l'air,
Boit les feux du soleil et les eaux de la mer;
La grue, avec effroi s'élançant des vallées,
Fuit ces noires vapeurs de la terre exhalées;
Le taureau hume l'air par ses larges naseaux;
La grenouille se plaint au fond de ses roseaux;
L'hirondelle en volant effleure le rivage;
Tremblante pour ses œufs la fourmi déménage;
Et des affreux corbeaux les noires légions
Fendent l'air qui frémit sous leurs longs bataillons.

Vois les oiseaux des mers, et ceux que les prairies
Nourrissent près des eaux sur des rives fleuries;
De leur séjour humide on les voit s'approcher,
Offrir leur tête aux flots qui battent le rocher,
Promener sur les eaux leur troupe vagabonde,
Se plonger dans leur sein, reparoître sur l'onde,

S'y replonger encore, et par cent jeux divers
Annoncer les torrens suspendus dans les airs.

Seule, errant à pas lents sur l'aride rivage,
La corneille enrouée appelle aussi l'orage.
Le soir, la jeune fille, en tournant son fuseau,
Tire encor de sa lampe un présage nouveau,
Lorsque la mèche en feu, dont la clarté s'émousse,
Se couvre en petillant de noirs flocons de mousse.

On retrouve dans ces vers, ainsi que dans ceux de Malfilâtre, le coloris, l'harmonie de style, la gradatiou et la variété d'images qu'on admire dans Virgile. Ce sont deux belles copies d'un beau tableau; l'œil exercé du connoisseur peut seul les distinguer de l'original. Aucun des autres traducteurs n'a fait une imitation, même supportable, de ce magnifique morceau. Ce que nous disons là n'auroit lieu de surprendre personne, si nous n'avions en vue que MM. Raux et Cournand, car ils sont coutumiers du fait; mais que M. Le Franc, homme d'un vrai mérite, qui étoit bien en état d'apprécier les beautés de Virgile, et qui les a reproduites avec succès en d'autres endroits de ses ouvrages, ait complètement échoué en cette circonstance, c'est une singularité dont il est difficile de se rendre compte. Nous ne citerons que ses derniers vers :

Sur des bords sablonneux, la corneille *écartée*
Semble apporter la pluie, *et court le long des eaux;*
Le soir, la jeune esclave, en tournant ses fuseaux,
Le devine aux *tumeurs* que l'huile petillante
Forme sur le sommet d'*une mèche gluante.*

On ne peut les comparer qu'à ceux-ci de Segrais :

> Lorsque l'huile étincelle, et que le *lumignon*
> Forme, au lieu d'éclairer, un sombre *champignon.*

Comment un homme de goût peut-il s'oublier au point de prêter à Virgile des expressions aussi triviales, et qu'on oseroit à peine employer dans une composition burlesque ?

(*Note de l'Éditeur.*)

(39) *L'oiseau de Pallas*, le hibou. Il étoit consacré à Minerve, parce qu'on le regardoit comme le symbole de la prudence.

(40) Nisus, roi de Mégare, avoit un cheveu dont dépendoit le sort de son royaume. Scylla, sa fille, lui coupa pendant la nuit ce cheveu fatal, et le livra à Minos, qui assiégeoit Mégare, et dont elle étoit amoureuse. Elle fut changée en alouette, et son père, métamorphosé en épervier, la poursuit sans cesse.

> *Apparet liquido sublimis in aere Nisus,*
> *Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo.*
> *Quàcumque illa levem fugiens secat æthera pennis,*
> *Ecce inimicus, atrox, magno stridore per auras*
> *Insequitur Nisus : quà se fert Nisus ad auras,*
> *Illa levem fugiens raptim secat æthera pennis.*

Il n'est personne, pour peu qu'il ait de goût, qui ne soit charmé de ces vers de Virgile. Il semble que l'on voye Scylla s'enfuir, et Nisus la poursuivre. Il y a là un certain jeu que l'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer, et qui

peint tous les tours et détours de ces deux oiseaux; ces tours et détours sont rendus sensibles à l'oreille par le retour des mêmes mots qui est si marqué, qu'ils font une espèce de cercle.

Boileau, qui aimoit tant *Crudelis mater màgis an puer improbus ille? Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater*, devoit être enchanté aussi de cet endroit. J'ai fait mes efforts pour faire passer dans notre langue et dans notre versification ce genre de beautés. Heureux si ces efforts ne sont pas absolument sans succès !

(41) Pronostics tirés de l'astrologie.

(42) Voici quelques passages des historiens, au sujet de ces prodiges :

« Une grande comète apparut fort évidente sept nuits continuelles après sa mort, et aussi l'offuscation de la lumière du soleil; lequel, tout le long de cette année-là, se leva toujours pâle, et non jamais avec sa clarté étincelante, dont sa chaleur en fut aussi toujours fort foible et débile, et l'air conséquemment, tout le long de l'année, gros, ténébreux et épais, pour l'imbécillité de la chaleur, qui ne le pouvoit résoudre ni subtiliser : ce qui fut cause que les fruits de la terre en demeurèrent crus et imparfaits, se flétrissant avant que de pouvoir mûrir, pour la froideur de l'air. » (PLUTARQUE, *sur César*, traduction d'Amyot.)

Il parle aussi d'*oiseaux solitaires* (tels apparemment que la chouette et le hibou) qui parurent dans le Forum, et de *fantômes* qu'on vit errer la nuit.

Servius fait mention d'une éclipse de soleil, mais il se trompe; la pâleur de cet astre fut seulement remarquable.

On lit dans Pline, liv. II :

« Le soleil est long-temps sans couleur et sans force, comme après la mort du dictateur Jules-César et au temps de la guerre d'Antoine, où il se montra continuellement pâle et débile. »

Appien, *lib.* IV, *civil.*, assure que les chiens, de concert, hurloient comme des loups; qu'on entendoit des cris d'hommes, un bruit d'armes et de chevaux, quoiqu'on ne vît rien; qu'un bœuf fit entendre une voix humaine, et qu'un enfant nouveau né parla; que, dans les temples, les statues étoient couvertes de sueur, et souvent même de sang; que les loups couroient dans les places publiques, et qu'on vit la foudre tomber fréquemment sur les temples et sur les statues des dieux.

Suétone (*in Julio*, cap. 81.) :

« Des oiseaux de différentes espèces, sortis d'un bois voisin, poursuivirent et mirent en pièces, dans le palais de Pompée, un roitelet qui s'y étoit retiré en portant à son bec une branche de laurier..... »

« Pendant qu'Auguste, son héritier, célébroit pour la première fois les jeux qu'il établit en son honneur, une comète parut au ciel pendant sept jours de suite, se levant vers la onzième heure : on crut que c'étoit l'ame de César, admis au rang des dieux. » (*Ibid.* 88.)

« Comme il faisoit un sacrifice, le jour même qu'il prit la robe de pourpre et qu'il s'assit pour la première fois dans une chaise dorée, on ne trouva point de cœur dans le corps du bœuf qu'on immoloit, quoique cet animal fût d'ailleurs très-sain. Cette nouveauté le frappa; et Spurina lui dit qu'il devoit craindre pour ses desseins et pour sa vie, parce que ces deux choses dépendent du cœur. Le lendemain on ne trouva plus

dans les entrailles d'une victime la partie supérieure du foie. Les dieux immortels lui envoyoient tous ces prodiges pour lui annoncer sa mort, mais non pour la lui faire éviter. » (CICERO, *de Divinat.*, lib. I.)

Valère Maxime, Plutarque et d'autres disent à peu près la même chose que Cicéron. Il est étonnant que de graves écrivains rapportent sérieusement de pareils prodiges; mais il est naturel que les poëtes fassent usage de ces contes qui leur appartiennent de droit : aussi Virgile a-t-il enchéri sur les historiens, et Ovide sur Virgile. Il se trouve des choses vraies parmi tout cela ; tels sont les apparitions des comètes, et ces prétendus combats dans l'air, si bien expliqués par M. de Mairan dans son *Traité de l'Aurore boréale*. On a vu des espèces de combattans au haut des nues, et on a cru entendre le cliquetis de leurs armes, voilà ce qu'il y a de constant; mais on raconte le fait autrement, on a entendu, dit-on, et l'on n'a rien vu. Qu'on juge, après cela, quelle foi on doit souvent ajouter aux récits des historiens grecs et romains.

Rapprochons de ce beau morceau de Virgile les vers d'Ovide, sur le même sujet. Ovide copie souvent ce grand poëte. Les dieux, dit-il, annoncent clairement la mort prochaine de César.

Signa tamen luctûs dant haud incerta futuri
Arma ferunt inter nigras crepitantia nubes,
Terribilesque tubas auditaque cornua cœlo,
Præmonuisse nefas. Solis quoque tristis imago
Lurida sollicitis præbebat lumina terris.
Sæpè faces visæ mediis ardere sub astris;
Sæpè inter nimbos guttæ cecidêre cruentæ.

Cœrulus et vultum ferrugine Lucifer atrâ
Sparsus erat, sparsi lunares sanguine currus.
Tristia mille locis Stygius dedit omina bubo:
Mille locis lacrymavit ebur, cantusque feruntur
Auditi sanctis et verba minantia lucis.
Victima nulla litat, magnosque instare tumultus
Fibra monet, cæsumque caput reperitur in extis.
Inque foro, circùmque domos et templa Deorum
Nocturnos ululasse canes, umbrasque silentûm
Erravisse ferunt, motamque tremoribus urbem.
Non tamen insidias venturaque vincere fata
Præmonitus potuêre Deûm, strictique feruntur
In templum gladii; nec enim locus ullus in urbe
Ad facinus, diramque placet, nisi curia, cædem.

(Métam., l. XV.)

« Les Dieux, qui ne peuvent s'opposer aux volontés du Destin, annoncent du moins par des signes manifestes le malheur dont Rome est menacée. Ils avertissent la terre du crime qui se trame, par un bruit éclatant d'armes et de trompettes guerrières qui se font entendre au haut des airs et dans un ciel chargé de nuages. Le soleil même, triste et décoloré, n'envoyoit à l'univers qu'une lumière affreuse. Souvent des feux étrangers s'allumoient tout à coup parmi les astres, et le ciel versoit des gouttes de sang avec la pluie. Une couleur livide et plombée obscurcissoit le front brillant de l'astre du matin, et le char de la Lune étoit couvert de sang. Par-tout le hibou attrista l'air de ses chants lugubres; par-tout l'ivoire et le bronze répandirent des larmes, et des voix menaçantes retentirent dans les bois sacrés. Aucune victime n'étoit agréable au ciel; leur flanc palpitant ne préserageoit que des malheurs et des désordres, et souvent on trouva la partie supérieure des entrailles coupée par une main invisible. Dans les places publiques, autour des maisons, et des temples même des dieux, les chiens poussoient,

dans l'ombre des nuits, des hurlemens effroyables; on voyoit les manes errer dans les ténèbres, et de violentes secousses ébranloient la ville jusque dans ses fondemens.

« Cependant ces avis célestes ne purent ouvrir les yeux de César sur le danger qu'il couroit, ni empêcher sa destinée de s'accomplir. Ses ennemis portent des poignards dans le palais de Pompée, et le sénat est le lieu qu'ils choisissent pour cet exécrable parricide. »

Il faut observer que le sénat s'assembloit dans un palais que Pompée avoit fait bâtir pour cet usage. On y voyoit la statue de ce célèbre romain, et ce fut au pied de cette même statue que César fut assassiné.

Le P. Jouvency, dans ses notes sur Ovide, n'a pas entendu ces mots, *cœsumque caput reperitur in extis*; voici comme il les explique : *On vit dans les entrailles d'une victime la figure d'une tête coupée.* Ce n'est pas là le sens. Ovide fait ici allusion au fait vrai ou faux rapporté par Cicéron dans le passage que nous avons cité.

Addition de l'Éditeur. M. de Saint-Ange s'exprime ainsi, dans une note, au sujet de ce même passage : « Lorsque la *partie supérieure du foie* de la victime *étoit coupée* par le glaive des sacrificateurs, cela étoit d'un très-mauvais augure. Voilà ce que l'érudition nous apprend, et ce qui est toujours bon à savoir. Mais dans une traduction en vers, on doit préférer le sens le plus poétique; et c'est ce que j'ai fait : car on peut très-bien supposer que, sur les pellicules qui enveloppent les viscères, l'aruspice crut voir l'image d'une tête sanglante. » Nous croyons devoir rapporter ici sa traduc-

tion ; rien n'est plus utile, pour former le goût, que ces sortes de rapprochemens :

> On dit que d'un grand crime effrayans interprètes,
> On entendit dans l'air d'invisibles trompettes,
> Le cliquetis du glaive et la voix des clairons.
> Le Soleil n'épanchant que de pâles rayons,
> Fit partager son deuil à la terre alarmée.
> Des torches flamboyoient sous la nue enflammée.
> Le sang pleuvoit des airs : l'Aurore, à son réveil,
> Vit des taches de sang rougir son teint vermeil;
> Et du char de Phébé la lumière argentée
> Couvrit ses feux éteints d'une ombre ensanglantée.
> Le hibou Stygien, par des cris répétés,
> D'un désastre prochain menaçoit les cités.
> On vit suer l'airain ; on vit pleurer l'ivoire :
> Et dans l'ombre des nuits plus profonde et plus noire,
> On entendit sortir du silence des bois
> Des spectres infernaux les lamentables voix.
> Le prêtre, en observant la fibre palpitante,
> Crut voir avec horreur une tête sanglante :
> Les chiens, hurlant dans l'ombre autour des temples saints,
> Annonçoient à grands cris des piéges assassins :
> Au fond de leurs tombeaux les manes se troublèrent;
> Et de nos murs sacrés les fondemens tremblèrent.

Lucain, dans le premier livre de sa *Pharsale*, a fait une description des prodiges qui annonçoient les horreurs de la guerre civile prête à éclater entre César et Pompée. Nous allons en mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques fragmens, où ils reconnoîtront divers emprunts faits à Virgile.

> *Tum ne qua futuri*
> *Spes saltem trepidas mentes levet, addita fati*

Pejoris manifesta fides, Superique minaces,
Prodigiis terras implerunt, æthera, pontum.
Ignota obscuræ viderunt sidera noctes,
Ardentemque polum flammis, cæloque volantes
Obliquas per inane faces, crinemque timendi
Sideris et terris mutantem regna cometen.
Fulgura fallaci micuerunt crebra sereno.

. . . .

Jam Phœbe toto fratrem cum redderet orbe,
Terrarum subitâ percussa expalluit umbrâ.
Ipse caput medio Titan cum ferret olympo,
Condidit ardentes atrâ caligine currus,
Involvitque orbem tenebris, gentesque coëgit
Desperare diem. . . . .
. . . . *Atra Charybdis*
Sanguineum fundo torsit mare : flebile sævi
Latravêre canes. . . . .
. . . . *Tum cardine tellus*
Subsedit, veteremque jugis nutantibus Alpes
Discussêre nivem. . . . .
Tum pecudum faciles humana ad murmura linguæ,
Monstrosique hominum partus, numeroque modoque
Membrorum, matremque suus conterruit infans.

. . . .

Compositis plenæ gemuerunt ossibus urnæ.
Tum fragor armorum, magnæque per avia voces
Auditæ nemorum, et venientes cominus umbræ.
. . . . . *Ingens urbem cingebat Erynnis,*
Excutiens pronam flagranti vertice pinum,
Stridentesque comas. . . . .
Insonuêre tubæ, et quanto clamore cohortes
Miscentur, tantum nox atra silentibus auris.

Edidit; et medio visi consurgere campo,
Tristia Syllani cecinêre oracula manes;
Tollentemque caput gelidas Anienis ad undas
Agricolæ fracto Marium fugêre sepulchro.

Ce morceau, un peu long dans l'original, a été abrégé et embelli par M. de la Harpe, dont on sera bien aise de retrouver ici l'imitation :

Les dieux mêmes, les dieux, qui, pour mieux nous punir,
Souvent à nos frayeurs découvrent l'avenir,
De prodiges sans nombre avoient rempli la terre :
Le désordre du monde annonçoit leur colère.
Des astres inconnus éclairèrent la nuit,
Et dans un ciel serein la foudre retentit.
Le soleil, se cachant sous des vapeurs funèbres,
Fit craindre aux nations d'éternelles ténèbres.
L'étoile aux longs cheveux, signal des grands revers,
En sillons enflammés courut au haut des airs.
Phœbé pâlit soudain, et, perdant sa lumière,
Couvrit son front d'argent de l'ombre de la terre.
Vulcain frappant l'Etna de ses pesans marteaux,
Réveilla le cyclope au fond de ses cachots;
L'Etna s'ouvre et mugit : de sa cime béante
Descend à flots épais une lave brûlante.
L'Apennin rejeta de ses sommets tremblans
Les glaçons sur sa tête amassés par les ans.
L'aboyante Scylla qui hurle sous les ondes,
Roule des flots de sang dans ses roches profondes.
La nature a changé sous le courroux des dieux,
Et la mère frémit de son fruit monstrueux.
On entendoit gémir des urnes sépulcrales.
Secouant dans ses mains deux torches infernales,
Le front ceint de serpens, et l'œil armé d'éclairs,
De son haleine impure empoisonnant les airs,

Couroit autour des murs une affreuse Euménide;
La terre s'ébranloit sous sa course rapide.
Le Tibre sur ses bords voyoit de nos héros
S'agiter à grand bruit les antiques tombeaux.
Jusque dans nos remparts des ombres s'avancèrent,
Les manes de Sylla dans nos champs s'élevèrent,
D'une voix lamentable annonçant ce malheur.
Du soc de la charrue on dit qu'un laboureur
Entr'ouvrit une tombe, et, saisi d'épouvante,
Vit Marius lever sa tête menaçante,
Et les cheveux épars, le front cicatrisé,
S'asseoir, pâle et tremblant, sur son tombeau brisé!

A ces diverses imitations, joignons quelques traductions françaises des vers de Virgile. Nous commencerons par celle de M. Delille, qui étincelle de beautés :

Qui pourroit, ô Soleil! t'accuser d'imposture?
Tes immenses regards embrassent la nature;
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abyme des cœurs.
Quand César expira, plaignant notre misère,
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière,
Tu refusas le jour à ce siècle pervers;
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je? tout sentoit notre douleur profonde,
Tout annonçoit nos maux, le ciel, la terre et l'onde,
Les hurlemens des chiens et les cris des oiseaux.
Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardens, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes!
Des bataillons armés dans les airs se heurtoient;
Sous leurs glaçons tremblans les Alpes s'agitoient;

On vit errer la nuit des spectres lamentables;
Des bois muets sortoient des voix épouvantables;
L'airain même parut sensible à nos malheurs;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs;
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent,
Et, pour comble d'effroi, les animaux parlèrent.
Le superbe Éridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux;
Le prêtre, environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes;
L'onde changée en sang roule des flots impurs;
Des loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs;
Même en un jour serein, l'éclair luit, le ciel gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le monde.

Aussi la Macédoine a vu nos combattans
Une seconde fois s'égorger dans ses champs;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions romaines.

Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats romains les ossemens rouler.

O père des Romains! fils du dieu des batailles;
Protectrice du Tibre, appui de nos murailles,
Vesta! dieux paternels! ô dieux de mon pays!
Ah! du moins que César rassemble nos débris!
Par ces revers sanglans dont elle fut la proie,
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas! le ciel, jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains.

Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!
Les villes sont sans lois, les terres sans culture;
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate;
Par-tout la guerre tonne et la discorde éclate;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

Traduction du même morceau par M. Le Franc :

Le Soleil a souvent prédit aux nations
Les guerres, les complots et les dissentions.
Dans ce jour si fatal pour Rome et pour le monde,
Nous vîmes les effets de sa douleur profonde;
Et l'univers craignit, que, pour venger César,
Dans la nuit éternelle il n'engloutît son char.
De tristes hurlemens, des cris d'oiseaux funestes,
Accompagnoient l'horreur des présages célestes.
Par-tout ils étoient vus ces signes abhorrés.
Combien de fois alors, de ses flancs déchirés
L'Etna dégorgea-t-il, dans ses plaines brûlantes,
Et des flots de bitume et des roches ardentes!
Le Germain dans les airs entendit des combats;
Les Alpes secouoient leur glace et leurs frimas;
Des fantômes affreux dans la nuit se montrèrent,
Et, pour comble d'effroi, les animaux parlèrent.
Les bois retentissoient de lugubres clameurs;
Des temples ébranlés l'airain versa des pleurs.
Des fleuves tout à coup l'onde étoit arrêtée;
La terre avec fracas s'ouvroit épouvantée;

L'Éridan furieux entraînoit dans ses eaux
Les gerbes, les sillons, les toits et les troupeaux;
Et sous le fer sacré, les entrailles livides
N'annonçoient que des dieux vengeurs des parricides.

. . . .

. . . .

Ainsi la Macédoine a deux fois dans ses plaines
Vu de nos citoyens les implacables haines;
Deux fois de notre sang, qu'avoient proscrit les dieux,
Les flots ont engraissé des sillons odieux.
Un jour le laboureur, dans ces champs de carnage,
Heurtant avec le soc l'airain rouillé par l'âge,
Trouvera, plein d'effroi, des casques et des dards,
Et des soldats romains les ossemens épars.

. . . .

. . . .

Tout s'arme, tout trahit les plus augustes droits;
Mars remplit tous les cœurs et foule aux pieds les lois.
Ainsi quand les coursiers, fuyant de la barrière,
Volent avec le char à travers la poussière,
L'habile conducteur s'épuise et crie en vain;
Leur fougue ne connoît ni la voix ni le frein.

M. Le Blanc du Guillet, auteur de *Manco-Capac*, des *Druides*, et d'une traduction en vers du poëme de *Lucrèce*, avoit entrepris aussi, il y a trente ans, celle des *Géorgiques*. Nous ignorons s'il l'a terminée, et nous n'en connoissons que quelques fragmens épars dans les journaux. Voici comment il a traduit ce morceau :

Eh! qui peut l'accuser (le Soleil) de mensonge et d'erreur?
N'a-t-il pas mille fois aux nations tremblantes
Prédit de noirs complots, des guerres menaçantes?

Quand César fut frappé, touché de notre sort,
Ne se couvrit-il pas des ombres de la mort?
Et l'homme sacrilége, à cette heure fatale,
Ne crut-il pas tomber dans la nuit infernale?
Mais, quoi! la terre même, et les flots mugissans,
Les funèbres oiseaux, de leurs cris effrayans,
Les chiens de hurlemens perçant la nuit profonde,
Tout annonça ce coup dont a frémi le monde.
Combien de fois l'Etna, de ses fourneaux ouverts,
En globes ondoyans, roula-t-il dans les airs
De longs torrens de feu, des roches bouillonantes
Épanchés à grands flots sur les plaines fumantes?
Le Germain, frémissant sous un ciel orageux,
Entendit des combats les chocs tumultueux.
Dans cette sombre horreur les Alpes s'ébranlèrent,
De spectres pâlissans les ombres se peuplèrent;
De funèbres clameurs troublant la paix des bois,
Les animaux de l'homme empruntèrent la voix.
Les fleuves éperdus suspendirent leurs ondes,
La terre ouvrit par-tout ses cavernes profondes.
Dans nos temples sacrés *d'effrayantes sueurs*
Humectèrent l'ivoire et l'airain même en pleurs.
L'Éridan, roi des eaux, élancé des montagnes,
En tourbillons vainqueurs roula dans les campagnes
Les forêts, les troupeaux et leurs toits en débris.
Dans les flancs des taureaux mutilés ou flétris,
Le prêtre ne vit plus que fléaux domestiques;
Par-tout un sang impur troubla les eaux publiques.
Les loups hurloient dans l'ombre au sein de nos cités.
Jamais, perçant la nuit d'effrayantes clartés,
L'éclair ne brilla tant sous un ciel sans nuages,
Ni la comète en feu n'annonça plus d'orages.

C'est alors que Philippe a vu nos bataillons,
De leur sang, l'un par l'autre, inonder les sillons.

Ainsi, de sang romain deux fois, dans leur furie,
Les dieux n'ont pas rougi d'engraisser l'Émathie,
Et les bois et les champs couronnés par l'Hémus.

Hélas! un jour viendra qu'en ces bords trop connus,
Le laboureur, ouvrant la *terre épouvantée*,
Roulera sous le soc, sous la *herse endentée*,
Des traits demi rongés par la rouille et le temps,
Des casques, *des lambeaux peut-être encor sanglans*,
Des tombeaux écrasés, d'une immense étendue,
Où de grands ossemens étonneront sa vûe.

O dieux de ma patrie, honneur de nos remparts,
Bienfaisante Vesta, Romulus, fils de Mars,
Dieux vengeurs des Romains, veillant au Capitole,
Que ce jeune héros (*) nous sauve et nous console!
Qu'il oppose un bras sûr au monde chancelant!
Notre sang, à grands flots, en tous lieux ruisselant,
N'a-t-il pas expié les parjures de Troie?

César, toi qui du ciel pouvois faire la joie,
S'il te voit à regret, *rabaissant tes destins*,
Ardent à mériter l'hommage des humains,
Qu'avec justice, hélas! il t'envie à la terre,
A cette terre impie où nous voyons la guerre
Reproduire en tous lieux tant de forfaits divers;
Où le soc est sans gloire; où de nos champs déserts
On arrache les bras qui leur rendroient la vie;
Où le coutre inutile et la faux avilie
Sont reforgés en traits, en javelots sanglans;
Où l'Euphrate et le Rhin, chargés de combattans,
Raniment contre nous leurs haines conjurées;
Où, brisant les liens des lois les plus sacrées,

(*) Auguste.

Cités contre cités s'arment de toutes parts;
Où tout marche en fureur, aux cris affreux de Mars,
Comme on voit des coursiers, vainqueurs de la barrière,
Embrasser d'un élan leur immense carrière,
S'emporter dans leur fougue, et, rappelés en vain,
Entraîner, méconnoître et leur guide et le frein!

Ce morceau est écrit, en général, d'un style dur et très-incorrect; c'est la manière de l'auteur. On remarque cependant, vers la fin, quelques vers assez bons qui pourroient faire regretter que M. Le Blanc n'ait pas achevé sa traduction, si d'ailleurs il n'étoit pas notoire que jamais il n'a voulu profiter des avis de la critique, et qu'il ne tenoit même aucun compte des observations de ses amis.

Cet épisode a été imité aussi par M. Doigny. Nous n'en rapporterons que ce fragment, où l'on trouve une intention d'harmonie imitative :

L'immobile Apennin, *aussi vieux que le monde*,
S'étonne de trembler sur sa base profonde.
Tout à coup, au milieu du silence des bois,
En éclats redoublés se prolonge une voix
Épouvantable... Au sein de l'horreur des ténèbres,
Se traînent tristement des fantômes funèbres.
L'airain même pleura. Jusque sur leurs autels
Une sueur de sang rougit les immortels.

M. Raux ne nous offre que deux vers à citer; ce sont à peu près les meilleurs de toute sa traduction :

On entendit au loin de lamentables voix
Retentir, et troubler le silence des bois.

L'*Exesa Scabrâ rubigine pila* de Virgile a été ainsi rendu par le même interprète :

> De vieux casques, des traits dont la rouille tenace
> Ronge, en mordant l'airain, l'âpre et rude surface.

Outre que ces vers ne sont qu'une paraphrase, on peut dire encore que la prétendue harmonie imitative dans laquelle M. Raux a paru se complaire, est précisément du genre de celle que produit ce vers ridiculement célèbre :

> Droite et roide est la côte et le sentier étroit.

Au reste, ses lecteurs, s'il en a, se convaincront aisément que, du côté du talent poétique, il n'a rien à envier à Chapelain : aussi sa traduction, quoique publiée depuis près de dix ans, est-elle à peu près inédite.

Voici quelques vers de son digne émule, M. de Cournand :

> Des bois silencieux sort une voix *tonnante* ;
> Des spectres y traînoient *leur pâleur étonnante* ;
> Les animaux parloient *pour l'effroi* des mortels,
> Et *l'ivoire des dieux* pleuroit sur les autels.

S'ils sont pauvres d'expressions, au moins ils sont riches de rimes ; c'est tout ce qu'on en peut dire.

Nous terminerons nos citations par une imitation de M. Dorange, où l'on reconnoît le germe d'un vrai talent pour la poésie. L'auteur avoit de grands obstacles à surmonter : il lui falloit saisir la manière de Virgile, conserver la pompe de ses expressions, la marche de ses idées, l'harmonie de ses images ; et cependant il avoit à craindre d'entrer en concurrence avec deux grands

maîtres dans la description de ce magnifique tableau. Ces difficultés ne l'ont point arrêté dans son entreprise; et il faut convenir que s'il leur est inférieur dans l'effet total du morceau, du moins il en approche quelquefois de très-près, et qu'il a rendu très-heureusement différens traits qui leur étoient échappés.

Quel mortel oseroit démentir ses oracles?
Le Soleil nous contemple, et, du trône des cieux,
Lui-même il nous prédit ces complots factieux
Qui, dans l'ombre excitant les guerres intestines,
Des états ébranlés préparent les ruines.
Quand César expira, cet astre épouvanté
Couvrit son front brillant d'un voile ensanglanté;
Et le ciel ténébreux, la nuit universelle
Fit craindre au siècle impie une nuit éternelle.
Que dis je? au même instant l'air, la terre et les eaux,
Et les chiens menaçans et les tristes oiseaux,
De désastres sans nombre avant-coureurs funestes,
Nous présageoient l'horreur des vengeances célestes.
Combien de fois l'Etna, dans ses gouffres brûlans,
Brisant les arsenaux des cyclopes tremblans,
De ses flancs déchirés fit jaillir dans les nues
Et ses globes de flamme et ses roches fondues!
D'un bruit d'armes au loin les cieux retentissoient,
Sur leurs vieux fondemens les Alpes frémissoient;
Les forêts répondoient à des voix menaçantes;
La Nuit vit s'élever des ombres pâlissantes,
Le marbre partagea nos regrets éternels,
Et l'image des dieux pleura sur leurs autels.
De ses flots orageux épanchant l'urne immense,
L'Eridan, fleuve-roi, hors de son lit s'élance,
Il emporte les bois, il roule en tourbillons
Bergers, troupeaux, étable et, l'espoir des sillons;

Le prêtre curieux, consultant les augures,
Voit le courroux céleste en leurs fibres impures;
Les sources, les ruisseaux, roulent des flots sanglans,
Des loups troublent nos murs de leurs longs hurlemens;
Sans cesse l'eclair brille, et la comète errante
Etale aux nations sa chevelure ardente.

Aussi près de Philippe on a vu les Romains
Pour la seconde fois tourner contr'eux leurs mains;
Deux fois le juste ciel permit que l'Émathie
Engraissât ses sillons du sang de ma patrie.

Un jour le laboureur, traînant ses longs râteaux,
Des Romains dans ces champs ouvrira les tombeaux;
Heurtera, plein d'effroi, dans ce lugubre asile,
Ces casques, cet airain dès long-tems inutile,
Ces javelots rongés par la rouille des ans,
Et les corps des héros et leurs grands ossemens!

O fondateur de Rome! ô dieux de ma patrie!
Vesta, de nos remparts divinité chérie!
Souffrez que ce héros, défenseur des Romains,
D'un état chancelant relève les destins.
Depuis long-temps, hélas! malheureuses victimes,
Notre sang a de Troie effacé tous les crimes.
Oui, l'Olympe, ô César! envieux des mortels,
Déjà marque ta place aux palais éternels;
L'encens d'un monde vil peut-il flatter ton ame?
Le vice impérieux, tyran d'un siècle infame,
Reproduisant ses traits sous mille aspects divers,
Confond les droits du juste et les droits des pervers;
Le soc perd ses honneurs; des mains de sang avides
Changent la faux tranquille en glaives homicides;
Plus d'intérêts communs, plus de lois, plus de frein;
Mars réveille l'Euphrate, il soulève le Rhin,

Et laissant après lui les débris du carnage,
Il parcourt en vainqueur le globe qu'il ravage;
Thémis fuit éperdue, et foulant leurs traités,
D'un fer long-temps ami se frappent les cités.
Ainsi quand des coursiers, franchissant la barrière,
De leurs élans fougueux dévorent la carrière,
Le char vole, et du frein méconnoissant les lois,
Les coursiers de leur guide ont oublié la voix.

LES GÉORGIQUES.

LIVRE II.

DE LA PLANTATION.

SOMMAIRE.

Ce livre contient six parties. I. Toutes les manières dont les Arbres se produisent, soit naturellement, soit par art. II. Leurs différentes espèces, et comment chacune peut être cultivée. III. Quel terroir convient à chaque espèce d'arbres. IV. L'art de connoître la nature d'un Sol. V. La culture de la Vigne. VI. Celle de l'Olivier.

PREMIÈRE PARTIE.

Toutes les manières dont les Arbres se produisent, soit naturellement, soit par art.

VIRGILE invoque Bacchus, parce qu'il traite dans ce livre principalement de la culture de la vigne. « Dieu du vin, dit-il, tout est comblé de tes bienfaits : viens, ô Bacchus! les coteaux sont ornés des richesses de l'automne, les raisins nouveaux écument dans le pressoir; quitte tes brodequins, et rougis avec moi tes jambes nues, du sang de la grappe. »

Les arbres viennent de différentes manières : les uns naissent d'eux-mêmes, remplissent les champs et bordent les eaux, comme le genêt, le saule et le peuplier; d'autres veulent être semés, comme le chêne et le châtaignier. Il en est qui poussent de leur racine de nombreux rejetons, et qui se reproduisent ainsi d'eux-mêmes : tels sont le cerisier, l'orme et le laurier. Ces trois moyens dont les arbres se reproduisent, sont dus à la nature. L'art en a fait trouver d'autres.

I. Les rejetons, *arrachés* avec les fibres de l'arbre ou avec quelques parties de la racine, peuvent être enterrés dans des fosses creusées tout exprès.

II. Enfermez dans le sein de la terre une souche, c'est-à-dire, le pied du tronc avec la racine. (*)

III. Arrachez un branche, fendez-la en quatre; ou taillez-la en pointe avant de la planter.

IV. Il est des arbres qui *provignent*. Sans dé-

(*) Ce second moyen, ainsi que le premier, convient au chêne, au palmier, au sapin, au coudrier, au frêne et au peuplier; le troisième moyen convient au myrte, le quatrième à la vigne, le sixième à l'olivier. Le cinquième, que nous appelons bouture, a tant de rapport avec le troisième ou le sixième, qu'on le confond avec eux. A l'égard du septième, l'arboisier reçoit la greffe du noyer; le plâne, celle du pommier; le frêne, celle du poirier; l'orme, celle du chêne; le hêtre enfin, celle du châtaignier.

tacher la branche du tronc, on la baisse, on l'enfonce dans la terre, où elle devient elle-même un arbre chargé de branches.

V. D'autres viennent sans racine et de *bouture*. On coupe le *bout* d'une branche, et on l'ensevelit dans la terre.

VI. On est surpris de voir un tronc sec d'olivier reverdir et pousser des branches, après avoir été couvert de terre, sans autre préparation.

VII. On ente les arbres pour les rendre fertiles. Nous avons plusieurs manières d'enter: Virgile n'en cite que deux. On peut, selon lui, enter en *greffe* ou en *écusson*; *inserere, vel inoculare*. On ente en *greffe*, lorsqu'on fait une fente dans le tronc d'un arbre, à l'endroit où il n'y a point de nœuds, pour y placer un ou plusieurs sions d'un arbre étranger; c'est ce qu'on appelle proprement *inserere*. Enter en *écusson*, c'est, dans le sens de l'auteur, faire une incision à l'endroit de l'écorce d'où sort un bouton, et y insérer le bouton d'un autre arbre. Enter de cette dernière façon, c'est *inoculer*, terme que nous avons adopté dans notre langue, et dont on trouve ici l'origine. Les Romains appeloient le bouton d'un arbre *gemma*, pierre précieuse, ou *oculus*, œil, par métaphore. Ainsi, dans leur langage, insérer le bouton d'un arbre dans l'incision faite au nœud ou bouton d'un autre, c'est inoculer. Au reste, cette incision étoit une ouverture faite entre l'écorce et le tronc. Lorsque nous entons en écusson, ce n'est pas à l'endroit

même du bouton ou nœud, mais au-dessus ou au-dessous, et nous choisissons la partie de l'écorce la plus nette et la plus unie.

Les arbres qui viennent d'eux-mêmes sont stériles, mais plus beaux et plus forts. Greffez-les, ils perdront leur goût âpre et sauvage. Transplantez les rejetons, que l'ombre de l'arbre qui les produit empêche de s'élever et de porter des fruits. Ils seront fertiles dans un champ découvert.

Un arbre semé, bien différent des arbres sauvages, croît lentement.

Cultivez toutes ces plantes, autrement elles dégénèrent. Remuez souvent la terre au pied des vignes.

SECONDE PARTIE.

Des différentes espèces d'Arbres.

Chaque arbre se divise en différentes espèces. Nous ne suivrons point l'auteur dans cette énumération.

TROISIÈME PARTIE.

Des terres qui conviennent à chaque espèce d'Arbres.

Toutes les terres ne portent pas toutes sortes de fruits.

Le saule aime le bord des ruisseaux, l'aune

se plaît auprès des marais, le frêne sur les montagnes pierreuses, le myrte sur la rive des fleuves; la vigne cherche les coteaux et un air libre; l'if, le froid et les aquilons.

Parcourez l'univers jusqu'aux derniers rivages,
Visitez le climat des farouches Gelons,
Et l'Arabe, voisin des portes de l'Aurore :
Tout pays a ses fruits, tout arbre a sa patrie.
Sur les bords Indiens naît la brillante ébène;
L'encens parfume l'air dans les champs de Saba.
Que dirai-je des lieux où le baume odorant
Distille goutte à goutte en larmes précieuses,
De ceux qui sont peuplés d'acanthes toujours verds,
Des bois dont le coton (1) vient blanchir les rameaux,
Et des riches forêts (2) où croît sur chaque feuille
Un duvet délicat que le Sère y recueille;
Et des arbres plantés sur les rives du Gange,
Où les mers d'Orient terminent l'univers,
Arbres qui de leur front vont insulter les nues;
Tels que, de l'Indien les flèches si vantées,
De leur cime jamais n'ont atteint la hauteur ?

Virgile fait ensuite la description et l'éloge du citronnier, arbre originaire de la Médie (pays d'Asie, au nord de la Perse) et qui ne fut transplanté que fort tard en Italie. Entre autres qualités, il attribue au citronnier la propriété de détruire la force du poison. Plusieurs personnes le regardent encore aujourd'hui comme un excellent antidote, lorsqu'on le prend dans du vin blanc.

Mais, ajoute l'auteur, ni les riches contrées de la Médie, ni le beau fleuve du Gange, ni l'Hermus (3) qui roule de l'or parmi ses sables, ni le pays des Bactriens (4) et des Indiens, ni la Panchaïe, malgré l'encens qu'elle produit, ne peuvent être comparés à l'Italie.

Des taureaux vomissant de leur gueule enflammée
Des tourbillons épais de feux et de fumée,
Dans ses champs n'ont jamais ouvert aucun sillon
Qui fît germer les dents d'un horrible dragon;
La terre n'y vit point de ses veines profondes
En moissons de guerriers sortir ces dents fécondes.

Mais elle produit des grains de toute espèce, elle donne du vin Massique; elle nourrit des oliviers et des troupeaux nombreux. Dans ses plaines,

Les chèvres, les brebis viennent bondir sur l'herbe,
Le coursier belliqueux marche d'un pas superbe:
Clitumne fortuné (5), tu vois ces fiers taureaux
Qui, dans un char vainqueur, conduisent nos héros,
Aux autels des grands dieux victimes consacrées,
Se baigner quelquefois dans tes ondes sacrées.

Là règnent sans cesse le printemps et l'été. Les troupeaux y portent deux fois, et deux fois les arbres se chargent de nouveaux fruits. On n'y connoît ni les tigres féroces, ni les lions redoutables; les poisons y sont moins communs et plus faciles à reconnoître; les serpens n'épouvantent pas les yeux par une énorme grandeur.

Que d'édifices fameux dans cette heureuse contrée! que de villes magnifiques construites à force de travail et de peines sur des rochers élevés! Que de fleuves (6), conduits à grands frais, viennent laver leurs murs et leurs antiques fondemens!

Regardez les deux mers (7), dont les flots l'environnent,
Et ces superbes lacs creusés dans ses campagnes.

Le lac Larien (8), et le lac Bénac (9) qui, semblable à l'Océan, élève des vagues écumantes. Que dirai-je du lac Lucrin (10), et de la digue élevée entre lui et la mer, digue puissante que les flots de Neptune viennent battre avec fureur? Là, ces mêmes flots se brisent contre le môle du port Jule, qu'ils font retentir d'un bruit horrible, et se mêlent avec les ondes de l'Averne.

L'Italie renferme en son sein des mines de cuivre et d'argent, et l'or germe dans ses veines abondantes. Elle a produit des peuples fiers et belliqueux, les Marses, les Sabins, les Liguriens accoutumés au travail, et les Volsques armés de dards aigus. Elle a vu naître les Décius, les Marius, les illustres Camilles, les Scipions infatigables dans les travaux de la guerre; et toi, César, le plus grand de nos héros, toi qui fais trembler maintenant les peuples de l'extrémité de l'Asie, et qui éloignes des bords de l'Ausonie le voluptueux Indien.

Je te salue, ô toi, terre du grand Saturne,
Abondante en moissons et fertile en héros!

C'est pour toi que je chante cet art honoré jadis par tes plus dignes citoyens; c'est pour toi que j'ouvre les sources d'Aonie, et que je redis dans tes champs les leçons du poëte d'Ascra. (11)

QUATRIÈME PARTIE.

L'art de connoître la nature de chaque Sol.

L'auteur examine : I. quelle terre est propre à l'olivier, II. à la vigne, III. au pâturage, IV. au blé, V. à toutes ces choses ensemble : VI. comment on connoît une terre plus ou moins forte, VII. une terre amère et salée, VIII. grasse, IX. humide, X. pesante, légère ou froide.

CINQUIÈME PARTIE.

De la culture de la Vigne.

I. Comme les meilleures terres sont celles qui sont tendres, ayez soin, dès l'hiver, de faire tourner par un robuste vigneron le terrain destiné à votre plant, afin de l'amollir en le laissant d'avance exposé aux vents et aux frimas; creusez dès-lors les fosses où vous devez enfouir vos sarmens.

II. Les vignerons attentifs choisissent pour ces sarmens un terrain de la même nature que celui dont ils sont tirés, de peur qu'ils ne dégénèrent.

III. Plusieurs même marquent sur l'écorce de chaque marcotte sa première exposition, afin de ne leur en pas donner une différente, tant les premières habitudes sont puissantes!

IV. Examinez d'abord ce qui convient mieux à vos plants, des collines ou des vallées. Si vous choisissez une terre grasse, serrez davantage leurs rangs : si, au contraire, vous plantez sur le penchant d'une colline ou sur les hautes montagnes, que les espaces soient plus larges, mais toujours égaux et réguliers.

Tels, quand un vaste champ rassemble deux armées
Avides de combat et de sang affâmées,
Les bataillons, rangés dans un ordre fatal,
S'arrêtent, et du meurtre attendent le signal.
De l'homicide acier la clarté foudroyante
Vomit au loin des traits de lumière ondoyante,
Et Mars impatient, prêt à semer l'horreur,
Vole, et de rang en rang va souffler sa fureur. (12)

V. La vigne n'est qu'un arbuste léger, il n'est pas besoin de lui creuser des fosses profondes, mais de simples sillons. On enfonce plus profondément dans la terre ces grands arbres, ces chênes dont la racine descend autant vers le Tartare, que leur tête s'élève vers le ciel. Ni les vents, ni la pluie, ni la force de la tempête, ne peuvent les déraciner : ils demeurent immobiles, ils bravent le cours des années, ils triomphent des siècles,

et voient passer devant eux les générations humaines; ils étendent de toutes parts leurs rameaux, ils déploient leurs bras vigoureux, et s'enveloppent eux-mêmes dans l'ombre qu'ils produisent. (13)

VI. Gardez-vous, lorsque vous faites des provins, de prendre les sarmens du haut de la vigne; ce qui approche de la terre est plus vigoureux : c'est par cette raison que vous devez choisir pour vos greffes les branches qui sont les plus basses. Ne vous servez point d'une serpe émoussée pour couper les marcottes. Ne laissez point croître de coudriers parmi vos vignes; mais sur-tout n'y mêlez jamais d'oliviers sauvages.

Un berger quelquefois, d'une main imprudente,
Laissera dans les plants voler une étincelle
Qui, sous la peau de l'arbre en silence cachée,
Vit de l'huile abondante à l'écorce attachée :
Le feu gagne le tronc, il s'étend à grand bruit,
Il dévore en grondant et la feuille et le fruit;
Il s'élève en vainqueur, par degrés il s'anime,
De rameaux en rameaux il s'élance à la cime;
Ou, par le vent poussé, déploie en un moment
Dans les bois de Bacchus un vaste embrasement;
Et de noires vapeurs dans les airs répandues,
D'un voile ténébreux vont obscurcir les nues.
Tous vos ceps malheureux sur la terre jonchés,
Ou tomberont en cendre, ou mourront desséchés,
Et vous ne verrez plus, au milieu des ruines,
Que des troncs d'oliviers brûlés dans leurs racines.

VII. Ne formez jamais vos plants dans l'hiver, lorsque le sein de la terre est fermé par la gelée, et que la sève ne peut s'insinuer dans les fibres des marcottes. La véritable saison de planter est le printemps, ou les premiers froids de l'automne, lorsque l'été est passé, et que le soleil n'est point encore arrivé au tropique d'hiver.

Le printemps sur-tout est favorable aux arbres et à toute la nature.

C'est l'aimable printemps (14), dont la douce influence
Des corps inanimés pénètre la substance :
C'est alors que le ciel répand tous ses trésors ;
Ses eaux percent la terre, humectent ses ressorts,
Et, ranimant les fruits dont la sève est tarie,
Pénètrent chaque germe et lui donnent la vie.
Les troupeaux dans les champs, les oiseaux dans les bois,
De l'instinct amoureux suivent les douces lois ;
Des vapeurs du matin la plaine est arrosée,
Le zéphyr sur les fleurs agite la rosée ;
L'horizon brille aux yeux d'un feu pur et vermeil,
Le gazon s'embellit des regards du soleil.
Sur ce riche coteau la vigne renaissante
Promet à nos desirs une automne abondante ;
Et le pampre ne craint, pour ses tendres bourgeons,
Ni les torrens du ciel ni les froids aquilons.
Je crois voir commencer le cours du premier âge :
De l'univers naissant le printemps est l'image ;
Il anima les cieux et la terre et les flots,
Quand l'univers sortit des gouffres du chaos.
Les habitans de l'air et le peuple de l'onde
Ressentirent soudain sa présence féconde ;

L'homme fut ébloui de son propre séjour,
Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour. (*)

Les productions de la terre ne pourroient résister aux rigueurs du froid et du chaud, si les dieux n'avoient placé le printemps, cette saison douce et tempérée, entre l'hiver et l'été.

VIII. Virgile donne ici des préceptes sur la manière d'élever les jeunes plants; tels que de les couvrir de fumier, d'élever de la terre à l'entour, de jeter dans la fosse des pierres spongieuses pour faciliter l'écoulement des eaux, et des coquilles pour laisser à l'air un passage à la racine, etc. Il recommande de tourner souvent la terre avec la houe, la bêche et la charrue; de soutenir la vigne naissante avec des roseaux, des fourches ou des échalas, afin qu'elle puisse résister aux vents et serpenter autour des ormes. Ne la taillez point lorsqu'elle est encore tendre, et attendez, pour y porter le fer, que son bois soit dur et solide. Environnez votre jeune vignoble d'une haie, moins encore pour le mettre à l'abri de l'intempérie des saisons, que pour le défendre de la dent pernicieuse des buffles, des chevreuils et des boucs.

De là vient la coutume d'immoler ce dernier

(*) Le Franc de Pompignan.

animal à Bacchus (15). Telle est l'origine de ces jeux que célébroient les Athéniens dans les villages et dans les carrefours. Ils combattoient pour un bouc, et sautoient sur des outres frottés d'huile. Nous avons emprunté d'eux ces jeux antiques. Des acteurs bouffons récitent par les villages des vers grossiers et burlesques, pour exciter le rire des spectateurs, et se font des masques d'écorce d'arbres. Ils chantent les louanges de Bacchus, et tous les jeunes gens se balancent sur des escarpolettes suspendues à des pins. Ils méritent par là les faveurs de ce dieu et d'heureuses vendanges. Tout le peuple en foule suit la statue de Bacchus, que l'on promène dans les campagnes. Chantons donc aussi cette divinité dans des vers tels que ceux de nos pères; offrons-lui des fruits et des gâteaux dans des bassins; que le bouc, conduit aisément, se présente sans résistance à son autel, et que le coudrier (16) allumé rôtisse ses entrailles fumantes.

Le poëte exige du vigneron une attention infatigable. Ce n'est pas assez d'avoir sarclé la terre une fois, d'avoir une fois émondé et taillé la vigne; il faut sans cesse recommencer ce travail pénible, à mesure que des herbes nuisibles renaissent au pied des ceps, et que les vignes produisent de nouvelles feuilles et de nouveaux sarmens. On dépouille de roseaux le bord des fleuves, on coupe dans les bois des branches de saule et de houx pour marier la vigne à l'ormeau. Le

vigneron chante de joie en liant les derniers rangs de son plant; mais il n'est pas à la fin de ses travaux, il doit encore bêcher et remuer la terre; et quand les grappes mûrissent, il doit craindre les frimas et les vents. Vantez les vignobles immenses, mais cultivez-en un petit. Ce travail, ainsi que l'année, revient sur lui-même dans un cercle continuel (17). Soyez le premier à remuer la terre, on ne peut trop le recommander, soyez le premier à recueillir les sarmens coupés pour les brûler, et à remporter dans votre maison les échalas; mais soyez le dernier à vendanger. (18)

SIXIÈME PARTIE.

De la culture de l'Olivier.

Cette partie est très-courte, mais l'auteur y joint les noms et l'usage de toutes sortes d'arbres, tant fruitiers que stériles.

La serpe et le râteau sont inutiles pour la culture de l'olivier. Planté une fois et accoutumé à l'air où vous l'exposez, il ne vous demande pour tout soin que de remuer la terre avec le hoyau autour de sa racine. On élève, on conserve, sans autre peine, ce beau présent de Minerve, ce symbole de la paix. Les autres arbres qui portent des fruits croissent aussi et fleurissent

d'eux-mêmes, lorsque leur tronc a pris toute sa force. Ceux qui composent et peuplent les forêts, se revêtent de feuilles sans le secours de l'art, et se couronnent de leurs fruits sauvages.

On coupe les branches du cytise pour nourrir les troupeaux : on trouve des flambeaux dans les bois résineux.

Les saules, les humbles genêts, ont leur utilité : tressés en haie pour enclore les moissons, ils forment de l'ombrage pour les bergers; les abeilles y trouvent leur miel, et les troupeaux leur nourriture. Voyez ces vastes champs remplis d'arbres sans culture, les bouis du mont Citore (19), et les forêts résineuses voisines de Narice (20). Voyez ces arbres innombrables que les vents agitent sans cesse sur le Caucase; tous sont utiles : le sapin, pour la construction des vaisseaux; le cèdre et le cyprès, pour celle des édifices et des roues pleines ou à rayons : on en fait aussi des quilles de navires. Le saule fournit des baguettes légères et pliantes; on cherche l'ombrage sous les ormes; on taille en piques et en javelots le myrte et le cornouiller, et l'if en arcs. On peut tourner ou creuser à son gré le tilleul et le bouis. On vogue sur le Pô dans des barques légères de bois d'aune. Le tronc d'un vieux chêne creux sert de retraite aux abeilles. Peut-on comparer les présens de Bacchus à tous ceux que nous fait la nature dans ces arbres précieux ? Que dis-je? quels maux n'a-t-il pas produits? de quels

forfaits n'est-il pas l'auteur? C'est lui qui fit périr dans une ivresse brutale les Centaures et leurs plus vaillans hommes (21), Rhétus, Pholus, et le redoutable Hilée lorsqu'il soulevoit un énorme broc de vin contre les Lapithes.

Trop heureux dans leur sort (22), s'ils le connoissoient mieux,
Trop heureux laboureurs que protègent les cieux,
Et qui, sans profaner les dons de la nature,
Dans de paisibles champs trouvent leur nourriture!
Ils ne rencontrent point, au lever du soleil,
Ces flatteurs qui des grands assiègent le réveil;
Des métaux, des parfums, ils ignorent l'usage;
L'or n'a point de leur ame énervé le courage.
Mais leur pauvreté même a de riches trésors:
L'innocence des mœurs qui brave les remords;
Un tranquille sommeil, des étangs, des prairies;
Le silence des bois, le bruit des bergeries;
Des enfans pleins d'honneur, sobres, laborieux,
Qui servent la vieillesse et respectent les dieux.
C'est le reste des biens de Saturne et de Rhée;
Ils ont reçu les dons et les adieux d'Astrée.

Et vous à qui je dois l'amour et l'art des vers,
Muses, dont le savoir embrasse l'univers,
Que ne puis-je avec vous, cherchant la solitude,
Des astres et des cieux approfondir l'étude;
Connoitre quel pouvoir, quel ressort dans les eaux,
Fait du vaste Océan fuir et rentrer les flots;
Suivre l'astre des nuits dans sa course inégale;
Expliquer une éclipse imparfaite ou centrale,

Les tremblemens de terre et les feux dévorans
Dont ses flancs entr'ouverts exhalent des torrens,
Et comment, en été, par l'aurore abrégées,
Au retour de l'hiver, les nuits sont prolongées!

Mais si de mon esprit la timide lenteur
Ne peut de ces secrets percer la profondeur,
Fleuves de Thessalie, agréables contrées,
Aux fêtes de Bacchus montagnes consacrées,
Vallons délicieux, sous vos arbres épais,
J'irai, mortel obscur, vivre et mourir en paix.

Heureux qui, triomphant des préjugés vulgaires,
A sondé la nature et connoît ses mystères,
Ne craint rien, foule aux pieds le sort et ses revers,
Les horreurs de la mort et le bruit des enfers!
Autant et plus heureux qui, sous l'ombre d'un hêtre,
Des Nymphes, des Sylvains, orne l'autel champêtre!
Les partis opposés, la faveur, ni le rang,
L'intérêt, dont la voix résiste au cri du sang,
La chûte des états, la douleur, ni l'envie,
N'ont jamais altéré le calme de sa vie.
Il laisse loin des champs la Justice aux abois,
Se noyer au barreau dans un gouffre de lois,
Et ne va point fouiller chez nos questeurs iniques
Les fastes odieux des misères publiques.

Où volent ces soldats? où vont ces matelots?
La pourpre et le rubis sont au-delà des flots;
Tremblez, peuples et rois, c'est l'objet de la guerre.
Celui-ci cache l'or dans le sein de la terre;

L'un voudroit voir ses vers au théâtre chéris;
De l'orateur fougueux l'autre admire les cris;
Et ce frère, sanglant du meurtre de son frère,
Traîne dans l'univers son crime et sa misère.

L'agriculteur paisible est seul vraiment heureux :
Ses greniers sont remplis, ses troupeaux sont nombreux;
Il sème, il plante, il cueille, et, par son industrie,
Il nourrit sa famille et soutient la patrie.

L'hiver paroît enfin sur ses nuages noirs:
Déjà l'huile à grands flots coule sous les pressoirs,
Et par d'arides mains la forêt dépouillée
Abandonne aux hameaux les glands et la feuillée.
Là, d'un père adoré les enfans sont l'appui,
Et l'amour des devoirs habite autour de lui.
Toujours de lait nouveau ses coupes se remplissent;
A sa prospérité ses voisins applaudissent.
Assis, les jours de fête, autour d'un clair brasier,
Ils célèbrent les dieux, et Bacchus le premier.
En ce lieu tout respire une aimable alégresse;
Des bergers, par des prix, ils exercent l'adresse :
L'un triomphe à la lutte; et l'autre, sur l'ormeau,
Perce d'un trait rapide ou le but ou l'oiseau.

Tels furent les Sabins, et telle en Étrurie
Se montroit la jeunesse aux travaux aguerrie.
Tels furent ces bergers, fondateurs des remparts
Où l'univers soumis adore nos Césars.

O règne de Saturne! ô siècle d'innocence!
Par-tout les animaux erroient sans défiance;

Ni leur chair ni leur sang ne souilloit les repas :
Le fer ne voloit point de l'enclume aux combats ;
Et l'airain, tourmenté du souffle de la guerre,
N'excitoit point la mort à dépeupler la terre. (*)

(*) Le Franc de Pompignan.

FIN DU SECOND LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU IIe LIVRE DES GÉORGIQUES.

(1) L'ÉTHIOPIE, fertile en cotonniers.

(2) On ne s'accorde pas sur la situation du pays des Serres; on sait seulement qu'ils étoient voisins des Chinois. Comme ils envoyoient de la soie en Europe, on appeloit la soie de leur nom, *vellera serica*, et on croyoit qu'elle croissoit chez eux sur les feuilles de certains arbres.

(3) L'Hermus, fleuve de Lydie, ainsi que le Pactole, qu'il reçoit : tous deux roulent des paillettes d'or. On prétend aujourd'hui que presque tous les fleuves ont cette propriété.

(4) La Bactriane, pays à l'occident de l'Inde. La Panchaïe est une contrée de l'Arabie heureuse.

(5) Clitumne, fleuve d'Italie, dans l'Ombrie. On y lavoit les victimes, et on croyoit que ses eaux les purifioient. Il y avoit de grandes victimes et de petites, comme de grands et de petits troupeaux ; les grandes n'étoient consacrées qu'aux grands dieux, et c'étoient elles qu'on appeloit proprement *victimes;* les autres s'appeloient *hostiæ*.

(6) Le poëte entend ici les magnifiques aqueducs construits en plusieurs endroits de l'Italie.

(7) La mer Adriatique, ou golfe de Venise, au nord, et la mer Tyrrhénienne au midi. Cette dernière s'étend depuis la Toscane jusqu'au détroit de Sicile.

(8) Le lac Larien, aujourd'hui le lac de Côme, dans le duché de Milan.

(9) Le lac Bénac; c'est ce que nous appelons le lac de Garde, dans le territoire de Véronne. L'abbé Desfontaines a employé ces noms que Virgile ne connoissoit pas.

(10) Le port Jule, situé sur le rivage de la Campanie, entre Baïes et Pouzol, était composé de la baye Tyrrhénienne, du lac Lucrin, qui en étoit voisin, et du lac Averne. Le Lucrin est au milieu, séparé de la mer par une digue, qu'Agrippa rendit plus haute qu'elle n'étoit avant lui, afin d'arrêter les flots de la mer qui passoient souvent par-dessus. Il n'y laissa que peu d'eau, et y mit en sûreté les vaisseaux qu'Octavius armoit contre Sextus Pompée (l'an de Rome 717). On entroit de l'un de ces lacs dans les deux autres. L'eau couloit du golfe Tyrrhénien dans le Lucrin, qui en étoit séparé par une digue ouverte au milieu. L'Averne étoit enfermé dans le Lucrin. C'est dans cet endroit qu'on plaçoit le Cocyte, le Styx et le Phlégéton, regardés comme autant de fleuves des enfers.

(11) Ce magnifique éloge de l'Italie et de César-Auguste a été rendu d'une manière supérieure par M. Delille; c'est un des plus beaux endroits de sa traduction, et un de ceux

où il a lutté avec le plus d'avantage contre les difficultés de l'original. Voici comment il s'exprime :

Mais l'Inde et ses forêts, et leur riche trésor,
Et le Gange, et l'Hermus qui roule un limon d'or,
Et les riches parfums que l'Italie exhale,
A l'antique Ausonie ont-ils rien qui s'égale?
Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux,
Mets au joug des taureaux étincelans de feux;
Que des dents d'un dragon les fatales semences
Hérissent tes guérets d'une moisson de lances:
Le blé pare nos champs, le raisin nos coteaux;
J'y vois mûrir l'olive et bondir nos troupeaux.
Ici, l'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe;
Là, paissent la génisse et le taureau superbe,
Qui, baignés d'une eau pure et couronnés de fleurs,
Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.
Deux fois nos fruits sont mûrs, deux fois nos brebis pleines;
Même au sein des hivers l'été luit dans nos plaines:
Mais le sol ne nourrit ni le tigre inhumain,
Ni le poison qui trompe une imprudente main;
Nul lion n'y rugit, et jamais sur l'arène
Une hydre épouvantable à longs plis ne s'y traîne;
Par-tout sont de beaux champs qu'éclairent de beaux cieux,
Où la nature est riche et l'art industrieux.
Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages,
Ces fleuves, dont nos murs couronnent les rivages:
La mer de deux côtés nous présente son sein;
Vingt lacs autour de nous ont creusé leur bassin.
Ici, le Lare étend son enceinte profonde;
Là, tel qu'un Océan, le Bénac s'enfle et gronde.
Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi monument
Qui maîtrise l'orgueil d'un fougueux élément,
Et dans les lacs voisins lui laissant un passage,
Présente à nos vaisseaux une mer sans orage?

Fouille ces champs féconds ; le fer, l'argent, l'airain,
L'or même, en longs ruisseaux circule dans leur sein.
Ces champs ont vu fleurir cent peuples redoutables,
Les Sabins belliqueux, les Marses indomptables,
Et ces Liguriens qu'indigne le repos,
Et ces Volsques armés d'énormes javelots :
Ces champs ont enfanté les Dèces, les Émiles,
Les braves Scipions, les généreux Camilles ;
Toi, sur-tout, toi, César, qui sur des bords lointains
Soumets l'Inde tremblante à l'aigle des Romains.
Terre féconde en fruits, en conquérans fertile,
Salut ! je chante un art à ta grandeur utile ;
Du Permesse pour toi les canaux sont rouverts ;
Hésiode aux Romains va parler dans mes vers.

Nous citerons encore de la traduction de M. Le Franc les vers suivans, qui sont très-beaux :

Par-tout divers canaux ou des fleuves tranquilles
Arrosent nos guérets et traversent nos villes.
L'empire de Neptune embrasse nos climats,
Jusqu'au pied de ces monts qu'entourent les frimas.
Nommerai-je ces lacs dont les ondes bruyantes
Imitent de la mer les vagues effrayantes ;
Le golfe rafraîchi des eaux que le Lucrin
Par un canal étroit épanche dans son sein ;
Et ce môle où César, de ses mains redoutées,
A captivé les vents et les mers irritées ?
De ses propres métaux Rome emplit son trésor,
Et nos fleuves profonds roulent des sables d'or.
L'Italie a formé des peuples invincibles,
Les Marses, les Sabins et les Volsques terribles ;
Tant d'autres dont la guerre a consacré les noms :
Le farouche vainqueur du Cimbre et des Teutons,

Les Décius, Camille, et ceux dont la vaillance
Humilia Carthage et détruisit Numance;
César, plus grand encore, et qui, par ses exploits,
Déjà de l'Inde entière épouvante les rois.

Ceux qui seront curieux de comparer avec les traductions qui précèdent, celles des autres interprètes de Virgile, pourront s'en donner le plaisir. Comme il n'entre point dans le plan de cet ouvrage de relever toutes les bévues de MM. Cournand et Raux, et que d'ailleurs ce seroit prendre une peine tout à fait inutile, nous nous contenterons de rapporter quelques-uns des vers de ce dernier, où l'on verra que son beau talent ne s'est point démenti. Il nous dit, avec son élégance ordinaire:

Peindrai-je du Lucrin les digues *étonnantes*,
Ces cris, accompagnés d'un long frémissement,
Que la mer bouillonnante élève *en écumant?*
Ce môle audacieux, fier du beau nom de Jule,
Où se brisent les flots que sa rage accumule?
. . . .
Rome, *creusant encor dans ses fertiles plaines*,
D'airain, d'or et d'argent *trouve des sources pleines.*
C'est là qu'ont vu le jour *tant de grands généraux*, etc.

L'abbé Desfontaines prétend que, dans le passage où Auguste est censé avoir triomphé des peuples d'Asie et repoussé les Indiens, Virgile a voulu parler des drapeaux que les Parthes lui renvoyèrent, et de la paix que les Indiens lui firent demander par leurs ambassadeurs, au moment où il se disposoit à une expédition; ce qu'il considéra comme une double victoire. Mais ces événemens se rapportent à l'année 734, et l'on sait que

Virgile lut ses *Géorgiques* à Auguste, à son retour d'Égypte, en 723. Il est bien plus vraisemblable que le poëte parle ici de quelque avantage remporté sur Cléopâtre et les Égyptiens avant la bataille d'Actium. Le mot latin *indum*, qui sembleroit contredire cette explication, a été souvent employé par les anciens auteurs et par Virgile lui-même, pour désigner tous les peuples qui habitoient les pays chauds, et qui étoient au-delà de la mer Méditerranée. (*Note de l'Éditeur.*)

(12) Ce morceau a été souvent imité par l'auteur du Télémaque et par plusieurs poëtes modernes.

(13) Imitation de La Fontaine, liv. Ier, fable XXII.

> Le vent redouble ses efforts,
> Et fait si bien qu'il déracine
> Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
> Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

M. de Voltaire termine son discours sur l'Envie par ces vers admirables :

> Qu'il est grand, qu'il est beau de se dire à soi-même :
> Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime ;
> Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens ;
> Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens !
> C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
> Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble.
> Un suc toujours égal est préparé pour eux,
> Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux.
> Leur tronc inébranlable et leur pompeuse tête
> Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête ;

Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent des temps;
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

Traduction de Le Franc :

Dans un simple sillon le cep de vigne abonde.
Le chêne veut pour croître une fosse profonde;
Sa racine descend vers le Styx odieux
Autant que son sommet s'élève dans les cieux;
Des hivers et des ans il méprise la guerre;
Il voit changer la face et les mœurs de la terre,
Les ans renaître et fuir, les siècles s'écouler,
Les mortels disparoître et se renouveler,
Tandis que son vieux tronc, dédaignant les orages,
Soutient encor le poids de ses vastes feuillages.

M. Delille a rendu ainsi cette description du Chêne et les beaux vers qui suivent sur l'incendie des Vignes :

Dans un léger sillon la vigne croît sans peine,
L'arbre doit plus avant s'enfoncer dans la plaine,
Sur-tout le chêne altier, qui, perdu dans les airs,
De son front touche aux cieux, de ses pieds aux enfers.
Aussi les noirs torrens, les vents et la tempête,
En vain rongent ses pieds, en vain battent sa tête;
Malgré les vents fougueux, malgré les noirs torrens,
Tranquille, il voit passer les hommes et les temps;
Et loin, de tous côtés, tendant ses rameaux sombres,
Seul il jette à l'entour une immensité d'ombres.

N'attends rien d'une vigne exposée au couchant :
Que le vil coudrier n'affame point ton plant :
Fais choix, pour le former, de la branche nouvelle
Qui reçoit de plus près la sève maternelle;

Ne la déchire point par un fer émoussé :
Sur-tout que de tes plants l'olivier soit chassé.
Quelquefois de bergers une troupe imprudente
Laisse au pied de cet arbre une étincelle ardente :
Le feu, nourri du suc dont ce bois est enduit,
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit ;
Il s'empare du tronc, et, gagnant le feuillage,
Dévore en petillant l'aliment de sa rage ;
Il court de branche en branche, il s'élance au sommet,
Il vole d'arbre en arbre, il couvre la forêt ;
Et, présentant au loin une plaine enflammée,
Roule un torrent de flamme et des flots de fumée,
Sur-tout si l'aquilon s'élève en ce moment,
Et chassse devant lui ce vaste embrasement.
Dès-lors plus d'espérance ; atteints dans leurs racines,
N'attends pas que tes ceps réparent leurs ruines ;
La race en est éteinte et jamais ne revit :
L'auteur seul de sa mort, l'olivier, lui survit.

M. Dorange a traduit aussi ce morceau tout entier d'une manière très-élégante :

Des berceaux de tes plants la profondeur varie ;
A de légers sillons la vigne se confie ;
L'arbre veut dans la plaine un lit plus enfoncé,
Sur-tout le chêne altier dans les airs élancé ;
Autant jusques aux cieux ses feuillages s'étendent,
Autant jusqu'aux enfers ses racines descendent.
Aussi les vents fougueux, l'orage et les torrens,
Tentent pour l'ébranler des efforts impuissans ;
Malgré le choc des vents, des torrens, des orages,
Immobile, il voit naître et voit passer les âges,
Et de ses longs rameaux le ténébreux contour
Épanche une ombre immense aux plaines d'alentour.

Que ta vigne sur-tout, avec art disposée,
Au stérile occident ne soit point exposée:
Choisis pour la former ces rameaux favoris
Qui des sucs maternels de plus près sont nourris,
Eux seuls ont tout l'amour de la terre fertile:
Par le fer émoussé d'une serpe indocile
N'en blesse point l'écorce; avec le coudrier
Éloigne de tes plants le perfide olivier,
Où dort d'un feu caché la semence cruelle:
Souvent tombe à ses pieds l'invisible étincelle,
Le feu que d'un pasteur l'imprudence a laissé;
Sous l'écorce d'abord furtivement glissé,
Il s'attache à la tige, et l'embrase; sa rage
De l'arbre en petillant envahit le feuillage,
S'élève, se déploie, et son vol irrité
De rameaux en rameaux, d'arbre en arbre emporté,
Unissant la fumée à sa flamme agrandie,
Enveloppe le bois des flots de l'incendie;
Sur-tout quand sur ces feux l'aquilon turbulent
S'abat, et chasse au loin leur tourbillon brûlant.
Alors du feu mortel atteint dans ses racines,
Le cep laisse après lui d'inféconds ruines;
Avec la terre, hélas! ses liens sont brisés:
L'olivier seul survit aux maux qu'il a causés.

Écoutons maintenant M. de Cournand :

Dois-je aussi vous tracer le berceau de la plante?
Un sillon peut suffire à la vigne pliante;
L'arbre plus haut demande un sol plus enfoncé,
Sur-tout le chêne altier d'un jet plus élancé.
Dans les plaines du ciel autant son front domine,
Autant vers le Tartare il plonge sa racine.
. . . .
Souvent le feu laissé par un pâtre imprudent
Se cache sous l'écorce, et bientôt s'étendant,

Saisit le tronc, se glisse aux feuilles verdoyantes,
Et le ciel retentit de ses flammes bruyantes.

Il faudroit souligner tout ce morceau, si l'on avoit l'intention d'y faire remarquer les fautes qui s'y trouvent contre la langue et le goût. Et c'est ainsi que l'on traduit Virgile ! (*Note de l'Éditeur.*)

(14) Cette traduction est de M. Le Franc. Voici une note de lui, au sujet du dernier vers :

Cette dernière pensée n'est pas formellement dans le texte du poëte latin; mais j'ai cru l'apercevoir dans ce vers :

Ferrea progenies duris caput extulit arvis.

Virgile, au milieu de la description la plus riante, a voulu faire sentir que l'homme naissoit pour être malheureux. Tel autre se seroit appesanti tristement sur cette vérité désagréable; Virgile se contente de l'insinuer, et c'est ce que j'ai tâché d'imiter dans ce vers :

Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour.

Je sais mauvais gré à M. Le Franc de s'en être tenu au sens propre dans la traduction de ces vers :

Tum pater omnipotens, fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, etc.

Pourquoi ne pas faire passer dans les vers français le sens figuré ? pourquoi rendre Virgile froid, lorsqu'il est le plus animé ? pourquoi conserver le dessin, et supprimer le coloris ? Craignoit-il de présenter une image un peu libre ? Quel scrupule !

Addition de l'Éditeur. Nous avons laissé subsister cette note de Malfilâtre, quoique les vers qu'il rapporte aient subi depuis des changemens considérables. M. Le Franc a senti sans doute qu'il avoit eu tort de s'éloigner autant du texte, et il a revisé presque entièrement sa version. Ceux qui aiment à comparer les diverses manières dont un traducteur a rendu la même pensée, et à voir la peine qu'il a prise pour conformer par degrés ses expressions à celles qu'a employées l'auteur original, nous sauront peut-être quelque gré de transcrire ici ce passage tel qu'il se trouve dans l'édition de ses œuvres. Le voici :

Le printemps reproduit la feuille et la verdure :
C'est alors que le ciel, réchauffant la nature,
S'unit à son épouse, et verse avec ardeur
L'eau qui la fertilise et lui rend sa vigueur.
Les plaines où l'hiver exerçoit son empire
Livrent tous leurs trésors au souffle du zéphire.
Sur les divers troupeaux Vénus reprend ses droits;
Les oiseaux amoureux lui consacrent leurs voix;
Des vapeurs du matin l'herbe et les fleurs baignées,
Par les feux du soleil sont encore épargnées,
Et le pampre ne craint pour ses tendres bourgeons,
Ni les torrens du ciel, ni les froids aquilons.
Tels ont été les jours que vit le premier âge;
L'aquilon dans les cieux n'excitoit point d'orage;
Le printemps animoit et la terre et les flots,
Quand l'univers sortit des gouffres du chaos;
Les habitans de l'air et le peuple de l'onde
Ressentirent soudain sa présence féconde;
L'homme fut ébloui de son propre séjour,
Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour.

Voici la traduction de ce beau morceau par M. Delille :

Mais le printemps sur-tout seconde tes travaux;
Le printemps rend aux bois des ornemens nouveaux:
Alors la terre, ouvrant ses entrailles profondes,
Demande de ses fruits les semences fécondes :
Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son ame puissante;
Le monde se ranime, et la nature enfante.
Dans les champs, dans les bois, tout sent les feux d'amour;
L'oiseau reprend sa voix; les zéphyrs, de retour,
Attiédissent les airs de leurs molles haleines;
Un suc heureux nourrit l'herbe tendre des plaines;
Aux rayons doux encor du soleil printanier
Le gazon sans péril ose se confier;
Et la vigne, des vents bravant déjà l'outrage,
Laisse échapper ses fleurs et sortir son feuillage.
Sans doute le printemps vit naître l'univers;
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs;
Il ouvrit au Soleil sa brillante carrière,
Et pour l'homme naissant épura la lumière.
Les aquilons glacés et l'œil ardent du jour
Respectoient la beauté de son nouveau séjour.
Le seul printemps sourit au monde en son aurore;
Le printemps tous les ans le rajeunit encore,
Et, des brûlans étés séparant les hivers,
Laisse du moins entr'eux respirer l'univers.

M. Dorange a reproduit d'une manière très-heureuse, dans les vers suivans, toutes les beautés de l'original :

Mais enfin le printemps, vainqueur de la froidure,
Rend aux prés leur émail, aux forêts leur verdure;
Et la campagne aride, au soleil printanier
Demande de ses sucs le tribut nourricier.

Tel qu'un nouvel époux vers son épouse heureuse,
Le roi du ciel descend en ondée amoureuse;
Son ame créatrice a rempli ce grand corps;
L'onde reprend son cours et l'oiseau ses accords.
Vénus! aux jours marqués les troupeaux te réclament;
La nature s'éveille et les êtres s'enflamment;
L'air s'épure; la terre avec avidité
Boit les molles vapeurs de la fécondité;
L'heureux zéphire exhale une haleine attiédie,
Et le cep, élancé sur sa tige enhardie,
Bravant l'auster jaloux et les flots menaçans,
Étale son feuillage et ses boutons naissans.

Oui, doux printemps, c'est toi de qui la main féconde,
Versant tes premiers feux sur le berceau du monde,
Au grand orbe du jour ouvrit les cieux déserts;
L'aquilon retenoit son souffle dans les airs;
L'agneau peupla les champs de sa race paisible;
L'homme naquit, formé de la pierre insensible,
Et ton germe divin fit éclore à ses yeux
Le peuple des forêts et les flambeaux des cieux;
Pour conserver les fruits de la jeune nature,
Entre l'été brûlant et la sombre froidure
Tu courus te placer; et, dans ces premiers temps,
L'homme essaya la vie au milieu du printemps.

Cette grande et magnifique idée du mariage de l'Air avec la Terre, semble empruntée de ces deux vers de Lucrèce :

. . . . *Pereunt imbres, ubi eos pater Æther*
In gremium matris Terraï præcipitavit.

Nos livres sacrés nous représentent sous la même image

la descente du Messie sur la terre : *Rorate cœli desuper, et nubes pluant Justum ! Aperiatur terra et germinet Salvatorem !* Ce que Racine a traduit dans ces vers de son *Athalie* :

> Cieux, répandez votre rosée,
> Et que la terre enfante son Sauveur !

Santeuil, dans une de ses hymnes, a employé les images et les propres expressions d'Isaïe, mais en y ajoutant. Nous rapportons ses vers, parce qu'il est agréable de comparer la manière de différens peintres dans un même sujet :

> *Rorate cœli desuper,*
> *Justumque fœcundo sinu*
> *Complexa tellus, perdito*
> *Orbi salutem germinet !*

Enfin M. Roucher, dans son poëme des *Mois*, nous représente ainsi la Terre au retour du printemps qui vient la féconder :

> La Terre devant lui, frémissant d'alégresse,
> S'enfle, bénit l'époux qu'imploroit sa tendresse,
> L'embrasse, le reçoit dans ses flancs entr'ouverts :
> La sève de la vie inonde l'univers.

(15) Ceci rappelle la cause et la naissance de la tragédie. Les boucs étoient sacrifiés à Bacchus, parce que ces animaux sont nuisibles à la vigne. D'abord, dans ces sortes de fêtes, plusieurs jeunes hommes sautoient à cloche-pied sur des peaux de boucs, pleines de vin, et

frottées d'huile en dehors, ce qui les rendoit glissantes. Le vainqueur recevoit un bouc pour récompense. On chantoit aussi de mauvais vers à l'honneur de Bacchus, et le prix étoit le même. Un certain Thespis conduisit quelques chantres pareils de bourgade en bourgade, sur une espèce de charriot. Ce spectacle fit naître à Eschyle l'idée d'un spectacle plus noble, qui a toujours conservé un nom conforme à son origine; car *tragédie* signifie *chanson du bouc*. (Voyez le *Théâtre des Grecs*.)

La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'étoit qu'un simple chœur où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie égayant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie;
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages;
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
Fit paroître l'acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs une hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse latine.

(Boileau, *Art poét.*, ch. III.)

Les coutumes, les usages, les divinités même des

Grecs, furent adoptés par les Romains, qui ne manquèrent pas d'y en ajouter d'autres. Il fut plus aisé aux Latins de s'approprier les farces pieuses de Thespis, et d'enchérir par-dessus, que de transporter chez eux les graces, la force, en un mot, toutes les beautés tragiques d'Eschyle, d'Euripide et de Sophocle. Il seroit cependant à souhaiter que nous eussions les tragédies de plusieurs auteurs romains, et d'Ovide en particulier, au lieu des déclamations de Sénèque.

(16) Le coudrier étoit le bois dont on se servoit dans ces sacrifices, parce qu'il est aussi nuisible à la vigne que le bouc.

> (17) Parcourant sans cesser ce long cercle de peines,
> Qui, revenant sur soi, ramène dans nos plaines
> Ce que Cérès nous donne, etc.,

dit La Fontaine, en parlant du bœuf. (Liv. X, fabl. II)

(18) On a fait à Virgile le reproche de n'avoir point inséré dans cette partie de son ouvrage le tableau de la Vendange. Son sujet sembloit lui commander cette peinture, qui d'ailleurs, par le ton aimable dont un si grand maître l'eût embellie, auroit agréablement contrasté avec les préceptes toujours peu goûtés du commun des lecteurs. Le tableau de cette scène champêtre auroit été plus digne de son poëme que l'énumération des différentes espèces de raisins. (*Note de l'Éditeur.*)

(19) *Citore*, mont de Galatie, sur les confins de la Paphlagonie.

(20) *Narice.* Il y avoit une ville de ce nom en Italie, et une autre dans la Grèce.

(21) Les Centaures et les Lapithes, peuples de Thessalie. Ovide fait raconter (lib. XII, *Métam.*) par Nestor le combat qu'ils se livrèrent aux noces d'Hippodamie et de Pirithoüs, roi des Lapithes. Il ne faut pas s'étonner si ce récit est long; c'est le vieux Nestor qui le fait, et c'est Ovide qui le fait parler. Horace (lib. I, *Od.* XVI) se sert de l'exemple des Lapithes et des Centaures pour recommander l'usage modéré du vin, comme les Spartiates, pour engager leurs enfans à la tempérance, faisoient danser devant eux des esclaves ivres. Horace ne se propose pas tout à fait le même but, et il auroit été fâché d'inspirer à ses amis trop de sobriété. Il paroît, au contraire, que Virgile n'étoit pas un partisan zélé de Bacchus, auquel il impute les plus grands désordres. Notre La Fontaine, qui avoit bien lu les anciens et sur-tout Virgile, fait dire à une des filles de Minée :

> Mais à quoi sert Bacchus qu'à causer des querelles,
> Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
> Souvent mener au Styx par de tristes chemins?
> Et nous irons chômer la peste des humains!

(22) On a souvent imité ce beau morceau, mais j'ose dire que personne ne l'a égalé. Le lecteur aura le plaisir de comparer ceux que je vais citer avec la source commune où l'on a tant de fois puisé plus ou moins. Ce n'est pas que chaque imitateur n'ait des traits qui lui sont propres, je ne prétends point qu'aucun d'eux soit plagiaire : mais tous ont emprunté peu ou beaucoup; Virgile leur a fourni, soit l'idée générale, soit des tours,

soit des expressions et des pensées. C'est un cadre que les uns et les autres ont rempli à leur manière, et ce cadre appartient au prince des poëtes. (*)

Beatus ille qui procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium,
Paterna rura bobus exercet suis,
Solutus omni fœnore.
Neque excitatur classico miles truci,
Nec horret iratum mare,
Forumque vitat, et superba civium
Potentiorum limina.
Ergo aut adultâ vitium propagine
Altas maritat populos,
Inutilesque falce ramos amputans,
Feliciores inserit:

(*) Heureux qui vit éloigné des affaires,
Comme vivoient jadis tous les humains;
Content de peu, sans dettes usuraires,
Avec ses bœufs cultivant de ses mains
Les mêmes champs qu'ont labourés ses pères!
Les fiers accens du clairon belliqueux,
Le bruit lointain des flots tumultueux,
Ne troublent point son repos ordinaire:
Fuyant la brigue, et modeste en ses vœux,
Il ne va point, courtisan mercenaire,
Flatter d'un grand l'orgueil présomptueux.
Dès qu'aux beaux jours, élançant son feuillage,
La vigne étend ses flexibles rameaux,
Il la marie aux vieux troncs des ormeaux,
Ou, sur le sein d'un riant pâturage,
Il voit errer ses paisibles troupeaux.
Privé par lui de branches inutiles,
L'arbre étonné pousse des rejetons

Aut, in reductâ valle, mugientium
Prospectat errantes greges;
Aut pressa puris mella condit amphoris;
Aut tondet infirmas oves.
Vel, cùm decorum mitibus pomis caput
Autumnus arvis extulit,
Ut gaudet insitiva decerpens pyra,
Certantem et uvam purpuræ,
Quâ muneretur te, Priape, et te, pater
Sylvane, tutor finium!
Libet jacere modò sub antiquâ ilice:
Modò in tenaci gramine?

Qu'un fer tranchant a rendus plus fertiles.
Sa main recueille en des vases profonds
Le doux nectar que l'abeille lui cède;
Et quand l'été de ses feux nous obsède,
A ses brebis il ôte leurs toisons.
Lorsque l'automne, empressé de paroître,
Élève un front chargé de doux présens,
Qu'avec plaisir sur l'arbre qu'il vit naitre
Il va couper ses raisins jaunissans!
Sur vos autels il en porte l'hommage,
Sylvain, Priape, ô vous, dieux bienfaisans,
Qui de ses champs écartez le ravage.
Couché tantôt sur un épais gazon,
Tantôt au frais sous un antique chêne,
Son œil au loin embrasse l'horizon,
Et, du sommet d'une roche prochaine,
A flots pressés voit tomber les ruisseaux:
Dans les forêts il surprend les oiseaux;
Ou, sous le poids du sommeil qui l'enchaîne,
Il dort au bruit du murmure des eaux.
Dès que l'hiver couvre les monts de neige,
Et que la pluie en torrens nous assiège,

Labuntur altis interim ripis aquæ ;
Queruntur in sylvis aves ;
Fontesque lymphis obstrepunt manantibus,
Somnos quod invitet leves.
At, cùm tonantis annus hybernus Jovis
Imbres, nivesque comparat ;
Aut trudit acres hinc et hinc multâ cane
Apros in obstantes plagas :
Aut amite levi rara tendit retia,
Turdis edacibus dolos ;
Pavidumque leporem, et advenam laqueo gruem,
Jucunda captat præmia.

Le sanglier, dans ses piéges surpris,
Tombe, entouré de sa meute fidelle ;
Ou, d'autres soins, d'autres plaisirs épris,
Sous ses filets, sa voix trompeuse appelle
L'avide grive, et l'oiseau passager
Qui fuit l'hiver sous un ciel étranger.
Dans ces loisirs remplis de tant de charmes,
Qui se souvient, Amour, de tes alarmes ?
Mais quelle joie alors que sous ses toits,
Heureux chasseur, il reconnoît la voix,
Serre la main d'une épouse chérie !
Telle on voyoit la Sabine autrefois,
Par les travaux, par le hâle endurcie,
D'un doux hymen suivre les chastes lois.
Tandis qu'assis à ses foyers antiques,
Un feu nourri de bois sec et poudreux
Chasse le froid d'un hiver rigoureux,
L'épouse vole à ses emplois rustiques,
Presse le lait de ses troupeaux nombreux,
Et, de retour, sur sa modeste table,
Offre l'apprêt d'un champêtre repas
Où brille un vin qu'ils trouvent délectable,

Quis non malarum, quas Amor curas habet,
Hæc inter obliviscitur?
Quòd si pudica mulier in partem juvans
Domum, atque dulces liberos,
(Sabina qualis, aut perusta solibus
Pernicis uxor Appuli),
Sacrum vetustis extruat lignis focum,
Lassi sub adventum viri,

Où sont des mets que l'or n'achète pas.
Du lac Lucrin les rares coquillages,
Et ces poissons qu'en nos ports étonnés
Amène un vent précurseur des orages,
Égalent-ils ces fruits, ces doux laitages,
Que l'appétit a seul assaisonnés?
La gelinotte à la chair succulente,
Que l'Ionie envoie en nos climats,
L'oiseau jaspé qu'à mes sens délicats
Offre à la ville une table opulente,
Ne valent pas l'olive nourrissante
Que nous prodigue un fertile verger,
Ni l'humble oseille à feuille verdoyante
Qui croît au frais le long d'un potager:
J'aime ou l'agneau qu'à Terme on sacrifie,
Ou le chevreau que d'une main hardie
Aux dents du loup ou arrache sanglant.
Parmi les soins d'une si douce vie,
Qu'on aime à voir, et son troupeau bêlant
Gagner le soir sa retraite chérie,
Et ses taureaux, de leurs travaux lassés,
Traîner le poids de leurs socs renversés!
Qu'on aime à voir sous ses lambris antiques
Où du vieux temps se retracent les mœurs,
Près du foyer, de nombreux serviteurs
Orner l'autel de nos dieux domestiques!

Il faut que cette ode d'Horace soit pleine d'un charme bien

Claudensque textis cratibus lætum pecus,
Distenta siccet ubera,
Et horna dulci vina promens dolio,
Dapes inemptas apparet;
Non me Lucrina juverint conchylia,
Magisve rhombus, aut scari,
Si quos Eois intonata fluctibus
Hyems ad hoc vertat mare:

---

séduisant et bien vrai, car son succès a été égal chez toutes les nations. Par-tout on la cite et on la relit sans cesse; et c'est de tous les ouvrages du Lyrique romain celui qu'on a le plus traduit ou imité dans toutes les langues, et sur-tout dans la nôtre. L'imitation que nous venons de citer est de M. Lefebvre-Delaroche, qui a conservé assez bien le naturel et la simplicité de l'original. Les personnes qui aiment à comparer nous sauront gré de leur indiquer encore ici les imitations de MM. de Nivernois, Bridel, Andrieux, et de M. le comte Daru, auquel les lettres sont redevables d'une excellente traduction en vers français des œuvres complètes d'Horace.

Nous devons faire remarquer que cette heureuse expression *dapes inemptas*, est empruntée du quatrième livre des *Géorgiques*, où Virgile nous représente l'heureux vieillard des rives du Galèse jouissant avec délices des divers trésors que lui prodiguoit la nature. Le Tasse se l'est aussi appropriée dans le septième chant de la *Jérusalem*, où il fait dire à un vieux pasteur des rives du Jourdain :

E questa greggia, e l'horticel dispensa
Cibi non compri, *a la mia parca mensa;*

c'est-à-dire : « Mes brebis, mon jardin, fournissent à ma table frugale des mets qui ne me coûtent que des soins. »

(*Note de l'Éditeur.*)

Non Afra avis descendat in ventrem meum :
Non attagen Ionicus
Jucundior, quàm lecta de pinguissimis
Oliva ramis arborum,
Aut herba lapathi prata amantis, et gravi
Malvæ salubres corpori,
Vel agna festis cæsa Terminalibus,
Vel hædus ereptus lupo.
Has inter epulas, ut juvat pastas oves
Videre properantes domum!
Videre fessos vomerem inversum boves
Collo trahentes languido ;
Positosque vernas, ditis examen domûs,
Circùm renidentes Lares! (HORAT. Epod.)

Qu'heureux est le mortel, qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même, en un coin retiré;
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
(BOILEAU, *ép. VI.*)

Si j'osois ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerois ici l'amour de la retraite:
Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
Biens purs, présens du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,

M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices:
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

Quelle simplicité ! quelle douceur ! quelle grace et quelle harmonie! Je dirois aussi : Malheur à qui n'est pas touché en lisant ce morceau ! Voilà le vrai langage du sentiment et de la poésie. La Fontaine est plein de beautés et de richesses, mais sans profusion. Il approche de Virgile en cet endroit comme en bien d'autres; mais personne n'approche de lui.

M. Gresset, cité par M. l'abbé Desfontaines, rend bien, dans sa Chartreuse, le *ferrea jura insanumque forum*, ou, pour mieux dire, il n'imite Virgile, qu'en ce qu'il invective, comme lui, contre les abus et l'embarras du barreau.

Égaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre et les lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris;

Irois-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangère,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité;
Et dans l'antre de la Chicane,
Aux lois d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane
Sapper et le trône et l'autel?

Voyez aussi Boileau, dans son *Lutrin*, ch. V. Vous y trouverez une peinture vive et animée de la chicane et de son antre.

Celui de tous les auteurs qui a le plus profité du morceau de Virgile, qui termine le second livre des *Géorgiques*, c'est Thompson. Voici comment il couronne son troisième chant du poëme des *Saisons*.

Ah! s'il connoissoit son bonheur, combien seroit le plus heureux des hommes celui qui, loin du tumulte des villes, retiré dans quelque vallon fertile avec un petit nombre d'amis, goûte les plaisirs purs de la vie champêtre! Que lui importe de ne pas habiter ces palais somptueux, dont la porte orgueilleuse vomit tous les matins la foule rampante des vils flatteurs, qui sont à leur tour abusés? indigne commerce! Que lui fait cette robe brillante, où la lumière fait réfléchir mille couleurs, qui flotte négligemment, ou qui se soutient d'or, s'il n'a pas la peine de la porter? Que lui importe que la terre et la mer tributaires couvrent sa table des animaux les plus rares, si un repas frugal, débarrassé d'un vain luxe, suffit à ses besoins et entretient sa santé? Sa tasse ne petille pas d'un jus rare et coûteux; il ne passe pas les nuits plongé dans un lit de délices, et les jours dans

un état d'oisiveté : mais est-ce une privation pour celui qui ne connoît pas ces joies fantastiques qui séduisent et trompent l'homme dissolu, qui promettent toujours le plaisir et ne donnent que des peines, qui n'offrent enfin que des momens vides et secs ? C'est pour ce sage que la paix est assurée et les biens solides : loin des traverses et des espérances trompeuses, il est riche en contentement, autant qu'il l'est en herbes et en fruits par la bonté de la nature; il est riche des dons rians du printemps, de ceux sous lesquels en été plie la branche rougie, et de ceux dont brille l'automne; il est riche encore de tout ce que retient dans le sein de la terre l'hiver qui doit préparer la fertilité. Rien ne lui manque, ni les fécondes génisses qui abondent en lait, et mugissent dans le vallon, ni les troupeaux de brebis bélantes sur les coteaux, ni le murmure des ruisseaux, ni le bourdonnement des abeilles qui appelle à l'ombre le sommeil tranquille dans un cœur innocent; il s'assied auprès d'une haie odoriférante; il n'aperçoit que des bosquets et des grottes sombres, des fontaines pures, des lacs brillans; il n'entend que des chants : c'est l'asile de la simple vérité et de la pure innocence, de la beauté sans art, de la jeunesse saine et vigoureuse, sobre et patiente au travail. C'est là qu'habite la santé toujours fleurie, le travail sans ambition, la contemplation calme et le repos poétique.

Que d'autres (*), traversant les mers, courent après le gain, qu'ils fendent la vague sombre pendant de tristes mois; que ceux-ci trouvant de la gloire à détruire, cherchent à verser le sang, à ruiner les villes; qu'ils se réjouissent sans pitié du malheur des veuves, des lamentations des vierges

---

(*) C'est ainsi que Virgile parcourt les différentes conditions, les divers états des hommes, et fait l'énumération de toutes leurs inclinations. Horace semble l'avoir imité dans sa première ode, adressée à Mécène, *Mæcenas atavis*, etc. Horace et Ovide ont emprunté plusieurs choses de ce grand poëte.

et des cris tremblans des enfans; que ceux-là, loin de leur pays natal, pressés par le besoin ou endurcis par l'avarice, trouvent d'autres terres sous d'autres cieux; que quelques-uns parcourent avec ardeur les villes où tout sentiment sociable est éteint, le vol autorisé par la ruse, et l'injustice légale établie; qu'un autre excite en tumulte une foule séditieuse, ou la réduise en esclavage; que ceux-ci enveloppent les malheureux dans des dédales de procès, fomentent la discorde, et embarrassent les droits de la justice, race de fer! que ceux-là, avec un front plus serein, mais une égale inhumanité, vivent et cherchent leurs plaisirs dans la pompe décevante des cours et dans les cabales trompeuses; qu'ils rampent bassement en distribuant leurs sourires perfides, et en suivant le pénible labyrinthe des affaires d'état, tandis que l'agriculteur, libre de toutes les passions orageuses qui tourmentent les hommes inquiets, écoute et n'entend que de loin et en sûreté mugir la tempête du monde, et n'en sent que mieux le prix de la paix dont il est environné. La chûte des rois, la rage des nations, le renversement des états, n'agitent point l'homme qui, échappé du monde dans des retraites tranquilles et des solitudes fleuries, étudie la nature et suit sa voix, de mois en mois et de jour en jour, pendant tout le cours de l'année. Il l'admire et la voit dans toutes ses formes, il sent dans son cœur la douceur de ses émotions, jouit de ce qu'elle donne libéralement, et ne desire rien de plus. Quand le jeune printemps réveille les germes et reçoit dans son sein le souffle de la fécondité, ce sage jouit abondamment de ses heures délicieuses; pas une fleur ne s'épanouit et ne répand en vain son odeur. Dans l'été, sous l'ombre animée, et telle qu'on la goûte dans le frais Tempé et sur le tranquille Hémus, il lit ce que les Muses immortelles en ont chanté, ou écrit ce qu'elles lui inspirent; son œil découvre, et son espoir prévient la fertilité de l'année. Quand le lustre de l'automne mûrie dore les campagnes et invite la faucille du laboureur, saisi de la joie universelle, son cœur

s'enfle d'un doux battement ; environné des rayons de la maturité, il médite profondément, et ses chants trouvent plus que jamais à s'exercer. L'hiver sauvage même est un temps de bonheur pour lui : la tempête formidable et la gelée qui se précipitent et se répandent sur la terre ensevelie, lui inspirent des pensées majestueuses. Dans la nuit, les cieux clairs et animés par la gelée qui purifie tout, versent un nouvel éclat sur son œil charmé. Un ami, un livre, font couler tranquillement ses heures sages et utiles : il parcourt en imagination la terre et les mers. La vérité travaille d'une main divine sur son esprit, élève son être, et développe ses facultés ; les vertus héroïques brûlent dans son cœur. Il sent aussi l'amour et l'amitié ; son œil modeste brille et exprime son ravissement : les embrassemens de ses jeunes enfans qui lui sautent au cou et qui desirent de lui plaire, remuent son ame tendre et paternelle. Il ne méprise pas avec humeur la gaieté, les amusemens, les chants et les danses ; car le bonheur et la vraie philosophie sont toujours sociables et d'une amitié souriante. C'est là vivre ; c'est ce que le vicieux et les habitans des villes coupables n'ont jamais connu : ce fut la vie de l'homme dans les premiers âges sans corruption, quand les anges et dieu même ne dédaignoient pas d'habiter avec lui.

O nature suffisante à tout, répandue sur tout, daigne m'enrichir de la connoissance de tes ouvrages ! transporte-moi dans les cieux pour me déployer tes merveilles roulantes, des mondes sur les mondes dans une étendue infinie, dispersés avec profusion sur l'immense firmament ! permets que j'examine leurs mouvemens périodiques et leurs lois ; ouvre-moi l'abyme sourd, et m'y trace une route dans ces caveaux ténébreux où sont les couches des mines ; que j'y découvre le monde végétal et fleurissant, et sur ce monde le systême plus élevé et plus incompréhensible des animaux ! Que j'atteigne à celui de l'esprit plus élevé encore, scène variée des pensées vives et assorties, et des passsions qui se mêlent et se confondent à l'infini ! Découvre toutes ces choses à mon œil ravi ;

le temps, qui fuit et qui se renouvelle, ne peut suffire à épuiser tant de richesses. Mais si cet essor est au-dessus de mes forces; si le sang, paresseux dans mes veines, me défend cette ambition incomparable, souffre du moins que je demeure sans gloire, mais dans un doux repos, couché sous l'ombre épaisse près d'un ruisseau, et daigne parler à mon esprit dans les rêves de mon oisiveté! Tout commence par toi, tout réside en toi; c'est par toi que mon chant se termine; fais que jamais je ne me sépare de toi! »

Je joindrai encore ici, pour donner à mon lecteur le plaisir de la comparaison, deux morceaux, l'un de Lucrèce, l'autre tiré du *Prædium rusticum* du P. Vanières. M. l'abbé Desfontaines les rapporte aussi, et les a traduits l'un et l'autre. Je me servirai de sa traduction et de ses observations à cet égard.

Lucrèce dit :

Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes,
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur;
Nec domus argento fulget, auroque renidet;
Nec citharis reboant laqueata aurataque templa.
Quin tamen inter se prostrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucundè corpora curant;
Præsertim cùm tempestas arridet, et anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas.
Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Jacteris, quàm si plebeiâ in veste cubandum est.
(LUCRET., lib. II.)

« Si l'on ne voit point dans leurs maisons de ces figures d'or

qui représentent de jeunes esclaves, dont les bras chargés de lumières éclairent leurs soupers; si l'or et l'argent n'y brillent point de toutes parts; si chez eux des salons magnifiques et des lambris dorés ne retentissent point d'une harmonieuse symphonie; assemblés au bord d'un ruisseau, couchés à l'ombre d'un grand arbre, sur un tendre gazon, ils font entre eux des repas agréables à peu de frais, sur-tout si c'est dans cette saison riante que les prairies sont émaillées de fleurs. La brûlante fièvre ne tourmente pas moins sur un superbe lit de pourpre que sur un lit d'étoffe commune. »

Voici les vers du P. Vanières :

Ille suos hominum fortunatissimus agros
Diligat, obscuro positus qui rure colonus,
Exiguus voti, parvoque assuetus, edaces
Aut curas, aut spes animo non pascit inanes.
Non hunc sollicitat dominandi sæva libido,
Ut leges alibi cupiat quam rure, suisque
Arboribus dare : non amor irrequietus habendi,
Ut medios auri sit egentior inter acervos,
Usque novis inhians opibus sine fine parandis,
Non studium fastuque tumens doctrina superbo,
Ut quid scire velit, quàm rectè vivere pastor,
Quàm curare boves, quàm nosse faventia terris
Sidera, ventorum mores, et tempora messis.

Ille nec invidiæ patet, aut livore vicissim
Carpitur occulto ; nec jam popularibus auris
Evehitur ; summo nec honorum culmine lapsus
Monstratur fragilis documentum triste favoris.
Non metuit lites dubias, sortesque severi
Judicis, indomitas animæ non vindicis iras :

Non alios, non se timet ipsum : non sua mœror
Gaudia, non epulas fastidia lenta sequuntur.

Agrestes operas obit indefessus ; humoque
Semina nunc mandat, nunc debita dona reposcit.
Indè vigor membris, et nescia vita podagræ
Morborumque, parit quos desidiosa voluptas :
Dulcius hinc ori sapit esca, labore diurnam
Obsonante famem : faciles in cespite duro
Hinc veniunt somni, lecto quos dives ab aureo
Nequicquam profugos invitat : mollia pernox
Strata super vigiles curas et membra volutans.

An præstat rupto naturæ fœdere, terris
Quem Deus absciderat, fragili rate currere pontum,
Et levibus cum re vitam commitere ventis,
Atque alio (volucrum ritu) sub sole jacentes
Ire, redire plagas, animamque impendere lucro !
An cupidus famæ quis fortunatior urbem
Incolit, et circumvolitans ingrata potentum
Limina, vel servis ipsis blanditur ; emitque
Imperium misero famulatu ; perque pudendum
Dedecus, ad summos iter investigat honores ;
Vel rerum vacuos per mille negotia soles
Condit, et officiis consumit inanibus œvum ?

Vendere num satius clamorem, operâque forensi
Insontes unâ defendere voce reosque ;
Causidici vel ad arbitrium rixantis acerbè
Tristibus affigi soliis, alienaque propter
Jurgia privatis animum subducere rebus.
Crudeli pietate datis num credere nummis
His etiam invisum quibus auxiliabere fœnus ;

Aut ex militiâ prædam cepisse cruentam,
Et lacrymis luctuque virûm ditescere malle,
Quàm spoliis ab humo sine vi sine crimine raptis.

Felices equidem, ruris si commoda norint,
Virgilius (*) *canit agricolas; at sidera nosse*
Mallet, et occultas naturæ accedere partes.
Egregiam verò sortem! quâ rebus in usum
Lætitiæ natis animum cruciaret, et orbes
Anxius æthereos cœli scrutator obiret,
In varias cogens, instar ducis, astra cohortes,
Dum fruitur stellis et amicâ nocte colonus.

Hic læto sub sole boves per prata vagantes
Aspicit, et terræ florentis imagine gaudet
Ille acuens vitro speculari lumina, floris
Quæritat in gremio putrive cadavere, nudis
Quæ nequeunt oculis animalia parva videri.

Rusticus herboso residens in littore rivi,
Non caput et cœcas sub humo rimatus aquarum
Ancipiti ratione vias, accersit ab alto
Perpetuos pelago fontes; sed concavat ambas
In pateram palmas sitiens, dulcemve liquorem
Ore bibit prono, lympham miratus euntem;
Seu strepat obstantes vix eluctatus arenas
Rivus inops, pleno sive ambitiosior alveo
Insultet ripis, atque obvia saxa lacessat:

(*) Une pareille citation est bien plate dans un poëme. Virgile ne nomme jamais ni Hésiode ni Théocrite; il dit le poëte d'Ascra, le berger de Sicile.

Nam neque quâ pluviæ, quâ sint ab origine fontes,
Nosse suum est, sed quâ rivos agat arte per hortum,
Et quibus instantem signis præsagiat imbrem.

Nescit in humanis quorsum nunc frigore membris,
Nunc alternanti febris desæviat æstu :
Sed quibus auxiliis, et quâ curabitur arte
Non latet; et quanquam medicus nihil ampliùs addat,
Post sectas ferro venas, fusumque cruorem,
Imaque malvarum missos in viscera succos
Et contra varios eadem data pharmaca morbos ;
Ille salutiferis febres et vulnera sanat
Stirpibus aut foliis, neque sensu torquet amaro
Labra, nec epotis premit intestina venenis.

(Præd. rust., lib. II.)

Le laboureur est le plus heureux de tous les hommes, et il doit chérir son état. Retiré dans une campagne obscure, et accoutumé à vivre de peu, il sait borner ses desirs. Il chasse loin de lui les chagrins dévorans, ainsi que les vaines espérances. L'ambition ne le tourmente point, et il se met peu en peine de donner la loi ailleurs que dans son champ et dans ses vergers; il n'est point brûlé de la soif inquiète des richesses, pour être plus pauvre au milieu des monceaux d'or, incapable de le rassasier. Il préfère à l'étude et au savoir fastueux l'art de bien vivre, de gouverner ses troupeaux, de connoître les astres favorables à la terre, la nature des vents, et les temps propres pour la moisson. A l'abri des traits de l'envie, une jalousie secrète ne le consume pas. On ne le voit pas, porté sur le vent de la faveur, monter au faîte des honneurs, pour en tomber avec éclat, et donner un triste exemple de la fragilité des grandeurs humaines. Il ne redoute ni les procès douteux, ni les décisions d'un juge sévère, ni les fureurs de l'implacable vengeance. Il ne craint

personne, et ne se craint point lui-même. Ses joies ne sont point suivies de l'affreuse tristesse, ni ses repas du triste dégoût. Occupé sans relâche des travaux de la campagne, tantôt il ensemence sa terre, et tantôt il en recueille les présens dus à ses peines. C'est par là qu'il acquiert cette santé vigoureuse qui brave la goutte et tous les autres maux que la voluptueuse indolence traîne à sa suite; c'est par là que son appétit, aiguisé par le travail, trouve les mets dont il se nourrit plus agréables. Sans autre lit que la terre, il goûte les douceurs du sommeil, de ce sommeil fugitif que le riche, couché sur l'or et sur la pourpre, appelle vainement, tandis que les chagrins qui l'assiègent, veillent toute la nuit près de lui. Vaut-il mieux, au mépris des lois de la nature, parcourir sur un fragile vaisseau les vastes mers que Dieu a séparées du continent, confier sa vie et sa fortune à l'inconstance des vents, vivre tour à tour dans des climats divers, comme les oiseaux de passage, et dévouer son ame au vil intérêt? Celui qui habite les villes est-il plus heureux; celui qui se tourmente pour se faire un nom, qui assiège sans cesse les portes des grands, qui flatte jusqu'à leurs domestiques, qui, par un indigne esclavage, achète un poste avantageux, qui veut parvenir aux honneurs par la voie la plus honteuse, et qui toujours occupé de choses frivoles, passe réellement sa vie à ne rien faire? Est-il plus doux de vendre ses clameurs au barreau, et d'y défendre d'une même voix le crime et l'innocence, où d'être assis sur un triste siége, d'y exercer le pénible emploi de juge, et de négliger ses propres affaires pour celles des autres? Vaudroit-il mieux, par une cruelle complaisance, prêter son argent à usure, et exercer un métier odieux à ceux même qu'il soulage? Enfin, est-il plus glorieux de suivre le parti des armes, de vivre de meurtres, de rapines, de sang et de larmes, que des dépouilles qu'on peut enlever à la terre sans crime et sans violence?

Heureux les laboureurs, s'écrie le poëte de Mantoue, s'ils

connoissoient le bonheur de leur condition! Cependant il préfère à leurs occupations l'étude du ciel et la connoissance des routes mystérieuses de la nature. Est-ce donc un sort digne d'envie, de se tourmenter dans le desir de connoître ce qui n'est fait que pour en jouir; d'observer le cours de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, et de les ranger, pour ainsi dire, en bataille dans son esprit? Exempt de ces soins, le laboureur jouit tranquillement d'une délicieuse nuit d'été et du magnifique spectacle des étoiles. Il voit dans une belle journée ses troupeaux errer dans les prairies, et il promène ses regards enchantés sur des champs parés de verdure et de fleurs; tandis que le physicien, aiguisant sa vue avec le microscope, cherche, tantôt dans le sein d'une fleur, tantôt dans un cadavre infect, de petits animaux que la nature dérobe à ses yeux. Le laboureur, couché sur le bord d'un ruisseau, ne cherche point l'origine des fontaines, ni leurs routes secrètes dans les entrailles de la terre; il ne les fait point venir de la mer: content d'y puiser, il boit, ou dans le creux de sa main, ou même il en approche sa bouche, et il admire le courant de l'eau, soit qu'un ruisseau coule à petit bruit sur le sable, soit qu'un torrent se déborde avec fracas, et renverse tout ce qui s'oppose à son passage. Que lui importe de connoître la source des pluies et des fontaines, s'il ne sait l'art de dériver l'eau d'un champ voisin, et s'il ne connoît les signes qui lui annoncent la pluie? Il ignore comment le froid ou le chaud allume la fièvre dans le corps humain; mais il sait par quel moyen on la guérit. Tandis que le docte médecin ordonne savamment l'ouverture de la veine ou des purgations, et cent remèdes semblables pour cent maladies différentes, le laboureur soulage tous ses maux par des racines et des herbes salutaires qu'il connoît: il ne donne point la torture à son palais par des potions amères, et il ne s'empoisonne point pour recouvrer la santé.

Le défaut de ce morceau est d'être trop long; il n'y a

point d'état qu'on ne puisse ainsi louer, en rabaissant tous les autres : ces sortes d'inductions sont usées.

Addition de l'Éditeur. On voit, par ces différens endroits raprochés les uns des autres, la différeuce qui se trouve entre les vers latins des anciens poëtes et ceux des poëtes latins modernes. Un jeune homme qui se borneroit à lire et à imiter ceux-ci, demeureroit sans doute au-dessous d'eux, et par conséquent seroit bien éloigné des anciens ; mais en se formant sur les anciens, en les lisant souvent et avec attention, en tâchant de les imiter, de les égaler, et même restant bien loin de leur perfection, il sera peut-être de niveau avec les modernes, imitateurs estimables de l'antiquité, et au lieu d'être à leur suite, il pourra devenir leur rival.

Voici l'élégante traduction que M. Delille a donnée des beaux vers où Virgile fait l'éloge de la vie champêtre :

> Ah! loin des fiers combats, loin d'un luxe imposteur,
> Heureux l'homme des champs, s'il connoît son bonheur!
> Fidèle à ses besoins, à ses travaux docile,
> La terre lui fournit un aliment facile.
> Sans doute il ne voit pas, au retour du soleil,
> De leur patron superbe adorant le réveil,
> Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques,
> Des flots d'adulateurs inonder ses portiques;
> Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
> De riches tapis d'or, des vases précieux;
> D'agréables poisons ne brûlent point ses veines;
> Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines;
> Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui:
> Mais que lui manque-t-il? la nature est à lui;
> Des grottes, des étangs, une claire fontaine
> Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne,

Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts ;
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse ;
C'est là qu'on sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse :
La justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.

O vous à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices :
Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours ;
Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde ;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde ;
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrège dans l'hiver, se prolonge en été ;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des sphères dans leur cours entretient l'harmonie ?

Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
Hé bien, vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète :
Adieu gloire, projets. O coteaux du Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés,
Oh ! qui me portera dans vos bois reculés ?
Où sont, ô Sperchius, tes fortunés rivages ?
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages.
Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais.

Heureux le sage instruit des lois de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure,
Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les fausses terreurs ;
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare !

Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
Et du dieu des troupeaux et des nymphes des bois!
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadème,
L'intérêt, dont la voix fait taire le sang même,
De l'Ister conjuré les bataillons épais,
Rome, les rois vaincus, ne troublent point sa paix;
Auprès de ses égaux passant sa douce vie,
Son cœur n'est attristé de pitié ni d'envie;
Jamais aux tribunaux, disputant de vains droits,
La chicane pour lui ne fit mugir sa voix:
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître,
Et l'arbre qu'il planta chauffe et nourrit son maître.

D'autres, la rame en main, tourmenteront la mer,
Ramperont dans les cours, aiguiseront le fer:
L'avide conquérant, la terreur des familles,
Égorge les vieillards, les mères et les filles;
Pour dormir sur la pourpre et pour boire dans l'or
L'avare ensevelit et couve son trésor;
L'orateur au barreau, le poëte au théâtre,
S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre;
Le frère égorge un frère et va sous d'autres cieux
Mourir loin des lieux chers qu'habitoient ses aïeux.

Le laboureur en paix coule des jours prospères,
Il cultive le champ que cultivoient ses pères:
Ce champ nourrit l'état, ses enfans, ses troupeaux,
Et ses bœufs, compagnons de ses heureux travaux.
Ainsi que les saisons sa richesse varie:
Ses agneaux au printemps peuplent sa bergerie;
L'été remplit sa grange, affaisse ses greniers;
L'automne d'un doux poids fait gémir ses paniers,
Et les derniers soleils, sur les côtes vineuses,
Achèvent de mûrir les grappes paresseuses.
L'hiver vient; mais pour lui l'automne dure encor:
Les bois donnent leurs fruits, l'huile coule à flots d'or.

Cependant ses enfans, ses premières richesses,
A son cou suspendus disputent ses caresses :
Chez lui de la pudeur tout respecte les lois ;
Le lait de ses troupeaux écume entre ses doigts ;
Et ses chevreaux, tout fiers de leur corne naissante,
Se font, en bondissant, une guerre innocente.

Les fêtes, je le vois partager ses loisirs
Entre un culte pieux et d'utiles plaisirs :
Il propose des prix à la force, à l'adresse ;
L'un déploie en luttant sa nerveuse souplesse ;
L'autre frappe le but d'un trait victorieux,
Et d'un cri triomphant fait retentir les cieux.

Ainsi les vieux Sabins vivoient dans l'innocence ;
Ainsi des fiers Toscans s'agrandit la puissance ;
Ainsi Rome, aujourd'hui reine des nations,
Seule en sa vaste enceinte a renfermé sept monts.
Même avant Jupiter, avant que l'homme impie
Du sang des animaux osât souiller sa vie,
Ainsi vivoit Saturne : alors d'affreux soldats
Au bruit des fiers clairons ne s'entr'égorgeoient pas ;
Et le marteau pesant, sur l'enclume bruyante,
Ne forgeoit point encor l'épée étincelante.

Ainsi, de la peinture des combats nés au milieu des festins et de la débauche, Virgile passe à l'éloge du bonheur dont jouissent les laboureurs dans leur paisible médiocrité. Ce passage a paru un peu brusque à quelques commentateurs ; mais Servius a très-judicieusement remarqué que la transition est naturellement amenée par l'abus trop fréquent parmi les hommes des productions de la terre, et sur-tout du vin. Les laboureurs, dit-il, en font un meilleur usage, ils ne s'en servent que pour leurs

besoins. Dans le sens de Virgile, les gens de la campagne seroient trop heureux, s'ils connoissoient mieux leur sort, les plaisirs, les commodités que leur fournit la nature : *Quas si nossint, essent non fortunati sicut nunc sunt, sed nimiùm fortunati.* On remarque avec plaisir que M. Delille a tâché d'imiter dans sa traduction la différence de ton que Virgile a mise dans ce morceau : en peignant les efforts du luxe et de la magnificence des grands, ses vers sont travaillés, soutenus et pompeux; ils sont simples et faciles, au contraire, lorsqu'il peint la douce aisance dont jouissent les habitans de la campagne.

M. Raux, un des plus impitoyables critiques de l'abbé Delille, et qui lui reproche sans cesse de prétendues infidélités, et de l'emphase sans élégance, a traduit ainsi le commencement de ce morceau :

. . . .

S'il n'a point ces palais des *maîtres de la terre*,
Dont le sommet s'élève *au séjour du tonnerre*,
D'où le matin en foule, avec un bruit confus,
Vomit un *monde épais* de flatteurs corrompus;
Si *son toit n'offre point une porte* éclatante,
Où l'airain de Corinthe, où l'écaille brillante
Tient le peuple en extase et *nos yeux éblouis;*
Si l'or n'embellit point ses modestes habits;
Si la pourpre de Tyr ne rougit point ses laines;
Si, *recueillie au sein des régions lointaines*,
Nulle essence jamais n'empoisonna son goût,
La terre de ses biens *l'environne par-tout.*
Par-tout dans sa *profonde et vaste* solitude
Il goûte un plein repos, *libre d'inquiétude*,
Respire la fraîcheur des vallons de Tempé,
Et *jamais il ne fut* ni trompeur ni trompé.

Infidélités pour infidélités, les plus belles sont préférables; et nous doutons que le style de M. Raux fasse jamais absoudre les siennes. Les vers suivans de M. Doigny ne peuvent être considérés que comme une imitation :

Ah! de votre bonheur connoissez tous les charmes,
Trop heureux laboureurs, qui, loin du bruit des armes,
D'une terre féconde et juste dans ses dons
Voyez naître pour vous de faciles moissons!
Dans un vaste palais une foule importune
N'accourt point à grands flots flatter votre fortune,
Admirer vos tapis, vos marbres précieux;
L'or de vos vêtemens n'éblouit point les yeux;
Vous ne corrompez point l'eau pure des fontaines,
Et la pourpre de Tyr ne rougit point vos laines:
Mais vous avez des jours qui coulent dans la paix,
Riches de tous les biens qui ne trompent jamais;
Mais vous avez des bois, d'immenses pâturages,
De frais et clairs ruisseaux, de fortunés ombrages, etc.

M. Cournand n'est guère plus poëte que M. Raux :

Heureux cultivateurs! ô mortels fortunés,
S'ils savoient de quels biens il sont environnés!
Loin des partis armés, une terre fertile
Leur offre de ses fruits l'abondance facile.
Ils n'ont point, il est vrai, ces palais fastueux,
Dont la porte vomit les flots tumultueux
De cliens *empressés sous de riches portiques;*
Point d'habits tissus d'or, ni de vases antiques :
Rien n'attire chez eux les avides regards;
Ils n'ont ni les parfums, ni le luxe des arts,
Mais les biens variés d'une vie innocente,
Une richesse pure et toujours renaissante;

La fraîcheur de Tempé, le tranquille repos,
La chasse dans leurs bois ; dans les prés leurs troupeaux ;
Sous l'arbre un doux sommeil. Les grottes, les fontaines,
De beaux lacs, tout leur rit dans leurs heureux domaines.

. . . .

. . . .

Que m'importe la gloire ? ô champs délicieux,
Où vole ma pensée, où s'égarent mes yeux !
Rives du Sperchius ! Taygète, heureux théâtre
Qu'anime de ses jeux la bacchante folâtre !
Quel espoir enchanteur brille à mes sens émus !
Je respire le frais des vallons de l'Hémus ;
Un dieu m'a transporté dans ces beaux paysages ;
Cachons-nous tout entier sous leurs riches ombrages.

Tous ces imitateurs, comme on le voit, sont bien inférieurs à M. Delille, qu'ils ont cru faire oublier. Nous sommes étonnés que Malfilâtre ait passé sous silence ce passage des Bergeries de Racan, qui rappelle tout à la fois Virgile et Horace. C'est une omission que nous devions réparer :

O bien heureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses desirs !
Il laboure le champ que labouroit son père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés ;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il desire,
Son fertile domaine est son petit empire;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau,
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau.
. . . .
Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors;
Et ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.
Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur, auteurs de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux:
Et voit en un clein d'œil, par un contraire échange,
L'un déchiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre à même temps élevé dans les cieux.
S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Nous devons citer encore ces vers de Chaulieu, dont les derniers sont moins une imitation qu'une traduction de Virgile:

Heureux qui, se livrant à la philosophie,
A trouvé dans son sein un asile assuré
Contre ces préjugés dont l'esprit enivré,
De sa propre raison lui-même se défie,
Et, sortant des erreurs où le peuple est livré,

Démêle, autant qu'il peut, les principes des choses;
Connoît les nœuds secrets des effets et des causes;
Regarde avec mépris et la Parque et Caron,
Et foule aux pieds le bruit de l'avare Achéron!

On a publié tout récemment, et attribué à un littérateur distingué par ses rares talens, autant que par ses hautes dignités, une traduction de l'*Éloge des Mœurs champêtres*. Comme il a en quelque sorte désavoué cette pièce, ou que du moins il a donné à entendre que c'étoit un essai de sa première jeunesse, il ne nous appartient pas de faire violence à sa modestie en la reproduisant ici sous son nom. Nous avons cru pourtant qu'elle ne seroit pas un des moindres ornemens de cet ouvrage :

Heureux le laboureur s'il connoît ses richesses!
Voyez comme la terre, en ses justes largesses,
Loin du bruit des combats, lui verse à tout moment
De son sein libéral un facile aliment.
Si, dans de longs parvis que les arts enrichissent,
Les cliens, dont les flots sans relâche grossissent,
Ne vont point au matin saluer sa faveur;
Si de hauts lambris d'or, tout pleins de sa grandeur,
N'étalent point aux yeux errans dans leur enceinte
Les tapis de la Perse et l'airain de Corinthe;
Si la laine à Sidon n'est point teinte à grands frais;
Si, pour flatter son goût, il ne mêle jamais
La canelle odorante aux flots purs de l'olive,
Du moins, riche des biens qu'en ses champs il cultive,
Sa vie a des plaisirs qui ne l'ont pas trompé :
L'innocence, la paix, les grottes de Tempé,
De limpides viviers, quelque forêt prochaine,
Le facile sommeil qu'il trouve au pied d'un chêne,
Et le bœuf mugissant, et les bois et les prés,
Ici, comme les dieux, les pères sont sacrés;

La frugale jeunesse aux travaux est instruite :
C'est dans les champs qu'Astrée, au moment de sa fuite,
Prête à revoir les cieux, fit son dernier séjour.
O charme de ma vie, et mon premier amour!
Muses, à tous les biens c'est vous que je préfère.
Révélez-moi d'abord quelle force étrangère
Soulève l'Océan, le rabaisse à grand bruit,
Ébranle au loin la terre, ou cache dans la nuit
Et la lune en travail et le soleil livide;
Comment ces globes d'or se meuvent dans le vide;
Pourquoi des promptes nuits l'été borne le cours,
Et pourquoi de l'hiver les soleils sont si courts?
Mais si mon sang trop froid à de tels vœux s'oppose,
Ah! qu'au fond des forêts sans gloire je repose!
Je n'aimerai que vous, vallons, grottes, ruisseaux!
Taygète, oh! porte-moi sur ces riants coteaux
Où les vierges de Sparte, à grand bruit rassemblées,
Le thyrse dans les mains, dansent échevelées!
Puissé-je, ô Sperchius, fouler tes bords fleuris!
Sombre Hémus, ouvre-moi tes verdoyans abris!
Oh! qu'en tes frais vallons, qu'en tes bois je m'arrête,
Et qu'un ombrage épais protège au loin ma tête!
Heureux qui, pénétrant les lois de l'univers,
Foule à ses pieds le sort, la peur et les enfers,
Et Cerbère, et le bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui dans les bois s'égare,
Suit, adore les dieux protecteurs du berger,
Pan, et le vieux Sylvain, et le Faune léger,
Et leurs aimables sœurs, les Dryades champêtres!
Ni le choc des états prêts à changer de maîtres,
Ni l'orgueil des faisceaux, ni l'homicide fer,
Ni le Dace accouru des rives de l'Ister,
Ni les frères armés par l'implacable envie,
Ni la chûte des rois, n'ont altéré sa vie.
L'aspect de l'indigent n'attriste point ses yeux,

Et des trésors du riche il n'est point envieux.
Il cueille en paix les fruits que son terrain lui donne,
Ou que l'arbre, en été, de lui-même abandonne.
Il ignore nos lois, les comices, nos mœurs,
Et le vaste forum plein de folles clameurs.
D'autres fendent les mers d'abymes parsemées,
Pénètrent dans les cours, volent dans les armées.
Ici, le fer en main, le vainqueur furieux,
Du foyer des vaincus exilant tous les dieux,
Renverse les cités pour boire dans l'opale,
Et fouler dans son lit la pourpre orientale.
L'avare aime à couver son trésor enfoui;
Des palmes de la scène un autre est ébloui;
Et celui-ci, du peuple implorant les suffrages,
Ose de la tribune affronter les orages.
Le frère immole un frère, et, loin de son berceau,
Sous un autre soleil, va chercher un tombeau.
Le laboureur, suivant sa tâche fortunée,
Fend le sein de la terre, et nourrit chaque année
L'État, les jeunes fils que forment ses leçons,
Et le bœuf qui mérite une part des moissons.
Les mois, en ramenant ses trésors et ses peines,
Fécondent son verger, son étable, ses plaines.
Nul repos, jusqu'aux jours où ses grains rassemblés
Font gémir sous leur poids ses greniers accablés.
L'été fuit : son pressoir, dans les jours de l'automne,
Distille en gouttes d'or l'huile de Sicyone.
Ses bois chargent sa main de leurs fruits variés;
Le gland a réjoui ses porcs rassasiés;
Et sur la roche enfin, de pampres embellie,
La chaleur du soleil cuit la grappe amollie.
Cependant de ses fils il voit le doux essaim
Se suspendre à sa bouche, à ses bras, à son sein.
La paix et la pudeur gardent son chaste asile;
D'intarissables flots son lait blanchit l'argile;

La génisse l'apporte, et ses chevreaux heureux,
En opposant leurs dards, déjà luttent entre eux.
Lui-même, avec les siens, suivant les mœurs antiques,
Autour du feu, sur l'herbe, en des fêtes rustiques,
Boit, et t'offre, ô Bacchus! en chantant tes faveurs,
La coupe aux bords rougis et couronnés de fleurs.
A la lutte invités ses pasteurs se saisissent;
Dans ces rustiques jeux leur corps nus s'endurcissent;
Et, courbé sous leurs mains, l'arc, en des jeux plus doux,
Doit atteindre l'ormeau qu'il désigne à leurs coups.
Tels vivoient, en guidant le soc héréditaire,
Les vieux Sabins, le Volsque, et Rémus et son frère;
Et, du monde soumis étonnant les regards,
Rome ainsi renferma sept monts dans ses remparts.

On remarque dans ce morceau un tour libre, varié, soutenu, un rythme cadencé et musical, une expression toujours poétique; enfin la précision, l'effet de couleur et le charme que l'on admire dans l'original.

Léonard, dans ses Poésies, a imité tout à la fois *Virgile*, Horace et Thompson; ses vers méritent d'être rapportés:

O plaisirs purs, quand on sait les connoître!
Heureux qui vit sous son toit ignoré,
De ses amis doucement entouré,
Dans l'abondance et le repos champêtre!
Que sont pour lui ces palais somptueux
Dont le portique, à flots tumultueux,
Chaque matin vomit la foule obscure
Des vils flatteurs voués à l'imposture,
Trompeurs des grands, souvent trompés par eux?
Que lui fait l'or des habits fastueux
Et tout l'éclat d'une vaine parure?
Content de peu, dans sa frugalité,

A-t-il besoin que les mers et la terre
De ses banquets servent l'avidité,
Et qu'un vin rare écume dans son verre ?
Eh ! n'a-t-il pas, au gré de ses desirs,
Tous les trésors d'une riche campagne ?
Des fleurs, des fruits, ses livres, sa compagne,
Et son asile et d'innocens plaisirs ?
S'il est privé de ces molles délices
Qui du vieil âge enfantent les supplices,
Dans ses déserts il est bien plus heureux :
Tantôt il coupe une branche inutile,
Et prête à l'arbre un rameau fructueux,
Ou sur le front d'un ormeau vigoureux
Il fait monter une vigne docile;
Tantôt il presse un miel délicieux,
Tond ses brebis, et de leur sein fertile
Exprime un lait destiné pour les dieux.
Ah ! c'est pour lui que la fortune est sûre !
Loin des revers et de l'espoir trompeur,
Loin des regrets, il est riche en bonheur
Autant qu'il l'est des biens de la nature.
Souvent il lit sous des ombrages verds
Ce qu'ont écrit les Muses immortelles,
Ou sur son luth il cadence comme elles
Un chant sacré, digne de leurs concerts.
Comme il éprouve une touchante ivresse
Quand ses enfans s'élancent dans son sein,
Jaloux d'avoir sa première caresse;
Lorsqu'un ami partage son festin,
Et qu'une épouse, étalant sa richesse,
Lui sert des mets nés dans le champ voisin !

C'est là jouir de ce temps qui s'envole!
Quel heureux sort! quel doux emploi des jours !
D'autres que lui, tristes jouets des cours,

De la grandeur encenseront l'idole;
D'autres fuiront de leurs paisibles toits
Pour sillonner un élément perfide,
Ou grossiront la cohorte homicide
Qui vend son sang aux querelles des rois.
Le bruit du monde agité par l'orage,
Les passions, les brigues, les combats,
L'ébranlement, la chûte des états,
Ne troublent point les beaux lieux où le sage
Voit la nature, et la suit, pas à pas,
De fleur en fleur, de feuillage en feuillage.
Les arts divins amusent ses loisirs;
De l'héroïsme il sent aussi la flamme;
La vérité vient éclairer son ame,
Et l'amitié prend soin de ses plaisirs.

Nous terminerons toutes ces citations par quelques vers d'un poëme nouveau de M. Chénédollé, intitulé *le Génie de l'Homme*, et qui nous offrent une imitation de Virgile :

. . . .

C'est aux champs seuls qu'en paix on vit avec soi-même,
Là qu'on peut sans remords goûter tout ce qu'on aime,
Le charme des moissons et des prés refleuris,
Et des hautes forêts les verdoyans abris,
Et les troupeaux au loin mugissant dans les plaines,
Et le sommeil trouvé sous l'ombrage des chênes.

LES GÉORGIQUES.

LIVRE III.

DES TROUPEAUX.

SOMMAIRE.

Ce livre contient quatre parties principales. L'auteur y traite, I. Des grands Troupeaux. II. Des petits Troupeaux. III. Des Chiens. IV. De tout ce qui est nuisible aux troupeaux ; des Serpens, de la Gale, de la Fièvre et de la Peste. La description de cette dernière maladie sert d'épilogue, et c'est un des plus beaux endroits de Virgile. Tout ce livre d'ailleurs est semé d'épisodes agréables, et rempli de la plus charmante poésie.

Je vais aussi vous chanter, illustre Palès (1), et vous, célèbre berger d'Amphryse (2). Vous serez l'objet de mes chants, belles forêts, aimables fleuves du Lycée.

Tous les autres sujets de poésie sont épuisés. Qui ne connoît pas le cruel Eurysthée (3) et l'impitoyable Busiris (4)? Qui n'a pas chanté le malheur du jeune Hylas, la naissance des enfans de Latone dans l'île de Délos, Hyppodamie (5), l'adresse de Pélops à conduire un char, et son

épaule d'ivoire? Je veux aussi prendre l'essor loin de la terre, par des routes nouvelles, et faire voler mon nom à l'immortalité (6). Si le ciel prolonge mes jours, je serai le premier qui conduirai dans ma patrie les nymphes de l'Hélicon : ô Mantoue! je serai le premier qui porterai dans tes murs les palmes de l'Idumée. Je bâtirai un temple de marbre dans tes vertes prairies, sur les bords du Mincio qui serpente lentement en couvrant ses rives de roseaux humides. On verra au milieu de ce temple la statue de César, qui en sera le dieu.

Je paroîtrai moi-même en triomphateur, et, revêtu d'une robe brillante de pourpre, je ferai voler sur les bords d'un fleuve, en l'honneur de César, cent chars traînés par quatre chevaux de front. Toute la Grèce quittera les bords de l'Alphée et la forêt de Némée pour venir disputer dans mes jeux les prix de la course et du ceste. C'est moi qui les donnerai, le front paré d'une couronne d'olivier.

Déjà je conduis en pompe les vainqueurs vers le temple; déjà je vois immoler les victimes : je vois les décorations du théâtre changer tout à coup (7), ou les captifs Bretons lever la toile, qui représente leurs défaites et leur honte. Sur les portes du temple sera sculpté en or, en ivoire, le triomphe du second Romulus (8) sur les Gangarides (9), les flots du Nil écumans sous les flottes nombreuses : on verra les colonnes composées de l'airain des proues égyptiennes. J'ajouterai les

villes d'Asie conquises, l'Arménien repoussé, le Parthe se confiant en vain dans sa fuite trompeuse et dans son adresse à lancer derrière lui des flèches, les dépouilles enlevées à des ennemis différens sur les rivages d'Épire et d'Afrique. Sur un marbre animé paroîtront les enfans d'Assaracus, issu du sang de Jupiter, Tros, père d'Assaracus et d'Ilus, et Apollon dont les mains bâtirent la ville de Troye. La triste Envie craindra les Euménides et le Cocyte redoutable, les serpens tortueux d'Ixion, dont les replis l'attachent à sa roue éternelle, et le rocher de Sisyphe.

En attendant, chantons les forêts et les demeures des Dryades que personne avant moi n'a célébrées. C'est par votre ordre, ô Mécène! que j'entreprends cet ouvrage pénible; sans vous, mon esprit ne forme aucun projet élevé. Triomphons d'une lâche paresse. Le mont Cithéron (10), les clameurs des chiens du Taygète, et l'écho des bois d'Épidaure, nous appellent. Mais un temps viendra où je chanterai les combats de César, et son auguste nom consacré dans mes vers vivra autant de siècles qu'il s'en est écoulé depuis le vieux Tithon jusqu'à lui. (11)

Soit que vous soyez jaloux d'élever des chevaux pour les courses olympiques, ou des taureaux pour le labourage, choisissez les mères avec soin.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Bœufs et des Chevaux.

I. De la meilleure forme d'une vache et d'un cheval.

Je veux, dans la génisse (12), un regard qui menace,
Tête et cou renforcés, fanons larges et mous,
Dont les plis ondoyans tombent jusqu'aux genoux;
Le corps long, le pied grand, et des cornes pointues
Couvrant de leur retour deux oreilles velues.
J'aime aussi sur la peau des taches de blancheur,
Des écarts sous le joug, un front plein de fureur,
Le mufle de taureau, la tête droite, altière,
Et la queue à longs poils traînant dans la poussière. (*)

Virgile enseigne à quel âge les vaches commencent et cessent de porter, et quels soins on doit employer pour multiplier sans cesse les troupeaux de bœufs. Il exige la même attention pour les chevaux destinés à perpétuer leur espèce.

Pour l'amour et l'hymen (13) la génisse a son temps:
Aux travaux de Lucine elle est propre à quatre ans;
Mais stérile après dix, son corps languit sans force;
Jeune, que des plaisirs elle éprouve l'amorce.

(*) Le Franc de Pompignan.

Donnez-lui le premier de robustes taureaux,
Dont la flamme féconde augmente vos troupeaux.
Les beaux jours passent vîte, et les maux, la vieillesse,
Suivent avec la mort les pas de la jeunesse.
Que tout foible animal soit d'abord rejeté.
Un troupeau, tous les ans, perd en nombre, en beauté.
Que de nouveaux secours souvent le rétablissent;
Dans le choix des coursiers mêmes soins réussissent.
Marquez dès leur naissance, et soignez chaque jour
Ceux que vous destinez aux emplois de l'amour.
Des gris et des bai-bruns nous recherchons l'espèce;
Le blanc, l'alézan clair déplaît par sa mollesse.
Un coursier généreux, dès ses plus jeunes ans,
D'un pas souple et hardi traversera les champs;
Nul chemin ne l'étonne, il marche sans ombrage,
Franchit des ponts tremblans, passe un fleuve à la nage.
Tête mince, col droit, le ventre peu fourni,
Le poitrail musculeux, le dos court, mais uni.
Toujours ardent, s'il dort, un bruit d'armes l'éveille;
Il s'agite, il s'émeut, hennit, dresse l'oreille,
Exhale un air épais de ses naseaux fumans;
L'épine du dos plie et suit ses mouvemens:
Ses crins flottent épars, et la terre froissée
Sous ses pieds retentit, est au loin dispersée.
Tels furent les coursiers du frère de Castor,
Ceux du dieu de la Thrace et du vainqueur d'Hector:
Tel se montra Saturne aux yeux jaloux de Rhée,
Quand, surpris dans les bras d'une amante adorée,
Du plus noble animal il prit soudain les traits,
Et de hennissemens effraya les forêts. (*)

(*) Le Franc de Pompignan.

II. La vieillesse du cheval n'a rien qui le déshonore. Prenez soin de lui à cet âge, et le renfermez dans l'écurie; il n'est plus propre au travail ni aux exercices de Vénus. Ceux dont vous voulez avoir de la race doivent être jeunes. Examinez leur origine et leurs qualités, s'ils ambitionnent l'honneur de vaincre, ou s'ils sont honteux d'être vaincus.

Quand le coursier enfin succombe à la vieillesse, (14)
De ses jours expirans ménagez la foiblesse;
Qu'il reste sous nos toits, et qu'il ne tente plus
Dans les jeux de l'amour des efforts superflus :
C'est un feu sans chaleur. Sachez donc le courage,
La race du coursier, ses qualités, son âge;
Si l'honneur le soutient, si la honte l'abat;
De deux jeunes rivaux regardez le combat;
Sur leurs chars de la lice ils parcourent l'espace :
Déjà l'espoir, la crainte, et la fougue et l'audace,
A l'œil qui suit leurs pas les a tous dérobés;
Armés d'un fouet bruyant, sur les rênes courbés,
Ils s'alongent tantôt vers ceux qui les devancent,
Et tantôt dans les airs vous diriez qu'ils s'élancent.
L'essieu brûle; la poudre étouffe les coursiers;
Les derniers, de leur souffle humectent les premiers;
Tous sont couverts d'écume et d'une vapeur noire :
Telle est l'ardeur de vaincre, et l'amour de la gloire. (*)

Érichton attela le premier quatre chevaux de

(*) Le Franc de Pompignan.

front aux chars dont il fut l'inventeur, et vola le premier dans la carrière, porté sur des roues rapides. Les Lapithes asservirent le cheval au frein, et trouvèrent l'art de l'équitation; ils apprirent au cavalier armé à insulter la terre dans sa marche, à dompter un coursier superbe, qui replie ses jambes souples et rassemble ses pas avec grace. Ces deux exercices sont également nobles et pénibles; tous deux demandent des chevaux jeunes, fiers et agiles. Rejetez ceux qui n'ont pas ces qualités nécessaires, quand ils seroient d'Épire ou de Mycènes, ou descendus de celui que Neptune fit sortir de la terre; quand ils auroient même triomphé plus d'une fois dans les jeux olympiques.

Le poëte parle ensuite de la manière d'élever et de nourrir les étalons, des exercices qui leur sont propres, des précautions qu'il faut employer à l'égard des cavales qui leur sont destinées. Tout cela peut également s'appliquer aux taureaux et aux vaches.

III. Quand les mères sont pleines, toute l'attention doit se tourner de leur côté; les pères ne réclament plus nos soins.

Il faut soustraire au joug (15) leurs compagnes fécondes;
Les empêcher d'errer, de traverser les ondes,
De franchir des sentiers, de bondir dans les champs.
Menez-les dans des bois, sur des gazons naissans,

Ou sur des bords garnis d'une mousse légère,
Qu'à l'ombre des rochers baigne une eau toujours
claire. (*)

Sur les bords du Silare et dans les bois du mont Alburne est un insecte que les Romains nomment *asilus*, et les Grecs *oestron.* (le taon.)

Les troupeaux (16) qu'il poursuit rugissent de fureur ;
Les rives du Tanagre en frémissent d'horreur.
C'est par lui que Junon, sur sa triste rivale
Exerça si long-temps sa vengeance fatale.
Mais la génisse pleine évitera ses coups,
Quand le soleil paroît ou qu'il fuit loin de nous. (**)

IV. Des veaux et des poulains.

Lorsque les vaches ont mis bas, vous devez à leur fruit tous vos soins. Imprimez sur eux des marques avec un fer brûlant, soit pour reconnoître leur race, soit pour distinguer ceux qui doivent un jour repeupler le troupeau, ceux qui sont destinés aux sacrifices ou au labourage. Tous, excepté ces derniers, peuvent errer librement dans les prairies; mais pour les jeunes taureaux réservés à l'agriculture, il faut les exercer dès leurs premières années, et les accoutumer d'avance à l'esclavage. Que leur cou soit chargé d'abord de cercles d'osier, etc. L'auteur enseigne

(*) Le Franc de Pompignan.
(**) *Idem.*

le moyen de les dompter par degrés, et la manière de les nourrir. Gardez-vous, ajoute-t-il, de traire les vaches qui ont des veaux à nourrir, comme le faisoient imprudemment nos ancêtres!

Les chevaux que vous élevez pour les combats ou pour les jeux olympiques doivent être accoutumés de bonne heure à l'appareil de la guerre.

Accoutumez l'oreille et l'œil de vos coursiers (17)
Au tumulte effrayant des spectacles guerriers,
Au son de la trompette, au choc bruyant des armes;
Des applaudissemens qu'ils ressentent les charmes,
Et qu'à la voix du maître, émus d'un doux transport,
Sous la main qui les flatte ils tressaillent d'abord.
Que d'un cheval sevré le frein dompte la bouche,
Il est tremblant encor, quoique jeune et farouche;
Mais quand il touche presque au quatrième été,
N'épargnez plus sa force et son agilité;
Formez ses pas divers; qu'il tourne et caracole,
Courbe son corps léger, prenne l'essor et vole,
Et qu'à peine des pieds, appuyé sur les champs,
Sa tête fende l'air plus vîte que les vents.
Tel l'aquilon parti des monts hyperborées,
S'élance en mugissant de ses froides contrées,
Disperse les vapeurs, ébranle les forêts;
Les épis hérissés flottent sur les guérets;
Des mers contre leur rive il excite la guerre,
Et d'un rapide vol parcourt l'onde et la terre. (*)

(*) Le Franc de Pompignan.

Vous le verrez bientôt triompher dans les courses olympiques, ou se signaler dans les combats, attelé à un char belgique. Craignez de le nourrir trop avant de l'avoir dressé; autrement il seroit indomptable, et n'obéiroit ni au fouet, ni à la main du conducteur.

Mais il n'est point de meilleur moyen de conserver la vigueur des taureaux et des chevaux, dans leur jeunesse, que de retenir leur fougueuse ardeur pour les plaisirs de Vénus. Il faut reléguer les taureaux dans des pâturages éloignés, au-delà d'une montagne ou d'un vaste fleuve, ou les tenir enfermés dans les étables. La vue de la femelle mine et diminue insensiblement leurs forces, et leur fait oublier l'herbe et la fraîcheur des bois.

La femelle souvent (18), par ses tendres appas,
Engage deux rivaux dans de cruels combats.
Dans le bois cependant elle paît sans alarmes;
Tous deux brûlans d'amour se disputent ses charmes.
Furieux, l'un de l'autre ils déchirent le flanc;
Leur corps percé de coups est inondé de sang.
Le prix de la conquête augmente leur courage,
Et le ciel retentit des efforts de leur rage.
Ils ne sauroient ensemble habiter désormais.
Le vaincu porte ailleurs sa honte et ses regrets;
Il contemple de loin, d'un œil plein de tristesse,
Les lieux où son rival possède sa maîtresse.
Errant, blessé, confus, et détestant le jour,
Il mugit de douleur, de colère et d'amour.

Toutefois il médite une horrible vengeance;
Dans l'infortune même un cœur vit d'espérance.
Dormant sur les rochers, nourri d'herbage amer,
Il attaque des troncs, bat du pied, frappe l'air;
Sous ses coups redoublés écarte la poussière,
Et prépare au combat sa corne meurtrière.
Mais c'en est fait, il part, il court avec ardeur
Dans les bras de l'amour surprendre son vainqueur.
C'est ainsi que ce flot, encor loin de la plage,
Par d'autres flots grossi tombe sur le rivage;
L'onde crève, et, du sein de ces gouffres ouverts,
Vomit un sable noir qui rentre dans les mers.

Tel est donc de l'amour le prestige invincible;
Hommes, dieux, animaux, tous ont un cœur sensible;
Tous brûlent, en aimant, d'une égale fureur.
La lionne, qu'embrase une amoureuse ardeur,
Signale ses desirs au milieu du carnage;
Le tigre est plus cruel; l'ours fait plus de ravage.
Qu'alors le voyageur, à qui ses jours sont chers,
De l'affreuse Lybie évite les déserts.
Voyez-vous du coursier le tremblement extrême,
Quand l'air dans ses naseaux porte l'odeur qu'il aime?
Il vole où le plaisir l'appela tant de fois;
Il ne craint ni les coups, ni le frein, ni la voix,
Ni des rocs escarpés les effroyables cimes,
Ni le bruit des torrens, ni l'aspect des abîmes.
Ici le sanglier roule des feux ardens;
Il exerce son corps, il aiguise ses dents.
Je vois un jeune amant, ô tendresse insensée!
Traverser à la nage une mer courroucée.
Sa mère en vain l'appelle, en vain son triste sort
De son amante en pleurs lui présage la mort;

En vain Jupiter tonne, il affronte l'orage,
Fend les flots, suit l'Amour, l'implore et fait naufrage. (*)

Solin, Columelle, Varron, en cela très-mauvais physiciens, prétendent que les cavales de Lusitanie (c'est-à-dire, de Portugal) sont fécondées par le vent d'Occident (19). Virgile, après Aristote, assure que de cette fécondation il ne se forme pas un véritable *fœtus*, mais seulement une liqueur qui découle de l'*inguen*. Les Marâtres la recueillent, et s'en servent avec certaines cérémonies lorsqu'elles veulent composer quelque philtre ou quelque breuvage magique. Cette liqueur se nomme *hyppomanes*, qui signifie en grec *fureur de cheval*. Lorsque les cavales ont respiré le souffle du zéphyr, elles courent sur les rochers, descendent dans les vallons, sans qu'on puisse arrêter leur fougue, et jamais elles ne se tournent vers l'Orient, mais vers le Nord ou le Midi, ou vers le *Caurus*, qui souffle entre l'Occident et le Septentrion.

SECONDE PARTIE.

Des petits Troupeaux.

L'auteur traite :

I. Des soins qu'exigent dans l'hiver les brebis et les chèvres.

(*) Le Franc de Pompignan.

II. Des soins que l'un et l'autre troupeau demandent, dans l'été, le midi et le soir.

III. De la laine.

IV. Du laitage.

Reprenons ces articles.

I. Retenez les brebis et les chèvres enfermées l'hiver. Étendez sous les brebis de la paille et de la fougère, de peur que le froid ne leur cause différentes maladies. Que l'étable des chèvres soit à couvert du vent du Nord, et exposée au Midi. Donnez-leur de l'eau fraîche, des branches qu'elles broutent dans l'étable, et des feuilles d'arboisier. Ces animaux sont faciles à nourrir : dans les beaux jours ils broutent les buissons et les ronces sur les rochers. Ayez soin, durant l'hiver, de les garantir de la froidure. Les chèvres méritent toute votre attention. Il est vrai qu'elles ne fournissent pas ces toisons fines que la pourpre de Tyr rend encore plus précieuses; mais elles sont plus fécondes que les brebis, et donnent du lait en abondance. Leur poil et la barbe des boucs servent à faire des habits pour les soldats et les pauvres matelots.

II. Au retour du printemps, faites sortir de l'étable et de la bergerie les brebis et les chèvres. Conduisez-les dans les prairies, au lever de l'étoile de Vénus : quand la chaleur se fait sentir, menez-les à l'eau des puits, ou abreuvez-les aux rigoles de bois pratiquées dans les prés. Mais quand les feux du Midi dévorent les troupeaux, que les

vôtres se retirent dans les sombres vallons et dans ces bois ténébreux où les chênes répandent une ombre sacrée (20). Donnez-leur de l'eau, et faites-les paître encore au coucher du soleil, lorsque la lune rafraîchit les bois par une humidité bienfaisante, que les rivages de la mer retentissent des chants de l'alcyon, et les buissons des accens du rossignol.

Les pasteurs de la Lybie, toujours errans dans les déserts immenses, avec leurs tentes, laissent souvent leurs troupeaux hors de l'étable jour et nuit pendant des mois entiers. Ils se promènent sans cesse dans ces arides pays, et transportent leurs pavillons d'un lieu à un autre, chargés de leurs provisions, de leurs carquois, de leurs armes, et suivis de leur chien fidèle. Ainsi le soldat romain, couvert de ses armes, fait en peu de temps de longues marches, malgré le poids énorme dont il est accablé, et surprend l'ennemi qui ne l'attendoit pas sitôt.

Mais si vous parcourez le marais Méotide (21),
La mer, qui du Danube engloutit l'eau rapide,
Les tristes régions d'où le Rhodope sort,
Et forme un long détour qui se perd dans le Nord;
Vous verrez le pasteur pendant l'année entière
Renfermer ses troupeaux au fond de sa chaumière.
Les arbres sans feuillage, et les champs sans moissons
Languissent sous la neige et le poids des glaçons;
L'hiver sans cesse y règne, et la terre éplorée
S'y voit toujours en butte au souffle de Borée.

Jamais le dieu du jour n'y pénètre les airs,
Soit que son char doré quitte le sein des mers,
Soit que ses derniers feux percent les eaux profondes;
Des fleuves tout à coup l'hiver glace les ondes;
Leur dos soutient l'essieu dans ces chemins nouveaux,
Et le char pesant roule où voguoient les vaisseaux.
L'airain saute en éclat, les vêtemens se gèlent;
Le fer coupe le vin que les tonneaux recèlent;
L'eau des bourbiers se prend, et souvent des mortels
Le poil aussi se glace en ces climats cruels.
Chaque jour cependant des flots de neige tombent;
Les champs en sont couverts, les taureaux y succombent;
Les cerfs au même lieu, par le froid rassemblés,
Sous un poids rigoureux gémissent accablés.
De leur bois seulement les bouts pointus paroissent;
Sans toiles et sans arc, sans limiers qui les pressent,
Par le glaive frappés ils expirent soudain
Sous le fardeau glacé qu'ils soulevoient en vain.
Leurs sauvages vainqueurs jettent des cris de joie,
Et dans leurs souterrains vont dévorer leur proie.

C'est là que ces humains avec sécurité
Jouissent d'une longue et morne oisiveté.
Près des brasiers fumans que sans cesse ils allument,
Où des chênes entiers, des ormeaux se consument,
Ils s'enivrent la nuit dans le jeu, les festins,
De bouillantes liqueurs plus fortes que nos vins;
Et, revêtus des peaux dont ils font leurs trophées,
Bravent pendant le jour le vent des monts Riphées(*).

(*) Le Franc de Pompignan.

III. Ceux qui sont jaloux d'avoir de belles laines doivent conduire leurs brebis loin des ronces et des buissons ou des pâturages trop gras. Quoique la toison du bélier soit blanche et pure, ne le choisissez pas s'il a la langue noire; craignez que les agneaux qui naîtroient de lui ne fussent marqués de cette couleur. O Diane! ce fut sous la forme d'un bélier, chargé d'une toison fine et brillante, que le dieu d'Arcadie vous séduisit autrefois, et que vous comblâtes ses desirs dans un bois solitaire.

IV. Il s'agit dans cet article de ce qui peut rendre le lait meilleur et plus abondant, de la manière de sevrer les chevreaux, du temps de faire cailler le lait qu'on veut vendre.

TROISIÈME PARTIE.

Des Chiens qui gardent les Troupeaux.

Nourrissez-les d'une pâte faite avec du petit lait; vous ne craindrez avec ces gardiens attentifs du troupeau, ni les loups, ni les voleurs, ni les brigands d'Ibérie. Avec eux vous poursuivrez les ânes sauvages, les lièvres et les daims : vous relancerez dans sa bauge le sanglier, ou vos cris feront courir dans les toiles les cerfs effrayés.

QUATRIÈME PARTIE.

De tout ce qui est nuisible aux Troupeaux.

I. Chassez les serpens avec des pierres et des bâtons; éloignez-les en brûlant dans vos étables du cèdre et du galbanum. C'est ainsi que vous préserverez vos troupeaux du venin de la vipère et de la couleuvre, qui se cachent souvent sous la crèche pour fuir la lumière importune.

Dans les bois de la Calabre on trouve un serpent redoutable. Son ventre, long et semé de grandes taches, rampe dans la poussière; il dresse fièrement sa tête, et fait luire les écailles dont tout son corps est revêtu. Au commencement du printemps, lorsque les pluies enflent les eaux et font déborder les rivières, il habite les marais, et rassasie sa faim dévorante de poissons et de grenouilles : mais quand les étangs sont desséchés et que l'ardeur du soleil ouvre les veines de la terre, il s'élance dans les campagnes arides : la chaleur allume sa soif et sa furie; il roule des yeux étincelans et terribles. Me préservent les dieux de m'abandonner aux douceurs du sommeil dans une vaste plaine ou à l'ombre d'un bois, lorsque ce furieux animal vient de dépouiller sa vieillesse et sa peau, lorsqu'il fait reluire au soleil son écaille renouvelée; et que sa langue déployée darde ses trois pointes menaçantes.

II. Les maladies de ces troupeaux sont : la gale, la fièvre et la peste. Les causes de la première sont : la pluie, le froid, la sueur qu'on n'a pas eu soin de laver, les blessures que leur font les ronces et les épines. Baignez vos brebis, précipitez le bélier dans un ruisseau, et qu'il nage en suivant le cours des eaux ; ou tondez vos troupeaux, et les frottez d'un onguent composé de lie d'huile d'olive, de litharge, de soufre vif, de poix et de cire grasse : joignez-y du suc d'oignons de mer, de l'ellébore et du bitume noir. Le remède le plus sûr est de faire une incision à la blessure. La fièvre s'allume dans les veines de l'animal lorsque sa maladie a été négligée, elle le brûle et le dévore : pour l'éteindre, il faut piquer son pied et faire jaillir son sang enflammé. C'est ainsi qu'en usent les Bisaltes, les farouches Gélons, qui errent sur les monts Rhodopes et les déserts des Gètes, et qui boivent le lait de leurs troupeaux mêlé avec du sang de cheval. Les signes de la peste sont faciles à connoître. Examinez celle de vos brebis qui paît seule et négligemment à l'ombre, qui se couche languissamment dans les champs, et qui suit avec peine et de loin les troupeaux que le soir chasse vers la bergerie ; faites-la mourir promptement avant que la contagion cruelle se répande et infecte toutes les autres. Les orages ne sont pas plus fréquens sur la mer que les maladies qui attaquent les animaux. Ce n'est pas un seul qui en est la victime, mais tous

en sont frappés; rien n'échappe à leurs ravages, et le malheureux berger voit périr sous ses yeux ses troupeaux entiers et ses dernières espérances.

Les Alpes (22), dont le front touche aux cieux et les brave,
Les monts de la Norique et les eaux du Timave,
Lieux qu'habitoient jadis tant de riches pasteurs,
Déserts en ce moment, vous diront leurs malheurs.
L'air d'abord altéré par une automne ardente,
De la contagion fut la source brûlante,
Corrompit l'eau, l'herbage, et saisit à la fois
Et les troupeaux des champs et les hôtes des bois.
Plus d'un genre de mort frappoit leurs corps putrides;
La soif portoit le feu dans leurs veines arides;
Leurs membres desséchés, et leurs os dépéris
Par une liqueur âcre étoient encor pourris.
Les victimes souvent, de prêtres entourées,
Par un trépas subit trompoient leurs mains sacrées;
Celles qui du couteau souffroient le coup mortel,
Ne se consumoient point par le feu de l'autel.
Indignes de paroître aux yeux des aruspices,
Leurs intestins flétris souilloient les sacrifices,
Et le ministre saint n'arrachoit de leur flanc
Que des gouttes d'une eau teinte à peine de sang.
Les taureaux expiroient sur la tendre verdure,
Ou sur la crèche même au sein de leur pâture.
Des chiens tranquilles, doux, de leur maître chéris,
D'affreux transports de rage étoient soudain surpris,
Et des accès de toux, fruit de ce mal étrange,
Étouffoient l'animal qui se plaît dans la fange.

Ce coursier si robuste, et si souvent vainqueur,
Fuit l'herbe et les ruisseaux, accablé de langueur.

Frappant du pied la terre, et l'oreille baissée,
Lentement il distille une sueur glacée.
Sa peau devient scabreuse et résiste à la main :
C'est des premiers accès le symptôme certain.
Mais lorsque des douleurs la force est plus cruelle,
Dans un cercle embrasé son œil creux étincelle ;
Il ne peut respirer, et ses gémissemens
De ses flancs convulsifs suivent les battemens.
Des gouttes d'un sang noir tombent de ses narines ;
Sa langue s'épaissit jusque dans ses racines.
Le vin, par des tuyaux dans sa gorge versé,
Calmoit d'abord le mal dont il étoit pressé ;
Mais bientôt il tomboit dans une ivresse extrême,
Et de rage en mourant se déchiroit lui-même.
Dieux ! puissent les Romains éviter ces horreurs,
Et nos seuls ennemis imiter ces fureurs !
Tout à coup le taureau, pour surcroît de disgrace,
Vomit des flots de sang dans le sillon qu'il trace ;
Il meurt. Le laboureur délie, en soupirant,
Le triste compagnon de l'animal mourant.
Au milieu des guérets le soc reste immobile.
L'émail fleuri des prés, des bois le sombre asile,
D'un ruisseau transparent l'agréable fraîcheur,
Rien ne peut des troupeaux ranimer la vigueur.
Exténués, l'œil fixe et la tête inclinée,
Ils attendent la mort qui leur est destinée.
Que leur servent, hélas ! ces travaux assidus,
A qui notre richesse et nos plaisirs sont dus ?
Et toutefois chez eux cette effroyable peste,
N'est point l'effet du luxe aux mortels si funeste.
L'onde les désaltère, et l'herbe les nourrit ;
Dans les champs la nature à leurs besoins sourit ;

A côté des bergers sur la terre ils sommeillent,
Et les soucis rongeurs jamais ne les éveillent.

Ce peuple alors voulut, pour appaiser les cieux,
Offrir des dons sacrés à la reine des dieux.
Le char étoit tout prêt, mais les taureaux manquèrent;
Des buffles inégaux au temple le traînèrent.
On vit des laboureurs, par le besoin pressés,
Achever de leurs mains les sillons commencés,
Charger du joug leur tête, et, des plaines voisines,
Conduire seuls un char au sommet des collines.
Le loup craint pour lui-même, et fait grace aux troupeaux.
Les daims mourans, les cerfs entrent dans les hameaux,
Errent parmi les chiens, et leur troupe éperdue
Ne connoît d'ennemi que le mal qui les tue.
Les monstres de la mer, comme eux épouvantés,
Ne trouvoient que des flots par la peste infectés:
Tels que ces malheureux péris dans un naufrage,
Leurs cadavres errans flottoient sur le rivage;
Les serpens expiroient sur les sables déserts,
Et les oiseaux mourans tomboient du haut des airs.

Vainement les bergers, que soutient l'espérance,
Changent de pâturage, épuisent leur science;
L'art d'Esculape même eût fait de vains efforts.
Tisiphone a quitté le noir fleuve des morts;
Les maux et la terreur ont marché devant elle;
Sa rage à tout instant frappe et se renouvelle,
Et l'écho ne répète, en ses tristes accens,
Que des troupeaux plaintifs les cris attendrissans.
Leurs corps, spectacle affreux qui charme les furies,
Palpitent dans le sang, couchés sur les prairies.

Ils couvrent la campagne, entourent les hameaux,
Et dans des creux profonds sont jetés en monceaux.
Du poison dangereux dont leur chair fut atteinte,
Ni l'onde ni le feu n'eût effacé l'empreinte.
Les toisons conservoient cette horrible vertu;
Malheur à tout mortel qu'elles auroient vêtu!
Les tissus que formoit cette dépouille impure,
Communiquoient au sang leur secrète souillure.
Des ulcères ardens et d'infectes sueurs,
De ce mal redoutable aigrissoient les douleurs;
Et d'un feu clandestin l'embrasement rapide
Consumoit des mourans le corps sec et livide. (*)

(*) Le Franc de Pompignan.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU IIIe LIVRE DES GÉORGIQUES.

(1) PALÈS, déesse qui présidoit aux pâturages.

(2) *Apollon*, appelé *Amphrysius*, du fleuve Amprhyse, en Thessalie, sur les bords duquel il garda les troupeaux d'Admète.

(3) *Euristhée*, roi de Mycènes, tyran d'Hercule.

(4) *Busiris*, roi d'Égypte, qui immoloit à Jupiter tous les étrangers qui abordoient dans ses états. Hercule lui fit éprouver le même sort.

(5) *Hyppodamie*, fille d'Œnomaüs, roi d'Élide et de Pise. Son père ayant appris de l'oracle que son gendre le feroit mourir, proposoit à ceux qui la demandoient pour épouse de disputer avec lui le prix de la course du char; à condition que, s'ils étoient vainqueurs, ils épouseroient sa fille, et qu'ils seroient mis à mort s'ils étoient vaincus. *Pélops* gagna le cocher du roi, qui mit au char de son maître un essieu si fragile, qu'il fut brisé dans sa course. Le roi se tua dans sa chûte, et Pélops épousa Hyppodamie.

(6) Lucrèce (lib. I) dit, en parlant d'Ennius :

Ennius ut noster cecinit, qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
Per gentes italas, etc.

Il dit aussi de lui-même (lib. I) :

Avia Pieridum peragro loca nullius antè
Trita solo : juvat integros accedere fontes
Atque haurire ; juvatque novos decerpere flores ,
Insignemque meo capiti petere indè coronam ,
Undè priùs nulli velarunt tempora Musæ.
Primùm quod magnis doceo de rebus , et arctis
Religionum animos nodis exsolvere porgo ;
Deindè quod obscurâ de re tam lucida pango
Carmina , Musæo contingens cuncta lepore.

Les anciens poëtes s'encensoient ainsi eux-mêmes ; nous en trouvons des exemples dans Horace et dans Ovide. Cicéron même, quoiqu'il ne fût pas poëte, se louoit sans façon, et sentoit ce qu'il valoit.

(7) Des machines triangulaires, au rapport de Vitruve, changeoient tout à coup, en tournant, les décorations de la scène. La toile, ou rideau, se levoit en se déployant, et découvroit le fond du théâtre. Des esclaves étoient employés à cet office. Sur cette toile, suivant Virgile, étoient représentées les victoires de Jules-César sur les Bretons (peuples de la Grande-Bretagne), et c'étoient des esclaves de cette nation qui la levoient.

(8) On voit assez que ce second Romulus étoit Octavius, à qui l'auteur donne ce nom par flatterie.

(9) Les Gangarides, peuples de l'Inde, les Arméniens, les Parthes et les Arabes, ne furent pas vaincus, à proprement parler, par Octavius ; mais comme ils se trouvoient dans l'armée d'Antoine, lorsque ce dernier fut

défait, Virgile en prend droit de regarder son héros comme le vainqueur de tous ces peuples.

(10) Comme l'auteur traite des bœufs, des chiens et des chevaux, il cite les lieux où se trouvoient beaucoup de ces animaux. Le mont Cithéron, en Béotie, étoit renommé pour ses bœufs et ses pourceaux. Le Taygète mont de Laconie, près de Sparte, étoit célèbre par les chasses qu'on y faisoit, et conséquemment par ses chiens. On faisoit beaucoup de cas des chevaux du pays d'Epidaure, dans l'Argie. En général, les chevaux de l'Argie étoient fort prisés. Virgile loue ceux de Mycènes, ville de la même contrée, ainsi que ceux d'Épire :

Et patriam Epirum referet fortesque Mycenas.

(11) Le poëte, dans ce passage, annonce clairement l'*Énéide.*

Je placerai ici un bel endroit de La Fontaine. On verra comment, dans son genre d'écrire, il a tiré parti de cette belle idée de Virgile ; on verra encore comment il sait mieux que Virgile passer, après cette espèce de prologue, au sujet qu'il veut traiter. On ajoutera cet exemple à ceux que j'ai déjà cités, pour faire voir à quel point il possédoit l'art des transitions.

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT.

(Fable xv du livre XII.)

A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Je vous gardois un temple dans mes vers ;
Il n'eût fini qu'avecque l'univers :

Déjà ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé;
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits :
Palais sacré de la déesse Iris.
Non celle-là qu'a Junon à ses gages;
Car Junon même et le maître des dieux
Serviroient l'autre, et seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru.
Là, tout l'olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie, agréable matière,
Mais peu féconde en ces événemens
Qui des états font les renversemens.
Au fond du temple eût été son image
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agrémens, à qui tout rend hommage;
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les trésors, quoique imparfaitement;
Car ce cœur vif et tendre infiniment,
Pour ses amis, et non point autrement,
Car cet esprit qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec graces de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même,

(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour;
Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarque;
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer;
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux vivant de compagnie
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, etc.

Addition de l'Éditeur. Une preuve certaine que Virgile, dans cette promesse, annonce son poëme de l'*Énéide*, c'est qu'il se propose de disputer le premier rang à Homère; il sera le premier des poëtes latins qui amènera de l'Hélicon les Muses dans sa patrie, qui rapportera à Mantoue des palmes cueillies dans l'Idumée, et célèbrera, par des jeux magnifiques, sa victoire sur son rival. Aucun poëte latin jusqu'à lui n'avoit travaillé dans l'épopée; il se propose donc, par une composition de ce genre, d'enlever les Muses de la Grèce, et de les amener en Italie. Ce trait seroit taxé de vanité dans un poëte vulgaire; mais dans Virgile, on ne peut voir que cette noble confiance qu'un génie supérieur a dans ses propres forces.

(12) Traduction de M. Delille :

Je veux dans la génisse une mâle rudesse,
Une oreille velue, un regard menaçant,
Des cornes dont les dards se courbent en croissant;
Que son flanc alongé sans mesure s'étende;
Vers la terre en flottant que son fanon descende;
Qu'enfin ses pieds, sa tète et son cou monstrueux,
De leur beauté difforme épouvantent les yeux.
J'aime aussi sur son corps taché par intervalles,
Et de noir et de blanc des marques inégales;
J'aime à lui voir du joug secouer le fardeau,
Par son mufle sauvage imiter le taureau,
Menacer de la corne, et, dans sa marche altière,
De sa queue à longs crins balayer la poussière. (*)

Imitation de M. Rosset :

Ses naseaux sont ouverts, ses lèvres abattues,
Le front large, l'œil noir, les oreilles velues;
Son poil est moucheté, brillant, épais et doux,
Et son fanon flottant descend sur ses genoux :
Dans sa marche on la voit lever sa tète altière;
Sa queue, en se jouant, élève la poussiére.

Il y a loin sans doute de ces vers didactiques à la description poétique qui les précède; mais combien ils sont encore au-dessus des autres traductions qui en ont été faites ! (*Note de l'Éditeur.*)

(*) Ce vers est emprunté de Segrais; c'est l'or tiré du fumier d'Ennius. (*Note de l'Éditeur.*)

(13) Traduction de M. Delille :

L'âge, soit de l'hymen, soit du travail des champs,
Après quatre ans commence, et cesse avant dix ans.
Ces jours sont précieux : dès le printemps de l'âge
Livre au taureau fougueux son amante sauvage;
Qu'elle laisse en mourant de nombreux héritiers.
Hélas! nos plus beaux jours s'envolent les premiers :
Un essaim de douleurs bientôt nous environne,
La vieillesse nous glace et la mort nous moissonne.
Préviens donc leur ravage, et que dans tes troupeaux
L'hymen forme toujours des nourrissons nouveaux.
Dans le choix des coursiers ne sois pas moins sévère.
Du troupeau dès l'enfance il faut soigner le père :
Des gris et des bais-bruns on estime le cœur;
Le blanc, l'alézan clair, languissent sans vigueur.
L'étalon généreux a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets plians se balance avec grace;
Aucun bruit ne l'émeut; le premier du troupeau
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau :
Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie;
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
Et ses nerfs tressaillir et ses veines s'enfler :
Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille;
Son épine se double et frémit sur son dos;
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots;
De ses naseaux brûlans il respire la guerre;
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.

Tel, dompté par les mains du frère de Castor,
Ce Cyllare fameux s'assujettit au mor :
Tels les chevaux d'Achille et du dieu de la Thrace
Souffloient le feu du ciel d'où descendoit leur race :

Tel Saturne, surpris dans un tendre larcin,
En superbe coursier se transforma soudain,
Et, secouant dans l'air sa crinière flottante,
De ses hennissemens effraya son amante.

Imitation de M. Rosset :

L'étalon que j'estime est jeune, vigoureux ;
Il est superbe et doux, docile et valeureux :
Son encolure est haute et sa tête hardie,
Ses flancs sont larges, pleins, sa croupe est arrondie;
Il marche fièrement, il court d'un pas léger;
Il insulte à la peur, il brave le danger.
S'il entend la trompette ou les cris de la guerre,
Il s'agite, il bondit, son pied frappe la terre;
Son fier hennissement appelle les drapeaux ;
Dans ses yeux le feu brille, il sort de ses naseaux ;
Son oreille se dresse et ses crins se hérissent ;
Sa bouche est écumante, et ses membres frémissent.

Ces vers peuvent soutenir, à quelques égards, la comparaison avec ceux de M. Delille : nous le remarquons d'autant plus volontiers, qu'il est rare de trouver dans le poëme de l'*Agriculture* un grand nombre de morceaux aussi bien versifiés. M. de la Harpe a judicieusement observé que la marche de tous ces vers est en elle-même uniforme, qu'il y a trop peu de mouvement, et encore moins d'accéléra ion de mouvement. C'est, au contraire, un des mérites de la traduction de M. de Delille.

M. Le Blanc du Guillet a rendu ainsi la description du cheval :

Vois comme le premier il marche avec fierté,
Tend un jarret nerveux, brave un fleuve irrité;

Sur un pont inconnu s'élance avec audace,
Et d'*un bruit effrayant dédaigne la menace.*
Que son port est altier! quel *museau* délié!
Sous ses muscles enflés, quel poitrail déployé!
Point de ventre apparent; croupe ronde et polie.
Mais la trompette sonne... ô transport! ô furie!
Il n'est plus à lui-même! il tressaille, il bondit,
Frémit, dresse l'oreille, et gronde, et se roidit;
A longs flots sur son cou sa crinière est roulée;
Sur ses reins vigoureux son épine est doublée.
Tant d'ardeur, tant de feu contraint et renaissant
Jaillit de ses naseaux, de son œil menaçant.
Creusée avec effort, coup sur coup tourmentée,
La terre sous son pied retentit agitée;
Et tout son corps appelle, et prévient les combats.

Le traducteur avoit à lutter à la fois contre le plus parfait des anciens et le plus brillant des modernes: l'entreprise étoit hasardeuse. C'étoit Bucéphale à dompter; Le Blanc pouvoit-il en être l'Alexandre? Ce morceau offre cependant quelques vers assez beaux; mais aussi quelles négligences! quelles fautes contre la langue et le goût! (*Note de l'Éditeur.*)

(14) Traduction de M. Delille:

Quel que soit le coursier qu'ait adopté ton choix,
Quand des ans ou des maux il sentira le poids,
Des travaux de l'amour dispense sa foiblesse:
Vénus, ainsi que Mars, demande la jeunesse.
Pour son corps dévoré d'un impuissant desir
L'hymen est un tourment et non pas un plaisir;
Vieil athlète, son feu dès l'abord se consume:
Tel le chaume s'éteint au moment qu'il s'allume.
Connois donc, et son âge, et sa race et son cœur,
Et sur-tout dans la lice observe son ardeur.

Le signal est donné : déjà de la barrière
Cent chars précipités fondent dans la carrière;
Tout s'éloigne, tout fuit; les jeunes combattans,
Tressaillant d'espérance, et d'effroi palpitans,
A leurs bouillans transports abandonnent leur ame;
Ils pressent leurs coursiers; l'essieu siffle et s'enflamme:
On les voit se baisser, se presser tour à tour;
On se quitte, on s'atteint; on s'approche, on s'évite;
Des chevaux haletans le crin poudreux s'agite;
Et, blanchissant d'écume, et baigné de sueur,
Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur:
Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les anime!

Disons un mot des autres traducteurs. L'un d'eux, en parlant du cheval, s'exprime ainsi :

Observe . . . .
S'il a des mouvemens impétueux ou calmes;
S'il souffre étant vaincu; s'il desire les palmes.

Ces vers sont de M. Cournand; le surplus de sa traduction est à peu près dans le même goût. M. Raux fait reposer les coursiers *à la crèche*, et *retentir le fouet, à grand bruit, sur leurs flancs*. De pareilles fautes de goût sont impardonnables, sur-tout quand elles ne sont rachetées par aucune beauté. (*Note de l'Éditeur.*)

(15) Traduction de M. Delille :

Dès que son sein grossit, tous nos soins lui sont dus,
Et le soc et le char lui seront défendus.
Je ne veux plus la voir bondir dans les campagnes,
Lutter contre un torrent, gravir sur les montagnes:
Qu'elle paisse en des prés où les plus clairs ruisseaux
Parmi des bords fleuris roulent à pleins canaux,

Où le sommeil l'invite au fond d'un antre sombre,
Où des rochers voisins versent le frais et l'ombre.

Traduction de M. Rosset :

Qu'elle ne traîne point une charge pesante;
Qu'elle soit dans ce temps de tout travail exempte;
Ne lui permettez pas de traverser les eaux,
De franchir les fossés, les buissons, les coteaux :
Qu'elle erre en liberté dans un gras pâturage,
Sur les bords d'une eau pure, à l'ombre d'un bocage.

Ces derniers vers sont précis, sans obscurité; mais on y reconnoît toute l'austérité didactique avec laquelle l'auteur a donné des lois à l'agriculture. Cette sévérité cependant ne l'empêche point de s'élever quelquefois à la hauteur de la plus riche poésie. Plusieurs morceaux de son poëme, sur-tout sa magnifique description du Coq, et celle du Cheval que nous avons citée, le placeroient à côté des plus grands peintres, si, comme nous l'avons déjà observé, ces morceaux étoient un peu plus nombreux. Au reste, on ne peut refuser à M. Rosset la gloire d'avoir concuru, avec le traducteur des *Géorgiques*, à montrer aux Français les ressources de leur langue poétique, et à prouver qu'il n'est point d'objet, quelque avili qu'il soit par une fausse délicatesse, qu'on ne parvienne, avec du talent et du travail, à lui faire heureusement exprimer. (*Note de l'Éditeur*)

(16) Traduction de M. Delille :

Aux rives du Silare, où des forêts d'yeuses
Prolongent dans les champs leurs ombres ténébreuses,

Vole un insecte affreux que Junon autrefois,
Pour tourmenter Io, déchaîna dans les bois.
Aux bourdonnemens sourds de son aile bruyante,
Tout un troupeau s'enfuit en hurlant d'épouvante :
De leurs cris furieux le Tanagre frémit;
La forêt s'en ébranle, et l'olympe en gémit.
Fais donc paître la mère au soir ou dès l'aurore,
Lorsque de son hymen les fruits sont prêts d'éclore.

Jupiter avoit changé la nymphe Io en vache, pour la soustraire, par ce moyen, à la vengeance implacable de Junon; mais la déesse lui envoya le taon, qui ne cessa de la tourmenter jusqu'à ce qu'elle fût arrivée en Égypte, où elle trouva le terme de ses souffrances.

(*Note de l'Éditeur.*)

(17) Traduction de M. Delille :

Mais veux-tu près d'Élis, dans des torrens de poudre,
Guider un char plus prompt, plus brûlant que la foudre ?
Veux-tu dans les horreurs d'un choc tumultueux
Régler d'un fier coursier les bonds impétueux ?
Accoutume son œil au spectacle des armes,
Et son oreille au bruit, et son cœur aux alarmes;
Qu'il entende déjà le cliquetis du frein,
Le roulement des chars, les accens de l'airain ;
Qu'au seul son de ta voix son alégresse éclate ;
Qu'il frémisse au doux bruit de la main qui le flatte.
Ainsi, de la mamelle à peine séparé,
Ton élève à son art est déjà préparé ;
Déjà son front timide et sans expérience
Vient aux premiers liens s'offrir sans défiance.
Mais compte-t-il trois ans, bientôt mordant le frein,
Il tourne, il caracole, il bondit sous ta main ;

Sur ses jarrets nerveux il retombe en mesure :
Pour la rendre plus libre, on gêne son allure;
Tout à coup il s'élance, et plus prompt que l'éclair,
Dans les champs effleurés il court, vole et fend l'air.

Imitation de M. Rosset :

Un coursier belliqueux, qui, formé pour la gloire,
Doit avec le guerrier voler à la victoire,
Dès ses plus jeunes ans au bruit accoutumé,
Sans crainte entend tonner le salpêtre allumé.
Son œil audacieux parcourt l'éclat des armes;
Le son de la trompette est pour lui plein de charmes.
. . . .
Plus léger que les vents, par son vol devancés,
Ses pas sur la poussière à peine sont tracés,
Il aime la louange, et son ardeur éclate
Au doux bruit de la main qui le frappe et le flatte.
C'est ainsi qu'un coursier utile au champ de Mars
Vous porte fièrement au milieu des hasards,
Perce les escadrons, vole, se précipite;
Le carnage l'anime, et le péril l'irrite.

Ces vers ne sont point une traduction de Virgile; mais il est aisé de voir que c'est lui qui en a fourni l'idée.

Job a fait aussi une description du cheval de bataille qui est pleine de beautés. Voici comment elle a été traduite par M. Le Franc de Pompignan :

Donnez-vous au coursier la force, le courage,
Et du hennissement le terrible langage?
L'épouvanterez-vous comme un insecte ailé?
Il souffle la terreur, et n'est jamais troublé.
Vigoureux, plein d'audace, il bondit, il s'élance :
Par sa course il prévient l'ennemi qui s'avance;

Il se rit de la peur, méprise les hasards,
Le sifflement des traits, les glaives et les dards;
Il enfonce des pieds, il dévore la terre;
La trompette l'appelle, il sent de loin la guerre.
On charge; il dit : Allons! il court, vole aux combats,
Entend la voix des chefs et le cri des soldats.

Nous en rapporterons encore deux imitations qui sont peu connues :

I.

Vois ce coursier fougueux, dressant sa tête altière,
Secouer dans les vents sa superbe crinière;
Nerveux et souple, il sent sa grace et sa vigueur,
De ses naseaux brûlans il souffle la terreur :
Son cœur s'en réjouit, et son œil s'en allume!
Sur son poitrail gonflé son sang bouillonne et fume;
Vois-le rongeant son frein, et, par bonds s'élançant,
Dans sa bouche agiter son mors, en frémissant.
Avide, il se consume et flaire au loin la guerre;
Et de joie et de rage il dévore la terre,
L'enfonce, en fait jaillir des feux étincelans :
Il ne sent pas le trait qui tremble dans ses flancs;
Et fier de partager tes dangers et ta gloire,
Par ses hennissemens il chante sa victoire.

II.

Vois ce cheval superbe en sa course arrêté!
Il ronge, en hennissant, son mors ensanglanté :
Et couvrant son poitrail de longs flots de fumée,
Sous ses naseaux il roule une haleine enflammée;
Sur son dos fait sonner le harnois des combats,
Et d'écume il blanchit la terre sous ses pas!

Vois son œil réfléchir les éclairs de ta lance!
Plus léger que les vents sur la plaine il s'élance;
Et s'enfonçant, par bonds, dans les rangs effrayés,
Les frappe et les renverse, et les foule à ses pieds.
Cependant il chancèle, épuisé de carnage,
Il se relève encore! et, bondissant de rage,
Va tomber dans le sang qu'il fait au loin jaillir:
Le soupir de la mort est son premier soupir.

M. N. Bonneville, auteur de ces deux morceaux de poésie, a fondu assez habilement les idées de Job et de Virgile; et, tout en les copiant, il a donné à sa composition uue physionomie originale.

M. Delille nous offre encore les descriptions suivantes du cheval, dans deux poëmes justement célèbres:

Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier, qu'enfanta le trident,
Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée et sa grace sauvage:
Que j'aime, et sa souplesse, et son port animé,
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé,
En frissonnant il plonge, et, luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes!
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.

(*Les Jardins*, ch. I.)

Plus loin, fier de sa race et sûr de sa beauté,
S'il entend ou le cor ou le cri des cavales,
De son sérail nombreux hennissantes rivales,

Du rempart épineux qui borde le vallon,
Indocile, inquiet, le fougueux étalon
S'échappe, et, libre enfin, bondissant et superbe,
Tantôt d'un pied léger à peine effleure l'herbe,
Tantôt demande aux vents les objets de ses feux;
Tantôt vers la fraîcheur d'un bain voluptueux,
Fier, relevant ses crins que le zéphir déploie,
Vole et frémit d'orgueil, de jeunesse et de joie:
Ses pas dans tous vos sens retentissent encor.

(*L'Homme des champs*, ch. IV.)

Vanière et M. de Buffon nous ont aussi donné des descriptions du cheval. Nous allons les transcrire :

Qui longas amat ire vias, aut horrida Martis
Castra sequi tenerâ facilem cervice domari
Fingat equum; deceatque pedes et mollia crura
Composito glomerare gradu, spumosaque frœnis
Ora regens, plano vel in æquore cursibus acrem
Calce citet, pressis vel in orbem flectat habenis,
Aut molli placidum jubeat procedere gressu.

(Præd. rust., lib. III.)

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle : mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvemens; non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses

desirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui ne renonce à son être que pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvemens, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le desire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir ». (*Hist. nat.*, tom. I.)

M. Zacharie, poëte Allemand, peint ainsi un cheval polonais, qu'il appelle *Farouche :*

« Brillant, né pour la chasse, *Farouche* frémit à l'aspect de Bélinde, la fixe audacieusement, frappe de ses pieds la terre avec furie, fait jaillir le feu des pavés qu'il fracasse, et semble défier un tel conducteur; ses naseaux inquiets, son œil étincelant, tout décèle en lui son ardeur; au moindre son du cor, il rue, se couvre d'écume, et quelquefois même se déchire le flanc. »

Joignons à ces descriptions celle-ci de Voltaire, au huitième chant de la *Henriade :*

. . . . Il court dans tous les rangs
Sur un coursier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers et respire la guerre.

Et cette autre que Sarrasin fait du coursier du prince de Condé :

Il monte un cheval superbe,
Qui, furieux aux combats,

A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas.
Son regard paroît farouche,
L'écume sort de sa bouche :
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeler la guerre
Par un fier hennissement.

(*Note de l'Éditeur.*)

(18) Traduction de M. Delille :

Souvent même, troublant l'empire des troupeaux,
Une Hélène au combat entraîne deux rivaux.
Tranquille, elle s'égare en un gras pâturage :
Ses superbes amans s'élancent pleins de rage;
Tous deux, les yeux baissés et les regards brûlans,
Entrechoquent leurs fronts, se déchirent les flancs;
De leur sang qui jaillit les ruisseaux les inondent;
A leurs mugissemens les vastes cieux répondent.
Entre eux point de traité : dans de lointains déserts
Le vaincu désolé va cacher ses revers,
Va pleurer d'un rival la victoire insolente,
La perte de sa gloire, et sur-tout d'une amante,
Et vers ces bords chéris tournant encor les yeux,
Abandonne l'empire où régnoient ses aïeux.

Mais l'amour le poursuit jusqu'en ces lieux sauvages :
Là, dormant sur des rocs, nourri d'amers feuillages,
Furieux, il s'exerce à venger ses affronts;
De ses dards tortueux il attaque des troncs;
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et sous ses bonds fougueux il fait voler l'arène.
Mais c'en est fait, il part, et bouillant de desirs,
De l'orgueilleux vainqueur va troubler les plaisirs.

Tel, par un pli léger ridant le sein de l'onde,
Un flot de loin blanchit, s'alonge, s'enfle et gronde;
Soudain le mont liquide, élevé dans les airs,
Retombe : un noir limon bouillonne sur les mers.

Amour, tout sent tes feux, tout se livre à ta rage;
Tout, et l'homme qui pense, et la brute sauvage,
Et le peuple des eaux et l'habitant des airs.
Amour, tu fais rugir les monstres des déserts :
Alors, battant ses flancs, la lionne inhumaine
Quitte ses lionceaux et rode dans la plaine :
C'est alors que, brûlant pour d'informes appas,
Le noir peuple des ours sème au loin le trépas;
Alors le tigre affreux ravage la Lybie :
Malheur au voyageur errant dans la Nubie !
Si le coursier fougueux sent l'attrait du plaisir,
Voyez-vous tout son corps frissonner de desir?
Il ne sent plus le fouet, ne connoît plus les rênes;
Il vole; il franchit tout, et les bois et les plaines,
Et les rocs menaçans, et les gouffres profonds,
Et les torrens enflés par les débris des monts.
L'horrible sanglier se prépare à la guerre;
Il aiguise sa dent, il tourmente la terre,
Contre un chêne ridé, s'endurcit aux assauts,
Hérisse tous ses crins, et fond sur ses rivaux.

Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore!
L'insensé, pour jouir de l'objet qu'il adore,
La nuit, au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
Seul, traverse à la nage une orageuse mer;
Il n'entend ni les cieux qui grondent sur sa tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
Ni ses tristes parens de douleur éperdus,
Ni son amante, hélas! qui meurt s'il ne vit plus.

Virgile désigne, dans ces derniers vers, Léandre,

dont les amours avec Héro font le sujet d'un poëme de Musée et de deux épîtres d'Ovide. Plusieurs savans ont révoqué en doute la véracité de cette histoire. Mais qu'y a-t-il de si extraordinaire qu'un amant traverse toutes les nuits un bras de mer à la nage ? On sait que l'Hellespont, à l'endroit où Sestos et Abydos étoient bâties vis-à-vis l'une de l'autre, n'a que six à sept cents pas de largeur ; et chaque jour nous sommes à portée de voir des nageurs beaucoup plus habiles. D'ailleurs comment révoquer l'autorité des meilleurs auteurs grecs et latins, qui, dans leurs ouvrages, ont semé plusieurs traits relatifs à cette aventure ; et celle non moins imposante d'un grand nombre de médailles antiques où Léandre est représenté traversant la mer à la nage, précédé d'un Amour qui porte dans sa main un flambeau, et qui semble le guider vers Héro qui l'attend au haut d'une tour ?

Ces amours d'Héro et Léandre ont fourni à M. Denne-Baron le sujet d'un joli poëme érotique : il y a mis à profit les idées des anciens, mais il n'a pris dans Musée que le fond du sujet : les détails et les épisodes sont de son invention. Voici comment il a imité les vers de Virgile :

> Sur le cœur des mortels, ô pouvoir de l'amour !
> Léandre est sur un roc ébranlé par la foudre ;
> . . . .
> Rien ne peut l'arrêter, ni la chûte des cieux,
> Ni la mer entr'ouvrant ses gouffres ténébreux,
> Ni, plus que tout encor, les larmes de sa mère.
> O vents ! s'écria-t-il, exaucez ma prière, etc.
> . . . .
> La parque a triomphé, l'Amour pleure et s'enfuit.
> Cette nuit pour Léandre est l'éternelle nuit.

M. Roucher, dans son poëme des *Mois*, nous offre encore une imitation de ce morceau :

L'Amour vole, il a pris son essor vers la terre.
Depuis l'oiseau, qui plane au foyer du tonnerre,
Jusqu'aux monstres errans sous les flots orageux,
Tout reconnoît l'amour, tout brûle de ses feux.
Dans un gras pâturage il dessèche, il consume
Le coursier inondé d'une bouillante écume,
Le livre tout entier aux fureurs des desirs.
De ses larges naseaux qu'il présente aux zéphyrs,
L'animal, arrêté sur les monts de la Thrace,
De son épouse errante interroge la trace.
Ses esprits vagabonds l'ont à peine frappé,
Il part, il franchit tout, fleuve, mont escarpé,
Précipice, torrent, désert; rien ne l'arrête :
Il arrive, il triomphe, et, fier de sa conquête,
Les yeux étincelans, repose à ses côtés.

Cette description est faite de verve; il est vrai que l'auteur l'a empruntée à Virgile, qu'il ne fait guère ici que traduire; mais on voit qu'il l'a senti. Le dernier vers est tout entier de lui, et il est très-beau. C'est là, comme disoit Boileau, joûter contre son modèle. Continuons notre citation :

Rivaux meuglans d'amour, les taureaux indomptés
S'appellent au combat; cependant qu'une Hélène,
Prix d'une lutte horrible, erre en paix sur la plaine.
Leur queue à coups pressés aiguillonne leur flanc.
Ils s'atteignent; leurs fronts se heurtent, et le sang
De leurs corps déchirés coule à longs flots sur l'herbe.
L'un d'eux enfin l'emporte, et, conquérant superbe,

Voit son rival, brûlé d'inutiles desirs,
Lui laisser en fuyant un champ libre aux plaisirs.

. . . .

L'homme, l'homme sur-tout, à l'amour est sensible.

. . . .

Impatient enfin de languir loin des charmes,
Que rappellent toujours ses sanglots et ses larmes,
Il se lève; et s'il faut, la nuit, pour tant d'appas,
Sur les mers, à la nage, affronter le trépas,
Déjà nouveau Léandre, il s'élance dans l'onde;
Sur lui d'un pôle à l'autre en vain la foudre gronde;
En vain contre les rocs mugit le flot brisé;
Il défie à la fois et ce ciel embrasé
Et ces bruyans écueils, et la vague écumante:
Il aborde; il s'élance aux pieds de son amante,
Et, pressé dans ses bras jusqu'au réveil du jour,
Les yeux demi fermés, il boit un long amour.

Le dernier hémistiche est la traduction littérale de ces expressions du quatrième livre de l'Énéide : *Longumque bibebat amorem*. On voit que M. Roucher étoit nourri de la lecture des anciens, et qu'il savoit les mettre à profit dans ses compositions. M. Roucher a eu, de son vivant même, des partisans outrés, et des détracteurs injustes. Les uns soutiennent qu'il a rendu le mécanisme de nos vers plus savant et plus fort; qu'il a élevé notre poésie à une région qu'elle désespéroit d'atteindre, et l'a enrichie d'expressions heureusement créées par lui-même, ou empruntées avec bonheur des livres sacrés et des nations étrangères. Cependant, par une destinée étrange, disent-ils, M. Roucher est comme ces apôtres, dont les prosélytes nombreux restent cachés : on l'étudie laborieusement en secret, on fait plus que l'imiter, on s'approprie sans discrétion ses richesses, et l'on critique sans ménagement

et sans équité des vers que Boileau et Racine auroient plus justement appréciés. Les autres lui accordent l'expression poétique, mais ils lui refusent l'esprit, le jugement, l'invention, la variété, la flexibilité, le goût ; ils lui reprochent sur-tout son système de versification, sa construction et ses enjambemens, qui détruisent souvent l'accord de la pensée et du nombre. « Ceux qui ont lu l'*Arioste*, dit M. de la Harpe, n'ont pas oublié sans doute la monture d'Astolphe et de Roger, ce cheval ailé qui les emporte par les airs de la France à la Chine, mais à une telle hauteur, qu'ils ne voient plus rien au-dessous d'eux que du vide et des brouillards. Roger, que cette manière de voyager a fatigué beaucoup et amusé fort peu, consulte, pour le retour, le sage Logistille, qui lui apprend à ménager l'Hyppogriffe avec une cheville sur le cou, qui le fait monter et descendre, et tourner et arrêter à volonté. Graces à ce beau secret, Roger voyage de manière à jouir à son aise de tout ce qu'il veut voir et observer, et se place à la hauteur qui lui convient. Cet Hyppogriffe est précisément la monture de Roucher, si ce n'est qu'il n'a pas la cheville conductrice, ou qu'il ne sait guère s'en servir. Il est ordinairement fort haut guindé, mais dans les nuages : aussi a-t-il la tête étourdie et la vue trouble. Mais quand la cheville agit, son Hyppogriffe devient par moment Pégase. » Les hommes sans passions, sans préjugés littéraires, qui se donneront la peine de lire le poëme des *Mois*, y trouveront sans doute de grands défauts, mais ils y admireront aussi des morceaux dignes de nos plus grands maîtres, et ils demeureront convaincus que l'auteur n'a mérité,

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

M. Delille nous offre encore, dans son poëme de l'*Homme des Champs*, une belle imitation de la description que Virgile a faite du combat de deux taureaux pour une génisse ; description, ainsi qu'il le dit fort bien, pleine d'ame et de mouvement, et l'une de celles où la poésie a prêté avec plus de succès les passions de l'homme aux animaux :

Les chefs d'un grand troupeau se déclarent la guerre :
Au bruit dont leurs débats font retentir la terre,
Mon œil épouvanté ne voit plus deux taureaux ;
Ce sont deux souverains, ce sont deux fiers rivaux,
Armés pour un empire, armés pour une Hélène,
Brûlant d'ambition, enflammés par la haine.
Tous deux, le front baissé, s'entre-choquent ; tous deux,
De leur large fanon battant leur cou nerveux,
Mugissent de douleur, d'amour et de vengeance.
Le vaste olympe en gronde, et la foule en silence
Attend, intéressée à ces sanglans assauts,
A qui doit demeurer l'empire des troupeaux.

On sera charmé sans doute de voir aussi comment M. Racine le fils avoit tourné la même imitation de Virgile, dans sa première épître sur l'ame des bêtes :

J'entends d'un peuple entier la discorde éclater.
Une Hélène a soufflé cette ardeur meurtrière ;
Plus d'un héros pour elle a mordu la poussière ;
Et l'oiseau dont le chant, noble cri du réveil,
Doux salut de l'aurore, appelle le soleil,
Souvent à haute voix célèbre sa victoire,
Tandis qu'abandonnant ses amours et sa gloire,
Le vaincu prend la fuite en détournant les yeux,
Vers ses antiques toits, palais de ses aïeux.

La Fontaine, dans sa fable des deux Coqs, a voulu aussi imiter Virgile :

. . . . Le vaincu disparut;
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours, qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédoit à ses yeux; il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage,
Il aiguisoit son bec, battoit l'air de ses flancs;
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.

Il n'est pas besoin de faire sentir toute la grace de la répétition *ses amours*, qui donne tant d'ame à ces vers. Ce sont là de ces traits de génie et de sentiment que l'on trouve fréquemment dans La Fontaine, et qui sont si rares dans d'autres poëtes. (*Note de l'Éditeur.*)

(19) Pline s'exprime ainsi sur le même sujet, dans son *Histoire Naturelle*, liv. VIII, ch. 42 : *Constat in Lusitaniâ, circà Olysipponem oppidum et Tagum amnem, equas, Favonio flante obversas animalem concipere spiritum, idque partum fieri et gigni pernicissimum.* « Il est certain qu'en Portugal, aux environs de Lisbonne et du Tage, les cavales conçoivent par le souffle du vent d'ouest, en se tournant de son côté; et les poulains qu'elles engendrent ainsi sont très-prompts à la course. » Remarquez cette expression, *constat*, qui ne permet pas de douter que Pline croit ce qu'il dit. Varron, un de ses garaus, dit aussi : *Res incredibilis, sed vera.* Puisque de graves naturalistes ont soutenu sérieusement la possibilité de cette manière d'engendrer, il ne seroit pas éton-

nant que Virgile eût été de bonne foi dans cette bizarre histoire. Homère, au seizième livre de l'*Iliade*, voulant représenter la vitesse des chevaux d'Achille, dit qu'ils étoient *enfans du Zéphire*. En rapprochant ce passage des vers de Virgile, quelques savans ont pensé que peut-être il avoit eu en vue quelque opinion pareille dont l'autorité étoit plus que suffisante pour mériter d'avoir place en poésie; d'autres ont soutenu que c'étoit une fiction purement poétique dont l'allégorie ne pouvoit tromper personne, et qu'Homère disoit que les coursiers d'Achille étoient fils du Zéphire, comme il dit ailleurs que la Terreur étoit l'enfant de Mars. Au reste, le Tasse (c. VII, st. 76) s'est aussi prévalu de l'idée d'Homère, qui présentoit un merveilleux approprié à son sujet, et fondé sur une opinion populaire quelle qu'elle fût; ce qui peut-être ne devoit pas suffire à Virgile dans un poëme didactique.

(*Note de l'Éditeur.*)

(20) Servius avertit que ce n'est pas l'intention de Virgile que l'on fasse paître les troupeaux dans les bois sacrés : c'étoit un crime. Le poëte appelle sacrée l'ombre des chênes, parce qu'ils étoient consacrés à Jupiter. M. l'abbé Desfontaines n'a pas fait attention à l'avertissement de Servius, ou il en a fait peu de cas; il dit en propres termes : *Mettez-les à l'ombre* (vos troupeaux).... dans ces bois sacrés, *inaccessibles à la chaleur du midi.*

(21) Traduction de M. Delille :

Mais aux champs où l'Ister roule ses flots rapides,
Aux bords du Tanaïs et des eaux Méotides,
Aux lieux où le Rodope, après un long détour,
Termine vers le nord son oblique retour;

Aucun troupeau ne sort de son étable obscure :
Là, les champs sont sans herbe et les bois sans verdure ;
Là, le temps l'un sur l'autre entasse les hivers :
L'œil ébloui n'y voit que de brillans déserts,
Que des plaines de neige ou des rochers de glace
Dont jamais le soleil n'effleura la surface :
Des frimas éternels et des brouillards épais
Éteignent tous ses feux, émoussent tous ses traits ;
Et, soit que le jour naisse ou qu'il meure dans l'onde,
La nature y sommeille en une horreur profonde :
Là, le fleuve en courant sent épaissir ses eaux ;
Des chars osent rouler où voguoient des vaisseaux :
Plus loin, un lac entier n'est plus qu'un bloc de glace ;
La laine sur les corps se roidit en cuirasse ;
La hache fend le vin ; le froid brise le fer,
Glace l'eau sur la lèvre et le souffle dans l'air.
Cependant, sous les flots de la neige qui tombe,
La foible brebis meurt, le fier taureau succombe,
Les daims sont engloutis, et le cerf aux abois
Découvre à peine aux yeux la pointe de son bois.
Contre ces animaux, désormais moins agiles,
Les rets sont superflus, les chiens sont inutiles :
Tandis que, rugissant dans leurs froides prisons,
Ils soulèvent en vain le fardeau des glaçons,
Le barbare les perce, et mugissant de joie,
Dans ses antres profonds court dévorer sa proie.

C'est là que ces mortels, dans d'immenses brasiers,
Entassent des ormeaux et des chênes entiers ;
Là, brute comme l'ours qui fournit sa parure,
Dans un morne loisir toute une horde obscure
Abrège par le jeu la longueur des hivers,
Et boit un jus piquant, nectar de ces déserts.

Ce que Virgile dit ici des glaçons, des effets du froid

dans la Scythie, paroîtra peut-être exagéré. Mais il faut songer que, par la Scythie, les anciens entendoient souvent tous les peuples du Nord; de même qu'ils appeloient Indiens tous les peuples de l'Orient. Le froid des climats septentrionaux produit des effets bien plus remarquables: souvent, quand on boit, les lèvres se prennent si fortement à la tasse, qu'on ne peut les en détacher que sanglantes; et l'on est exposé à cela, même en buvant de l'eau-de-vie, ce qui est encore plus singulier. M. de Maupertuis et ses compagnons de voyage assurent l'avoir éprouvé dans la Sibérie, et ils vont jusqu'à dire que l'esprit-de-vin se geloit dans les thermomètres. Le capitaine Monck rapporte que, dans le Groënland, il étoit obligé de couper le vin et l'eau-de-vie avec le fer, et de les faire fondre au feu avant de les boire.

(*Note de l'Éditeur.*)

(22) Traduction de M. Delille:

Autant qu'on voit de flots se briser sur les mers,
Autant dans un bercail règnent de maux divers;
Encor s'ils s'arrêtoient dans leur funeste course!
Pères, mères, enfans, tout périt sans ressource.
Timave, Noricie, ô lieux jadis si beaux!
Empire des bergers, délices des troupeaux,
C'est vous que j'en atteste: hélas! depuis vos pertes,
Vous n'offrez plus au loin que des plaines désertes.

Là, l'automne exhalant tous les feux de l'été,
De l'air qu'on respiroit souilla la pureté,
Empoisonna les lacs, infecta les herbages,
Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages.
Mais quelle affreuse mort! D'abord des feux brûlans
Couroient de veine en veine et desséchoient leurs flancs:

Tout à coup aux accès de cette fièvre ardente
Se joignoit le poison d'une liqueur mordante,
Qui, dans leur sein livide épanchée à grands flots,
Calcinoit lentement et dévoroit leurs os.
Quelquefois aux autels la victime tremblante
Des prêtres en tombant prévient la main trop lente;
Ou si, d'un coup plus prompt, le ministre l'atteint,
D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint:
On n'ose interroger ses fibres corrompues,
Et les fêtes des dieux restent interrompues.
Tout meurt dans le bercail; dans les champs tout périt;
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit;
La génisse languit dans un verd pâturage;
Le chien si caressant expire dans la rage;
Et d'une horrible toux les accès violens
Étouffent l'animal qui s'engraisse de glands.

Le coursier, l'œil éteint et l'oreille baissée,
Distillant lentement une sueur glacée,
Languit, chancelle, tombe et se débat en vain:
Sa peau rude se sèche, et résiste à la main;
Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
Et sent s'évanouir son superbe courage.

Tels sont de ses tourmens les préludes affreux:
Mais si le mal accroît ses accès douloureux,
Alors son œil s'enflamme; il gémit; son haleine
De ses flancs palpitans ne s'échappe qu'à peine;
Sa narine à longs flots vomit un sang grossier,
Et sa langue épaissie assiège son gosier.

Un vin pur, épanché dans sa gorge brûlante,
Parut calmer d'abord sa douleur violente;
Mais ses forces bientôt se changeant en fureur,
(O ciel! loin des Romains ces transports pleins d'horreur!)

L'animal frénétique, à son heure dernière,
Tournoit contre lui-même une dent meurtrière.

Voyez-vous le taureau, fumant sous l'aiguillon,
D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon?
Il meurt : l'autre, affligé de la mort de son frère,
Regagne tristement l'étable solitaire;
Son maître l'accompagne, accablé de regrets,
Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

Le doux tapis des prés, l'asile d'un bois sombre,
La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre,
Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés,
Et roule une eau d'argent sur des sables dorés,
Rien ne peut des troupeaux ranimer la foiblesse;
Leurs flancs sont décharnés : une morne tristesse
De leurs stupides yeux éteint le mouvement,
Et leur front affaissé tombe languissamment.

Hélas! que leur servit de sillonner nos plaines,
De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines?
Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons,
N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons:
Leurs mets, c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure;
Leur boisson, l'eau d'un fleuve ou d'une source pure:
Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.

Pour appaiser les dieux, on dit que ces contrées
Préparoient à Junon des offrandes sacrées:
Pour les conduire au temple, on chercha des taureaux;
A peine on put trouver deux buffles inégaux.
On vit des malheureux, pour enfouir les graines,
Sillonner de leurs mains et déchirer les plaines,
Et, roidissant leurs bras, humiliant leurs fronts,
Traîner un char pesant jusqu'au sommet des monts.

Le loup même oublioit ses ruses sanguinaires;
Le cerf parmi les chiens erroit près des chaumières;
Le timide chevreuil ne songeoit plus à fuir,
Et le daim si léger s'étonnoit de languir.

La mer ne sauve pas ses monstres du ravage;
Leurs cadavres épars flottent sur le rivage:
Les phoques, désertant ces gouffres infectés,
Dans les fleuves surpris courent épouvantés;
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles;
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles;
L'oiseau même est atteint, et des traits du trépas
Le vol le plus léger ne le garantit pas.

Vainement les bergers changent de pâturage;
L'art vaincu cède au mal, ou redouble sa rage:
Tisiphone sortant du gouffre des enfers,
Épouvante la terre, empoisonne les airs,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante
Lève de jour en jour sa tête dévorante.

Des troupeaux expirans les lamentables voix
Font gémir les coteaux, les rivages, les bois;
Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines;
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines:
En vain l'onde et le feu pénétroient leur toison,
Rien n'en pouvoit dompter l'invincible poison;
Et malheur au mortel qui, bravant leurs souillures,
Eût osé revêtir ces dépouilles impures!
Soudain son corps, baigné par d'immondes humeurs,
Se couvroit tout entier de brûlantes tumeurs;
Son corps se desséchoit, et ses chairs enflammées
Par d'invisibles feux périssoient consumées.

La peste d'Athènes, si vivement et si éloquemment

décrite par Thucydide, a fourni à Virgile les matériaux de la description qu'il fait ici de la maladie épidémique des animaux. On retrouve dans la peinture latine les principaux symptômes et plusieurs traits caractéristiques du mal qui affligea les Athéniens, quoique le poëte en ait écarté avec soin tout ce qui pouvoit ne convenir qu'à des hommes. Ovide, dans le tableau des ravages de la peste à Egine, a imité Virgile autant qu'il a pu. Pour le plaisir de ceux qui entendent la langue latine, nous placerons dans cette note le texte de Virgile et celui d'Ovide, afin qu'on puisse plus aisément les comparer. Nous y ajouterons la description de la peste qui désola l'Attique, description faite par Lucrèce, et qu'on a beaucoup vantée, mais qui ne vaut, selon moi, ni celle de Virgile, ni même celle d'Ovide : il y a moins de poésie et moins de sentiment. La plus grande différence qu'il y a à cet égard entre Virgile et les deux autres poëtes, c'est qu'il ne parle de cette maladie que par rapport aux animaux.

Tùm sciat, aërias Alpes et Norica si quis
Castella in tumulis, et Japidis arva Timavi
Nunc quoque post tantò videat, desertaque regna
Pastorum, et longè saltus latèque vacantes.
Hìc quondam morbo cœli miseranda coorta est
Tempestas, totoque autumni incanduit æstu,
Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum,
Corrupitque lacus, infecit pabula tabo.
Nec via mortis erat simplex, sed ubi ignea venis
Omnibus acta sitis miseros adduxerat artus;
Rursùs abundabat fluidus liquor, omniaque in se
Ossa minutatim morbo collapsa trahebat.

Sæpè in honore Deûm medio stans hostia ad aram,
Lanea dum niveâ circumdatur infula vittâ,
Inter cunctantes cecidit moribunda Ministros.
Aut si quam ferro mactaverat antè sacerdos,
Indè neque impositis ardent altaria fibris,
Nec responsa potest consultus reddere vates:
Ac vix suppositi tinguntur sanguine cultri,
Summaque jejunâ sanie infuscatur arena.
Hinc lætis vituli vulgò moriuntur in herbis,
Et dulces animas plena ad præsepia reddunt.
Hinc canibus blandis rabies venit: et quatit ægros
Tussis anhela sues, ac faucibus angit obesis.
Labitur infelix studiorum atque immemor herbæ
Victor equus, fontesque avertitur, et pede terram
Crebra ferit: demissæ aures; incertus ibidem
Sudor; et ille quidem morituris frigidus: aret
Pellis, et ad tactum tractanti dura resistit.
Hæc ante exitium primis dat signa diebus.
Sin in processu cœpit crudescere morbus,
Tum vero ardentes oculi, atque attractus ab alto
Spiritus interdum gemitu gravis, imaque longo
Ilia singultu tendunt; it naribus ater
Sanguis, et obsessas fauces premit aspera lingua.
Profuit inserto latices infundere cornu
Lenæos: ea visa salus morientibus una.
Mox erat hoc ipsum exitio: furiisque refecti
Ardebant; ipsique suos, jam morte sub ægrâ,
(Dî meliora piis, erroremque hostibus illum!)
Discissos nudis laniabant dentibus artus.

Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit, et mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus: it tristis arator,

Mœrentem adjungens fraternâ morte juvencum :
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt
Prata movere animum, non qui per saxa volutus,
Purior electro campum petit amnis : at ima
Solvuntur latera, atque oculos stupor urget inertes,
Ad terramque fluit devexo pondere cervix.
Quid labor, aut benefacta juvant? quid vomere terras
Invertisse graves? Atqui non Massica Bacchi
Munera, non illis epulæ nocuêre repostæ :
Frondibus et victu pascuntur simplicis herbæ :
Pocula sunt fontes liquidi, atque exercita cursu
Flumina ; nec somnos abrumpit cura salubres.
Tempore non alio dicunt regionibus illis
Quæsitas ad sacra boves Junonis, et uris
Imparibus ductos alta ad donaria currus.
Ergo ægrè rastris terram rimantur, et ipsis
Unguibus infodiunt fruges, montesque per altos
Contentâ cervice trahunt stridentia plaustra.
Non lupus insidias explorat ovilia circùm;
Nec gregibus nocturnus obambulat ; acrior illum
Cura domat : timidi damæ, cervique fugaces
Nunc interque canes et circùm tecta vagantur.
Jam maris immensi prolem et genus omne natantum
Littore in extremo, ceu naufraga corpora, fluctus
Proluit : insolitæ fugiunt in flumina phocæ.
Interit et curvis frustra defensa latebris
Vipera, et attoniti squamis adstantibus hydri.
Ipsis est aër avibus non æquus, et illæ
Præcipites altâ vitam sub nube relinquunt.
Prætereà, nec jam mutari pabula refert,
Quæsitæque nocent artes : cessêre magistri,

Phillyrides Chiron, Amythaoniusque Melampus.
Sævit et in lucem Stygiis emissa tenebris
Pallida Tysiphone: Morbos agit antè Metumque,
Inque dies avidum surgens caput altiùs effert.
Balatu pecorum et crebris mugitibus amnes,
Arentesque sonant ripæ, collesque supini.
Jamque catervatim dat stragem, atque aggerat ipsis
In stabulis turpi dilapsa cadavera tabo:
Donec humo tegere, ac foveis abscondere discunt.
Nam neque erat coriis usus; nec viscera quisquam
Aut undis abolere potest, aut vincere flammâ.
Nec tondere quidem morbo illuvieque peresa
Vellera; nec telas possunt attingere putres.
Verum etiam invisos si quis tentarat amictus;
Ardentes papulæ, atque immundus olentia sudor
Membra sequebatur: nec longo deindè moranti
Tempore contactos artus sacer ignis edebat.

(Georg., lib. III.)

Dira lues populis, irâ Junonis iniquæ,
Incidit exosæ dictas à pellice terras.
Dum visum mortale malum, tantæque latebat
Causa nocens cladis, pugnatum est arte medendi:
Exitium superabat opem, quæ victa jacebat.
Principio cœlum spissâ caligine terras
Pressit, et ignavos inclusit nubibus æstus.
Dumque quater junctis explevit cornibus orbem
Luna, quater plenum tenuata retexuit orbem,
Letiferis calidi spirârunt flatibus Austri;
Constat et in fontes vitium venisse, lacusque;
Milliaque incultos serpentum multa per agros
Errasse, atque suis fluvios temerasse venenis.

Strage canum primò, volucrumque, oviumque boumque,
Inque feris subiti deprensa potentia morbi.
Concidere infelix validos miratur arator
Inter opus tauros, medioque recumbere sulco :
Lanigeris gregibus balatus dantibus ægros
Sponte suâ lanæque cadunt, et corpora tabent.
Acer equus quondam, magnæque in pulvere famæ,
Degenerat; palmæ veterumque oblitus honorum,
Ad præsepe gemit, morbo moriturus inerti.
Non aper irasci meminit, non fidere cursu
Cerva, nec armentis incurrere fortibus ursi.
Omnia languor habet; silvisque, agrisque, viisque
Corpora fœda jacent; vitiantur odoribus auræ.
Mira loquar; non illa canes, avidæque volucres,
Non cani tetigêre lupi; dilapsa liquescunt,
Afflatuque nocent, et agunt contagia latè.
Pervenit ad miseros, damno graviore, colonos
Pestis, et in magnæ dominatur mœnibus urbis.
Viscera torrentur primò, flammæque latentis
Indicium rubor est, et ductus anhelitus igni.
Aspera lingua tumet, tepidisque arentia ventis
Ora patent, auræque graves captantur hiatu.
Non stratum, non ulla pati velamina possunt :
Dura sed in terrâ ponunt præcordia; nec fit
Corpus humo gelidum, sed humus de corpore fervet.
Nec moderator adest, inque ipsos sæva medentes
Erumpit clades, obsuntque auctoribus artes.
Quo propior quisque est servitque fideliùs ægro,
In partem leti citiùs venit; utque salutis
Spes abiit, finemque vident in funere morbi,
Indulgent animis; et nulla, quid utile, cura est;

Utile enim nihil est. Passim, positoque pudore,
Fontibus, et fluviis, puteisque capacibus hærent.
Nec sitis est extincta priùs, quàm vita, bibendo.
Indè graves multi nequeunt consurgere, et ipsis
Immoriuntur aquis, aliquis tamen haurit et illas.
Tantaque sunt miseris invisi tædia lecti,
Prosiliunt: aut, si prohibent consistere vires,
Corpora devolvunt in humum, fugiuntque penates
Quisque suos, sua cuique domus funesta videtur:
Et quia causa latet, locus est in crimine notus.
Semianimes errare viis, dum stare valebant,
Aspiceres; flentes alios, terrâque jacentes,
Lassaque versantes supremo lumina motu.
Membraque pendentis tendunt ad sidera cœli
Hic illic, ubi mors deprenderat, exhalantes.

Quid mihi tunc animi fuit, aut quid debuit esse,
Ni vitam odissem, et cuperem pars esse meorum?
Quò se cumque acies oculorum flexerat, illic
Vulgus erat stratum, veluti cùm putria motis
Poma cadunt ramis, agitatâque ilice glandes.
Templa vides contrà gradibus sublimia longis;
Jupiter illa tenet: quis non altaribus illis
Irrita thura tulit? quoties pro conjuge conjux,
Prô nato genitor, dum verba precantia dicit,
Non exoratis animam finivit in aris,
Inque manu thuris pars inconsumpta reperta est!
Admoti quoties templis, dum vota sacerdos
Concipit, et fundit purum inter cornua vinum,
Haud expectato ceciderunt vulnere tauri!
Ipse ego sacra Jovi pro me, patriâque, tribusque
Cùm facerem natis, mugitus victima diros
Edidit, et subitò collapsa sine ictibus ullis

Exiguo tinxit subjectos sanguine cultros.
Fibra quoque ægra notas veri monitusque Deorum
Perdiderat; tristes penetrant ad viscera morbi.
Antè sacros vidi projecta cadavera postes;
Antè ipsas, quò mors foret invidiosior, aras.
Pars animam laqueo claudunt, mortisque timorem
Morte fugant, ultroque vocant venientia fata.
Corpora missa neci nullis de more feruntur
Funeribus, neque enim capiebant funera portæ:
Aut inhumata premunt terras, aut dantur in altos
Indotata rogos: et jam reverentia nulla est,
Deque rogis pugnant, alienisque ignibus ardent.
Qui lacryment desunt, indefletæque vagantur
Natorumque virûmq. animæ, juvenumque senumque:
Nec locus in tumulos, nec sufficit arbor in ignes.

(Metam., lib. VII.)

« Junon, irritée contre cette île, qui portoit le nom de l'amante de Jupiter, y envoya une peste affreuse. On y opposa des remèdes, tant que cette maladie parut naturelle; mais le mal étoit plus fort que tous les secours. D'abord l'air fut obscurci par des nuages épais qui causèrent une chaleur étouffante; le vent du midi ne cessa de souffler pendant quatre mois, et de répandre les vapeurs malignes dont il étoit chargé; les fleuves et les lacs eurent leurs eaux infectées d'une quantité prodigieuse d'insectes jusqu'alors inconnus.

« La contagion attaqua premièrement les chiens, les bœufs, les brebis, les oiseaux; tous les animaux enfin furent ses premières victimes. Le malheureux laboureur est surpris de voir tomber tout à coup ses taureaux expirans dans le sillon qu'ils traçoient. Les brebis, poussant

des bêlemens plaintifs, traînent leurs corps malades, et voient leurs toisons tomber d'elles-mêmes; le coursier le plus vigoureux n'a plus la même ardeur pour les combats et la victoire, et languit sur la litière; le sanglier oublie sa férocité naturelle; la biche perd sa légéreté; l'ours, devenu timide, craint d'attaquer les troupeaux. Tout dépérit; les forêts, les campagnes, les grands chemins, sont jonchés de cadavres d'animaux; les oiseaux de proie, les chiens, et même les loups, n'osent en approcher: la terre est infectée de tant de pourriture, et l'air en est corrompu.

« La contagion attaqua les laboureurs eux-mêmes, et se répandit jusque dans ma ville. On sentoit d'abord ses entrailles dévorées d'un feu secret qui s'annonçoit au-dehors par une rougeur répandue sur tout le visage, et par une haleine enflammée; la langue s'enfloit; la bouche, desséchée, ne puisoit dans l'air que des vapeurs pestilentielles. Nos citoyens ne pouvoient, ni trouver du repos dans leurs lits, ni souffrir sur eux leurs vêtemens; mais, étendus sur la terre, ils y cherchoient en vain de la fraîcheur: leur approche rendoit la terre même brûlante. Vainement aussi on s'efforçoit de les guérir: quiconque l'entreprenoit, quiconque rendoit même d'autres services à ces infortunés, puisoit auprès d'eux des semences de mort. La mort seule étoit le terme de toutes ces souffrances: malades désespérés, tous ne consultoient que leur goût ou leur caprice, sans recourir à ce qui pourroit leur être salutaire, et rien ne l'étoit en effet. Sans honte, sans pudeur et sans voile, ils alloient en foule et confusément se jeter dans les fleuves et dans les fontaines pour éteindre leur soif ardente: mais ils se délivroient en même temps de la soif et d'une vie

insupportable ; la plupart mouroient au sein des eaux, et l'on venoit ensuite puiser et boire ces eaux infectées. On abandonne son lit, on se roule sur la poussière ; on fuit ses pénates, et chacun croit que ce fléau est attaché à sa maison, parce qu'il n'en peut découvrir la véritable cause. Ceux qui peuvent se soutenir errent dans la ville d'un pas languissant : les autres, couchés sur la terre, la baignent de larmes ; ou leurs yeux, lassés de s'ouvrir, roulent encore une prunelle égarée avant de se fermer pour jamais. De toutes parts on n'aperçoit que des tas de mourans qui élèvent leurs mains vers le ciel, et qui tombent subitement dans l'endroit où la mort les a surpris.

« Quels étoient alors et quels devoient être mes vœux, si ce n'est de mourir et de ne pas survivre à mes malheureux sujets ? De quelque côté que se portassent mes regards, je ne voyois que des cadavres entassés comme des glands sous l'arbre de Jupiter.

« Vous voyez devant vous ce temple élevé ; il est consacré au père des dieux. Qui de nous ne l'a pas enrichi d'offrandes ? Combien de fois, tandis qu'un père y faisoit des vœux pour son fils, un époux pour son épouse, ne les a-t-on pas vu mourir au pied des autels qu'ils tenoient embrassés ! combien de fois, après leur mort, n'a-t-on pas trouvé encore dans leurs mains une partie de l'encens à demi-brûlée ! combien de fois enfin le prêtre, en versant du vin pur entre les cornes des taureaux, les a-t-il vu mourir, frappés d'une main invisible ! Moi-même, en faisant à Jupiter des sacrifices pour ma patrie, pour moi, pour mes enfans, j'ai entendu la victime pousser d'affreux mugissemens ; je l'ai vu tomber d'elle-même subitement sur les couteaux sacrés,

qu'elle arrosoit d'un peu de sang. Les entrailles des animaux, infectées par la contagion, ne donnoient plus de signe de la vérité ni de la volonté des dieux. J'ai vu leurs cadavres, jetés devant la porte du temple et à la face des autels, attester la cruauté des dieux; j'ai vu enfin périr mon peuple innocent : la plupart abrègent leurs jours à l'aide d'un lien fatal, tissu par le désespoir,

> Et courent au trépas qu'ils veulent éviter. (*)

On ne porte point les morts avec pompe au lieu ordinaire ; les portes de la ville n'étoient ni assez spacieuses, ni en assez grand nombre pour tant de convois : ils sont étendus sans honneur dans les places publiques, ou jetés confusément sur des bûchers que l'on se dispute encore. Il ne reste personne pour ensevelir et baigner de larmes ceux que la contagion moissonne ; les enfans, les pères, les jeunes gens et les vieillards, privés de sépulture, errent tristement sur les bords du Styx. On ne trouve plus ni de place pour les tombeaux, ni d'arbres pour la construction des bûchers. »

Nous avons cité de préférence cette traduction en prose, parce qu'elle est de Malfilâtre, et que d'ailleurs elle nous a paru bien supérieure à celle de M. de Saint-Ange, où cependant on remarque quelques vers assez beaux, que nous nous faisons un plaisir de rapporter :

> Rien n'arrête le cours de ce fléau fatal :
> Le médecin lui-même est victime du mal.
> L'ami, pour prix des soins de l'ami qui lui reste,
> Lui laisse du tombeau l'héritage funeste.

(*) Ce vers de Voltaire rend assez bien ces mots d'Ovide, *Mortisque timorem morte fugant.*

Plus d'espoir de salut : tous dans leur dernier sort,
Pour remède à leurs maux, n'attendent que la mort.

. . . .

J'ai vu même, j'ai vu, par des mains frénétiques,
Des morts amoncelés sous des sacrés portiques;
Des cadavres hideux jetés sur les autels
Reprocher leur ouvrage à des dieux trop cruels.
On en a vu hâter la fin de leur souffrance,
Et courir au devant du trépas qui s'avance:
Le nœud qu'ils ont tissu pour terminer leur sort,
Les délivre en mourant de la peur de la mort.
Plus de funèbre deuil : les portes des murailles
Ne s'ouvrent pas assez pour tant de funérailles.
Les morts à l'abandon ne sont plus inhumés :
Le bûcher n'attend plus les dons accoutumés.
L'un est mis sur des feux que pour l'autre on prépare;
La tombe est le sujet d'une rixe barbare.
Le bois manque aux bûchers, et la terre aux tombeaux.
Et le Styx, étonné de tant de morts nouveaux,
Des manes oubliés voit les ombres plaintives,
Amis, époux, parens, errantes sur ses rives.

ATTICÆ PESTIS DESCRIPTIO.

Ex Lucretio, libro sexto.

Hæc ratio quondam morborum, et mortifer æstus
Finibu' Cecropiis funestos reddidit agros,
Vastavitque vias, exhausit civibus urbem.
Nam penitus veniens Ægypti è finibus ortus,
Aëra permensus multum, camposque natantes,
Incubuit tandem populo Pandionis; omnes
Indè catervatim morbo, mortique dabantur.
Principio caput incensum fervore gerebant,

Et duplices oculos suffusâ luce rubentes.
Sudabant etiam fauces intrinsecus atro
Sanguine, et ulceribus vocis via septa coïbat;
Atque animi interpres manabat lingua cruore,
Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu.
Indè, ubi per fauces pectus compleraт, et ipsum
Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris,
Omnia tum verò vitai claustra lababant.
Spiritus ore foras tetrum volvebat odorem,
Rancida quo perolent projecta cadavera ritu;
Atque animi prorsum vires totius, et omne
Languebat corpus, leti jam limine in ipso.
Intolerabilibusque malis erat anxius angor
Assiduè comes, et gemitu commixta querela;
Singultusque frequens noctem persæpe, diemque
Corripere assiduè nervos, et membra coactans,
Dissolvebat eos, defessos antè, fatigans.
Nec nimio cuiquam posses ardore tueri
Corporis in summo summam ferviscere partem;
Sed potius tepidum manibus proponere tactum,
Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere
Corpus, ut est, per membra sacer cùm diditur ignis.
Intima pars homini verò flagravit ad ossa;
Flagravit stomacho flamma, ut fornacibus intus.
Nil adeò posset cuiquam leve, tenueque membris
Vertere in utilitatem; ad ventum et frigora semper,
In fluvios partim gelidos ardentia morbo
Membra dabant, nudum jacientes corpus in undas.
Multi præcipites lymphis putealibus altè
Inciderunt ipso venientes ore patente.
Insedabiliter sitis arida corpora mersans
Æquabat multùm parvis humoribus imbrem.

Nec requies erat ulla mali; defessa jacebant
Corpora : mussabat tacito medicina timore :
Quippe patentia cum totas ardentia noctes
Lumina versarent oculorum expertia somno.

Multaque præterea mortis tum signa dabantur :
Perturbata animi mens in mœrore, metuque;
Triste supercilium, furiosus vultus et acer,
Sollicitæ porrò, plenæque sonoribus aures;
Creber spiritus, aut ingens raròque coortus,
Sudorisque madens per collum splendidus humor;
Tenuia sputa, minuta, croci contincta colore,
Salsaque, per fauces raucas vix edita tussi.
In manibus verò trahier nervi, tremere artus.
A pedibusque minutatim succedere frigus
Non dubitabat; item ad supremum denique tempus
Compressæ nares, nasi primoris acumen
Tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida pellis,
Duraque; inhorrebat rictum; frons tenta meabat.
Nec nimio rigida post strati morte jacebant :
Octavoque ferè candenti lumine solis,
Aut etiam nona reddebant lampade vitam.
Quorum si quis, ut est, vitarat funera leti,
Ulceribus tetris, et nigrâ proluvie alvi,
Posterius tamen hunc tabes, letumque manebat,
Aut etiam multus capitis cum sæpè dolore
Corruptus sanguis plenis ex naribus ibat;
Huc hominis totæ vires, corpusque fluebat.
Profluvium porrò qui tetri sanguinis acre
Exierat; tamen in nervos huic morbus, et artus
Ibat, et in partes genitales corporis ipsas.
Et graviter partim metuentes limina leti,

Vivebant ferro privati parte virili;
Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant,
In vita tamen, et perdebant lumina partim;
Usque adeò mortis metus his incesserat acer.
Atque etiam quosdam cepere oblivia rerum
Cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi.

Multaque humi cùm inhumata jacerent corpora suprà
Corporibus, tamen alituum genus atque ferarum
Aut procul absiliebat, ut acrem exiret odorem:
Aut ubi gustarat, languebat morte propinquâ.
Nec tamen omnino temerè illis solibus ulla
Comparebat avis, nec noctibu' sæcla ferarum
Exibant silvis; languebant pleraque morbo,
Et moriebantur: cum primis fida canum vis
Strata viis animam ponebat in omnibus ægram;
Extorquebat enim vitam vis morbida membris.
Incomitata rapi certabant funera vasta.
Nec ratio remedî communis certa dabatur:
Nam quod aliis dederat vitales aëris auras
Volvere in ore licere, et cœli templa tueri,
Hoc aliis erat exitio, letumque parabat.
Illud in his rebus miserandum, et magnopere unum
Ærumnabile erat, quòd ubi se quisque videbat
Implicitum morbo, morti damnatus ut esset,
Deficiens animo mœsto cum corde jacebat,
Funera respectans, animam et mittebat ibidem.
Idque vel imprimis cumulabat funere funus.
Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci
Ex aliis alios avidi contagia morbi.
Nam quicumque suos fugitabant visere ad ægros,
Vitaï nimium cupidi, mortisque timentes;

Pœnibat paulò post turpi morte malâque
Desertos, opis expertes, incuria mactans,
Lanigeras tanquam pecudes, et bucera sæcla.
Qui fuerant autem præstò, contagibus ibant,
Atque labore, pudor quem tum cogebat obire,
Blandaque lassorum vox mixtâ voce querelæ.
Optimus hoc leti genus ergò quisque subibat,
Inque aliis alium populum sepelire suorum
Certantes, lacrymis lassi luctuque redibant.
Indè bonam partem in lectum mœrore dabantur;
Nec poterat quisquam reperiri, quem neque morbus,
Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.
Præterea jam pastor, et armentarius omnis,
Et robustus item curvi moderator aratri,
Languebant, penitùsque casis contrusa jacebant
Corpora, paupertate et morbo dedita morti.
Exanimis pueris super exanimata parentum
Corpora nonnumquam posses, retróque videre
Matribus, et patribus natos super edere vitam.

Nec minimam partem ex agris ægroris in urbem
Confluxit, languens quem contulit agricolarum
Copia, conveniens ex omni morbida parte.
Omnia complebant loca tectaque: quo mage eos tum
Confertos ita acervatim mors accumulabat.
Multa siti prostrata viam per, proque voluta
Corpora silanos ad aquarum strata jacebant,
Interclusâ animâ nimiâ ab dulcedine aquaï.
Multaque per populi passim loca prompta, viasque,
Languida semianimo tum corpore membra videres,
Horrida pœdore, et pannis cooperta perire
Corporis illuvie: pellis super ossibus una,

Ulceribus tetris propè jam, sordique sepulta.
Omnia denique sancta Deûm delubra replerat
Corporibus mors exanimis, onerataque passim
Cuncta cadaveribus cœlestum templa manebant:
Hospitibus loca quæ complerant æredituentes.
Nec jam religio divûm, nec numina magni
Pendebantur, enim præsens dolor exsuperabat.
Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,
Ut prius hic populus semper consuerat humari:
Perturbatus enim totus trepidabat, et unus
Quisque suum pro re consortem mœstus humabat.
Multaque vis subita, et paupertas horrida suasit:
Namque suos consanguineos aliena rogorum
Insuper instructa ingenti clamore locabant,
Subdebantque faces, multo cum sanguine sæpè
Rixantes potius, quàm corpora desererentur.

« L'Attique fut autrefois ravagée par un fléau de cette nature, qui désola les campagnes et dépeupla la capitale. La contagion, née sur les frontières de l'Égypte, traversa des espaces immenses d'air et d'eau, et s'arrêta enfin sur les murs d'Athènes. Tous les habitans à la fois devinrent la proie de la maladie et de la mort. La tête étoit d'abord embrasée, les yeux étoient rouges et étincelans. Un sang noir remplissoit l'intérieur de la gorge, et les ulcères interceptoient la voix : la langue, cette interprète de la pensée, rude au toucher, foible et sanglante, étoit presque sans mouvement. Lorsque le poison tomboit sur la poitrine, et attaquoit le cœur, c'en étoit fait de la vie. L'haleine répandoit une odeur semblable à celle des cadavres infects : toutes les forces de l'esprit et du corps abattues présageoient le trépas. Ces maux épouvantables étoient accompagnés d'inquiétudes, de plaintes et de gémissemens. La violence des convulsions tourmentoit jour et nuit les malades, et retirant leurs nerfs et tous leurs

membres, les agitoit cruellement et les accabloit de lassitude. Cependant on ne sentoit qu'une chaleur tempérée aux extrémités du corps, qui d'ailleurs étoit dévoré par de brûlans ulcères, comme il arrive toujours dans la maladie du feu sacré; mais on étoit consumé intérieurement, et l'estomac ressembloit à une fournaise. Le plus léger vêtement étoit insupportable, et on ne cherchoit qu'à se rafraîchir; les uns se jetoient tout nus dans les rivières, les autres se précipitoient dans des puits, la bouche ouverte. Mais l'aride soif qui les tourmentoit, n'étoit pas plus appaisée au milieu d'un grand fleuve, que par une goutte d'eau. Le mal insatiable ne laissoit aucun repos; les corps étoient étendus çà et là: la médecine interdite et tremblante se taisoit à la vue des malades, dont les yeux enflammés étoient fermés nuit et jour au sommeil.

« Plusieurs autres symptômes annonçoient la mort. La frayeur, la tristesse, le sourcil froncé, le visage furieux, des tintemens continuels aux oreilles, la respiration tantôt fréquente et tantôt lente, le cou baigné de gouttes de sueur, une salive âcre et jaune qui pouvoit à peine sortir de la bouche, malgré les efforts d'une gorge enrouée et d'une toux violente. Les nerfs des mains se retiroient, tous les membres frissonnoient, et le froid gagnoit insensiblement depuis les pieds jusqu'aux autres parties du corps. Lorsque les derniers momens approchoient, on voyoit les narines se resserrer, la pointe du nez s'alonger, les yeux s'enfoncer, les tempes se creuser, la peau devenir froide et dure, la bouche s'ouvrir d'une manière horrible et le front s'élargir : le malade expiroit enfin le huitième ou le neuvième jour. Si quelqu'un résistoit à la force du mal, par un flux de ventre qui lui faisoit rendre des matières noires, il n'en étoit pas moins la proie de la gangrène et de la mort. Un sang corrompu couloit en abondance de ses narines, accompagné d'un violent mal de tête; par là toutes ses forces se dissipoient. S'il n'éprouvoit point ce flux de sang, le poison se glissoit bientôt dans les

nerfs et dans tous les membres, et attaquoit jusqu'aux organes de la génération : quelques-uns, dans la crainte de la mort, souffroient que le fer leur fît perdre leur sexe; d'autres, pour conserver leurs jours, se laissoient couper les bras et les pieds, et cerner les yeux, tant ces malheureux étoient frappés de la crainte du trépas; d'autres perdoient tellement la mémoire, qu'ils ne pouvoient se reconnoître eux-mêmes.

« Quoiqu'il y eût par-tout un horrible amas de cadavres privés de sépulture, les oiseaux et les bêtes féroces en évitoient l'odeur, ou, s'ils osoient y toucher, la mort les frappoit à l'instant; aucun oiseau ne paroissoit impunément pendant le jour, et dans la nuit les bêtes ne sortoient point de leurs forêts : la plupart étoient attaquées de la maladie, et mouroient. On voyoit sur-tout les chiens fidèles finir leurs tristes jours au milieu des rues, où le poison infernal leur arrachoit la vie. On ne rencontroit par-tout que funérailles sans pompe et sans convoi. Cependant il n'y avoit aucun remède général : celui qui sauvoit les uns faisoit périr les autres; ce qui étoit plus déplorable, c'est que, dans le lieu même où l'on se sentoit frappé, on s'abandonnoit au désespoir, on se couchoit tristement par terre, et l'on y rendoit souvent le dernier soupir. Le nombre des morts se multiplioit à l'infini; l'avide contagion passoit rapidement des uns aux autres : ceux qui, par amour pour la vie, refusoient de voir leurs amis, éprouvoient bientôt le même sort; une mort honteuse et cruelle étoit le prix de leur dureté, et on les laissoit périr eux-mêmes, dénués de tout secours, ainsi que des bêtes. Cependant le mal ne respectoit pas davantage ceux que la honte, ou les voix plaintives des mourans, appeloient à leur secours. Tous les gens de bien s'exposoient au danger; et, après s'être disputés, par une noble émulation, le devoir d'ensevelir leurs proches, rentrant dans leurs maisons, accablés de douleur, ils étoient bientôt les victimes de leur courage. Tous périssoient tôt ou tard, ou par la contagion, ou par le chagrin. Le berger et le robuste laboureur

languissoient dans leurs cabanes, victimes de la maladie et de la misère. Vous eussiez vu le père tomber mort sur le corps de son fils expirant, et les enfans rendre les derniers soupirs entre les bras de ceux qui leur avoient donné le jour.

« Ce furent en partie les habitans de la campagne qui répandirent la contagion dans la ville, en s'y jetant en foule, et en y apportant le poison dont ils étoient atteints; ils remplissoient toutes les maisons, et la mort les entassoit les uns sur les autres. Plusieurs, dévorés par la soif, étoient couchés près des fontaines publiques, où l'abondance des eaux qu'ils buvoient les suffoquoit : d'autres, à demi morts, étoient étendus au milieu des rues. Une horrible infection s'exhaloit de leurs corps putréfiés, que des lambeaux déchirés couvroient à peine : une peau sèche et toute ulcérée s'étendoit sur leurs os. Enfin la mort avoit rempli les temples des dieux de cadavres entassés. Ceux qui veilloient à la garde de ces lieux saints n'en pouvoient défendre l'entrée : on ne respectoit alors ni les dieux, ni leur culte. Tous les sentimens faisoient place à la douleur et à la consternation. Il ne s'agissoit plus alors d'observer la pieuse coutume d'ensevelir les morts; tout étoit dans une affreuse confusion, et chacun inhumoit son ami comme il le pouvoit. La nécessité même et l'indigence firent commettre, à ce sujet, plusieurs actions blâmables; on jetoit ses proches dans des bûchers dressés pour d'autres, d'où naissoient de sanglantes querelles qui coûtoient souvent la vie. »

M. Roucher, dans le huitième chant de son poëme des *Mois*, nous a donné une description de cet horrible fléau, connu sous le nom de *peste noire*, qui naquit au nord de la Tartarie, et ravagea presque toute la terre en 1348, sous le règne de Philippe de Valois. Il en a tiré les détails de la relation laissée par l'empereur Cantacuzène, qui fut lui-même témoin des ravages de cette

peste à Constantinople. Les scènes d'horreur qu'il décrit se sont renouvelées lors de la dernière peste qui désola Marseille en 1720. Nous terminerons par ce morceau, que nous n'insérons ici que comme objet de comparaison avec ceux que nous avons déjà cités.

Hélas! ils sont encor présens à nos douleurs
Ces jours rendus fameux par l'excès des malheurs;
Ces jours où, succombant sous ce monstre homicide,
Des portes de l'Aurore aux colonnes d'Alcide,
Du foyer du Midi jusqu'aux glaces du Nord,
La moitié des humains s'engloutit dans la mort!
. . . .
. . . .
D'abord cédant aux coups de la Parque inhumaine,
Les animaux en foule accrurent son domaine.
Le cerf au pied léger, la chèvre au crin pendant,
Et le bœuf pacifique et le coursier ardent,
Et la brebis si douce et le chien si fidèle,
Et le plaintif oiseau, des amans le modèle,
De leurs corps infectés couvrirent les chemins.
Le mal, plus irrité, passant jusqu'aux humains,
Bientôt on ne vit plus que de hideux fantômes,
Qui d'un air corrompu respirant les atomes,
Se traînoient et tomboient. Leurs yeux sombres, hagards,
Brûloient d'un feu de sang, lançoient d'affreux regards.
La douceur du sommeil vainement attendue,
Sur leur corps tout entier une lèpre étendue,
Leurs poumons tourmentés des accès de la toux,
L'insatiable soif qui les dévoroit tous;
Enfin, de mille maux l'exécrable assemblage,
N'épargnant ni le rang, ni le sexe, ni l'âge,
Ni l'innocent amour, ni la sainte amitié,
Bientôt de nos aïeux eut ravi la moitié.

Ils mouroient : chaque instant voyoit hors des murailles
S'avancer, tout rempli, le char des funérailles.
Nulle voix ne suivoit ce mobile tombeau :
Sans parens, sans amis, sans prêtre, sans flambeau,
Solitaire, il marchoit. A ces monceaux livides
Une fosse profonde ouvroit ses flancs avides;
Et dans son large sein les cadavres versés
Y tomboient en roulant l'un sur l'autre entassés.
Durant vingt mois entiers, par ce ravage horrible,
Se signala des dieux la colère terrible;
Rien ne fut épargné : l'impureté des airs
Dépeuple tous les lieux et les change en déserts.

(*Note de l'Éditeur.*)

LES GÉORGIQUES.

LIVRE IV.

DES ABEILLES. (1)

J'ENTREPRENDS de chanter tes doux présens de miel
Que la rosée apporte en descendant du ciel.
O Mécène, à ma muse accorde ton suffrage,
Honore d'un regard la fin de mon ouvrage,
Sur de foibles objets daigne baisser les yeux.
Je t'offre le tableau d'un peuple industrieux,
Leurs usages, leurs mœurs et l'instinct qui les guide,
Et des chefs divisés la valeur intrepide.
Le sujet est léger, la gloire ne l'est pas.
Il peut à tes regards présenter des appas,
Mes vers l'embelliront, si le dieu du Parnasse,
Par ma voix invoqué, seconde mon audace.

« Aux abeilles d'abord que vos soins vigilans
« Préparent un asile inaccessible aux vents :
« Un souffle impétueux, arrêtant leur cohorte,
« Lui fait abandonner le butin qu'elle apporte.
« Éloignez d'alentour ces troupeaux bondissans
« Qui foulent l'herbe tendre et les gazons naissans,
« Et font tomber des fleurs ces perles de rosée
« Qui brillent le matin sur la plaine arrosée.

« Écartez le lézard peint de mille couleurs,
« Progné, dont le plumage annonce le malheur,
« Les frelons paresseux, et ces oiseaux avides
« Qui fondent tout à coup sur vos essaims timides,
« Les saisissent dans l'air, et, volant dans leurs nids,
« De ce repas cruel vont nourrir leurs petits. (2)
« Qu'auprès de leur demeure une onde fraîche et pure,
« Des prés en murmurant caresse la verdure :
« Qu'un sauvage olivier, et qu'un palmier épais,
« De leurs rameaux unis ombragent leurs palais :
« Au retour du printemps, quand leur vive jeunesse
« Près de son nouveau roi se rassemble et s'empresse,
« Et va sous un ciel pur se jouer dans les champs :
« Le frais délicieux de ces gazons rians,
« Et des arbres touffus dont le bois s'entrelace
« L'ombrage officieux l'arrête et la délasse....
« Du thym, du romarin, l'ambre délicieux,
« Et mille autres parfums embaumeront ces lieux :
« Là, parmi les gazons humblement inclinée,
« La pâle violette annoncera l'année.
« Soit que de vos essaims les paisibles réduits
« Soient tissus d'un jonc souple, ou d'écorce construits,
« Ne leur laissez jamais qu'une étroite ouverture....
« Nouvelle colonie errante à l'aventure,
« Souvent on les a vus choisir pour se cacher,
« Ou le creux d'un vieux chêne, ou les flancs d'un rocher.
« Secondez leur prudence, et que leur toit fragile
« Soit couvert de feuillée et cimenté d'argile :
« Éloignez d'alentour les ifs contagieux ;
« Ne les placez jamais près d'un marais bourbeux,
« Ni près de ces amas de roches escarpées
« Qui nous rendent la voix dont elles sont frappées.

« Lorsque le roi brillant de l'empire de l'air (3)
« A sous notre horizon précipité l'hiver,
« Voyez près d'un ruisseau leurs troupes vagabondes;
« Là, d'une aile légère, ils effleurent les ondes.
« Bientôt ils vont chercher, dans les champs refleuris,
« La lavande et le thym, leurs mets les plus chéris,
« Et le soir dans leurs nids revolant avec joie,
« Vont revoir leurs enfans et déposer leur proie;
« Et là du suc des fleurs leur art industrieux
« Compose de leur miel le trésor précieux.
« Lorsque dans un beau jour, tel qu'un nuage immense,
« A vos yeux étonnés leur bataillon s'avance,
« Et nage lentement dans le vide des airs;
« Aux bords d'un clair ruisseau, sous des ombrages verds,
« Répandez des parfums les vapeurs odorantes,
« Faites entendre autour les cymbales bruyantes:
« Là, pour se reposer, s'abattront vos essaims;
« Ils reviendront le soir remplir leurs magasins.

« Entre deux rois rivaux la discorde cruelle
« Allume quelquefois une guerre mortelle;
« Mais vous pourrez dès-lors pressentir aisément
« L'effet tumultueux de leur ressentiment.
« Tel que l'airain bruyant, précurseur des batailles,
« Des bourdonnemens sourds remplissent leurs murailles,
« Et soudain enflammés d'une bouillante ardeur,
« Leurs escadrons épars s'attroupent en fureur.
« Leur corps pour le combat prend des forces nouvelles;
« Ils aiguisent leurs dards, ils agitent leurs ailes,
« Et rangés près du roi, ces escadrons volans
« Appellent à grands cris leurs ennemis trop lents.
« Si le jour est serein, leurs ardentes cohortes

« S'élancent tout à coup et franchissent les portes :
« On se mêle, on combat, le bruyant bataillon
« Forme au milieu des airs un épais tourbillon.
« Des cieux précipités les morts jonchent la terre ;
« Les autans, aux forêts lorsqu'ils livrent la guerre,
« Font pleuvoir moins de glands des chênes agités.
« Leur roi, tout brillant d'or, vole de tous côtés ;
« Il va dans tous les rangs échauffer le carnage,
« Et dans un foible corps déploie un grand courage.
« La mort ne peut enfin assouvir leur fureur,
« Qu'un des partis vaincu ne le cède au vainqueur.
« Que votre main dans l'air jette un peu de poussière,
« Elle éteint tout à coup cette ardeur meurtrière.
« Lorsqu'ils sont rappelés de ce combat fatal,
« Du maître légitime immolez le rival ;
« Mais (4) lorsque vous verrez leurs troupes incertaines,
« Pour voltiger dans l'air, ou jouer dans les plaines,
« Oublier leurs travaux et déserter leurs toits,
« Arrachez sans pitié les ailes de leurs rois.
« Que l'ambre précieux des fleurs les plus brillantes
« Arrête vos essaims dans des plaines riantes ;
« Que Priape, en sa main portant sa longue faux,
« Y donne l'épouvante aux avides oiseaux ;
« Vous-même, pour fixer leur course vagabonde,
« Embellissez pour eux cette plaine féconde.
« Que la rose et l'œillet parfument leur séjour ;
« Que les fruits les plus doux mûrissent à l'entour ;
« Et que les pins altiers, descendus des montagnes,
« Viennent de leurs rameaux ombrager les campagnes.

« Si mon frêle vaisseau, sur les ondes flottant,
« Ne se hâtoit d'entrer dans le port qui l'attend,

« Peut-être, invitant l'art à servir la nature,
« Ma muse des jardins chanteroit la culture,
« Peindroit l'œillet vermeil et la rose et les lys,
« La tulipe étalant son or et ses rubis,
« Ces végétaux heureux dont l'utile verdure
« Se plaît à s'abreuver d'une onde vive et pure,
« Et les rameaux pliants du docile arbrisseau
« Que l'art industrieux fait courber en berceau;
« Le lierre tortueux rampant dans nos bocages,
« Le myrte qui se plaît sur d'humides rivages,
« Et les flancs arrondis de cet énorme fruit
« Qui presse en serpentant le champ qui l'a produit.
« J'ai vu, sous les remparts de l'antique Œbalie,
« Un vieillard fortuné couler en paix sa vie:
« Aux bords du Galésus, qui, dans les champs féconds,
« Arrose de Cerès les flottantes moissons,
« Ce vieillard cultivoit son tranquille héritage.
« Là mes yeux n'ont point vu, dans un gras pâturage,
« Errer en mugissant de superbes troupeaux,
« Ni les dons de Bacchus couronner des coteaux.
« Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuses,
« Qu'élevoient avec soin ses mains laborieuses;
« Un jardin, un verger, dociles à ses lois,
« Lui donnoient le bonheur qui s'enfuit loin des rois.
« Des fruits qu'avec plaisir ses yeux avoient vu naître,
« Ses mains couvroient le soir une table champêtre.
« Il cueilloit le premier les roses du printemps,
« Le premier de l'automne amassoit les présens.
« Quand les froids aquilons des rapides rivières
« Enchaînoient dans leurs lits les ondes prisonnières;
« Quand les rochers brisés cédoient à leur fureur,
« Des zéphyrs paresseux accusant la lenteur,

« Déjà, la serpe en main, de l'acanthe docile
« Ce vieillard retranchoit le feuillage inutile :
« Il voyoit le premier d'innombrables essaims
« Faire couler leur miel dans ses heureuses mains.
« Là, Flore, tous les ans conservoit à Pomone
« Les fruits que le printemps promettoit à l'automne ;
« Là, pour flatter les yeux, placés en rangs égaux,
« Des pins audacieux, de superbes ormeaux,
« L'arbre dont le buveur aime l'épais ombrage,
« Le chêne, le tilleul, confondoient leur feuillage.
« Mais d'autres chanteront tous ces objets divers ;
« Le temps fuit, je revole à l'objet de mes vers.

« Admirons aujourd'hui, dans ce peuple si sage,
« Ce merveilleux instinct qu'il reçut en partage,
« Quand, sur le mont Ida, leur zèle officieux
« Nourrit dans le berceau le souverain des dieux ;
« Quand les bourdonnemens de leur troupe fidèle
« Se mêlèrent aux cris des prêtres de Cybèle.
« De tant d'êtres divers (5) eux seuls unis entre eux,
« D'un état politique ont su former les nœuds.
« Dans les mêmes travaux ils consument leur vie,
« Eux seuls ils ont connu le doux nom de patrie ;
« Et dans les mêmes murs, soumis aux mêmes rois,
« Paisibles citoyens, suivent d'égales lois.
« Pour la froide saison, leur utile sagesse
« Grossit pendant l'été leur commune richesse.
« De ce peuple nombreux, pour soulager la faim,
« Les unes dans les champs vont moissonner le thym.
« Des jeunes citoyens d'autres formant l'enfance,
« Cultivent de l'état la débile espérance.
« Une autre d'un miel pur épaissit les rayons,

« Et d'un nectar brillant dore ses pavillons.
« Plusieurs en sentinelles aux portes sont placées ;
« Plusieurs vont décharger leurs compagnes lassées :
« D'autres vont consulter les présages des cieux,
« Ou chasser le troupeau des frelons envieux.

« Tels les fils de l'Etna, dans leur prison brûlante,
« Se hâtent de forger la foudre étincelante.
« L'un tour à tour enferme et déchaîne les vents ;
« L'autre plonge l'acier dans les flots frémissans ;
« L'autre attise et nourrit le brasier qui s'allume.
« L'Etna tremblant gémit sous le poids de l'enclume :
« Leurs bras appesantis, soulevés lentement,
« A coups précipités frappent l'airain brûlant ;
« Et d'un mordant acier les branches rapprochées
« Roulent sous les marteaux les foudres ébauchées.
« Vos essaims montreront à votre œil enchanté
« Pour de moindres travaux la même activité.
« Chacune a son emploi : celles qu'affoiblit l'âge,
« De l'enceinte des murs ont la garde en partage.
« Par leurs soins élevés contre les vils frelons,
« De solides remparts défendent leurs rayons ;
« Ou de l'art des humains leur adresse rivale,
« Construit de leur palais l'ingénieux dédale.
« Les plus jeunes du thym vont recueillir la fleur,
« De son calice ouvert expriment la liqueur ;
« Et du safran vermeil, ou des roses naissantes,
« Enlèvent en volant les dépouilles brillantes ;
« Et le soir sous leurs toits leur diligent essaim
« Rapporte avec effort cet immense butin.
« On les voit s'occuper, se reposer ensemble ;
« Pour leurs communs travaux l'aurore les rassemble.

« Le signal est donné; leurs bataillons ardens,
« Tout à coup déployés, s'élancent dans les champs.
« L'approche de la nuit interrompt leur ouvrage;
« Leur troupeau, dispersé sur les fleurs du rivage,
« Revient se délasser des fatigues du jour:
« De longs bourdonnemens annonçent leur retour.
« Un miel pur et frugal ranime leur foiblesse:
« Leur couche les reçoit; on se tait, le bruit cesse:
« Un silence profond règne jusqu'au réveil,
« Et ce peuple assoupi s'abandonne au sommeil.

« Quand les airs frémissans annoncent les orages,
« Quand d'humides vapeurs grossissent les nuages,
« Sous un ciel menaçant, les timides essaims
« N'osent tenter alors des voyages lointains.
« A l'abri des remparts de leur cité tranquille,
« Ils vont puiser une onde à leurs travaux utile;
« Ou de sable dans l'air quelque grain emporté
« Donne un juste équilibre à leur corps agité.
« Ainsi le matelot, qu'un orage épouvante,
« Leste d'un poids utile une barque flottante.
« Sans l'Amour ni Vénus repeuplant leurs états,
« Par de honteux plaisirs ils ne s'énervent pas.
« Les jeunes citoyens que nourrit la patrie,
« Dans les flancs maternels n'ont point reçu la vie;
« Sur le duvet des fleurs des insectes rampans,
« Adoptés par l'état, deviennent ses enfans;
« Et des ans destructeurs réparant le ravage,
« De cette cour brillante éternisent l'ouvrage.
« Souvent, en voltigeant contre un rocher aigu,
« Leurs ailes ont brisé leur fragile tissu;
« Et regrettant le prix de leur noble industrie,

» Sous leur charge pesante elles rendent la vie.
« De leurs jours passagers éteignant le flambeau,
« Le sort après sept ans les replonge au tombeau;
« Mais leur état subsiste, et leur race immortelle
« Compte de longs aïeux une suite éternelle.
« Le Mède, le Persan, le sage Égyptien,
« Les peuples de l'Euphrate, et le noir indien,
« Prosternés en tremblant aux pieds de leurs monarques,
« Du pouvoir souverain respectent moins les marques.
« Mais heureux si le ciel lui conserve son roi!
« Ce peuple, s'il le perd, ne connoît point de loi.
« De son riche palais les trésors se dispersent;
« Ses travaux sont détruits, ses remparts se renversent.
« C'est l'appui de l'état; leurs flots impétueux
« Suivent en frémissant ce roi majestueux.
« L'aile de ses sujets, dans les champs de Bellone,
« Pour l'élever dans l'air souvent lui sert de trône;
« Leurs corps sont ses remparts au milieu des combats;
« Ils briguent sous ses yeux un glorieux trépas.

« Ces traits ont fait penser que l'essence éternelle
« Leur donna de sa flamme une pure étincelle;
« Que son souffle divin, répandu dans les corps
« De ce vaste univers, fait mouvoir les ressorts,
« Remplit en même temps le ciel, la terre et l'onde;
« Que, dans l'immensité de cette ame féconde,
« Les êtres animés qui peuplent ce séjour
« Vont puiser le rayon qui leur donne le jour;
« Qu'enfin, lorsque la mort de cette foible argile
« A détruit de ses mains l'édifice fragile,
« Transformés aussitôt en astres radieux,
« Des fanges de la terre ils s'envolent aux cieux.

« Pour enlever le miel dont leur ville est semée,
« Portez-y d'un tison l'importune fumée.
« Deux fois on le recueille, et lorsqu'après l'hiver,
« Frappant d'un pied léger les plaines de la mer,
« Vers les voûtes des cieux la Pléiade s'élance,
« Et, lorsque cette nymphe évitant la présence
« Des signes pluvieux qui viennent l'affliger,
« Dans le froid océan commence à se plonger.
« Mais alors de l'abeille évitez la furie;
« Elle aime à se venger, même au prix de sa vie;
« Et, versant sur la plaie un funeste poison,
« Y laisse en expirant son cruel aiguillon.
« Si l'hiver de vos soins alarme la prudence,
« Si, dans leur république, une oisive indolence
« Suspend tous leurs travaux et glace leur ardeur,
« Alors, prenant pitié de leur triste langueur,
« Des dépouilles du thym parfumez leur asile,
« Et retranchez l'amas d'une cire inutile.
« Pour consumer leur miel, par des détours obscurs
« Le lézard tacheté se glisse dans leurs murs.
« Là se cachent souvent la rampante chenille,
« Du cloporte assoupi l'innombrable famille,
« Le bourdon dévorant qui, dans un vil repos,
« Se nourrit lâchement du fruit de leurs travaux;
« Là le frelon leur livre une guerre inégale;
« Là souvent de Pallas l'odieuse rivale,
« D'un tissu dangereux, par ses mains étendu,
« Suspend adroitement le piége inattendu.
« Chassez ce vil troupeau : bientôt leur industrie
« S'empresse d'enrichir, de peupler leur patrie.
« Leurs greniers sont remplis d'une moisson de fleurs;
« Mais, hélas! comme nous esclave des douleurs,

« Ce peuple voit souvent la pâle maladie
« Dans ses murs désolés exercer sa furie.
« Leurs membres affoiblis ont perdu leur couleur,
« Et leurs corps décharnés ont séché de langueur.
« Les essaims consternés autour de leur murailles
« Conduisent lentement de tristes funérailles.
« Les pieds entrelacés, ensemble confondus,
« A leurs murs quelquefois ils restent suspendus;
« Ou, glacé par le froid dans sa retraite obscure,
« Tout ce peuple mourant languit sans nourriture.
« D'autres fois un bruit sourd élevé sous leur toits,
« Imite l'aquilon qui gronde dans les bois,
« De l'Océan troublé les vagues frémissantes,
« Et le feu qui mugit dans des forges brûlantes.
« Pour reprendre leur force et leur première ardeur,
« Que des parfums brûlés ils respirent l'odeur;
« Que leur miel, distillé par un roseau fragile,
« Pour soulager leur faim coule dans leur asile;
« Et, par un bruit léger, que ce peuple invité
« Accoure à ce repas avec avidité.
« Présentez-leur encore quelques grappes mûries,
« Du thym, du romarin, ou des roses flétries,
« La plante du Centaure, et le suc épaissi
« Du raisin par le feu lentement adouci.
« Il est une autre fleur que le Mella voit naître,
« Et vos yeux aisément peuvent la reconnoître;
« Sa racine féconde au-dessus des gazons
« Élève une forêt de nombreux rejetons.
« Couronnant l'or vermeil de sa tige fleurie,
« Ses feuilles font briller leur pourpre rembrunie:
« Le berger qui la cueille en de riches vallons,
« Aux autels de ses dieux la suspend en festons;

« Mais de son suc amer l'importune rudesse,
« En piquant le palais le révolte et le blesse.
« Arrachez sa racine, et que, dans un vin pur,
« Elle perde en cuisant son goût sauvage et dur ;
« Ensuite, dans des joncs façonnés en corbeilles,
« Présentez-la vous-même au peuple des abeilles.

« Si vous voyez un jour ce peuple infortuné
« Par la contagion sous vos yeux moissonné,
« Apprenez les secrets et l'heureuse industrie
« Du berger qui régna dans les champs d'Arcadie,
« Quand, du sang d'un taureau qu'immolèrent ses mains,
« Il vit naître autrefois d'innombrables essaims. (6)
« Les peuples fortunés de ces riches contrées,
« Par le nom d'Alexandre à jamais consacrées ;
« Les habitans du Nil, que de brillans canots
« Promènent dans leurs champs inondés de ses flots ;
« Toutes les nations que voit ce fleuve immense,
« Depuis les lieux brûlans où sa course commence
« Jusques à l'Océan, dont le gouffre profond
« Par sept bouches reçoit ce fleuve vagabond ;
« Les voisins des Persans qu'en son cours il inonde ;
« L'Égypte qu'il nourrit du limon de son onde,
« Par cet art qu'Aristée apprit à l'univers,
« De mille essaims nouveaux savent peupler les airs.

« Que d'un espace étroit l'enceinte préparée
« Par quatre murs couverts soit d'abord resserrée ;
« Et que, des quatre points qui divisent le jour,
« La lumière pénètre en cet obscur séjour.
« Choisissez un taureau dont les cornes naissantes
« Commencent à courber leurs pointes menaçantes ;

« Pendant que sur la terre il se débat en vain,
» Fermez tous les conduits qui portent dans son sein
« Ces atomes de l'air, aliment de la vie:

. . . .

« Qu'il meure sous vos coups; mais, après son trépas,
« Que vos mains de sa peau ne le dépouillent pas.
« Dans cet obscur asile ordonnez qu'on l'étende
« Sur un lit de rameaux de thym et de lavande;
« Sur-tout n'attendez pas que le retour des fleurs
« Rende à nos prés flétris leurs brillantes couleurs;
« Qu'à l'aide de son bec, l'hirondelle bâtisse
« De son nid suspendu l'étonnant édifice.
« Immolez ce taureau dès que les doux zéphyrs
« Rident le sein des eaux par leurs premiers soupirs;
« De son sang cependant la liqueur bouillonnante
« Dans ses flancs se corrompt, dans ses veines fermente;
« D'insectes tout à coup un innombrable essaim
« De cette humeur impure est formé dans son sein.
« Ce foible essaim d'abord, sans pieds, rampe et se traîne;
« Sur des ailes bientôt, soutenus avec peine,
« Dans les ondes de l'air ils nagent en tremblant:
« Plus vigoureux enfin, leur bataillon volant
« S'élève, et dans les airs forme un épais nuage.
« Tels, dans les champs de Mars, au signal du carnage,
« Mille traits en sifflant dans les airs sont lancés:
« Tels les torrens du ciel fondent à flots pressés.
« Muse, raconte-moi de quel dieu tutélaire
« Les mortels ont reçu ce secret salutaire.

« Le berger Aristée (7), issu du sang des dieux,
« Par le souffle infecté d'un vent contagieux,
« De ses nombreux essaims vit éteindre la race;

« Il fuit ces lieux cruels témoins de sa disgrace.
« Des vallons du Penée il part en soupirant ;
« Vers la source du fleuve il arrive en pleurant.
« Il s'arrête ; il s'écrie en sa douleur amère :
« Toi dont je tiens le jour, ô Cyrène ! ô ma mère !
« Hélas ! pour être en butte aux destins ennemis,
« Pourquoi du sang des dieux as-tu formé ton fils ?
« Ma mère, qu'as-tu fait de cet amour si tendre ?
« Où sont donc ces honneurs où je devois prétendre ?
« Hélas ! lorsque ta voix me promet des autels,
« Ton fils languit sans gloire au milieu des mortels.
« Ce fruit de tant de soins, qui charmoit ma misère,
« Mes essaims ne sont plus, et vous êtes ma mère !
« Achevez, de vos mains ravagez ces coteaux,
« Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux,
« Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
« Puisque l'honneur d'un fils ne touche plus votre ame.
« Sa mère l'entendit. Sur des lits de roseaux,
« Près d'elle en ce moment mille nymphes des eaux
« Filoient d'un doigt léger de précieuses laines
« Que coloroît l'azur de ces liquides plaines.
« L'or de leurs blonds cheveux, avec grace flottans,
« Dérobe de leur sein les lys éblouissans.
« Là s'occupent ensemble et Thémire et Silvie,
« La légère Élia, la modeste Dalie ;
« Églé, l'aimable Églé, qui vient de mettre au jour
« Le tendre et premier fruit de son heureux amour ;
« Péa, qu'hymen encor n'a point rendu féconde ;
« Éphère et Béroé, fille du dieu de l'onde.
« D'un hôte des forêts peint de mille couleurs
« La dépouille brillante embellit ces deux sœurs.
« Le feu des diamans brille sur leur parure,

« Et des agraffes d'or attachent leur ceinture.
« Pour l'empire des eaux abandonnant les bois,
« La timide Aréthuse a quitté son carquois;
« Pour charmer leur ennui, Climène au milieu d'elles,
« Leur raconte des dieux les amours infidelles,
« Les doux larcins de Mars, les faveurs de Vénus,
« Les ruses de Vulcain et ses soins superflus.
« Pendant qu'à l'écouter les nymphes attentives
« Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives,
« Du malheureux berger la gémissante voix
« Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois.
« A ce bruit imprévu, ses compagnes timides
« Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides.
« Aréthuse, du sein de leur brillant palais,
« S'élève et porte au loin ses regards inquiets.
« O Cyrène, dit-elle, ô compagne chérie!
« D'une vaine frayeur tu n'étois point saisie!
« Ton fils près de ces lieux, accablé de douleurs,
« T'accuse en gémissant du sujet de ses pleurs.

« Mon fils! répond Cyrène en pâlissant de crainte,
« Qu'il vienne, et quel est donc le sujet de sa plainte?
« Qu'on amène mon fils, qu'il paroisse à mes yeux;
« Mon fils a droit d'entrer dans le palais des dieux.
« Fleuve, retire-toi vers ton double rivage;
« Laisse aux pas d'Aristée un facile passage.
« Elle dit: Le Pénée, ouvrant pour lui ses flots,
« S'élève à ses côtés en deux montagnes d'eaux;
« Et dans son vaste sein son onde obéissante
« Le porte avec respect à sa mère tremblante.
« Il s'avance sans crainte, et son œil étonné
« Contemple autour de lui ce grand fleuve enchaîné.

« Il admire en passant ces royaumes humides,
« Les marbres azurés de ces palais liquides,
« Les vastes réservoirs où frémissent les flots,
« Ces lacs retentissans de la chûte des eaux,
« Des fleuves souterrains les mugissantes ondes:
« Ils sortent en grondant de ces grottes profondes,
« Et sur la terre au loin en cent lieux répandus,
« A ce vaste Océan sont sans cesse rendus.
« Et du Phase et du Tibre il découvre la source :
« Là se forme l'Anio, paisible dans sa course,
« Le rapide Hypanis, le Pô tumultueux
« Qui roule avec fureur ses flots impétueux.

« Mais déjà du palais il touchoit les murailles;
« Conduit sous ces lambris enrichis de rocailles,
« Aristée à sa mère exposa ses malheurs;
« Avec un doux sourire elle essuya ses pleurs.
« De nymphes aussitôt une foule empressée
« L'entoure, et sur ses mains une eau pure est versée.
« Elles font les apprêts d'un superbe festin,
« Dans un brillant cristal versent un jus divin;
« Et d'autres d'un encens qui s'exhale en fumée
« Remplissent du palais la voûte parfumée.
« Prends ce vase sacré, dit Cyrène à son fils;
« D'un précieux nectar arrosons ce parvis.
« Accepte notre hommage, ô déité féconde,
« Océan, qui nourris et conserves le monde;
« Et vous, mes sœurs, et vous, écoutez notre voix,
« Nymphes, reines des mers, des fleuves et des bois,
« Contre le sort cruel protégez Aristée.
« Elle dit : d'un vin pur la flamme est humectée;
« Elle en verse trois fois, trois fois le feu brillant

« Aux voûtes du palais s'élance en petillant.
« Cyrène avec plaisir acceptant ce présage,
« A son fils attentif adresse ce langage :

« Dans la mer Carpathée, un célèbre devin (8)
« Pourra seul, ô mon fils! t'annoncer ton destin.
« Sur son char, attelé par deux coursiers rapides,
« Il sillonne en volant les campagnes humides;
« Et du lieu fortuné qui lui donna le jour
« Va revoir aujourd'hui l'agréable séjour.
« Les nymphes de ce fleuve, et le vieillard Nérée,
« Révèrent de ce dieu la science sacrée.
« Le souverain puissant qui règne sur les flots,
« A sa garde a commis ses immenses troupeaux,
« Ces monstres de la mer, ces baleines pesantes
« Qui semblent se jouer des vagues écumantes;
« Et, pour prix de ses soins, à son regard perçant
« Découvre l'avenir, le passé, le présent.
« Mais, pour forcer sa bouche à te parler sans feinte,
« Il te faut employer la force et la contrainte.
« Va saisir dans tes bras ce vieillard étonné;
« Malgré lui dans tes fers qu'il demeure enchaîné :
« N'attends pas de sa bouche un conseil volontaire,
« On a beau le prier, il s'obstine à se taire.
« Moi-même, du midi quand les rayons brûlans
« Sècheront sur les prés les gazons jaunissans,
« Lorsqu'avec son troupeau le berger cherche l'ombre,
« Je guiderai tes pas vers une grotte sombre
« Où le pasteur des mers, sorti du sein des flots,
« Dans les bras du sommeil va goûter le repos.
« Saisis, enchaîne alors le vieillard immobile;
« Bientôt son art divin en miracles fertile,

« Pour lasser de ton bras l'effort impérieux,
« De prestiges sans nombre éblouira tes yeux.
« Tantôt, tigre farouche, il rugit, il s'irrite;
« Tantôt, lion terrible, il s'élance et s'agite;
« Tantôt en feu brillant, il s'élève à grand bruit,
« En torrent quelquefois il s'échappe et s'enfuit.
« Plus il fera d'efforts pour vaincre ta constance,
« Plus il faudra, mon fils, dompter sa résistance;
« Et bientôt, reprenant sa figure et ses traits,
« Il va de l'avenir révéler les secrets.
« Elle dit, et, prenant une essence choisie,
« Sa main répand sur lui cette pure ambroisie;
« Du précieux nectar la puissante liqueur
« De ses membres nerveux augmente la vigueur;
« Et de l'ambre céleste une douce fumée
« S'exhale autour de lui dans la grotte embaumée. »
. . . . (*)

Sous un amas désert de roches avancées,
Où se brisent les eaux par le vent repoussées,
La mer qui se partage en deux canaux profonds,
Offre un asile sûr aux nochers vagabonds:
C'est là que le sommeil souvent retient Protée.
D'un pas léger Cyrène y conduit Aristée,
Le cache adroitement dans ces humides lieux,
Se couvre d'un nuage et disparoît aux yeux.

L'astre qui noircit l'Inde entroit dans sa carrière,
Le soleil répandoit sa plus vive lumière; (9)

(*) Voyez les Réflexions sur les *Géorgiques*, et la note (1) à la fin de ce livre.

L'herbe, les fleurs séchoient, et les airs allumés
Embrasoient le limon des fleuves consumés.
Protée en ce moment, hors du sein d'Amphytrite,
Va chercher l'antre obscur dont la fraîcheur l'invite;
Il marche environné d'animaux bondissans,
Qui traversent les flots sous leurs poids jaillissans:
Ils s'endorment bientôt, couchés sur le rivage.
Le devin suit de l'œil leur cohorte sauvage;
Il en parcourt le nombre, assis au bord des eaux,
Comme un berger soigneux qui compte ses agneaux,
Quand l'étoile du soir au bercail les rappelle,
Et des loups dévorans trompe la faim cruelle.

A peine du repos il goûtoit la douceur,
Le berger pousse un cri, l'attaque avec ardeur,
Le charge de liens et brave ses prestiges.
Cependant le vieillard redouble ses prodiges;
C'est un lion féroce, un monstrueux serpent,
Un feu qui s'évapore, une eau qui se répand.
Mais, confus et lassé d'une imposture vaine,
Sous ses traits naturels, sous une forme humaine,
Il se montre en vainqueur, et l'interroge ainsi:
Jeune et hardi mortel, qui t'a conduit ici?
Que veux-tu? parle. Hélas! de mon malheur extrême
Vous connoissez l'histoire aussi bien que moi-même:
Rien n'est caché pour vous, cessez de résister;
Par l'ordre exprès des dieux je viens vous consulter.
Il se tait; le devin, si long-temps inflexible,
Sur le berger tremblant lance un regard terrible;
Il rugit, il s'écrie, indigné de courroux:

Du dieu qui te poursuit tu mérites les coups;

Redoute la fureur de l'implacable Orphée,
Si, par le ciel propice, elle n'est étouffée;
De sa fidelle épouse il a vengé la mort.
Elle fuyoit un jour ton amoureux transport,
Tu le sais; dans sa course elle foule, éperdue,
Un serpent que les fleurs déroboient à sa vue.
Il la blesse, elle meurt; les nymphes d'alentour
Remplirent de leurs cris ce funeste séjour.
Les rochers du Rhodope et les bois de Scythie,
Les flots glacés de l'Èbre et les champs d'Orythie,
Les monts ensevelis sous d'éternels frimas,
Tout parut s'émouvoir au bruit de son trépas.
Il chantoit vainement, pour charmer son supplice,
Le nom, le nom chéri de sa tendre Eurydice;
Les accords de sa lyre exprimoient ses douleurs,
Et le jour et la nuit renouveloient ses pleurs.
Il fit plus; il brava les gouffres du Ténare,
Des juges infernaux le tribunal barbare,
Les forêts où la mort séjourne avec l'effroi,
Les manes vagabonds et leur terrible roi,
Les déités du Styx, les Parques meurtrières,
Que n'ont jamais fléchi les vœux ni les prières.

Des prisons de l'Érèbe arrachés par sa voix,
Les fantômes divers accourent à la fois;
Il voit autour de lui le peuple entier des ombres:
Tels, quand la nuit paroît, ou que des vapeurs sombres
Du jour le plus brillant ont obscurci les traits,
Des nuages d'oiseaux remplissent les forêts.
Tout l'enfer l'écoutoit, époux, mères et filles,
Héros, jeunes enfans, l'espoir de leurs familles,
Et dont le père en pleurs alluma le bûcher;

Simulacres plaintifs que l'avare nocher
A passés sans retour au-delà du Cocyte,
Dans ces lieux désolés où la tristesse habite,
Que des marais bourbeux infectent de leurs eaux,
Et que neuf fois le Styx entoure de ses flots.

Le Tartare s'émut; la Mort et les Furies
De ses chants douloureux furent presque attendries;
Cerbère suspendit ses affreux hurlemens,
Et le triste Ixion sentit moins ses tourmens.

Il retournoit vainqueur, il touchoit la barrière;
Eurydice bientôt revoyoit la lumière;
De ce fidèle époux tout secondoit l'espoir;
Elle suivoit ses pas; il marchoit sans la voir:
Proserpine à ce prix lui redonnoit la vie.
Mais la loi fut bientôt oubliée ou trahie;
Crime, hélas! puisqu'il faut l'appeler de ce nom,
Si l'enfer pardonnoit, bien digne de pardon.
Il s'arrête, il se tourne, et les ombres frémirent;
De l'Averne trois fois les noirs étangs mugirent.
Eurydice s'écrie: Époux trop malheureux,
Qu'as-tu donc fait! L'amour nous a perdus tous deux.
Une seconde fois la Parque me rappelle;
La mort couvre mes yeux de son ombre éternelle.
Adieu: mes bras en vain te cherchent loin de moi;
Je fuis, ombre sans force, et qui n'est plus à toi.

Elle dit, et n'est plus qu'une vapeur légère.
Orphée appelle encor cette amante si chère;
Il la suit, mais lui-même il se voit repoussé
Du fleuve qu'Eurydice a déjà repassé.

Pour fléchir les enfers, sa voix n'a plus de charmes;
Il uniroit en vain ses accords et ses larmes:
Pluton n'est pas deux fois attendri par des pleurs.
On dit que, succombant au poids de ses douleurs,
Il fut sept mois entiers sur les rochers sauvages
Qui couvrent du Strymon les incultes rivages,
Où les lions, les ours, touchés de ses regrets,
Suivoient autour de lui les arbres des forêts.

Sous un feuillage obscur, la triste Philomèle
Pleure ainsi dans la nuit sa disgrace cruelle,
Ses tendres nourrissons qu'un pasteur odieux
A de leur foible asile arrachés sous ses yeux:
Elle gémit, cachée au milieu de l'ombrage,
Et répète sans cesse un douloureux ramage.
Sans amour, sans hymen, plein de ses vœux trahis,
Long-temps il erra seul aux bords du Tanaïs,
Parcourut ses forêts, ses humides contrées,
Et les sommets déserts des monts hyperborées,
Aux rochers attendris racontant ses malheurs,
Et du tyran des morts les trompeuses faveurs.
Il dédaigna les feux des bacchantes d'Ismare;
Leur troupe, dans l'horreur d'une fête barbare,
De son corps déchiré dispersant les lambeaux,
Abandonna sa tête à la merci des eaux.
Elle flottoit sur l'Èbre, où sa bouche sanglante
Murmuroit dans les flots le nom de son amante;
Et ce nom malheureux, sur les ondes porté,
Retentissoit au loin par l'écho répété. (10)

Protée alors s'élance, et la mer qui s'entr'ouvre,
De ses flots écumans l'environne et le couvre.

Cyrène accourt soudain dans les bras de son fils :
Console-toi, dit-elle, et tes maux sont finis;
Les nymphes ont vengé, par ta douleur mortelle,
De leurs jeux, de leurs chants la compagne fidelle.
Par tes présens, mon fils, songe à les désarmer ;
Leur cœur tendre et facile est prompt à se calmer ;
Mais il est un secret pour fléchir leur colère,
Écoute et souviens-toi des leçons de ta mère.
Sur le second lycée, où paissent les troupeaux,
Choisis sans différer quatre jeunes taureaux;
Joins-leur un nombre égal de fougueuses génisses,
Qui refusent du joug les rudes exercices.
De leur sang, dans les lieux aux nymphes consacrés,
Arrose quatre autels par tes mains préparés;
Attendant le succès de ce premier hommage,
Laisse leurs corps sanglans au milieu du bocage.
Quand le soleil neuf fois sera sorti des flots,
Prépare pour Orphée un tribut de pavots,
Son ombre ainsi l'exige; aux manes d'Eurydice
Offre une brebis noire avec une génisse :
Espère alors ta grace, et rentre dans le bois.
Aristée aussitôt exécute ces lois,
Porte aux nymphes ses vœux, ses regrets légitimes,
Élève quatre autels, immole les victimes,
Présente les pavots pour accomplir l'arrêt,
Attend le jour fatal, et revoit la forêt.
Mais, ô bienfait des dieux ! ô prodige ! ô merveilles !
De sonores essaims d'invisibles abeilles
Bourdonnent dans les flancs des taureaux immolés, (*)

(*) Voyez la note (3) ci-après.

En brisent les liens, et, dans l'air envolés,
S'attachent l'un à l'autre, et du prochain bocage,
En grappes de raisins assiègent le feuillage.

Aux laboureurs ainsi je donnois des leçons (11).
Les arbres, les troupeaux exerçoient mes chansons,
Tandis que le héros qui gouverne le monde,
Combattoit sur l'Euphrate et foudroyoit son onde;
Qu'adoré des vaincus il imitoit les dieux,
Et s'ouvroit à grands pas un chemin vers les cieux.
Aux champs de Parthenope, épiant la nature,
J'amusois les loisirs de ma retraite obscure,
Moi qui chantai jadis, à la fleur de mes ans,
Tityre, les pasteurs et leurs jeux innocens. (*)

(*) Le Franc de Pompignan.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

NOTES ET IMITATIONS

DU IVe LIVRE DES GÉORGIQUES.

(1) On a vu, dans le Discours préliminaire, que Malfilâtre se proposoit de compléter en vers le quatrième livre, dont M. Delille n'avoit alors traduit qu'une partie : son travail étant resté imparfait, nous avons mis à contribution la traduction de Le Franc de Pompignan, quoique foible et quelquefois très-peu poétique. Nous avons conservé, et distingué par des guillemets, la première manière de M. Delille ; d'abord parce qu'on ne la retrouve nulle part, et ensuite pour procurer aux jeunes gens le plaisir de comparer ces vers avec ceux que l'auteur leur a substitués depuis dans les diverses éditions de son ouvrage. Nous rapporterons à cet effet la traduction qu'il a publiée, en dernier lieu, du livre des *Abeilles*, et nous insèrerons dans les notes subséquentes diverses autres traductions ou imitations latines et françaises que nous avons recueillies. (*Note de l'Éditeur.*)

QUATRIÈME LIVRE DES GÉORGIQUES,

TRADUIT PAR M. DELILLE.

Enfin je vais chanter le peuple industrieux
Qui recueille le miel, ce doux présent des cieux.
Mécène, daigne encor sourire à mes abeilles :
Dans ces petits objets que de grandes merveilles !

Viens; je vais célébrer leur police, leurs lois,
Et les travaux du peuple, et la valeur des rois;
Et si le dieu des vers veut me servir de maître,
Moins le sujet est grand, plus ma gloire va l'être.

D'abord, de tes essaims établis le palais
En un lieu dont le vent ne trouble point la paix:
Le vent à leur retour feroit plier leurs ailes
Tremblantes sous le poids de leurs moissons nouvelles.
Que jamais auprès d'eux le chevreau bondissant
Ne vienne folâtrer sur le gazon naissant;
Ne détache des fleurs ces gouttes de rosée
Qui tremblent, le matin, sur la feuille arrosée.
Loin d'eux le verd lézard, les guêpiers ennemis,
Progné sanglante encor du meurtre de son fils,
Tout ce peuple d'oiseaux avide de pillage:
Ils exercent par-tout un affreux brigandage,
Et, saisissant l'abeille errante sur le thym,
En font à leurs enfans un barbare festin.

Je veux près des essaims une source d'eau claire,
Des étangs couronnés d'une mousse légère;
Je veux un doux ruisseau fuyant sous le gazon,
Et qu'un palmier épais protège leur maison.
Ainsi, lorsqu'au printemps, développant ses ailes,
Le nouveau roi conduit ses peuplades nouvelles,
Cette onde les invite à respirer le frais,
Cet arbre les reçoit sous son feuillage épais.

Là, soit que l'eau serpente, ou soit qu'elle repose,
Des cailloux de ses bords, des arbres qu'elle arrose,
Tu formeras des ponts, où les essaims nouveaux,
Dispersés par les vents, ou plongés dans les eaux,
Rassemblent au soleil leurs bataillons timides,
Et raniment l'émail de leurs ailes humides.

Près de là que le thym, leur aliment chéri,
Le muguet parfumé, le serpolet fleuri,
S'élèvent en bouquet, s'étendent en bordure,
Et que la violette y boive une onde pure.
Leurs toits, formés d'écorce ou tissus d'arbrisseaux,
Pour garantir de l'air le fruit de leurs travaux,
N'auront dans leur contour qu'une étroite ouverture.
Ainsi que la chaleur le miel craint la froidure;
Il se fond dans l'été, se durcit dans l'hiver;
Aussi, dès qu'une fente ouvre un passage à l'air,
A réparer la brèche un peuple entier conspire;
Il la remplit de fleurs, il la garnit de cire,
Et conserve en dépôt, pour ces sages emplois,
Un suc plus onctueux que la gomme des bois.

Souvent même on les voit s'établir sous la terre,
Habiter de vieux troncs, se loger dans la pierre:
Joins ton art à leurs soins; que leurs toits entr'ouverts
Soient cimentés d'argile et de feuilles couverts.

De tout ce qui leur nuit garantis leur hospice:
Loin de là sur le feu fais rougir l'écrevisse;
Défends à l'if impur d'ombrager leur maison;
Crains les profondes eaux, crains l'odeur du limon,
Et la roche sonore où l'Écho qui sommeille
Répond, en l'imitant, à la voix qui l'éveille.

Mais le printemps renaît; de l'empire de l'air
Le soleil triomphant précipite l'hiver,
Et le voile est levé qui couvroit la nature:
Aussitôt, s'échappant de sa demeure obscure,
L'abeille prend l'essor, parcourt les arbrisseaux;
Elle suce les fleurs, rase, en volant, les eaux.
C'est de ces doux tributs de la terre et de l'onde
Qu'elle revient nourrir sa famille féconde,

Qu'elle forme une cire aussi pure que l'or,
Et pêtrit de son miel le liquide trésor.

Bientôt abandonnant les ruches maternelles,
Ce peuple, au gré des vents qui secondent ses ailes,
Fend les vagues de l'air, et sous un ciel d'azur
S'avance lentement tel qu'un nuage obscur:
Suis sa route; il ira sur le prochain rivage
Chercher une onde pure et des toits de feuillage:
Fais broyer en ces lieux la mélisse ou le thym;
De Cybèle à l'entour fais retentir l'airain:
Le bruit qui l'épouvante, et l'odeur qui l'appelle,
L'avertissent d'entrer dans sa maison nouvelle.

Mais lorsqu'entre deux rois l'ardente ambition
Allume les flambeaux de la division,
Sans peine l'on prévoit leurs discordes naissantes:
Un bruit guerrier s'élève, et leurs voix menaçantes
Imitent du clairon les sons entrecoupés:
Les combattans épars déjà sont attroupés,
Déjà brûlent de vaincre ou de mourir fidèles;
Ils aiguisent leurs dards, ils agitent leurs ailes,
Et, rangés près du roi, défiant son rival,
Par des cris belliqueux demandent le signal.
Dans un beau jour d'été soudain la charge sonne;
Ils s'élancent du camp, et le combat se donne:
L'air au loin retentit du choc des bataillons;
Le globe ailé s'agite, et roule en tourbillons;
Précipité des cieux, plus d'un héros succombe:
Ainsi pleuvent les glands, ainsi la grêle tombe.
A leur riche parure, à leurs brillans exploits,
Au fort de la mêlée on distingue les rois;
Ils pressent le soldat, ils échauffent sa rage,
Et dans un foible corps s'allume un grand courage:

Mais tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.

Quand les rois ont quitté les plaines de Bellone,
Donne au vaincu la mort, au vainqueur la couronne.
Aisément on connoît le plus vaillant des deux :
De sa tunique d'or l'un éblouit les yeux ;
L'autre, à regret montrant sa figure hideuse,
Traîne d'un ventre épais la masse paresseuse.

Il faut, comme les rois, distinguer les sujets ;
Les uns n'offrent aux yeux que d'informes objets ;
Leur couleur est pareille à la poussière humide
Que chasse un voyageur de son gosier aride ;
Les autres sont polis, et luisants, et dorés,
Et d'un brillant émail richement colorés.
Préfère cette race : elle seule, en automne,
T'enrichira du suc des fleurs qu'elle moissonne ;
Elle seule, au printemps, te distille un miel pur
Qui dompte l'âpreté d'un vin fougueux et dur.

Cependant si ce peuple, en son humeur volage,
Quittoit ses ateliers, suspendoit son ouvrage,
Sans peine on le rappelle à ses premiers emplois :
Arrache seulement les ailes de ses rois ;
Quels sujets oseront, quand leur chef est tranquille,
Abandonner leur poste et déserter la ville ?

Toi-même, pour fixer leurs folâtres humeurs,
Parfume tes jardins des plus douces odeurs ;
Ombrage de pins verds les dômes qu'ils habitent :
Que les vapeurs du thym au travail les invitent ;
Que Priape, en ces lieux, écarte avec sa faux
Et la main des voleurs et le bec des oiseaux ;

Fais-y naître des fruits, fais-y croître des plantes,
Et verse aux tendres fleurs des eaux rafraîchissantes.

Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore;
Le narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclore;
Les roses m'ouvriroient leurs calices brillans;
Le tortueux concombre arrondiroit ses flancs;
Du persil toujours verd, des pâles chicorées,
Ma muse abreuveroit les tiges altérées;
Je courberois le lierre et l'acanthe en berceaux,
Et le myrte amoureux ombrageroit les eaux.

Aux lieux où le Galèse, en des plaines fécondes,
Parmi les blonds épis roule ses noires ondes,
J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné,
Possesseur d'un terrain long-temps abandonné;
C'étoit un sol ingrat, rebelle à la culture,
Qui n'offroit aux troupeaux qu'une aride verdure,
Ennemi des raisins, et funeste aux moissons:
Toutefois, en ces lieux hérissés de buissons,
Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuses
Qu'élevoient avec soin ses mains laborieuses,
Un jardin, un verger, dociles à ses lois,
Lui donnoient le bonheur, qui s'enfuit loin des rois.
Le soir, des simples mets que ce lieu voyoit naître
Ses mains chargeoient, sans frais, une table champêtre:
Il cueilloit le premier les roses du printemps,
Le premier de l'automne amassoit les présens;
Et lorsqu'autour de lui, déchaîné sur la terre,
L'hiver impétueux brisoit encor la pierre,
D'un frein de glace encore enchaînoit les ruisseaux,
Lui, déjà de l'acanthe émondoit les rameaux,
Et, du printemps tardif accusant la paresse,
Prévenoit les zéphyrs, et hâtoit sa richesse.

Chez lui le verd tilleul tempéroit les chaleurs;
Le sapin pour l'abeille y distilloit ses pleurs:
Aussi, dès le printemps, toujours prêts à renaître,
D'innombrables essaims enrichissoient leur maître;
Il pressoit le premier ses rayons toujours pleins,
Et le miel le plus pur écumoit sous ses mains:
Jamais Flore chez lui n'osa tromper Pomone;
Chaque fleur du printemps étoit un fruit d'automne.
Il savoit aligner, pour le plaisir des yeux,
Des poiriers déjà forts, des ormes déjà vieux,
Et des pruniers greffés et des platanes sombres
Qui déjà recevoient les buveurs sous leurs ombres.
Mais d'autres chanteront les trésors des jardins:
Le temps fuit; je revole aux travaux des essaims.

Jadis, parmi les sons des cymbales bruyantes,
L'abeille, secondant les soins des Corybantes,
Nourrit dans son berceau le jeune roi du ciel;
Son admirable instinct fut le prix de son miel.

Chez elle, les sujets unissent leurs fortunes;
Les enfants sont communs, les richesses communes:
Elle bâtit des murs, obéit à des lois,
Et prévoit aux temps chauds les besoins des temps froids.
L'une s'en va des fleurs dépouiller le calice;
L'autre, d'un suc brillant et des pleurs du narcisse
Pêtrit les fondemens de ses murs réguliers,
Et d'un rempart de cire entoure ses foyers;
L'autre forme un miel pur d'une essence choisie,
Et comble ses celliers de sa douce ambroisie;
L'autre élève à l'état des enfans précieux:
Celles-ci tour à tour vont observer les cieux;
Plusieurs font sentinelle, et veillent à la porte;
Plusieurs vont recevoir les fardeaux qu'on apporte;
D'autres livrent la guerre au frelon dévorant:
Tout s'empresse; par-tout coule un miel odorant.

Tels les fils de Vulcain, dans les flancs de la terre,
Se hâtent à l'envi de forger le tonnerre:
L'un, tour à tour, enferme et déchaîne les vents;
L'autre plonge l'acier dans les flots frémissans;
L'autre du fer rougi tourne la masse ardente:
L'Etna tremblant gémit sous l'enclume pesante;
Et leurs bras vigoureux lèvent de lourds marteaux,
Qui tombent en cadence et domptent les métaux.

Tels, aux petits objets si les grands se comparent,
En des corps différens les essaims se séparent.
La vieillesse d'abord préside aux bâtimens,
Dessine des remparts les longs compartimens;
La jeunesse, des murs abandonnant l'enceinte,
Sur le safran vermeil, sur la sombre hyacinthe,
Sur les tilleuls fleuris enlève son butin,
Moissonne la lavande et dépouille le thym.

On les voit s'occuper, se délasser ensemble.
L'aurore luit, tout part; la nuit vient, tout s'assemble;
L'espoir d'un doux repos les invite au retour;
On s'empresse à la porte, on bourdonne à l'entour;
Dans son alcove enfin chacune se cantonne:
Plus de bruit; tout ce peuple au sommeil s'abandonne.

L'air est-il orageux et le vent incertain,
Il ne hasarde pas de voyage lointain:
A l'abri des remparts de sa cité tranquille,
Il va puiser une onde à ses travaux utile;
Et souvent dans son vol, tel qu'un nocher prudent,
Lesté d'un grain de sable, il affronte le vent.

Ses enfans sont nombreux; cependant, ô merveille!
L'hymen est inconnu de la pudique abeille;
Ignorant ses plaisirs ainsi que ses douleurs,
Elle adopte des vers éclos du sein des fleurs,

De jeunes citoyens repeuple son empire,
Et place un roi nouveau dans des palais de cire.
Aussi, quoique le sort, avare de ses jours,
Au septième printemps en termine le cours,
Sa race est immortelle; et sous de nouveaux maîtres,
D'innombrables enfans remplacent leurs ancêtres.

Plus d'une fois aussi, sur des cailloux tranchans,
Elle brise son aile en parcourant les champs,
Et meurt sous son fardeau, volontaire victime:
Tant du miel et des fleurs le noble amour l'anime!

Quel peuple de l'Asie honore autant son roi?
Tandis qu'il est vivant, tout suit la même loi:
Est-il mort, ce n'est plus que discorde civile;
On pille les trésors, on démolit la ville:
C'est l'ame des sujets, l'objet de leur amour;
Ils entourent son trône et composent sa cour,
L'escortent au combat, le portent sur leurs ailes,
Et meurent noblement pour venger ses querelles.

Frappés de ces grands traits, des sages ont pensé
Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé:
Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre et l'onde,
Dieu circule par-tout, et son ame féconde
A tous les animaux prête un souffle léger:
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer;
Et, retournant aux cieux en globe de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.

Enfin, veux-tu ravir leur nectar écumant?
Devant leur magasin porte un tison fumant,
Et qu'une onde échauffée en roulant dans ta bouche
Pleuve pour l'écarter sur l'insecte farouche.
L'abeille est implacable en son inimitié,
Attaque sans frayeur, se venge sans pitié,

Sur l'ennemi blessé s'acharne avec furie,
Et laisse dans la plaie et son dard et sa vie.

Deux fois d'un miel doré ses rayons sont remplis,
Deux fois ces dons heureux tous les ans sont cueillis,
Et lorsqu'abandonnant l'humide sein de l'onde
Taygète monte aux cieux pour éclairer le monde,
Et lorsque cette nymphe, au retour des hivers,
Redescend tristement dans le gouffre des mers.

Toutefois, si l'hiver, alarmant ta prudence,
Te fait de tes essaims craindre la décadence,
Épargne leurs trésors dans ces temps malheureux,
Et n'en exige point un tribut rigoureux;
Mais parfume leurs toits, et prends les rayons vides
Dont viennent se nourrir leurs ennemis avides:
La chenille en rampant gagne leur pavillon;
Le lourd frelon se rit de leur foible aiguillon;
Le lézard de leur miel se nourrit en silence;
Leur travail de la guêpe engraisse l'indolence;
Des cloportes sans nombre assiégent leur palais;
Et l'impure araignée y suspend ses filets:
Mais plus on les épuise, et plus leur diligence
De l'état appauvri répare l'indigence.

Comme nous cependant ces foibles animaux
Éprouvent la douleur et connoissent les maux;
Des symptômes certains toujours en avertissent:
Leur corps est décharné, leurs couleurs se flétrissent;
On les voit dans leurs murs languir emprisonnés,
Ou bien suspendre au seuil leurs essaims enchaînés;
Tantôt leur troupe en deuil autour de ses murailles
Accompagne des morts les tristes funérailles;
Tantôt le bruit plaintif de ce peuple aux abois
Imite l'aquilon murmurant dans les bois,

Et le reflux bruyant des ondes turbulentes,
Et le feu prisonnier dans des forges brûlantes.

Veux-tu rendre à l'abeille une utile vigueur,
Que des sucs odorans raniment sa langueur;
Et, dans des joncs remplis du doux nectar qu'elle aime,
A prendre son repas invite-la toi-même.
Joins-y du raisin sec, du vin cuit dans l'airain,
Ou la pomme du chêne, ou les vapeurs du thym,
Et la rose flétrie, et l'herbe du centaure.

Mais il est une fleur plus salutaire encore:
Sur les bords tortueux qu'enrichit son limon,
Le Melle la voit naître et lui donne son nom:
De rejetons nombreux un amas l'environne;
D'un disque éclatant d'or sa tête se couronne;
Mais de la violette, amante des gazons,
La pourpre rembrunie embellit ses rayons;
Et souvent les autels, chargés de nos offrandes,
Aiment à se parer de ses riches guirlandes:
Le goût en est pourtant moins flatté que les yeux.
Dans les flots odorans d'un vin délicieux
Fais bouillir sa racine, et devant tes abeilles
De ce mets précieux fais remplir des corbeilles.

Mais, si de tes essaims tout l'espoir est détruit,
Apprends par quels secrets ce peuple est reproduit:
Je vais de ce grand art éterniser la gloire,
Et dès son origine en rappeler l'histoire.

Le peuple dont le Nil inonde les sillons,
Qui, sur des vaisseaux peints voguant dans ses vallons,
Fend les flots nourriciers du fleuve qu'il adore,
Et de son noir limon voit la verdure éclore;
Les voisins des Persans qu'il baigne de ses eaux;
Les lieux où, vers la mer courant par sept canaux,

Il fuit les cieux brûlans témoins de sa naissance,
De cet art précieux attestent la puissance.

Ce mystère d'abord veut des réduits secrets;
Il te faut donc choisir et préparer exprès
Un lieu dont la surface, étroitement bornée,
Soit enceinte de murs et d'un toit couronnée,
Et que des quatre points qui divisent le jour
Une oblique clarté se glisse en ce séjour;
Là, conduis un taureau dont les cornes naissantes
Commencent à courber leurs pointes menaçantes;
Qu'on l'étouffe, malgré ses efforts impuissans,
Et, sans les déchirer, qu'on meurtrisse ses flancs.
Il expire : on le laisse en cette enceinte obscure,
Embaumé de lavande, entouré de verdure.
Choisis pour l'immoler le temps où des ruisseaux
Déjà les doux zéphyrs font frissonner les eaux,
Avant que sous nos toits voltige l'hirondelle,
Et que des prés fleuris l'émail se renouvelle.
Les humeurs cependant fermentent dans son sein.
O surprise! ô merveille! un innombrable essaim
Dans ses flancs échauffés tout à coup vient d'éclore.
Sur ses pieds mal formés l'insecte rampe encore;
Sur des ailes bientôt il s'élève en tremblant;
Plus vigoureux enfin, le bataillon volant
S'élance, aussi pressé que ces gouttes nombreuses
Qu'épanche un ciel brûlant sur les plaines poudreuses,
Ou que ces traits dans l'air élancés à la fois
Quand les Parthes guerriers épuisent leur carquois.
Muses, révélez-nous l'auteur de ces merveilles.

Possesseur autrefois de nombreuses abeilles,
Aristée avoit vu ce peuple infortuné
Par la contagion, par la faim moissonné:
Aussitôt, des beaux lieux que le Pénée arrose,
Vers la source sacrée où le fleuve repose

Il arrive ; il s'arrête, et, tout baigné de pleurs,
A sa mère en ces mots exhale ses douleurs :
Déesse de ces eaux, ô Cyrène ! ô ma mère !
Si je puis me vanter qu'Apollon est mon père,
Hélas ! du sang des dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux destins ennemis ?
Ma mère, qu'as-tu fait de cet amour si tendre ?
Où sont donc ces honneurs où je devois prétendre ?
Hélas ! parmi les dieux j'espérois des autels,
Et je languis sans gloire au milieu des mortels !
Ce prix de tant de soins qui charmoit ma misère,
Mes essaims ne sont plus ; et vous êtes ma mère !
Achevez ; de vos mains ravagez ces coteaux,
Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux ;
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
Puisque l'honneur d'un fils ne touche point votre ame.

Cyrène entend sa voix au fond de son séjour :
Près d'elle en ce moment les nymphes de sa cour
Filoient d'un doigt léger des laines verdoyantes ;
Leurs beaux cheveux tomboient en tresses ondoyantes.
Là, sont la jeune Opis aux yeux pleins de douceur ;
Et Clio toujours fière, et Béroë sa sœur,
Toutes deux se vantant d'une illustre origine,
Étalant toutes deux l'or, la pourpre et l'hermine ;
Et la brune Nésée, et la blonde Phyllis,
Thalie au teint de rose, Éphyre au sein de lis ;
Près d'elle Cymodoce à la taille légère,
Cydippe vierge encor, Lycoris déjà mère ;
Vous, Aréthuse, enfin, que l'on vit autrefois
Presser d'un pas léger les habitans des bois.

Pour charmer leur ennui, Clymène au milieu d'elles
Leur racontoit des dieux les amours infidelles,
Et Vénus de Vulcain trompant les yeux jaloux,
Et le bonheur de Mars, et ses larcins si doux.

Tandis qu'à l'écouter les nymphes attentives
Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives,
Du malheureux berger la gémissante voix
Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois.
Cyrène s'en émeut; ses compagnes timides
Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides:
Aréthuse, cherchant d'où partent ses sanglots,
Montre ses blonds cheveux sur la voûte des flots:
O ma sœur! tu sentois de trop justes alarmes;
Ton fils, ton tendre fils, tout baigné de ses larmes,
Paroît au bord des eaux accablé de douleurs,
Et sa mère est, dit-il, insensible à ses pleurs.

Mon fils! répond Cyrène en pâlissant de crainte;
Qu'il vienne: et quel est donc le sujet de sa plainte?
Qu'on amène mon fils, qu'il paroisse à mes yeux,
Mon fils a droit d'entrer dans le palais des dieux.
Fleuve, retire-toi. L'onde respectueuse,
A ces mots, suspendant sa course impétueuse,
S'ouvre, et, se repliant en deux monts de cristal,
Le porte mollement au fond de son canal.

Le jeune dieu descend; il s'étonne, il admire
Le palais de sa mère et son liquide empire;
Il écoute le bruit des flots retentissans,
Contemple le berceau de cent fleuves naissans,
Qui, sortant en grondant de leur grotte profonde,
Promènent en cent lieux leur course vagabonde.
De là partent le Phase et le vaste Lycus,
Le père des moissons, le riche Caïcus,
L'Énipée orgueilleux d'orner la Thessalie,
Le Tibre encor plus fier de baigner l'Italie,
L'Hypanis se brisant sur des rochers affreux,
Et l'Anio paisible, et l'Éridan fougueux,
Qui, roulant à travers des campagnes fécondes,
Court dans les vastes mers ensevelir ses ondes.

Mais enfin il arrive à ce brillant palais
Que les flots ont creusé dans un roc toujours frais :
Sa mère en l'écoutant sourit, et le rassure ;
Les nymphes sur ses mains épanchent une eau pure,
Offrent pour les sécher de fins tissus de lin ;
On fait fumer l'encens, on fait couler le vin.
Prends ce vase, ô mon fils : afin qu'il nous seconde,
Invoquons l'Océan, le vieux père du monde.
Et vous, reines des eaux, protectrices des bois,
Entendez-moi, mes sœurs. Elle dit ; et trois fois
Le feu sacré reçut la liqueur petillante,
Trois fois jaillit dans l'air une flamme brillante.
Elle accepte l'augure, et poursuit en ces mots :

Protée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.
C'est lui que nous voyons, sur ces mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.
Pallène est sa patrie ; et, dans ce même jour,
Vers ces bords fortunés il hâte son retour :
Les Nymphes, les Tritons, tous, jusqu'au vieux Nérée,
Respectent de ce dieu la science sacrée ;
Ses regards pénétrans, son vaste souvenir,
Embrassent le présent, le passé, l'avenir ;
Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.
Par lui tu connoîtras d'où naissent tes revers ;
Mais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.
On a beau l'implorer ; son cœur, sourd à la plainte,
Résiste à la prière et cède à la contrainte.
Moi-même, quand Phébus, partageant l'horizon,
De ses feux dévorans jaunira le gazon,
A l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
Je guiderai tes pas vers une grotte sombre
Où sommeille ce dieu sorti du sein des flots.
Là, tu le surprendras dans les bras du repos.

Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme;
Serpent, il s'entrelace; et lion, il rugit;
C'est un feu qui petille, un torrent qui mugit:
Mais plus il t'éblouit par mille formes vaines,
Plus il faut resserrer l'étreinte de ses chaînes,
Redoubler tes assauts, épuiser ses secrets,
Et forcer ton captif à reprendre ses traits.

Sur son fils, à ces mots, sa main officieuse
Répand d'un doux parfum l'essence précieuse:
Cette pure ambroisie embaume ses cheveux,
Rend son corps plus agile et ses bras plus nerveux.
Au sein des vastes mers s'avance un mont sauvage
Où le flot mugissant, brisé par le rivage,
Se divise, et s'enfonce en un profond bassin
Qui reçoit les nochers dans son paisible sein:
Là, dans un antre obscur se retiroit Protée.
Cyrène le prévient, y conduit Aristée,
Le place loin du jour dans l'ombre de ces lieux,
Se couvre d'un nuage, et se dérobe aux yeux.

Déjà le chien brûlant dont l'Inde est dévorée
Vomissoit tous ses feux sur la plaine altérée;
Déjà l'ardent midi, desséchant les ruisseaux,
Jusqu'au fond de leur lit avoit pompé leurs eaux:
Pour respirer le frais dans sa grotte profonde,
Protée en ce moment quittoit le sein de l'onde;
Il marche; près de lui le peuple entier des mers
Bondit, et fait au loin jaillir les flots amers:
Tous ces monstres épars s'endorment sur la rive.
Alors, tel qu'un berger, quand la nuit sombre arrive,
Lorsque le loup s'irrite aux cris du tendre agneau,
Le dieu sur son rocher compte au loin son troupeau.

A peine il s'assoupit, que le fils de Cyrène
Accourt, pousse un grand cri, le saisit et l'enchaîne.
Le vieillard de ses bras sort en feu dévorant;
Il s'échappe en lion, il se roule en torrent.
Enfin, las d'opposer une défense vaine,
Il cède; et se montrant sous une forme humaine:
Jeune imprudent, dit-il, qui t'amène en ce lieu?
Parle, que me veux-tu? Vous le savez, grand dieu,
Oui, vous le savez trop, lui répond Aristée;
Le livre des destins est ouvert à Protée:
L'ordre des immortels m'amène devant vous:
Daignez... Le dieu, roulant des yeux pleins de courroux,
A peine de ses sens dompte la violence,
Et tout bouillant encor rompt ainsi le silence:

Tremble, un dieu te poursuit: pour venger ses douleurs,
Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs;
Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
Un jour tu poursuivois sa fidelle Eurydice;
Eurydice fuyoit, hélas! et ne vit pas
Un serpent que les fleurs recéloient sous ses pas.
La Mort ferma ses yeux: les Nymphes ses compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes;
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira;
Le Rhodope en gémit, et l'Èbre en murmura.
Son époux s'enfonça dans un désert sauvage:
Là, seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage,
Tendre épouse! c'est toi qu'appeloit son amour,
Toi qu'il pleuroit la nuit, toi qu'il pleuroit le jour.

C'est peu: malgré l'horreur de ses profondes voûtes,
Il franchit de l'enfer les formidables routes;
Et, perçant ces forêts où règne un morne effroi,
Il aborda des morts l'impitoyable roi,

Et la Parque inflexible, et les pâles Furies
Que les pleurs des humains n'ont jamais attendries :
Il chantoit ; et ravis jusqu'au fond des enfers,
Au bruit harmonieux de ses tendres concerts,
Les légers habitans de ces obscurs royaumes,
Des spectres pâlissans, de livides fantômes,
Accouroient, plus pressés que ces oiseaux nombreux
Qu'un orage soudain ou qu'un soir ténébreux
Rassemble par milliers dans les bocages sombres ;
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Des vierges que l'hymen attendoit aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
Victimes que le Styx, dans ses prisons profondes,
Environne neuf fois des replis de ses ondes,
Et qu'un marais fangeux, bordé de noirs roseaux,
Entoure tristement de ses dormantes eaux.
L'enfer même s'émut ; les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides ;
Ixion immobile écoutoit ses accords ;
L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts ;
Et Cerbère, abaissant ses têtes menaçantes,
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.

Enfin il revenoit triomphant du trépas :
Sans voir sa tendre amante, il précédoit ses pas ;
Proserpine à ce prix couronnoit sa tendresse :
Soudain ce foible amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînoit,
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnoit.
Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne... il revoit ce qu'il aime !
C'en est fait, un coup d'œil a détruit son bonheur ;
Le barbare Pluton révoque sa faveur,
Et des enfers charmés de ressaisir leur proie
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.

Eurydice s'écrie : O destin rigoureux!
Hélas! quel dieu cruel nous a perdus tous deux!
Quelle fureur! voilà qu'au ténébreux abyme
Le barbare destin rappelle sa victime.
Adieu ; déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée ; Eurydice expirante
En vain te cherche encor de sa main défaillante ;
L'horrible Mort, jetant son voile autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas! et loin de toi.
Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore.
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,
Il n'embrasse qu'une ombre ; et l'horible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors, deux fois privé d'une épouse si chère,
Où porter sa douleur? où traîner sa misère?
Par quels sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.

Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace,
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrace :
Sa voix adoucissoit les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinoient dans les airs.
Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore.
Pour lui plus de plaisirs, plus d'hymen, plus d'amour.
Seul parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts hyperborées,
Il pleuroit Eurydice, et plein de ses attraits,
Reprochoit à Pluton ses perfides bienfaits.

En vain mille beautés s'efforçoient de lui plaire,
Il dédaigna leurs feux; et leur main sanguinaire,
La nuit, à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Èbre roula sa tête encor toute sanglante :
Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un foible son,
D'Eurydice en flottant murmuroit le doux nom,
Eurydice! ô douleur! Touchés de son supplice,
Les échos répétoient Eurydice! Eurydice!

Le devin dans la mer se replonge à ces mots,
Et du gouffre écumant fait tournoyer les flots.
Cyrène de son fils vient calmer les alarmes;
Cher enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes;
Tu connois ton destin. Eurydice autrefois
Accompagnoit les chœurs des nymphes de ces bois;
Elles vengent sa mort : toi, fléchis leur colère :
On désarme aisément leur rigueur passagère.
Sur le riant Lycée, où paissent tes troupeaux,
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Choisis un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés foulent en paix les herbes;
Pour les sacrifier élève quatre autels;
Et, les faisant tomber sous les couteaux mortels,
Laisse leurs corps sanglans dans la forêt profonde.
Quand la neuvième aurore éclairera le monde,
Au déplorable époux dont tu causas les maux
Offre une brebis noire et la fleur des pavots;
Enfin, pour satisfaire aux mânes d'Eurydice,
De retour dans les bois immole une génisse.

Elle dit : le berger dans ses nombreux troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;

Immole un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés fouloient en paix les herbes.
Pour la neuvième fois quand l'aurore parut,
Au malheureux Orphée il offrit son tribut,
Et rentra plein d'espoir dans la forêt profonde.
O prodige! le sang, par sa chaleur féconde,
Dans le flanc des taureaux forme un nombreux essaim;
Des peuples bourdonnans s'échappent de leur sein,
Comme un nuage épais dans les airs se répandent,
Et sur l'arbre voisin en grappes se suspendent.

Ma muse ainsi chantoit les rustiques travaux,
Les vignes, les essaims, les moissons, les troupeaux,
Lorsque César, l'amour et l'effroi de la terre,
Faisoit trembler l'Euphrate au bruit de son tonnerre,
Rendoit son joug aimable à l'univers dompté,
Et marchoit à grands pas vers l'immortalité.
Et moi je jouissois d'une retraite obscure;
Je m'essayois dans Naple à peindre la nature,
Moi qui, dans ma jeunesse, à l'ombre des vergers,
Célébrois les amours et les jeux des bergers.

(2) La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
. . . . happoit mouches dans l'air;
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.

(La Font., liv. X, fable vii.)

(3) M. Le Blanc du Guillet rend ainsi ce morceau :

Mais Phébus triomphant des noirs enfans d'Eole,
Repousse enfin l'hiver fuyant vers l'autre pôle.

Il a rouvert nos cieux plus purs et plus sereins.
Quel essor je vois prendre à tes brillans essaims!
Dans les bois, les vergers, qu'ils aiment à *s'ébattre!*
Suis les jeux de l'insecte : en sa course *folâtre*
Il caresse les eaux, il moissonne les fleurs;
Plus actif, il revient à ces soins enchanteurs
De la famille à naître, ou *déjà renaissante.*
On s'échauffe, on pétrit la cire jaunissante,
Et le miel le plus pur y coule à flots dorés.
Mais quel torrent soudain roule *aux champs azurés?*
Quel nuage *a voilé la lumière ternie?*
C'est un peuple nombreux qui part en colonie;
Il cherche une eau plus fraîche, et des bois plus couverts...

Virgile a, pour ainsi dire, dans son vol, la légèreté des insectes qu'il décrit, et ses vers ont la douceur de leur miel : on ne retrouve rien de tout cela dans son interprète; et cependant on voit qu'il a cherché à reproduire les beautés de son original; il les sentoit bien, mais il ne connoissoit point le mécanisme de notre versification, et il n'avoit pas ce tact exquis, cette délicatesse de goût, que possède à un si haut degré M. Delille, qu'il s'étoit flatté de faire oublier. « Ce sont deux artistes, a dit à ce sujet un littérateur estimé, qui, avec une manière différente, ont copié le plus parfait des antiques, l'Apollon du Belveder. L'un présente une figure qui, au premier coup d'œil, paroît valoir l'original; il faut l'œil de la critique et de l'érudition pour voir que les contours, à force d'être polis, sont peut-être altérés dans leur pureté : l'autre, au contraire, par respect pour son modèle, laisse à sa copie jusqu'aux sutures du moule; il faut un œil indulgent et exercé pour sentir, sous ces rudesses apparentes, l'élégante perfection des formes originales. » (*Note de l'Éditeur.*)

(4) Traduction de M. Le Blanc du Guillet :

Laissent-ils *par dégoût* leurs ateliers déserts,
Sur les pas de leur roi, dépouillé de ses ailes,
Cours, et vas ramener ces cohortes fidèles :
Tu les verras soudain, respectant ton repos,
N'oser ni fuir le camp, ni lever les drapeaux.

Les trois premiers vers sont prosaïques, et présentent d'ailleurs un sens très-ambigu ; les deux derniers rendent le texte avec assez de précision : mais que penser de la traduction suivante de M. Raux ?

D'un essaim vagabond, si la troupe joyeuse,
Par caprice, quittoit la fraîcheur de ses toits,
Et, pour jouer dans l'air, *négligeoit ses emplois*,
Aisément on prévient ce passe-temps frivole :
Coupe l'aile à son roi ; *si le roi ne s'envole*,
Les essaims n'oseront s'élever dans les airs.
Quels fidèles sujets, *laissant des murs déserts*,
Quand le prince y réside, osent lever l'enseigne ?

(*Note de l'Éditeur.*)

(5) M. Le Blanc du Guillet traduit ainsi les beaux vers où Virgile décrit les mœurs, l'instinct et la brillante activité des abeilles :

Seuls ils forment un peuple habitant sous des toits,
Chérissant la cité, gouverné par des lois :
Remparts, foyers, trésor, produit de l'industrie,
Enfans, rien n'est à lui ; tout est à la patrie.
Il prévient en été les besoins de l'hiver.
L'un, pour nourrir l'état, parcourt les champs de l'air ;

L'autre, de sucs visqueux, des larmes du narcisse,
Utile casanier fonde un vaste édifice,
Et suspend les berceaux en cire façonnés.
Celui-ci, tout entier aux soins des nouveaux nés,
De la famille élève et conduit l'espérance;
Celui-là, d'un miel pur entretient l'abondance:
D'un nectar précieux les celliers sont comblés:
Quelques-uns, par le sort, aux portes assemblés,
Observent tour à tour la pluie encor lointaine,
Déchargent l'ouvrier arrivant hors d'haleine,
Ou, d'un commun effort, rangés en bataillon,
Repoussent loin des murs le paresseux frelon.
Tout se meut, tout concourt au bonheur de l'empire;
C'est le miel, c'est le thym, qu'en parfums on respire.
Tels, d'acier amolli forgeant d'affreux carreaux,
Les cyclopes brûlans hâtent leurs durs travaux:
L'un dans le cuir enflé reçoit l'air qu'il repousse;
L'autre plonge un fer chaud dans l'eau qui se courrouce;
Leurs bras, avec effort, en cadence élevés,
Retombent en cadence; et, de feux abreuvés,
Les lingots sont roulés par la tenaille ardente;
L'Etna tremble et gémit sous l'enclume grondante.

Cette imitation présente quelques détails assez heureusement rendus; mais le style, en général, est rude et négligé, et l'on n'y reconnoît point cette empreinte, plus ou moins déguisée, de la lime, qui donne aux vers, comme aux diamans, les saillies et le poli des facettes. Nous ne citerons rien des autres traducteurs qui se sont péniblement traînés sur les pas de Ségrais ou de Martin. M. Le Franc de Pompignan est le seul que l'on puisse lire avec quelque intérêt; quoiqu'il ne s'élève guère au-dessus du médiocre, il est toujours versificateur élégant, et il rend le texte avec assez

de précision, témoin la comparaison qui termine ce morceau :

> Tels les fils de Vulcain partagent leurs travaux :
> L'un gouverne le souffle, aliment des fourneaux ;
> L'autre enfonce l'acier dans l'onde petillante ;
> L'Etna s'ébranle au bruit de leur forge bouillante,
> Et leur bras, qu'avec force ils élèvent en l'air,
> Retombent en cadence, et subjuguent le fer.

Le cardinal de Polignac, qui s'est placé, par son *Anti-Lucrèce*, parmi les premiers modèles de la poésie latine, nous offre quelques beaux vers sur l'industrie des abeilles :

> *Cernis, ut avidulos libans apis aurea flores*
> *Decerpit lentum humorem, et salsugine dulci*
> *Telluris medicatum adipem, pretiosaque cœli*
> *Munera, purpureis sparsìm gemmantia mappis;*
> *Et rorem exsugit, quem concoxêre tepentes*
> *Primitiæ radiorum et blanda exordia lucis.*
> *Indè domum revolat spoliis fragrantibus uda,*
> *Serpylloque thymoque gravis, prædâque superbit.*
> *Tùm lectas partitur opes; sexangula primùm*
> *Horrea ductilibus ceris, cratesque favorum*
> *Perforulos et cancellos quincunce politâ*
> *Ædificans. Credas musivum opus, ordine comtum*
> *Dædaleo; Euclidisque omnes didicisse figuras,*
> *Fabrilesque diù docilem excurrisse per artes:*
> *Sic ad libellam concinnè, sic adamussìm*
> *Cuncta; cavis adeò vaginis limpida forma est*
> *Et nitor; ingeniumque et mira industria lucent.*
> *His tandem dites epulas, præsaga futuri,*

Condere amat : cùm tristis hiems nudaverit orbem,
Omniaque ingrata torpedine capta jacebunt,
Melle suo tacitos inter saturanda penates.
Prætereà, si quæ latebris peraguntur in illis
Investigare est, quot erunt memoranda? Fovetur
Publica res : fraternus amor, mens omnibus una.
Sunt mores apibus, sunt jura, ducemque sequuntur,
Et sua quemque manent obeunda negotia civem.
Est quoque militiæ labor ac decus; arma capessunt
Pro patriâ exiguisque focis : sunt agmina sæpè
Missa colonorum, nova qui procùl oppida condant;
Et gentis leges, ritus, nomenque propagent.
Quid majus meliusve hominum sapientia præstat?

Voyez avec quelle légèreté l'abeille voltigeant sur la surface humide des fleurs, en tire une gomme parfumée, pompe la sève qui s'y porte du sein de la terre, et leur enlève ces perles liquides et transparentes qui répandent un si vif éclat sur le bord de leurs calices; voyez avec quelle ardeur elle recueille les brillantes larmes de l'Aurore, échauffées par la douce chaleur des premiers rayons du soleil. Chargée de serpolet et de thym, elle revole ensuite vers la ruche; et fière du succès de sa course, elle y dépose une moisson qu'elle n'a pas faite pour elle seule. Pour la renfermer, elle bâtit avec une cire qui s'étend à son gré, des cellules hexagones, qui, s'appliquant les unes aux autres, forment un échiquier dont les cases sont séparées par des cloisons. On prendroit cet ouvrage, digne du génie de Dédale, pour le chef-d'œuvre d'un habile architecte consommé dans la science d'Euclide, et qu'une longue étude instruisit à fond de tous les arts. Telles sont la proportion, la justesse, qui règnent dans toutes les parties de l'édifice : tant les alvéoles sont clairs et transparens! tant il brille de dessein et d'adresse dans leur merveilleuse structure! L'abeille prévoyante y fait avec soin de grandes provisions de miel;

elle vivra de ce nectar, fruit de ses travaux, lorsque les frimas auront dépouillé la terre, et que toute la nature languira sans ame et sans vie. Que sera-ce si vous portez un œil attentif sur ce qui se passe de plus secret dans l'intérieur de la ruche ? Que vous découvrirez d'objets dignes d'admiration ! On y travaille avec ardeur pour le bien de la société; une vive tendresse en unit les membres, un même esprit les anime. Les abeilles ont des mœurs, des lois, un chef; chacune d'elles fait partie d'une république, a son département, ses fonctions à remplir. L'art militaire a pour elles des charmes : sensibles à la gloire qui l'accompagne, et peu touchées de ses dangers, elles s'arment pour la défense de leur patrie. Souvent de nombreuses colonies en sortent pour fonder au loin de nouvelles villes, pour étendre les lois, le nom et les usages de la nation. Que peut faire de plus grand, de plus beau toute la sagesse des hommes ?....

(*Note de l'Éditeur.*)

(6) Les naturalistes modernes ont décidé que les abeilles étoient gouvernées par des reines, et non par des rois. Virgile a suivi l'opinion de son temps. A cela près, tout ce qu'il dit des travaux extérieurs et intérieurs de ces mouches, de leur police, de leurs combats, de leurs maladies, est très-exact. M. Le Franc assure l'avoir vérifié lui-même, au moyen d'une ruche vitrée qu'il a gardée pendant trois ans sur la fenêtre d'un cabinet. « Je ne vois pas, ajoute-t-il, pourquoi M. l'abbé Desfontaines a cru devoir composer un discours exprès pour prémunir les jeunes gens contre *les fausses connoissances qu'ils pourroient puiser dans le quatrième livre des Géorgiques*, comme s'il ne contenoit que des erreurs. Il suffisoit d'indiquer dans les notes deux ou trois découvertes principales, dues aux nouveaux observateurs, telles que la génération des abeilles, leurs différentes

espèces, et le sexe de leurs souverains. Pour ce qui concerne les ouvrages, le régime et les révolutions de cette république d'insectes, Virgile en a décrit les détails en homme bien instruit. L'opinion que les abeilles naissoient des entrailles corrompues d'un taureau, est absurde, comme opinion de philosophe, quoiqu'elle ait été soutenue par des physiciens anciens et modernes. Mais prenons-la pour une fiction de poëte; lisons l'épisode d'Aristée, et rendons grace à Virgile de tout ce qu'il y a mis de génie et d'intérêt. » Aristote est le premier qui a soutenu que la matière putréfiée produisoit des insectes. Le plus savant des Romains, Varron, a adopté cette chimère : il prétend que des abeilles naissent de la putréfaction du corps d'un taureau. Ovide l'assure de même, et c'est là, ajoute-t-il d'un ton décisif, un fait démontré par l'expérience :

> . . . . . *Delectos mactatos obrue tauros;*
> *(Cognita res usu) de putri viscere passim*
> *Florilegæ nascuntur apes.* Metam., lib. XV.

Pline le Naturaliste fait mention de la résurrection des abeilles, comme d'une croyance reçue chez les anciens. Cette fable étoit liée aux cérémonies religieuses, et à l'espèce de culte que l'on rendoit à Orphée : c'étoit la religion des anciens qui l'avoit introduite dans leur physique. Dès-lors il ne faut plus s'étonner du cours prodigieux qu'elle a eu; l'on sait que la superstition croit tout, et n'examine rien. Des expériences réitérées ont prouvé la fausseté de cette merveille.

Un poëte Florentin, nommé Ruccelaï, a fait un petit poëme fort agréable, dans lequel il donne des notions

plus justes sur les mœurs des abeilles. M. Campenon, auteur d'un charmant poëme intitulé *la Maison des Champs*, l'a imité dans plusieurs passages; nous en rapporterons ici quelques fragmens :

Cherchez un site où les froids aquilons
N'osent jamais, par un souffle funeste,
Ravir aux fleurs cette manne céleste
Qui de l'abeille entretient les travaux :
Qu'une fontaine y laisse errer ses eaux;
Qu'un saule verd planté sur le rivage
Offre à l'abeille un refuge, un ombrage,
Sur-tout un mets fixé sur ses rameaux.
De ces tilleuls fuyez le voisinage,
Craignez ces ifs, abattez ces cyprès,
Mais faites grace à l'olivier sauvage;
L'abeille y trouve un asile plus frais,
Et tous les arts sont amis de la paix.

Du mélilot soignez aussi la plante;
Point de mépris, un brin d'herbe nous sert.
Placez auprès la mélisse odorante,
Le serpolet, le persil toujours vert,
La sauge pâle, et les touffes de menthe
Dont la racine aime une onde dormante.

Vous le savez : sur l'abeille, en ses jeux,
La fable étend son voile ingénieux.
Au mont Ida, les cymbales bruyantes,
Qu'accompagnoit le cri des corybantes,
(Si l'on en croit ses mensonges heureux)
Ont attiré des essaims plus nombreux.
Cette imposture est un droit de la fable;
Vous n'irez pas, la cymbale à la main,
Frapper les airs de cris poussés en vain :

L'abeille rit de ce bruit formidable;
Mais elle suit le parfum de vos fleurs,
Elle s'abat sur la rose vermeille,
Sur le genêt trahi par ses odeurs,
Et de narcisse aime à pomper les pleurs.
Caressez donc, pour attirer l'abeille,
Mon odorat, sans blesser mon oreille.

Son logement se forme à peu de frais,
En dôme simple, en modeste édifice,
Que sous vos doigts la paille s'arrondisse;
Le liége donne un abri plus épais,
A vos desseins il est aussi propice:
Mais de tout luxe évitez les apprêts,
Le travail dort au milieu d'un palais.

Ruccelaï peint ensuite de couleurs assez poétiques le combat des abeilles, lorsqu'un essaim étranger vient pour envahir la ruche:

Vois-tu là-bas cet essaim tout poudreux?
Il a quitté la ruche accoutumée,
Il fond sur toi; sa bourdonnante armée
Vient envahir tes pénates joyeux:
Aux armes donc! guerre à la tyrannie!
Défends tes jours, tes trésors, ta patrie!

Mais dans les airs les deux essaims lancés,
Brillent déjà, l'un vers l'autre poussés.
Déjà j'entends les ailes frémissantes,
Le foible choc des dards entrelacés,
Le dernier cri des abeilles mourantes,
Et les fureurs des vaincus terrassés.
Vous qui veillez sur les ruches naissantes,

Des deux partis éteignez le courroux :
Mêlez le miel dans le vin le plus doux ;
Au bois prochain qu'une branche coupée
Dans ce breuvage à l'instant soit trempée;
Et du rameau secouant la liqueur
Sur les vaincus et sur l'essaim vainqueur,
Arrosez-les d'une poussière humide;
Vous les verrez bientôt d'un vol rapide
Se réunir, en grappe se presser,
Et de leur trompe à l'envi se sucer.

(*Note de l'Éditeur.*)

(7) Deux littérateurs célèbres, MM. Delille et Lebrun, ont lutté, il y a plus de quarante ans, avec un égal succès, dans la traduction de l'épisode d'Aristée. On a vu les diverses manières de M. Delille; voici celle de son digne émule, qui depuis s'est fait un nom si justement célèbre par ses compositions lyriques :

Dans ces rians vallons où le fleuve Pénée
Promène entre des fleurs son onde fortunée,
Poursuivi du destin, un berger demi-dieu
Avoit dit à ces bords un éternel adieu:
Aristée est son nom : loin de ce doux rivage,
Pleurant ses deux essaims que la Parque ravage,
Aristée égaroit ses pas et ses douleurs.
Aux sources du Pénée il accourt tout en pleurs;
Et là, tendant les mains vers ces grottes profondes:

« O Cyrène! ô ma mère! ô reine de ces ondes!
Du brillant Apollon si j'ai reçu le jour,
Si vous êtes ma mère, où donc est votre amour ?
Eh! que m'importe, hélàs! cette illustre origine,
Si les destins jaloux ont juré ma ruine?

Est-ce là ce bonheur que vous m'aviez promis ?
Cet olympe où les dieux attendoient votre fils ?
Un seul bien ici-bas, mes abeilles si chères,
Eût de mes jours mortels adouci les misères :
C'étoient les plus doux fruits de mes soins assidus :
Et vous êtes ma mère! et je les ai perdus!
Cruelle! de mes pleurs ne soyez point avare;
Au sein de mes agneaux plongez un fer barbare;
Et que mes jeunes ceps expirent sous vos coups,
Si le bonheur d'un fils arme votre courroux. »

Cyrène, assise au fond de sa grotte azurée,
Entend le bruit confus d'une plainte égarée.
Ses nymphes l'entouroient : sur leurs fuseaux *légers*
Brille un lin de Milet teint de l'azur des *mers*.
Là sont en foule Opis, Glaucé, Pyrrha, Néère,
Cydippe vierge encor; Lycoris déjà mère;
Nesé, Spio, Thalie, et Driope, et Naïs :
Leurs blonds cheveux flottoient autour d'un sein de lis.
Xante, Éphir, jeunes sœurs, filles du vieux Nérée,
Ceinte d'or l'une et l'autre, et d'hermine parée,
Et l'agile Aréthuse abjurant le carquois,
Et la jeune Climène à la brillante voix.

Pour charmer leurs loisirs, Climène, au milieu d'elles,
Leur chantoit de Vénus les amours infidelles,
Les doux larcins de Mars, les fureurs de Vulcain,
Et ses réseaux tissus d'un invisible airain.
Les nymphes, en filant, écoutoient ces merveilles,
Quand un lugubre cri frappe encor leurs oreilles.
Cyrène, en pâlissant, tremble à ce cri fatal.
Chaque nymphe se trouble en son lit de cristal :
Toutes avec effroi gardent un long silence.
Plus prompte que ses sœurs, Aréthuse s'élance;
Et jetant ses regards sur la face des eaux,
Lève sa tête humide et ceinte de roseaux ;

Et de loin : « O Cyrène! ô mère infortunée!
Ton fils!... il est en pleurs aux sources du Pénée;
Il te nomme barbare! » A ces tristes récits,
—« Va, cours, vole, Aréthuse; amène-moi mon fils :
Il a droit de descendre en nos grottes sacrées. »

Elle dit : à sa voix les ondes séparées,
Se courbant tout à coup en mobiles vallons,
Reçoivent Aristée en leurs gouffres profonds.
Il s'avance étonné sous ces voûtes liquides,
Admire avec effroi ces royaumes humides,
Tous ces fleuves grondant sous leurs vastes rochers,
Et la source du Nil, inconnue aux nochers,
Et l'Èbre, et le Caïque, et le Phase, et le Tibre
Orgueilleux d'arroser les champs d'un peuple libre;
L'Hypparis à grand bruit sur des rocs écumant,
Et le mol Anio s'écoulant lentement,
Et l'Éridan fougueux, qui, dans les mers profondes,
Précipite, en grondant, le tribut de ses ondes.
Quand il a pénétré ce liquide palais,
Cyrène, en l'embrassant, calme ses vains regrets.
Chaque nymphe à l'envi sert le jeune Aristée.
Les unes, sur ses mains versoient l'onde argentée;
Un lin blanc les essuie; et d'autres à ses yeux
Offroient les coupes d'or, les mets délicieux.
Mais Cyrène : « O mon fils! que cette liqueur pure
Coule pour l'Océan, père de la Nature,
Pour les nymphes des bois, des fleuves et des mers! »
Elle dit; l'encens fume, et les vœux sont offerts.
Trois fois le vin se mêle aux flammes odorantes;
Trois fois la flamme vole aux voûtes transparentes.

« O mon fils, dit Cyrène, à ce présage heureux,
Non loin des flots d'Égée est un devin fameux :
C'est l'antique Protée, aux regards infaillibles.
Sur des coursiers marins il fend les mers paisibles;

Il court vers l'Émathie, et côtoyant nos ports,
De Palène déjà son char touche les bords.
C'est l'oracle des mers. Les dieux lui font connoître
Et tout ce qui n'est plus et tout ce qui doit être.
Ainsi le veut Neptune; et lui seul sous les eaux
Fait paître de ce dieu les immenses troupeaux.
Il sait de vos malheurs la source et le remède;
Mais par de longs soupirs c'est en vain qu'on l'obsède;
Son oracle est le prix de qui l'ose dompter :
C'est lui que votre audace enfin doit consulter.
Moi-même, dès que l'astre, embrasant l'hémisphère,
Aux troupeaux altérés rendra l'ombre plus chère,
Je veux guider vos pas vers l'antre où le vieillard,
Loin du jour et des mers, se repose à l'écart.
C'est là que le sommeil invite à le surprendre :
Chargez-le de liens : mais prompt à se défendre,
A vos yeux, sous vos mains, il se roule en torrent,
Gronde en tigre irrité, glisse et siffle en serpent,
Dresse en lion fougueux sa crinière sanglante,
Et tout à coup échappe en flamme petillante.
Mais plus le dieu mobile est prompt à s'échapper,
Plus de vos nœuds pressans il faut l'envelopper.
Vaincu, chargé de fers, qu'il vous rende Protée. »

D'ambroisie à ces mots parfumant Aristée,
Cyrène lui souffla l'espoir d'être vainqueur :
Ses membres respiroient l'audace et la vigueur.

Dans les flancs caverneux d'un roc battu de l'onde
S'ouvre un antre : à ses pieds le flot bouillonne et gronde ;
Mais il creuse à l'entour deux golfes dont les eaux,
Loin des vents orageux, accueillent les vaisseaux.
Le vieillard de ce roc aime le frais et l'ombre.
Cyrène y met son fils vers le flanc le plus sombre,
Et se dérobe au fond de son nuage épais.

Déjà l'astre du jour, enflammant tous ses traits,
Des fleuves bouillonnans tarit l'urne profonde,
Et du haut de sa course il embrase le monde.
Des feux du Sirius tout l'air est allumé.

Protée, alors nageant vers l'antre accoutumé,
Voit ses monstres, autour de sa grotte sauvage,
D'une rosée amère inonder le rivage:
Et dans sa grotte assis, loin des feux du soleil,
Compte ses lourds troupeaux que presse un lourd sommeil.

A peine il s'endormoit, que le fils de Cyrène
S'élance, jette un cri, le saisit et l'enchaîne.
Protée, en s'éveillant, s'agite dans ses fers;
Et surpris des liens dont ses bras sont couverts,
Rappelant de son art les merveilles en foule,
Tigre, flamme, torrent, gronde, embrase, s'écoule.
Vains efforts! et cédant au bras victorieux,
A lui-même rendu, sa voix l'annonce aux yeux:

« Que me veut ton audace, ô jeune téméraire!
Et qui te fait tenter ma grotte solitaire? »

—« Divin pasteur des eaux, tu le sais mieux que moi;
Mes revers et les dieux guident mes pas vers toi:
Parle, j'attends mon sort de ta bouche sacrée. »

Protée alors frémit; sa prunelle égarée
Roule un bleuâtre éclat dans ses yeux menaçans,
Et sa bouche au destin prête ces fiers accens:

« Les dieux sont irrités; leur courroux légitime
N'égale point encor tes revers à ton crime.
Du sein des morts, Orphée arme ces dieux vengeurs.
Malheureux! tu ravis Eurydice à ses pleurs.

« La nymphe un jour, fuyant ta poursuite enflammée,
Pressa d'un hydre affreux la tête envenimée;

Il l'atteint; elle expire! ô douleurs! ô regrets!
Ses compagnes en pleurs font gémir les forêts;
Du Rhodope attendri les rochers soupirèrent;
Dans leurs antres sanglans les tigres la pleurèrent.
Mais lui, belle Eurydice, en des bords reculés,
Seul, et sa lyre en main, plaint ses feux désolés.
C'est-toi, quand le jour naît, toi, quand le jour expire,
Toi qu'appellent ses cris, toi que pleure sa lyre!
Mais que ne peut l'amour? Orphée aux sombres bords
Osa tenter vivant la retraite des morts,
Ces bois noirs d'épouvante, et ces dieux effroyables,
Aux larmes des humains toujours impitoyables.
Il chante: tout s'émeut, et du fond des enfers
Les manes accouroient au bruit de ses concerts.
Tels, quand un soir obscur fait gronder les orages,
D'innombrables oiseaux volent sous les ombrages;
Telles autour d'Orphée erroient de toutes parts
Les ombres des héros, des enfans, des vieillards,
Et ces fils qu'au bûcher redemandent leurs mères,
Et ces jeunes beautés à leurs amans si chères;
Peuple léger et vain, que de ses bras hideux
Presse neuf fois le Styx qui mugit autour d'eux.
De l'Erèbe à sa voix les gouffres tressaillirent;
Sur leur trône de fer les Parques s'attendrirent;
L'Euménide cessa d'irriter ses serpens,
Et Cerbère retint ses triples hurlemens.

« Déjà l'heureux Orphée est vainqueur du Ténare;
Il ramène Eurydice échappée au Tartare;
Eurydice le suit; car un ordre jaloux
Défend encor sa vue aux yeux de son époux.
Mais, ô d'un jeune amant trop aveugle imprudence!
Si l'enfer pardonnait, ô pardonnable offense!
Orphée impatient, troublé, vaincu d'amour,
S'arrête, la regarde et la perd sans retour.

Plus de trêve : Pluton redemande sa proie.
Trois fois le Styx avare en murmure de joie; »
Mais elle : « Ah! cher amant! qu'as-tu fait? quel transport
Et nous trahit tous deux, et me rend à la mort?
Déjà le noir sommeil flotte sur ma paupière;
Déjà je ne vois plus tes yeux ni la lumière;
Orphée! un dieu jaloux m'entraîne malgré moi,
Et je te tends ces mains qui ne sont plus à toi!
Adieu! » L'ombre s'exhale. Orphée, au noir rivage,
Poursuit, embrasse en vain la fugitive image.
Mais comment repasser le brûlant Phlégéton?
Comment fléchir deux fois l'inflexible Pluton?
Quels pleurs ou quels accens lui rendroient son épouse?
L'ombre pâle est déjà dans la barque jalouse.

Sur les bords du Strymon, déplorant ses revers,
Orphée erra sept mois sur des rochers déserts;
Aux tigres, aux forêts, il conta ses disgraces;
Les tigres, les forêts, gémirent sur ses traces.
Telle, pleurant la nuit, sur un triste rameau,
Ses fils, sans plume encor, ravis dans leur berceau,
Philomèle, au milieu des forêts attentives,
Traîne ses longs regrets en cadences plaintives.

Ah! depuis qu'Eurydice est ravie à ses feux,
Nul amour, nul hymen ne flatte plus ses vœux.
Son désespoir l'égare; il franchit dans sa course
Ces monts affreux où luit le char glacé de l'Ourse;
Il pleuroit ses amours, hélas! deux fois trahis,
Quand tout à coup, ô rage! ô forfaits inouis!
Les Bacchantes en foule assiégeant le Ryphée,
De leurs jalouses mains déchirèrent Orphée,
Lui percèrent le cœur de leurs thyrses sanglans,
Et semèrent au loin ses membres palpitans.
Dans l'Èbre impétueux sa tête fut jetée;
Mais tandis qu'elle erroit sur la vague agitée,

Ses lèvres, qu'Eurydice animoit autrefois,
Et sa langue glacée, et sa mourante voix,
Sa voix disoit encore : « ô ma chère Eurydice! »
Et tout le fleuve au loin répétoit : « Eurydice! »

A ces mots tout à coup élancé dans les mers,
Protée a disparu sous les flots entr'ouverts.

Après Delille et Le Brun, nous citerons un fragment traduit par M. de la Harpe, à l'époque où l'auteur annonça, dans le *Mercure de France*, la première édition des *Géorgiques*, traduites en vers : il n'étoit jamais sorti de son porte-feuille, et c'est M. de Saint-Ange qui l'a imprimé pour la première fois, en 1800, dans les remarques qui accompagnent sa traduction d'Ovide :

Mais c'est peu : descendu sur la rive fatale,
Il s'enfonça vivant dans la nuit infernale,
Il vit le noir monarque, et ces dieux endurcis
Que les pleurs des humains n'ont jamais adoucis.
Il chantoit : attiré de ses retraites sombres,
Autour de lui voloit le vain peuple des ombres.
Tels qu'on voit des oiseaux les essaims dispersés,
En foule au fond des bois par l'orage chassés;
Tels les manes légers erroient autour d'Orphée,
Des guerriers que la mort frappa sur leur trophée,
Des enfans qu'au berceau ravit un sort jaloux,
Et de jeunes beautés qui n'ont point eu d'époux,
Et des fils qu'au bûcher a vu porter leur mère,
Victimes que le Styx, éternelle barrière,
Et le Cocyte affreux qui gronde en ses roseaux,
Environne neuf fois des replis de ses eaux.
De l'Érèbe à sa voix tous les monstres s'appaisent;
Sur le front d'Alecto les couleuvres se taisent :

Orphée a suspendu les tourmens des pervers;
Le silence un moment règne dans les enfers.
Cerbère dresse en vain ses têtes menaçantes;
Il cède, et son cri meurt dans ses gueules béantes.

Nous ne voulions d'abord faire ici qu'une simple mention de la traduction de l'épisode d'Aristée, par M. Dulard, auteur d'un poëme des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la Nature*, ouvrage qui manque d'imagination, de vivacité et de chaleur, quoiqu'il ait été enfanté sous le soleil de Provence; mais nous n'avons pu résister au desir d'en citer au moins quelques vers :

Telle, et moins triste encor, la tendre tourterelle
Regrette au fond des bois sa compagne fidelle,
Que dans les champs voisins un chasseur meurtrier
A percée à ses yeux d'un homicide acier.
Livrée à sa douleur sous un vieux sycomore,
Dès que le ciel blanchit des rayons de l'aurore,
Jusqu'à ce que la nuit cache aux yeux l'univers,
De ses gémissemens elle frappe les airs.

Beaucoup de gens assurément ne reconnoîtront plus le poëte latin sous ce travestissement : mais écoutons M. Dulard, qui a prétendu embellir Virgile en cet endroit; son apologie est curieuse, et mérite d'être rapportée :

« Je me suis un peu écarté, dit-il, de la comparaison que Virgile fait d'Orphée, ayant reperdu Eurydice, avec un rossignol à qui un laboureur a enlevé ses petits. Je l'ai comparé à la tourterelle, qu'un chasseur a privée de sa compagne. Il m'a paru que la tourterelle, symbole de l'amour conjugal, avoit plus d'analogie avec

Orphée que le rossignol, symbole de la beauté de la voix. Il y a d'ailleurs beaucoup plus de rapport entre Eurydice et la compagne de la tourterelle, qu'entre Eurydice et les petits du rossignol. Ce sont là les sortes de hardiesses que je me suis permises, et j'ose les croire pardonnables. L'auteur original et le traducteur gagnent réciproquement à des infidélités de cette nature : celui-là en devient plus régulier ; celui-ci en devient plus judicieux. Il prouve même par là qu'il sait le fin de son art, qui consiste à saisir le caractère de son auteur ; à s'approprier son génie et le ton de son style ; à rendre, comme dit Cicéron, la force et l'esprit des choses, et non la signification littérale des mots ; enfin, à combiner tellement les rapports entre l'esprit et la lettre, que la fidélité et la hardiesse marchent d'un pas égal, et donnent, de concert au tableau, l'ame, l'expression et le coloris. Ceux qui, sur de tels principes, traduisent les anciens dans les langues vivantes, sont moins leurs traducteurs que leurs rivaux. Faire la juste application de ces règles, tourner ces préceptes en exemples, voilà la méthode du traducteur homme de génie et maître dans son art. »

Ces dernières réflexions ne sont pas dépourvues d'une certaine justesse ; mais les vers que nous avons rapportés précédemment ne permettent pas à l'auteur de se citer lui-même en preuve. Au reste, il est à remarquer que si les comparaisons des anciens n'étoient, ni aussi ingénieuses, ni aussi brillantes, ni aussi justes que les nôtres, du moins elles étoient plus poétiques, plus sensibles, plus pittoresques, pour me servir des expressions de M. Delille. La comparaison d'Orphée pleurant sa femme, avec le rossignol pleurant ses petits, n'est pas très-spi-

rituelle, ni très-exacte, sans doute; mais ce qui en fait le charme, c'est que le fond en est touchant, c'est que les idées accessoires sont délicieuses, c'est que l'harmonie des vers est enchanteresse. Nous pensons que nos lecteurs seront bien aises d'en trouver ici plusieurs imitations; les unes sont presque littérales, les autres rappellent seulement l'idée principale de Virgile :

I. *Par M. Deguerle.*

Sur l'if désert, ainsi, veuve plaintive,
Sœur de Progné! tu pleures, tout le jour,
Tes petits, nus, dont une main furtive,
Au nid d'hymen, a sevré ton amour.
En vain la nuit ramène le silence :
Seul, à la nuit tu redis ton malheur;
En longs soupirs se traîne ta romance,
Les bois muets sont pleins de ta douleur.

II. *Par M. Roucher.*

Telle pleure et gémit la triste Philomèle
Quand, sur un peuplier, sa voix traînante appelle
Ses petits, nus encor, ravis à son amour.
La nuit règne et tout dort; mais elle, jusqu'au jour,
Sur le même rameau dit sa longue complainte,
La redit, et des bois remplit au loin l'enceinte.

III. *Par M. Ducis.*

Telle, à l'écart, sur un rameau perchée,
Une colombe, au fond d'un bois cachée,
Demande, appelle et rappelle toujours
Ses chers petits, doux fruits de ses amours,

Qu'un dur pasteur a de sa main grossière,
Tremblans et nus, arrachés sous leur mère.
Sur un rameau, là, seule en sa douleur,
La nuit l'entend lamenter son malheur;
L'ombre s'enfuit, tout s'éveille, et l'Aurore
Sur son rameau l'entend gémir encore.

IV. *Par M. Fayolle.*

Telle, durant la nuit, la triste Philomèle
Sur son rameau désert en sons plaintifs appelle
Ses petits, nus encor, que, d'une adroite main,
Déroba dans leur nid le pasteur inhumain;
Ses petits, tendre espoir! l'inconsolable mère
Pleure, et remplit les bois de sa douleur amère.

V. *Par M. Pascal Buhan.*

Telle, sur le rameau témoin de son malheur,
La triste Philomèle accusant l'oiseleur,
Rappelle ses petits qu'une adresse cruelle
Déroba, nus encore, à l'amour maternelle;
Immobile, elle pleure, et de ses longs regrets
Elle remplit au loin l'enceinte des forêts.

Virgile a imité lui-même cette comparaison du seizième livre de l'*Odyssée* d'Homère. Nous empruntons, faute de mieux, la traduction de M. Rochefort:

Ainsi sur le sommet d'une haute montagne,
Un aigle unit ses cris à ceux de sa compagne;
Par des accens plaintifs ils pleurent leurs aiglons
Qu'un berger aperçut du milieu des vallons,

Et qu'il ravit avant que leurs plumes nouvelles
D'un duvet jaunissant eussent couvert leurs ailes.

Rien de si agréable et de si harmonieux, au jugement de ce littérateur, que les vers de Virgile, dans lesquels il a imité cet endroit d'Homère; mais il ne pense pas, comme Pope, que le poëte latin ait judicieusement substitué le rossignol à l'aigle. « Le rossignol, qui chante toujours au commencement du printemps, ne forme pas, dit-il, de sons plus touchans, lorsqu'on lui a enlevé ses petits, que lorsqu'on a respecté son nid; au lieu que l'aigle, ou l'autour, passoit réellement chez les anciens pour déplorer amèrement la perte de ses petits, lorsqu'on les lui enlevoit; et c'étoit peut-être pour cette raison que, dans les hiéroglyphes égyptiens, l'autour représentoit la douleur. Ainsi il y a ici, dans Virgile, une faute contre l'imitation de la nature; et en voulant embellir Homère, il s'est écarté de la vérité. »

Nous avons déjà suffisamment répondu à cette critique, qui rentre en partie dans celle de M. Dulard.

(*Note de l'Éditeur.*)

(8) La fable de Thétis, dans le onzième livre des *Métamorphoses*, ressemble assez à celle de Protée, dans les *Géorgiques*. Chez Virgile, la mère d'Aristée avertit son fils que Protée se changera en toutes sortes de formes; mais qu'il faut, sans s'effrayer, le tenir toujours enchaîné, jusqu'à ce qu'il redevienne lui-même, et que c'est par la force seulement qu'on peut le vaincre. Dans Ovide, Protée avertit Pelée de ne point s'effrayer des diverses métamorphoses de Thétis, et de la serrer

dans ses liens jusqu'à ce qu'elle reprenne sa forme naturelle. Pelée et Aristée suivent tous deux les conseils qu'on leur donne, et tous deux viennent à bout de leur entreprise. Mais, pour faire voir qu'Ovide a eu pour modèle, dans ce morceau, l'épisode d'Aristée, et qu'il a imité Virgile, il suffit de rapprocher les vers de l'un et de l'autre poëte. Commençons par Virgile :

Est in Carpathio Neptuni gurgite vates,
Cœruleus Proteus. . . . .
Hic tibi, nate, priùs vinclis capiendus. . . .
Nam sine vi non ulla dabit præcepta, neque illum
Orando flectes: vim duram et vincula capto
Tende; doli circum hæc demum frangentur inanes.
. . . .
In secreto senis ducam, quò fessus ab undis
Se recipit, facilè ut somno aggrediare jacentem.
Verùm ubi correptum manibus vinclisque tenebis,
Tum variæ eludent species atque ora ferarum:
Fiet enim subitò sus horridus, atraque tigris,
Squamosusque draco, et fulvâ cervice leæna;
Aut acrem flammæ sonitum dabit, atque ita vinclis
Excidet, aut in aquas tenues dilapsus abibit.
Sed quantò ille magis formas se vertet in omnes,
Tantò, nate, magis contende tenacia vincla;
Donec talis erit mutato corpore qualem
Videris incepto tegeret cùm lumina somno.
. . . .
. . . . *Est specus ingens*
Exesi latere in montis, quò plurima vento
Cogitur, inque sinus scindit sese unda reductos,
Deprensis olim statio tutissima nautis:

Intus se vasti Proteus tegit objice saxi.

. . . .

Jàm rapidus torrens sitientes Sirius Indos
Ardebat, cœlo et medium sol igneus orbem
Hauserat; arebant herbæ, et cava flumina siccis
Faucibus ad limum radii tepefacta coquebant;
Cùm Proteus consueta petens è fluctibus antra
Ibat. . . . .
Cujus Aristæo quoniam est oblata facultas,
Vix defessa senem passus componere membra,
Cum clamore ruit magno, manicisque jacentem
Occupat. Ille, suæ contrà non immemor artis,
Omnia transformat sese in miracula rerum,
Ignemque, horribilemque feram, fluviumque
liquentem.
Verùm ubi nulla fugam reperit pellacia, victus
In sese redit, atque hominis tandem ore locutus: etc.

Il est inutile de donner ici une nouvelle traduction de ce morceau; on peut consulter celles que nous avons déjà rapportées. Passons aux vers d'Ovide :

Est sinus Æmoniæ curvos falcatus in arcus,
Brachia procurrunt; ubi, si foret altior unda,
Portus erat. Summis inductum est æquor arenis.
Littus habet solidum, quod nec vestigia servet,
Nec remoretur iter, nec opertum pendeat algâ.
Myrtea sylva subest, bicoloribus obsita baccis.
Est specus in medio; naturâ factus an arte
Ambiguum, magis arte tamen; quò sæpè venire
Frenato delphine sedens, Theti, nuda solebas.
Illìc te Peleus, ut somno victa jacebas,

Occupat; et, quoniam precibus tentata repugnas,
Vim parat, innectens ambobus colla lacertis.
Quòd nisi venisses variatis sæpè figuris
Ad solitas artes, auro foret ille potitus.
Sed modò tu volucris, volucrem tamen ille tenebat;
Nunc gravis arbor eras, herebat in arbore Peleus.
Tertia forma fuit maculosæ tigridis: illâ
Territus Æacides à corpore brachia solvit.

. . . .

Donec Carpathius medio de gurgite vates,
Æacide, dixit, thalamis potiere petitis.
Tu modò, cùm gelido sopita quiescet in antro,
Ignaram laqueis vìncloque innecte tenaci.
Nec te decipiat centum mentita figuras;
Sed preme quidquid erit, dum quod fuit antè
reformet.
Dixerat hæc Proteus, et condidit æquore vultum,
Admisitque suos in verba novissima fluctus.
Pronus erat Titan, inclinatoque petebat
Hesperium temone fretum, cùm pulchra, relicto
Nereis ingreditur consueta cubilia, fluctu.
Vix benè virgineos Peleus invaserat artus;
Illa novat formas, donec sua membra teneri
Sentit, et in partes diversas brachia tendit.
Tum demum ingemuit. Neque, ait, sine numine vincis.
Exhibita estque Thetis: confessam amplectitur heros,
Et potitur votis.

Voici la traduction de M. de Saint-Ange:

Une enceinte profonde, aux rivages d'Épire,
S'arrondit en bassin, près de l'humide empire;

Abri sûr et tranquille, hospice des nochers,
Si des flots plus profonds rouloient sous ces rochers.
Sur ce bord où jamais ne s'épand l'algue humide,
Le pied du voyageur foule un sable solide.
Un bois de myrtes verds semble le couronner;
Une grotte est au fond; on ne peut deviner
Si la nature ou l'art en creusa la structure;
Mais on diroit que l'art imita la nature.

O Thétis! dans cet antre, asile du repos,
Tous les soirs un dauphin te portoit sur son dos.
C'est là que sans défense, à l'ombre, et demi nue,
Le héros te surprend par le sommeil vaincue.
A tes déguisemens ta pudeur a recours:
De la ruse à la force opposant le secours,
Tu trompes ses regards sous vingt formes nouvelles:
Oiseau, tu te débats; il enchaîne tes ailes:
Arbre, sous un tronc dur tu caches tes appas;
Il s'attache à l'écorce et te serre en ses bras.
Enfin, d'une tigresse à la peau tavelée,
Tu prends l'aspect affreux, tu rugis, et Pelée
S'épouvante et te laisse échapper de ses fers.
Pelée invoque alors les déités des mers,
Offre le vin, l'encens, à l'antique Nérée,
Et du sang d'un agneau rougit l'onde azurée:
Quand l'humide pasteur s'élevant sur les flots,
Se montre à ses regards et lui parle en ces mots:

« Fils d'Éacus, espère: un heureux hyménée
Au destin de Thétis joindra ta destinée.
Attends-la dans son antre; et quand tu la verras
Céder au doux sommeil, serre-la dans tes bras.
Ne crains rien; retiens-la sous sa forme changeante,
Et force ta captive à te rendre une amante. »

Protée avoit parlé : sa bouche qui se tait,
Dans l'onde, ainsi que lui, s'enfonce et disparaît.

Déjà le char du jour, achevant sa carrière,
Des bords de l'Hespérie a touché la barrière,
Quand la belle Thétis, sortant du sein des flots,
Dans l'antre accoutumé vient goûter le repos.
Pelée accourt, l'embrasse et la charge de chaînes.
Thétis, pour l'éluder, prend mille formes vaines;
Lasse de se défendre et revenue à soi :
Tu l'emportes, dit-elle, et les dieux sont pour toi.
Le héros a vaincu sa pudeur inutile,
Et déjà l'univers attend le grand Achille.

Malfilâtre, dans les notes qui accompagnent sa traductiou des *Métamorphoses*, fait, au sujet des vers que nous venons de citer, quelques réflexions qui trouvent naturellement ici leur place. « On voit clairement, dit-il, qu'Ovide a profité de l'épisode d'Aristée. Le lecteur peut remarquer tous les traits de ressemblance. Virgile fixe le lieu et le temps où Aristée attaque, enchaîne et vient à bout de dompter Protée; Ovide fait la même chose à l'égard de Pelée. Les deux poëtes font la description d'une grotte taillée dans le creux d'un rocher, sur le bord de la mer. Protée, dans Virgile, Thétis, dans Ovide, sortent des flots pour entrer dans la grotte où ils ont coutume de venir se reposer. Le temps est marqué dans Virgile ; c'est à midi que Protée se retire dans son antre. Le temps est aussi marqué dans Ovide ; c'est vers le soir que la Néréide sort des eaux. Tout se ressemble dans ces deux morceaux. Qu'on y prenne bien garde : Ovide, nourri de la lecture de Virgile, imite ce grand poëte, soit dans les pensées, soit dans les tours, soit dans les expressions ; et ces imi-

tations ne se font sentir qu'à des lecteurs attentifs. En voici un exemple :

Dixerat hæc Proteus, et condidit æquore vultum ;
Admisitque suos in verba novissima fluctus.

« Ces vers d'Ovide ne rappellent-ils pas ceux-ci de Virgile :

Hæc Proteus : et se jactu dedit æquor in altum ;
Quàque dedit, spumantem undam sub vortice torsit.

« Toute la différence qu'il y a, c'est que les derniers vers ont bien plus de force et de beauté que les premiers. »

Il est curieux de voir comment M. de Saint-Ange, toujours passionné pour son original, prétend nous convaincre qu'on a tort de dire que, dans la fable de Thétis, Ovide a imité le Protée de Virgile. « C'est comme si l'on raisonnoit beaucoup, dit-il, pour prouver que deux historiens se ressemblent dans l'exposition d'un fait où ils auroient les mêmes circonstauces de temps et de lieux, et les mêmes particularités à rendre, et que l'on en voulût conclure que l'un a imité l'autre. »

On retrouve au huitième livre des *Métamorphoses*, le portrait suivant de Protée :

Nam modò te juvenem, modò te videre leonem.
Nunc violentus aper : nunc, quem tetigisse timerent,
Anguis eras : modò te faciebant cornua taurum.
Sæpè lapis poteras, arbor quoque sæpè videri
Interdum, faciem liquidarum imitatus aquarum,
Flumen eras : interdum undis contrarius ignis.

Ce que M. de Saint-Ange traduit ainsi :

Tel est au sein des mers le pasteur d'Amphitrite :
Doux berger, il caresse; et lion, il s'irrite;
Impetueux taureau, sanglier ou serpent,
Il mugit, il rugit, siffle et glisse en rampant;
Et tour à tour rocher, arbre, flamme, fontaine,
Échappe en cent façons à la vue incertaine.

Ces vers sont excellens, et c'est vraiment le cas de dire que le traducteur a lutté avec avantage contre son original : il est cependant juste d'observer que le dernier vers n'est point dans Ovide, et que la strophe suivante de l'ode de J. B. Rousseau au comte du Luc n'a point été inutile à M. de Saint-Ange :

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Nérée, à qui le ciel, père de la Fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets.

La belle cantate de Thétis, par le même poëte, offre une charmante imitation de la fable d'Ovide, et, par contre-coup de celle de Virgile.

Horace est d'une concision parfaite dans ce vers sur Protée :

Fiet aper, modò avis, modò saxum, et cùm volet arbor.

On cite encore ce vers latin de Licentius, poëte contemporain et ami de saint Augustin :

Sumat aper, fluit unda, fremit leo, sibilat anguis,

Boileau, dans son *Lutrin*, faisant un Protée de la chicane, a bien su profiter de quelques traits de Virgile :

> Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour.
> Tantôt les yeux en feu, c'est un lion superbe ;
> Tantôt humble serpent, il se glisse sous l'herbe.

Nous devons remarquer, au reste, que Virgile lui-même a traduit fidèlement la fable de Protée, telle qu'Homère la raconte au quatrième livre de l'*Odyssée*, où Ménélas va consulter ce devin sur le sort des héros grecs, après la prise de Troye. Nous citerons encore ce morceau d'après la version de M. Rochefort. Ménélas, retenu depuis vingt jours dans l'île de Pharos, et manquant de tout, ainsi que ses compagnons, se livroit au désespoir, lorsque la déesse Idothée lui apparut :

> N'avez-vous, étranger, ni vertu ni courage ?
> Dit-elle ; et voulez-vous languir sur ce rivage,
> Avec vos compagnons vous y laisser périr,
> Sans qu'un hardi projet vienne vous secourir ?
> Ah! qui que vous soyez, répondis-je, ô déesse!
> Gardez-vous d'accuser ma crainte ou ma foiblesse,
> Et n'imputez qu'au ciel, contre nous irrité,
> Ce tourment que mon cœur, sans doute, a mérité.
> Mais vous (car il n'est rien que les dieux ne connoissent),
> Découvrez-moi l'auteur des dangers qui me pressent ;
> Quel dieu m'enchaîne ici ? quelle immortelle main
> De ces flots mutinés m'a fermé le chemin ?
>
> Écoutez, étranger, la vérité m'inspire,
> Dit-elle : un habitant de ce liquide empire,
> Infaillible devin, souvent vient en ces lieux ;
> Il connoît de nos mers les gouffres ténébreux ;

Soumis au dieu puissant qui régit l'onde amère;
On le nomme Protée, on dit qu'il est mon père.
Si, sans être aperçu, vous pouvez le saisir,
Il saura satisfaire à votre ardent desir,
Vous enseigner la route à vos vaisseaux ouverte,
Vous offrir les moyens d'en prévenir la perte,
Et découvrir enfin à votre œil curieux
Ce qu'en votre palais ont ordonné les dieux;
Et les biens et les maux que le ciel y fit naître
Depuis qu'en votre absence il a langui sans maître.

Apprenez-moi, lui dis-je, à dompter ce vieillard,
A vaincre sa prudence, à tromper son regard.
Que puis-je, si vos soins ne veillent sur ma gloire?
Quel mortel peut aux dieux disputer la victoire?

La déesse, à ces mots: Reposez-vous sur moi;
Mes sincères avis méritent votre foi.
Quand le soleil, versant des torrens de lumière,
Achève la moitié de sa vaste carrière,
Le devin, secondé par un vent doux et frais,
Sort des flots azurés, ceint d'un brouillard épais,
Et sous les antres creux voisins de cette rive,
Va chercher le sommeil, qui bientôt le captive.
Devant lui, les troupeaux des monstrueux enfans
Que la belle Alosydne a conçus dans ses flancs,
S'avancent, et couchés près de l'humide plaine,
Infectent, en dormant, les airs de leur haleine.
C'est là, dès que l'aurore annoncera le jour,
Qu'il vous faut de Protée attendre le retour,
Suivi de trois guerriers pleins de force et d'audace.
Je veux vous y conduire, et vous marquer la place
D'où, sans être aperçu, vous verrez ce vieillard
Visiter, parcourir et ranger avec art
Ces monstres de la mer à ses ordres dociles,
Au doux sommeil enfin livrer ses sens tranquilles,

Comme un berger repose au milieu d'un troupeau.
Alors, vous enflammant d'un courage nouveau,
Volez; que votre main le saisisse et l'arrête
Malgré tous les combats que son art vous apprête.
Vous le verrez, brûlant d'échapper à ses fers,
Emprunter les dehors de cent monstres divers,
Se changer en torrent d'une eau pure et limpide,
Éclater, petiller, ainsi qu'un feu rapide.
De tous ces vains efforts loin de vous étonner,
Plus il résistera, plus il faut l'enchaîner;
Mais lorsqu'il reprendra sa figure première,
Tel qu'il parut d'abord, quand, fermant la paupière,
Le sommeil dans vos fers venoit de l'engager;
Sitôt qu'il sera prêt à vous interroger,
Laissez-le respirer et déliez ses chaînes;
Demandez-lui quel dieu fut l'auteur de vos peines,
Par quels soins vous pourrez, hâtant votre retour,
Vous aplanir les mers qui bordent ce séjour.

Elle dit; l'onde s'ouvre et reçoit sa déesse.
Cependant, tout rempli du trouble qui me presse,
Je rejoins mes vaisseaux, et mon corps languissant
Y goûte de la nuit le repos bienfaisant.
Mais, sitôt que l'aurore eut éclairé la terre,
Je parcourus en paix la rive solitaire,
Et, levant mes regards vers la voûte des cieux,
D'une tremblante voix j'invoquai tous les dieux,
Suivi de trois guerriers dont la noble assurance
D'un succès plus heureux me donnoit l'espérance.
A peine j'achevais, que la nymphe des mers,
Sortant du sein profond de leurs flots entr'ouverts,
Vint offrir à nos yeux, dans ses mains immortelles,
De quatre veaux marins les dépouilles nouvelles.
Elle creuse l'arène, et nous cache soudain
Dans les lits sablonneux qu'a façonnés sa main;

Elle ajuste avec soin notre forme empruntée,
Nous couvre de ces peaux dont l'odeur empestée
Alloit être fatale à nos sens révoltés,
Si sa main, secourable en ces extrémités,
Nous offrant le parfum d'une douce ambroisie,
N'eût d'un mal dangereux préservé notre vie.
Ainsi, d'une ame ferme, et soumis au destin,
Nous laissâmes couler les heures du matin.
Cependant, hors des flots de la mer agitée,
S'élancent, à grand bruit, les troupeaux de Protée;
Ils marchent vers la rive, et, couchés sur ses bords,
Sèchent l'humidité qui pénétroit leurs corps.
Vers le milieu du jour, le vieillard sort de l'onde
Et trouve ensevelis dans une paix profonde
Ses monstrueux troupeaux qu'il se plaît à compter.
Tournant ses pas vers nous, il vient les visiter.
Mais ne soupçonnant rien, tranquille et sans alarmes,
Du sommeil qui l'entraîne il va goûter les charmes;
Il dort. Au même instant, prompts à l'environner,
Tous ensemble, à grands cris, nous courons l'enchaîner.
Le devin, rappelant son adresse ordinaire,
Se transforme en lion, en dragon, en panthère,
Devient un chêne épais poussant de longs rameaux,
Un torrent qui blanchit et fait mugir ses eaux.
Mais quand notre valeur, qui le pressoit sans cesse,
Eut vaincu du vieillard l'étonnante souplesse,
Il m'interroge enfin, et m'adresse ces mots:
Quel besoin t'a forcé de troubler mon repos? etc.

(*Note de l'Éditeur.*)

(9) L'astre qui noircit l'Inde entroit dans sa carrière,
Le soleil répandoit sa plus vive lumière.

« Les deux vers latins de Virgile, que j'ai tâché de rendre fidèlement en deux vers français, dit M. le Franc de Pompignan, sont bien dignes de la brillante imagination

de ce poëte dans la peinture de tous les objets. Un autre auroit dit en très-beaux vers, si l'on veut, mais vaguement et sans rien caractériser, qu'il faisoit un chaud excessif quand Protée sortit de la mer. Virgile s'explique en astronome et en poëte. Le sens des deux vers latins est que l'aventure d'Aristée avec le dieu marin se passa au commencement de la canicule et à midi, deux circirconstances qui marquent la plus extrême chaleur :

Jam rapidus torrens sitientes Sirius Indos
Ardebat cœlo, et medium sol igneus orbem
Hauserat.

« Que le *Sirius* soit dans la bouche ou dans la tête du chien, c'est toujours une des étoiles qui forment la constellation de la canicule. Virgile, par-tout fécond en images, peint le *Sirius* comme brûlant les Indiens jusqu'à les noircir ; car c'est la véritable signification du verbe *torrere*. C'est pour cela qu'on leur donne si souvent en latin l'épithète de *perusti*, *adusti*, *tosti*. Les épithètes d'Homère et de Virgile sont des tableaux : il ne leur faut qu'un mot pour peindre. On peut, avec du talent et beaucoup de travail, faire passer une partie de ces traits dans une traduction en vers ; mais on est obligé, malgré soi, d'en laisser plusieurs de côté, même dans les traductions en prose, et de recourir à des équivalens. Si l'on n'en vient à ne plus lire ces poëtes dans leur propre langue, on ne pourra pas se flatter de les bien connoître. Déjà le grec et le latin sont presque des mots qui font peur : je n'en suis pas surpris. L'étude des langues savantes est longue et difficile ; ces sortes de travaux sont proscrits par le luxe et par la mollesse. Le mauvais goût naît du luxe ; l'ignorance succède au mauvais goût, la barbarie à l'i-

gnorance. Cette généalogie a souvent recommencé ; elle a eu lieu chez les Grecs, ensuite chez les Romains : le tour des Français seroit-il venu ? »

(10) Voici les vers d'Ovide qu'on peut opposer à ceux de Virgile :

Te mœstæ volucres, Orpheu, te turba ferarum,
Te rigidi salices, tua carmina sæpè secutæ
Fleverunt sylvæ ; positis te frondibus arbos,
Tonsa comas, luxit; lacrymis quoque flumina dicunt
Increvisse suis ; obscuraque carbasa pullo
Naïades et Dryades, passosque habuêre capillos.
Membra jacent diversa locis : caput, Hebre, lyramque
Excipis ; et (mirum !) medio dum labitur amne,
Flebile nescio quid queritur lyra, flebile lingua
Murmurat exanimis : respondent flebile ripæ.
(Metam., lib. XI.)

« Orphée, ta mort répandit le deuil dans toute la Thrace : les oiseaux, les monstres des bois, les rochers les plus durs, les forêts qui t'avoient suivi tant de fois, pleurèrent ta perte ; les arbres se dépouillèrent de leurs feuilles ; les fleuves, par leurs larmes, grossirent leurs eaux ; les Naïades, les Dryades, prirent de noirs vêtemens, et laissèrent flotter leurs cheveux épars. Ses membres sont dispersés en mille endroits. L'Èbre reçut sa tête et sa lyre ; et, par une merveille inouie, pendant que l'onde les entraînoit, on les entendit encore former des accens lugubres et plaintifs, que les échos répétoient sur les bords du fleuve. »

M. de Saint-Ange traduit ainsi les quatre derniers vers latins :

L'Èbre reçut la tête et la lyre d'Orphée.

Sa lyre sur les flots soupire en sons plaintifs,
Sa bouche sur les flots, en sanglots fugitifs,
Se plaint comme sa lyre; et le fleuve et la rive
Répondent aux soupirs de sa bouche plaintive.

Les premiers vers d'Ovide nous rappellent ceux-ci de l'églogue où Virgile déplore la mort de Daphnis :

Non ulli pastos illis egere diebus
Frigida, Daphni, boves ad flumina; nulla neque amnem
Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
Daphni tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum, montesque feri sylvæque loquuntur.

Le même Virgile dit ici, au sujet d'Orphée :

At chorus æqualis Dryadum clamore supremos
Implerunt montes : flerunt Rhodopeiæ arces,
Altaque Pangæa, et Rhesi Mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, atque actias Orithya.

. . . .

. . . . Spretæ Ciconum quo munere matres,
Inter sacra Deûm nocturnique orgia Bacchi,
Discerptum latos juvenem sparsêre per agros.
Tum quoque marmoreâ caput à cervice revulsum
Gurgite cùm medio portans Œagrius Hebrus
Volveret, Eurydicen vox ipsa et frigida lingua,
Ah! miseram Eurydicen! animâ fugiente, vocabat :
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.

Les deux morceaux d'Ovide et de Virgile, que nous avons comparés, sont de la plus grande beauté. Dans

cette comparaison, les jeunes gens distingueront aisément la touche d'un maître tel que Virgile, de celle d'Ovide, qui n'est guère qu'élégant, tandis que l'autre est éloquent et plein d'énergie. Cet ouvrage est consacré particulièrement à la jeunesse, que des exemples instruiront plus sûrement que des préceptes arides. Rollin, qui, dans son excellent *Traité des Études*, appuie toujours ses leçons sur des exemples tirés des meilleurs auteurs, s'est étendu particulièrement sur l'épisode d'Orphée, du liv. IV des *Géorgiques*. Ses paroles, que nous allons rapporter, seront très-bien placées dans un livre tel que le nôtre, où notre premier but est d'être utile.

En parlant des descriptions étendues qu'on nomme narrations, « J'en choisirai, dit-il, une seule tirée du quatrième livre des *Géorgiques*, où Virgile décrit l'histoire d'Eurydice et d'Orphée; et je n'en rapporterai que quelques morceaux les plus remarquables, dont je tâcherai de faire sentir la beauté :

Ipse, cavâ solans ægrum testudine amorem
Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te, veniente die, te, decedente, canebat.

« Cela signifie simplement : *Orpheus, citharâ dolorem leniens, die ac nocte conjugem canebat;* et c'est ainsi qu'on donneroit aux jeunes gens une matière de vers à composer. L'habileté consiste à donner à ces pensées et à ces expressions très-simples un tour poétique. *Cavâ testudine* est bien plus élégant que *citharâ*. *Ægrum amorem* marque bien mieux la vive douleur d'Orphée que toute autre expression; mais la principale beauté paroît dans les deux vers suivans. L'apostrophe a quelque chose

de tendre et de touchant, et semble, en quelque sorte, rendre Eurydice présente : *Te, dulcis conjux.* Et que ne dit point cette épithète *dulcis!* Le même mot répété quatre fois en deux vers, *te, dulcis conjux, te*, etc., marque très-bien qu'Eurydice étoit le seul objet dont Orphée s'occupât. *Solo in littore secum* n'est pas indifférent : on sait que la solitude et les lieux déserts sont fort propres à entretenir la douleur.

> *Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis,*
> *Et caligantem nigrâ formidine lucum*
> *Ingressus, manesque adiit, regemque tremendum,*
> *Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.*

« Ces quatre vers se réduisent à cette seule pensée : *Quin etiam Orpheus inferas sedes penetravit.* Le poëte, pour étendre cette pensée, fait un petit dénombrement de ce qui se trouve dans les enfers, et choisit ce qu'il y avoit de plus capable d'intimider Orphée. Le dernier vers marque parfaitement le caractère des divinités de l'enfer, inflexibles et inexorables. Ce vers,

> *Et caligantem nigrâ formidine lucum,*

est admirable, et pour le choix des mots et pour la cadence, toute composée de spondées. *Nigrâ formidine* est fort élégant pour marquer l'ombre épaisse des arbres, qui inspire de l'horreur.

> *Quin ipsæ stupuêre domus, atque intima leti*
> *Tartara, cæruleosque implexæ crinibus angues*
> *Eumenides, tenuitque inhians tria Cerberus ora,*
> *Atque Ixionii vento rota constitit orbis.*

« Rien n'est plus poétique que ce petit dénombrement.

Jamque pedem referens casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,
Ponè sequens, namque hanc dederat Proserpina legem,
Cùm subita incautum dementia cepit amantem,
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes.
Restitit, Eurydicenque suam jam luce sub ipsa,
Immemor, heu! victusque animi respexit. Ibi omnis
Effusus labor, atque immitis rupta tyranni
Fœdera, terque fragor stagnis auditus Avernis.
Illa, quis et me, inquit, miseram, et te perdidit, Orpheu?
Quis tantus furor? en iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale: feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu! non tua palmas.

« On ne peut rien imaginer de plus beau ni de plus achevé que ce récit. Le commencement peut se réduire à cette proposition simple: *Jamque Eurydice, ponè sequens cònjugem, superas ad auras veniebat, cùm illam Orpheus respexit.* On sent bien que des deux parties qui composent cette proposition, la plus intéressante est le regard que jette Orphée sur Eurydice: aussi, c'est à quoi Virgile s'est le plus arrêté. Tous les mots portent dans ce vers,

Cùm subita incautum dementia cepit amantem;

et la pensée est infiniment relevée par le vers suivant:

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes.

« Mais ce qui est peint avec les couleurs les plus vives, est ce mot, *Eurydicen respexit.* L'épithète qu'il donne à Eurydice dit tout : *Eurydicen suam ;* sa chère Eurydice. Outre ce sens qui se présente d'abord à l'esprit, et qui paroît le plus naturel, il y en a peut-être un autre plus secret et plus délicat : Eurydice, qu'il croyoit lui être rendue, être à lui, lui appartenir pour toujours. *Jam luce sub ipsa ;* il touchoit au moment heureux où effectivement il en alloit être le maître. *Immemor heu ! victusque animi ;* il avoit long-temps combattu contre lui-même, long-temps résisté au desir de jeter un regard sur Eurydice ; mais enfin, vaincu par la passion, il oublia les conditions qu'on lui avoit prescrites : le mot *victus* laisse entendre tout cela. — *Respexit :* afin que l'esprit du lecteur demeurât toujours suspendu jusque là, ce mot, qui est décisif et qui seul détermine le sens, devoit être réservé jusqu'à la fin ; et l'on peut dire que c'est comme le dernier trait et le dernier coup de pinceau qui achève cette peinture inimitable.

« Le petit discours d'Eurydice est d'une beauté et d'une délicatesse qu'on ne peut assez admirer. Rien n'auroit été plus froid que cette transition ordinaire : *Illa sic loquitur: Quis*, etc., ce tour est bien plus vif :

Illa, quis et me, inquit, miseram, et te perdidit,
Orpheu ?

« Y a-t-il rien de plus poétique que cette phrase :

. . . . . . *En iterùm crudelia retro*
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus....

pour dire : Voilà que je meurs une seconde fois. La fin de ce petit discours efface, ce me semble, tout le reste.

Tout ce que peut faire Eurydice, dans ce dernier moment de vie qui lui reste, est de tendre vers son cher Orphée des mains foibles et mourantes, maintenant seules interprètes des sentimens de son cœur :

Invalidasque tibi tendens, heu ! non tua, palmas.

« Je n'entreprends point de faire valoir la délicatesse de ce mot, *heu ! non tua :* il est plus facile de la sentir que de l'expliquer. Ce mot semble dit par opposition à cette autre expression qui a précédé : *Eurydicenque suam.* Il me fait souvenir de deux beaux vers qu'un écolier fit en rhétorique, au collége du Plessis. Il s'agissoit de décrire le retour empressé de saint Antoine vers saint Paul, qui étoit mort depuis que le premier l'avoit quitté. Le jeune poëte, après avoir marqué l'empressement de saint Antoine pour aller retrouver son saint et respectable ami, l'apostrophe ainsi :

Quid facis, Antoni? Jam friget Paulus, et altas,
Immistus Superis, nec jam tuus, attigit arces.

« J'ai rapporté cet endroit pour faire voir aux jeunes gens l'usage qu'ils doivent faire de la lecture de Virgile, et des beautés qu'on leur y fait remarquer.

« Je n'ose achever cette narration, de peur de fatiguer le lecteur par des réflexions qui pourroient sembler ennuyeuses ; mais je ne puis m'empêcher de transcrire ici les beaux vers qui la terminent. Il s'agit de la tête d'Orphée, que les femmes de Thrace avoient jetée dans l'Èbre :

Tum quoque marmoreâ caput à cervice revulsum
Gurgite cùm medio portans Œagrius Hebrus

Volveret, Eurydicen vox ipsa et frigida lingua,
Ah! miseram Eurydicen! animâ fugiente, vocabat:
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.

« Le poëte pouvoit dire simplement que la tête d'Orphée ayant été jetée dans l'Èbre, sa langue prononçoit encore le nom d'Eurydice. Que de beautés en trois vers! *Vox ipsa*, la voix d'Orphée, d'elle-même, et par l'habitude qu'elle avoit contractée de prononcer ce doux nom; *et frigida lingua*, et sa langue, déjà froide et mourante, appeloit encore Eurydice. Cette épithète, *frigida*, est d'une grande élégance. Il est ordinaire aux poëtes de marquer la mort par le froid qui en est la suite. *Ah! miseram Eurydicen!* quelle tendresse dans cette répétition du nom d'Eurydice, dans l'épithète *miseram*, et dans l'exclamation qui la précède! Enfin, cette triple répétition du nom d'Euridice n'exprime-t-elle pas parfaitement la nature de l'écho, qui répète plusieurs fois le même nom?

« Ovide, en traitant la même matière, a rendu cette dernière beauté d'une manière différente, mais qui a aussi beaucoup de grace et de délicatesse:

Membra jacent diversa locis: caput Hebre, lyramque
Excipis, et, mirum! medio dum labitur amne,
Flebile nescio quid queritur lyra, flebile lingua
Murmurat exanimis: respondent flebile ripæ. »

(Traité des Études, tom, I.

M. de Saint-Ange, à l'occasion du passage que nous venons de citer, s'exprime ainsi: « Rollin, dont le goût est si sûr et si délicat, auroit pu dire encore que la manière d'Ovide est plus vraie, plus naturelle. Comment

concevoir en effet, que la langue glacée du chantre de la Thrace prononçoit encore le nom d'Eurydice en sons si bien articulés, que l'écho de la rive répétoit Eurydice? Je sais que c'est une hyperbole poétique, une hyperbole de sentiment. Je ne la blâme point; je l'admire: mais je trouve que la simplicité d'Ovide est d'un plus grand prix. On se figure sans peine que la tête et la lyre d'Orphée, en roulant sur les flots, excitoient un murmure plaintif semblable à des sanglots, et que le fleuve, en effleurant la rive, sembloit répéter cette plainte. Cela ne paroît pas merveilleux; mais cela est naturel et vaut bien mieux. »

Et ailleurs: « Ovide, il faut en convenir, est bien supérieur à Virgile dans la description du meurtre d'Orphée. »

On voit que M. de Saint-Ange ne néglige aucune occasion de payer à son modèle un tribut exclusif d'admiration; mais les esprits bien faits, et les gens de goût, sauront bien réduire ces hommages outrés à leur juste valeur. M. Delille a remarqué avec raison qu'Ovide, qui traite si bien en général la partie du sentiment, n'est dans l'histoire d'Orphée qu'un bel-esprit versificateur; que le discours qu'il fait tenir au chantre de la Thrace, et que nous n'avons pas cru devoir rapporter dans ces notes, est plein de mauvais goût; enfin que toute sa narration est longue et lâche, tandis que, dans tout le morceau de Virgile, il n'y a pas un mot qui ne tende à l'effet.

Le poëte Sarrasin, qui a également réussi dans le genre gracieux et dans le style héroïque, et qui avoit plus de talent que beaucoup d'autres qui ont eu plus de réputation, a composé une églogue intitulée *Orphée*. Cette pièce est peu connue, et pourtant mérite de l'être

davantage. Nous en extrairons le récit suivant, qui est, en grande partie, imité de Virgile :

Le cœur rempli de gloire et de contentement,
Eurydice vivoit avecque son amant,
Quand, amassant des fleurs dans les vertes prairies,
Au retour du printemps nouvellement fleuries,
Un horrible serpent, rencontré sous ses pas,
Mit fin à ses plaisirs par un cruel trépas.
De ce triste accident les Dryades troublées,
Pour pleurer leur compagne en ces lieux assemblées,
Remplirent tous les monts de leurs longues clameurs :
Les sommets de Rhodope en jetèrent des pleurs,
Et les bois de l'Attique, et les monts de Pangée,
Et les Gètes, et l'Èbre en son onde affligée,
Et les rochers de Thrace, eurent le sentiment
De pleurer Eurydice et plaindre son amant.
Lui, sur son triste luth, d'une douce harmonie,
Seul, tâchant d'appaiser sa douleur infinie,
Soit que l'on vît mourir ou renaître le jour,
Aux rivages déserts il chantoit son amour,
Et par-tout où sa voix pouvoit être entendue,
Plaignoit incessamment Eurydice perdue.
Même, ayant pénétré dans l'éternelle nuit,
Par où jusqu'aux enfers le Ténare conduit,
Vaste commencement de cet empire horrible,
Il aborda les morts et leur prince terrible,
Et ces barbares cœurs, que jamais l'amitié
Ni les pleurs des humains n'émurent de pitié.
De sa charmante voix et de son luth forcées,
Du profond de l'Érèbe à l'instant ramassées,
Erroient dans le silence et dans l'obscurité,
Les images des morts privés de la clarté;
(Comme on voit des oiseaux les troupes infinies,
Quand l'orage en hiver des monts les a bannies,

Ou que Vesper aux cieux vient ramener la nuit,
Voler vers les forêts et s'y cacher sans bruit.)
Les hommes, les enfans, et les hautaines ames
Des héros, les vieillards, les filles et les femmes,
Et les jeunes garçons dès leur printemps mourans,
Portés sur les bûchers aux yeux de leurs parens,
Que du Cocyte noir les ondes croupissantes,
Et des tristes roseaux les forêts vacillantes,
Et le Styx qui neuf fois coule tout âlentour,
Enferment dans ces lieux sans espoir de retour.

On dit que ces manoirs et ses gouffres horribles,
Aux traits de la pitié se montrèrent sensibles.
Les filles de la Nuit, avec étonnement,
Firent de leurs serpens cesser le sifflement;
Le chien qui de ses cris bat ces rives désertes,
Retint, près d'aboyer, ses trois gueules ouvertes;
Le vent impétueux tout d'un coup s'arrêta;
Et d'un peu de repos Ixion se flatta.
Et déjà retournant de ces demeures sombres,
Dont les monstres affreux qui tourmentent les ombres
Et les torrens de flamme empêchent le retour,
Ayant tout surmonté par un excès d'amour,
Il ramenoit au monde Eurydice perdue,
Qu'à ses accords touchans l'enfer avoit rendue,
Forcé par un décret du tyran de ces lieux,
A ne la point revoir qu'il ne revît les cieux;
Quand tout soudainement une ardeur insensée,
De ce peu sage amant occupa la pensée,
Bien digne du pardon qu'on devoit lui donner,
Si l'enfer implacable avoit su pardonner.
Il s'arrête, et déjà proche de la victoire,
Hélas! vaincu d'amour et privé de mémoire,
Sur le point de revoir la lumière des cieux,
Vers sa chère Eurydice il détourne les yeux.

Lors son travail fut vain; lors sa peine soufferte
Ne fit que redoubler cette seconde perte:
Pluton sembla ravi de rompre son accord;
Et rendant Eurydice au pouvoir de la mort,
Sur les flots de l'Averne aux manes redoutable,
Trois fois l'on entendit un murmure agréable.
Hélas! dit Eurydice, au fort de sa douleur,
Tu te perds, tu me perds par un nouveau malheur.
D'où vient cette fureur si grande et si cruelle?
Déjà le fier Destin aux enfers me rappelle,
Et le pesant sommeil qui me ferme les yeux,
M'éloigne pour jamais de la clarté des cieux:
Prends ce dernier adieu; l'obscurité plus forte
D'un tourbillon épais m'enveloppe et m'emporte,
Et je te tends en vain, pour gage de ma foi,
Ces inutiles mains qui ne sont plus à toi.
Elle dit; et soudain, comme on voit la fumée
Disparoître à nos yeux dans les airs consumée,
Légère elle s'enfuit des yeux de son amant;
Et quoiqu'il embrassât des ombres vainement,
Qu'il courût furieux au milieu des ténèbres,
Qu'il y fît retentir mille plaintes funèbres,
Il ne la put revoir, et l'injuste Caron
Par trois fois le chassa des bords de l'Achéron.
Cependant Eurydice au pouvoir de la Parque,
Déjà froide, passoit dans la fatale barque.
Qu'eût-il fait? en quel lieu se fût-il retiré,
Ayant perdu deux fois cet objet adoré?
Quels pleurs eussent ému les ombres du Ténare,
Et quel chant eût fléchi leur déité barbare?
On dit qu'il fut sept mois accablé de douleur,
A pleurer sans relâche un si cruel malheur,
Dans le triste séjour de ces roches sauvages
Qui du fleuve Strymon enferment les rivages,
Repassant mille fois, sous ces antres glacés,

Le funeste succès de ses malheurs passés,
Et touchant du récit de sa longue disgrace
Les arbres, les rochers et les monts de la Thrace;
Ainsi le rossignol, d'une mourante voix,
S'attristant solitaire au silence des bois,
Plaint ses petits perdus, quand d'une main cruelle,
Le rude villageois, en la saison nouvelle,
Observant les buissons qui les tenoient cachés,
Les a devant ses yeux de leurs nids arrachés:
Ce malheureux oiseau, consterné de sa perte,
Gémit incessamment sur la branche déserte,
Et, soit que la nuit vienne ou qu'elle cède au jour,
Remplit de ses regrets tous les lieux d'alentour.

Depuis, jamais l'amour, ni jamais l'hyménée
Ne fléchirent son ame au deuil abandonnée;
Mais fuyant les beautés dont il étoit pressé,
Et demeurant aux bords du Tanaïs glacé,
Près des monts Ryphéens, dont les rives désertes
De neige et de frimas en tous temps sont couvertes,
Il plaignoit Eurydice et ses malheurs soufferts,
Et les vaines faveurs du tyran des enfers,
Quand des Ciconiens les femmes méprisées,
Aux fêtes de Bacchus de fureur embrasées,
Déchirèrent son corps tout percé de leurs dards,
Et couvrirent les champs de ses membres épars.
Alors même dans l'Èbre, où sa tête jetée
Tournoyoit sur les flots rapidement portée,
Son ame s'enfuyant, d'une mourante voix,
Redisoit : Eurydice, une dernière fois,
Misérable Eurydice ! et les rives atteintes
Répondoient Eurydice à ses dernières plaintes.

Cette imitation égale souvent, et même surpasse, en quelques endroits, la meilleure des traductions mo-

dernes. Si l'on a égard sur-tout au siècle ou elle a été faite, cette pièce a de quoi nous étonner. Le mot de *seul*, rejeté au commencement du seizième vers, est une de ces beautés qu'il est étonnant que Sarrasin ait saisie dans un temps où notre versification, sur-tout celle des vers alexandrins, étoit encore si peu perfectionnée. La ressemblance de cette tournure de vers avec celle du même endroit dans M. Le Brun, est frappante. Il n'est pas moins évident que celui-ci a pris encore à Sarrasin l'expression charmante, *vaincu d'amour*, et qu'il a gâté ce vers de sentiment : *Ces inutiles mains qui ne sont plus à toi.* La plupart des traducteurs ont rendu d'une manière peu satisfaisante le *tenuit inhians tria Cerberus ora* et le *stygiâ nabat jam frigida cymbâ ;* passages dans lesquels Sarrasin est tout à fait digne de Virgile. Il y a des longueurs, il est vrai, dans sa comparaison de Philomèle; mais le poëte n'a omis aucune des beautés du latin. Au reste, ces vers prouvent la justesse de ce mot connu du sévère Despréaux, en parlant de Sarrasin : « qu'il y avoit en lui la matière d'un excellent esprit; mais que la forme n'y étoit pas. » Il n'a guère manqué à ce poëte que d'avoir vécu après la renaissance du goût.

(*Note de l'Auteur et de l'Éditeur.*)

(11) C'est la coutume de presque tous les poëtes de terminer leurs ouvrages, sur-tout quand ils sont d'une certaine étendue, par quelque épilogue dans lequel ils parlent un peu d'eux-mêmes. Cicéron, sans être poëte, a cru pouvoir parler aussi de sa personne en plus d'un endroit; car il ne le cédoit à aucun habitant du Parnasse en bonne opinion de son propre mérite. Je crois que si les prédicateurs osoient imiter en ce point les orateurs et les poëtes,

ils feroient aussi sentir à leurs auditeurs ce qu'ils valent; et plus d'un même n'a pas fait scrupule de se donner des louanges indirectes. Je le prouverois bien, mais ce n'est pas là de quoi il s'agit. Voici comme Ovide termine ses Métamorphoses :

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
Cùm volet, ille dies, quæ nil nisi corporis hujus
Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi :
Parte tamen meliore meî super alta perennis
Astra ferar, nomenque erit indelebile nostrum ;
Quàque patet domitis romana potentia terris,
Ore legar populi, perque omnia sæcula famâ,
Si quid habent veri vatum præsagia, vivam.

« Enfin j'ai achevé un ouvrage que, ni la colère du plus puissant des dieux, ni le fer, ni le feu, ni le temps même, destructeur de toutes choses, ne sauroient jamais anéantir. Que ce jour fatal, qui n'a d'empire que sur nos corps, vienne, quand il en sera temps, arrêter le cours incertain de ma vie; la plus noble partie de moi-même s'élancera au-dessus des cieux, et mon nom atteindra la postérité la plus reculée : il sera connu dans tous les lieux où s'étend l'empire romain; et, si l'on peut donner quelque croyance aux pressentimens des poëtes, il égalera la durée des siècles. »

Il étoit jeune quand il acheva ses *Métamorphoses ;* c'est pour cela qu'on doit lui passer cet orgueil espagnol ou gascon. Il changea bien de ton dans la suite, comme on en peut juger par ces vers des *Tristes* (lib. I, eleg. VI), où, en parlant des *Métamorphoses*, il avoue qu'il a brûlé cet

ouvrage, et qu'il n'existeroit plus, si ce n'est qu'il y en avoit déjà plusieurs exemplaires répandus dans le public : il regrette ensuite de n'avoir pu y mettre la dernière main. Voici comment il s'exprime :

Sic ego non meritos, mecum peritura, libellos
Imposui rapidis, viscera nostra, rogis :

. . . .

Quæ quoniam non sunt penitùs sublata, sed exstant,
Pluribus exemplis scripta fuisse reor.
Nunc precor ut vivant, et non ignava legentûm
Otia delectent, admoneantque meî.
Non tamen illa legi poterunt patienter ab ullo,
Nesciat his summam si quis abesse manum.
Ablatum mediis opus est incudibus illud :
Defuit et scriptis ultima lima meis.
Et veniam pro laude peto, laudatus abundè
Non fastiditus si tibi, lector, ero.

Horace n'hésite pas à se promettre l'immortalité dans plusieurs endroits de ses odes, témoin celle qui commence par ces mots :

Non usitatâ, nec tenui ferar, etc.

et cette autre :

Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramydum altius ;
Quod non imber edax, non aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series et fuga temporum :
Non omnis moriar, multaque pars meî

Vitabit Libitinam; usque ego posterâ
Crescam laude recens. Dum Capitolium
Scandet cum tacitâ virgine pontifex,
Dicar, quà violens obstrepit Aufidus,
Et quà pauper aquæ Daunus agrestium
Regnavit populorum, ex humili potens
Princeps Æolium carmen ad Italos
Deduxisse modos. Sume superbiam
Quæsitam meritis, et mihi Delphicâ
Lauro cinge volens, Melpomene, comam.

En voici la traduction, par M. Daru, qui nous a donné en vers français les œuvres complètes du lyrique romain :

Le noble monument que j'élève à ma gloire
Durera plus long-temps que le marbre et l'airain :
De tous ceux de l'Égypte effaçant la mémoire,
Il bravera l'orage et les feux de Vulcain,
Du rapide aquilon les fureurs déchaînées,
Le temps même ; et pour lui d'innombrables années
S'écouleront en vain.

De moi-même à jamais la plus noble partie
Bravera de Pluton le pouvoir odieux ;
Sans mourir tout entier je quitterai la vie :
Mon nom toujours plus grand croîtra chez nos neveux
Tant que Rome verra la Vestale en silence
Suivre, les yeux baissés, le prêtre qui s'avance
Aux pieds du roi des dieux.

Sur les bords où Daunus établit sa puissance,
Des sources de l'Aufide au rivage des mers,

On dira que, malgré mon obscure naissance,
Le premier sur le luth je modulai des vers.
Conçois le noble orgueil que le triomphe inspire,
Et viens ceindre mon front, déesse de la lyre,
De lauriers toujours verds.

Virgile, qui se cachoit lorsqu'on le regardoit passer dans les rues de Rome, le modeste Virgile n'avoit garde assurément de se louer ainsi à toute outrance; il a cependant mis un épilogue à la fin de ses *Géorgiques* : mais il n'avoit d'autre vue que de prévenir les plagiaires, les lâches frelons qui auroient voulu revendiquer le miel délicieux qu'il avoit composé :

Sic vos non vobis mellificatis apes.

On se souvient de ce qui lui étoit déjà arrivé, au sujet des deux vers qu'il avoit faits à la louange d'Auguste. C'est pour éviter d'être volé une seconde fois qu'il met son cachet à ses ouvrages, et qu'il va même jusqu'à se nommer. Il n'oublie pas non plus de parler des *Bucoliques*, pour avertir la postérité qu'il en est l'auteur. Mais c'étoit avoir trop modeste opinion de soi-même : personne ne pouvoit plus s'y tromper, ni attribuer à Bathylle ce qui portoit l'empreinte ineffaçable du génie de Virgile. On voit encore avec quelle précaution il se désigne à la tête de son *Énéide*, et dans l'épitaphe qu'il s'est faite. Quant aux vers par lesquels il lui a plu de couronner ses *Géorgiques*, il y fait entrer bien adroitement l'éloge de César, mais d'une manière indirecte; de sorte qu'on prendroit cela plutôt pour une date et une époque, que pour des louanges données à l'empereur. Aussi sait-il louer bien plus délicatement

qu'Ovide, qui vante souvent Auguste en face, et sans aucun ménagement.

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis otî;
Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventâ,
Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.

La Fontaine, grand admirateur de Virgile, et aussi modeste que lui, l'a imité dans ce bel épilogue du liv. XI de ses fables :

C'est ainsi que ma muse, au bord d'une onde pure,
Traduisoit en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage.

Plus éloquens chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin;
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf sœurs, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :

Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe; et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque:
Favoris des nœuf sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du Temps et de la Parque.

Nous citerons encore l'ode suivante de M. Le Brun, que l'auteur destinoit sans doute à servir d'épilogue au recueil de ses poésies, et qu'il appeloit son *exegi monumentum :*

Grace à la muse qui m'inspire,
Il est fini ce monument
Que jamais ne pourrout détruire
Le fer ni le flot écumant:
Le ciel même, armé de la foudre,
Ne sauroit le réduire en poudre:
Les siècles l'essaieroient eu vain:
Il brave les tyrans avides,
Plus hardi que les pyramides
Et plus durable que l'airain.

Qu'atteste leur masse insensée?
Rien qu'un néant ambitieux;
Mais l'ouvrage de la pensée
Est immortel comme les dieux.
Le Temps a soufflé sur la cendre
Des murs qu'aux rives du Scamandre
Cherchoit l'ami d'Éphestion;
Et quand tout meurt, peuples, monarques,
Homère triomphe des Parques
Qui triomphèrent d'Ilion.

Sur les ruines de Palmyre
Saturne a promené sa faux;

Mais l'univers encore admire
Les Pindares et les Saphos.
Frappé de cette gloire immense,
Le fameux vainqueur de Numance,
Par tant de palmes ennobli,
Voulut qu'en sa tombe honorée,
D'Ennius l'image sacrée
Le protégeât contre l'oubli.

Cet hymne même que j'achève
Ne périra point comme vous,
Vains palais que le faste élève
Et que détruit le Temps jaloux :
Vous tomberez, marbres, portiques,
Vous dont les sculptures antiques
Décorent nos vastes remparts;
Et de ces tours au front superbe
La Seine un jour verra sous l'herbe
Ramper tous les débris épars.

Mais tant que son onde charmée
Baignera nos bords affranchis,
De ma tardive renommée
Ses fastes seront enrichis :
Elle entendra ma lyre encore
D'un peuple libre qui l'honore
Chanter les augustes bienfaits;
Ma lyre, qui, dans sa colère,
A d'une Thémis adultère
Consacré les lâches forfaits.

Élève du second Racine,
Ami de l'immortel Buffon,
J'osai, sur la double colline,
Allier Lucrèce à Newton.

Des badinages de Catulle
Aux pleurs du sensible Tibulle
On m'a vu passer tour à tour,
Et sur les ailes de Pindare,
Sans craindre le destin d'Icare,
Voler jusqu'à l'astre du jour.

Comme l'encens qui s'évapore
Et des dieux parfume l'autel,
Le feu sacré qui me dévore
Brûle ce que j'ai de mortel.
Mon ame jamais ne sommeille;
Elle est cette flamme qui veille
Au sanctuaire de Vesta;
Et mon génie est comme Alcide
Qui se livre au bûcher avide
Pour renaître au sommet d'Œta.

Non, non, je ne dois point descendre
Au noir empire de la Mort;
Amis! épargnez à ma cendre
Des pleurs indignes de mon sort.
Laissez un deuil pusillanime:
Croyez-en le dieu qui m'anime,
Je ne mourrai point tout entier:
Eh! ne voyez-vous pas la Gloire
Qui jusqu'au temple de Mémoire
Me fraie un lumineux sentier?

J'échappe à ce globe de fange:
Quel triomphe plus solennel!
C'est la mort même qui me venge;
Je commence un jour éternel.
Comme un cèdre aux vastes ombrages,
Mon nom, croissant avec les âges,
Règne sur la postérité,

Siècles, vous êtes ma conquête,
Et la palme qui ceint ma tête
Rayonne d'immortalité.

Si Ovide et Horace ont ceint eux-mêmes leurs fronts des palmes de l'immortalité, dix-huit siècles de gloire ont sanctionné cet acte hardi d'un noble orgueil; mais la postérité, toujours équitable, a placé encore au-dessus d'eux le modeste Virgile, qui avoit condamné aux flammes le plus bel ouvrage dont s'honore la poésie latine. L'immortalité a déjà commencé pour notre bon La Fontaine. M. Le Brun vient d'être enlevé aux lettres, qu'il cultivoit avec un talent distingué : il n'est guère de genres de poésie que son génie n'ait embrassés, si l'on en excepte pourtant la poésie dramatique. De son vivant même, on l'a surnommé le Pindare français, et la postérité sans doute lui assignera une place honorable à côté de J. B. Rousseau, qu'il semble avoir pris pour modèle. (*Note de l'Éditeur.*)

ADDITION DE L'ÉDITEUR.

Poëme d'Hésiode.

Hésiode, poëte grec, contemporain d'Homère, suivant l'opinion commune, fut le premier qui écrivit en vers sur l'agriculture. M. Rollin dit que son poëme intitulé des Travaux et des Jours a servi de modèle à Virgile pour composer les Géorgiques, comme il le témoigne lui-même par ce vers : *Ascræumque cano romana per oppida carmen.* D'autres pensent qu'il lui en a seulement donné la première idée, et que le vers cité ne doit être regardé que comme un hommage rendu

par le poëte latin à l'auteur d'un des monumens les plus recommandables de la poésie grecque. Hésiode en effet ne parle que superficiellement et en peu de mots de la culture des terres : il est par-tout moraliste, et nulle part cultivateur; Virgile*, au contraire, est tout à la fois laboureur, vigneron, herboriste, berger, poëte et philosophe. Le poëme d'Hésiode, d'après son titre, se divise naturellement en deux parties : la première contient plusieurs peintures agréables, entremêlées de préceptes excellens qui peuvent convenir à toutes les professions, principalement aux cultivateurs, sans leur rien apprendre cependant de l'art du labourage; la seconde roule principalement sur la navigation et la construction des vaisseaux, et se termine par une espèce de chapitre sur les jours remarquables, qui n'est, comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire, qu'un recueil d'observations fausses et puériles et de pratiques superstitieuses, fondées uniquement sur les fables du paganisme. Laissant donc de côté cette dernière partie de son poëme, quelque intéressante qu'elle puisse être sous d'autres rapports, nous ne citerons ici que la première, traduite ou plutôt imitée en vers français par M. Le Franc de Pompignan.

Pour faciliter aux lecteurs l'intelligence de ce morceau, nous croyons devoir entrer dans quelques détails préliminaires. Le père d'Hésiode, réduit à l'indigence, avoit quitté Cumes, sa patrie, pour se livrer au commerce maritime : il y fit quelques profits, et vint se fixer à Ascrée, bourgade de la Béotie, où il décéda, laissant deux fils, Hésiode et Persès. Le jeune Persès ayant gagné les arbitres par des présens, obtint une part plus forte que celle de son frère dans le partage de la succession commune; mais ayant dissipé une

grande partie de son patrimoine, il fut obligé de recourir à la générosité d'Hésiode, devenu prêtre des Muses sur le mont Hélicon, et il en fut soulagé. Ces faits sont prouvés par le texte même du poëme qu'Hésiode adresse à son frère Persès :

Filles du Dieu puissant qui régit l'univers,
Muses, que sa grandeur soit l'ame de nos vers.
C'est par lui seul que l'homme est tout ce qu'il doit être,
Obscur, illustre, libre ou dépendant d'un maître.

C'est lui, c'est ce grand Dieu dont la foudre est la voix,
Qui parmi les éclairs nous prononce ses lois,
Qui sait nous enrichir au sein de l'indigence,
Du riche trop superbe écraser l'opulence,
Humilier les grands, terrasser leur fierté,
Et ramener l'injuste à l'exacte équité.
Tout change en un clin d'œil par ses décrets suprêmes;
Nos destins, notre état, nos desirs, nos cœurs mêmes.
O Dieu, rends-nous humains, sages et généreux;
Et toi, mon frère, apprends à devenir heureux.

Deux pouvoirs sur la terre exercent leur empire;
Un esprit différent les guide et les inspire :
Contraires l'un à l'autre, ils divisent les cœurs.
L'un, de l'aimable paix y verse les douceurs,
L'autre y souffle la guerre, et l'envie et la haine;
C'est le fléau commun de la nature humaine :
Mais soumis par les dieux à ce maître insolent,
L'homme le craint, le hait et l'adore en tremblant.
Il est fils de la Nuit, noir et triste comme elle.
L'autre est de Jupiter le disciple fidèle;
Dans les flancs de la terre il dirige nos pas;
L'amour seul du travail a pour lui des appas.

Le plus lâche à ses yeux se réveille et s'anime,
Quand de l'oisiveté, nonchalante victime,
Il voit près de ses champs où naissent les buissons,
De son heureux voisin le pampre et les moissons.
C'est ainsi qu'une juste et noble jalousie
Des émules entre eux excite l'industrie;
Chacun veut sur lui seul attirer les regards,
Et la rivalité fait le progrès des arts.

Persès, prends mes conseils, fuis les juges iniques.
De ton foyer champêtre, et des travaux rustiques,
Que les cris du barreau ne t'arrachent jamais;
Cérès pour tes besoins destina ses bienfaits.
Garde-toi d'employer leur secours nécessaire
A nourrir les clameurs d'un patron mercenaire,
Qui te promet demain les dépouilles d'autrui,
Et dans ce faux espoir t'appauvrit aujourd'hui!
Crois-moi, n'achète plus un si triste avantage,
Nous avons de nos biens terminé le partage.
Si ton esprit encore y trouve des erreurs,
Le tribunal des dieux est ouvert dans nos cœurs;
C'est là qu'il faut porter et ta cause et la mienne;
Ne cherche point ailleurs un bras qui te soutienne.
Tu n'as que trop souvent, pour affoiblir mes droits,
Gagné par des tributs les organes des lois,
Ces hommes sans honneur, dont l'infame avarice
Dévore ses cliens et leur vend l'injustice.
Ils connoissoient bien mal mes besoins et mon cœur:
La médiocrité fait seule mon bonheur;
Je le trouve au milieu d'un potager champêtre,
Et j'y suis plus content qu'un riche ne peut l'être.

Les dieux pouvoient sans doute épargner nos travaux,
Livrer nos bras oisifs aux douceurs du repos;
Du soc dans les sillons interrompre l'usage,
Et des flots périlleux nous fermer le passage;

Maîtres de la nature, ils tenoient dans leurs mains
Les trésors de la vie et le sort des humains.
La terre eût d'elle-même abrégé sa culture;
Ils la rendent pour nous et plus longue et plus dure.
L'homme, hélas! en naissant, objet de leurs rigueurs,
N'en reçut que des jours de peine et de sueurs.
Par des labeurs fâcheux sa vie est tourmentée,
Nous payons chèrement les dons de Prométhée.
De l'antique Japet, ce fils industrieux,
En faveur des mortels fut l'émule des dieux.
Il nous donna le feu, cet aliment du monde,
Des arts et du bonheur source riche et féconde.
Le Souverain des cieux, lui-même en fut jaloux,
Et bientôt l'univers éprouva son courroux.

L'instrument le plus doux servit à sa vengeance :
D'une jeune mortelle il forma la substance,
Lui donna de Vénus la grace et la beauté,
De la reine des dieux la fière majesté,
Le savoir de Minerve et l'esprit de Mercure,
Une voix dont le charme attendrit la nature,
Une éloquence douce, un cœur plein de desirs,
L'art fatal de séduire et le goût des plaisirs;
Tous les talens enfin que l'univers adore:
Sourit en la voyant, et la nomma Pandore.

Le meurtrier d'Argus à l'instant la conduit
Chez un sage mortel qui fut trop tôt séduit.
C'étoit le vertueux, mais foible Epiméthée.
Il fut sourd à la voix, aux cris de Prométhée.
Mon frère, lui disoit ce frère tendre et cher,
Crains pour l'homme et pour toi les dons de Jupiter.
Quand il parloit ainsi, la paix la plus profonde,
Le repos sur la terre et le calme sur l'onde,
Promettoient aux humains un éternel bonheur;
Ils ne connoissoient point les maux ni la douleur,

Ni ces tourmens divers, qui, même en la jeunesse,
Ne font que trop sentir le poids de la vieillesse.
Dans l'état des mortels quel changement soudain!
De leurs calamités le règne étoit prochain.
Pandore ouvrit le vase où le courroux céleste
Avoit de ses fléaux caché l'amas funeste;
Cet innombrable essaim s'échappa dans les airs,
Retomba sur la terre et traversa les mers.
Les plaisirs, la santé, la vigueur disparurent;
Les douleurs et la mort en silence accoururent.
L'espérance restoit dans ce vase fatal;
Mais il fut refermé pour accroître le mal.

Persès, écoute encore, et grave en ta mémoire
Des faits que je t'apprends la merveilleuse histoire.
Quand les premiers mortels virent leur premier jour,
Saturne étoit le roi de la céleste cour.
La terre fut alors un séjour de délices;
Les cœurs étoient exempts de foiblesse et de vices;
Leur bonheur égaloit celui des immortels:
Des festins innocens et des jeux solennels,
Un travail sans fatigue, un repos sans mollesse,
Leur offroient des plaisirs renouvelés sans cesse;
Ils vivoient sans vieillir, et terminoient leur sort
Dans la tranquillité d'un homme qui s'endort.

Tel fut le siècle heureux des mœurs, de l'abondance,
Siècle d'or, ou plutôt siècle de l'innocence.
Mais il dura trop peu : cette race d'humains
Mourut, et fut admise à des honneurs divins.
D'un corps aërien les dieux les revêtirent;
Ces êtres surveillans par-tout se répandirent,
Observant des mortels les plus secrets penchans;
Toujours amis des bons, ennemis des méchans;
Rien ne leur échappoit, vertus, vices, foiblesses,
Et seuls ils disposoient des biens et des richesses.

C'étoient là les devoirs utiles et flatteurs
De ces esprits divers que l'homme eut pour tuteurs.

Le ciel, dans ses bienfaits devenu moins facile,
Fit le siècle d'argent, race abjecte et débile;
Mortels peu ressemblans à ceux de l'âge d'or,
Ils n'avoient des premiers, ni le sublime essor,
Ni ce front, ni ces traits pleins de vie et de flamme,
Ni la force du corps, ni la vigueur de l'ame.
Tout en eux étoit foible, et l'esprit et le cœur.
Durant un siècle entier, consumés de langueur,
Sous les yeux de leur mère ils traînoient leur enfance:
Leurs vices commençoient avec l'adolescence:
Des plaisirs insensés en abrégeoient le cours;
Ils dégradoient l'usage et le prix de leurs jours.
Plongés dans mille erreurs, souillés de tous les vices,
Ils n'offroient aux autels ni vœux ni sacrifices.
Pour venger la vertu, la justice et les dieux,
La terre ensevelit ces mortels odieux.

Mais tout dégénéroit dans la nature humaine;
Les dieux n'y découvroient que des objets de haine,
Et le siècle d'argent, promptement éclipsé,
Par le siècle d'airain fut bientôt remplacé.
Cet âge, pire encor que le second des âges,
Enfanta des mortels violens et sauvages,
Dont la force terrible et l'affreuse grandeur
Annonçoient de leur corps l'énorme pesanteur.
Ils n'aimoient, ne vouloient, ne cherchoient que la guerre;
Sans intérêts communs ils ravageoient la terre.
Par la nature seule en naissant aguerris,
Grossiers comme la brute, et comme elle nourris,
Ils construisoient d'airain leurs retraites impures;
Ils en formoient aussi leurs outils, leurs armures.
Le fer étoit alors ignoré des humains.
Ces brigands séparés, l'un de l'autre assassins,

D'une égale fureur en tous lieux s'attaquèrent;
Tous, jusques au dernier, sous le glaive expirèrent:
Nul n'évita la mort, et leur chûte aux enfers,
De ce honteux fardeau délivra l'univers.

Jupiter produisit une race nouvelle,
Digne par ses exploits de son amour pour elle,
Des hommes illustrés par des faits glorieux,
Nation de héros, peuple de demi-dieux.
Mais la Discorde, hélas! aux rois souvent fatale,
Les embrasa du feu de sa torche infernale,
Près de Thèbes, les uns, par un arrêt du sort,
Pour les enfans d'Œdipe affrontèrent la mort;
Leur trépas termina cette guerre inhumaine.
Les autres, pour punir le ravisseur d'Hélène,
Traversèrent les flots au milieu des hasards;
Ilion sous leurs coups vit tomber ses remparts.
Le fils du vieux Saturne, à ces ames bien nées,
Accorda le séjour des îles Fortunées,
Au sein de l'Océan, loin de tous les mortels:
Et c'est là qu'oubliant leurs combats si cruels,
Dans des plaisirs divins ils goûtent sans alarmes
D'une éternelle paix les ineffables charmes,
Et cueillent trois fois l'an sur ces bords enchanteurs
Les fruits les plus vantés et les plus belles fleurs.

Pourquoi le cinquième âge a-t-il vu ma naissance?
Pourquoi suis-je témoin de l'horrible licence,
Qui, dans cet âge affreux règne de toute part?
Hélas! je devois naître ou plus tôt ou plus tard.
C'est le siècle de fer, ou le siècle des crimes:
Les nœuds les plus sacrés et les plus légitimes,
Sont rompus et souillés par de honteux forfaits;
Le père dans son fils ne connoît plus ses traits:
A son frère, à sa sœur, le frère ôte la vie.
De l'hospitalité la loi sainte est trahie.

L'époux est adultère, et l'épouse, à son tour,
S'abandonne aux transports d'un criminel amour.
Des parens accablés du poids de l'indigence
De leurs enfans ingrats éprouvent l'insolence,
Ils implorent sans fruit des cœurs muets et sourds;
L'ami chez son ami cherche en vain du secours.
A tant de barbarie on ajoute l'injure;
On brave l'œil des dieux vengeurs de la nature.
L'innocence opprimée a perdu tout espoir;
Jupiter est sans culte et les lois sans pouvoir.
Sur la foi d'un traité des peuples sont tranquilles,
Un allié parjure envahit leurs asiles.
Par le fer et le feu les vaincus sont chassés;
Mais l'aggresseur perfide est heureux; c'est assez.
On ne voit que noirceurs, faux sermens, injustices,
Et l'univers entier est l'empire des vices.'
Dans ce torrent de maux quelques biens sont mêlés;
Foible soulagement pour des cœurs désolés.
La justice des dieux, toujours inévitable,
Frappera tôt ou tard cette race exécrable.
L'Équité, la Pudeur, un voile sur les yeux,
Abandonnent la terre et retournent aux cieux,
Et leur triste départ ne nous laisse après elles
Qu'un avenir funeste et des douleurs nouvelles.

Vous, rois, qui consultez votre seule raison,
D'un apologue utile écoutez la leçon.
Un robuste épervier, dans ses griffes aiguës,
Portoit un rossignol jusqu'au plus haut des nues:
Le jeune et foible oiseau, déjà percé de coups,
Tâchoit de l'attendrir par les chants les plus doux.
Quel est donc ton espoir? dit l'animal farouche;
Crois-tu que de tes sons le ramage me touche?
La force ma rendu le maître de ton sort,
Je puis te laiser libre ou te donner la mort.

Du stupide épervier, prétentions cruelles,
De mesurer ses droits au pouvoir de ses ailes!

Persès, que des oiseaux servent d'exemple aux grands:
Soyons justes; la force est le droit des tyrans.
De tes biens, de tes jours, fais un prompt sacrifice
Plutôt que d'employer l'injure et l'injustice.
Le plus foible y succombe, et si quelqu'un plus fort,
Par un succès heureux résiste à leur effort,
Dans le fond de son ame il en ressent l'atteinte,
Dont l'âge ni le temps n'effacent point l'empreinte.
Veux-tu vers le bonheur marcher d'un pas certain?
O Persès! la justice en est le seul chemin.
Que ses persécuteurs à sa fuite applaudissent;
Son exil, tôt ou tard, ses disgraces finissent.
Le crédit effrayant d'un magistrat vénal,
L'intrigue, les complots d'un lâche tribunal,
Lui font verser des pleurs sans troubler son courage;
Elle atteste les dieux couverte d'un nuage,
Rentre enfin dans son temple, et punit les mortels
Qui couvroient de son nom leurs arrêts criminels.

Heureuses les cités où des juges austères
Ne démentent jamais leurs principes sévères,
Et chez qui l'étranger, sûr de ses justes droits,
Comme le citoyen, vit sous l'appui des lois!
Leur nation fleurit et leurs champs sont fertiles;
Le peuple entier s'adonne à des travaux utiles;
L'abondance y nourrit l'industrie et les arts;
L'air n'y retentit point des trompettes de Mars:
Dans leur société la concorde réside;
Une gaîté modeste à leurs festins préside.
De la sage nature ils remplissent la loi.
Comme ils vivent sans crime, ils meurent sans effroi.
Tout est pur autour d'eux; de vertueuses mères
Engendrent des enfans, images de leurs pères.

Leurs plus sacrés devoirs sont leurs plus doux plaisirs.
Soumis à la raison, maîtres de leurs desirs,
Ils ne s'exposent point, jouets de la fortune,
Aux caprices d'Éole, aux fureurs de Neptune;
Ils trouvent tous les biens dans leurs propres climats,
Trésors que l'équité rassemble sous leurs pas.

Mais malheur aux états où règne l'injustice!
Leur fortune est sans cesse au bord du précipice:
Souvent un homme seul fait le malheur de tous;
Des dieux contre son peuple il arme le courroux.
La famine et la peste unissent leurs ravages;
Les champs et les moissons, noyés par les orages,
Les vaisseaux submergés et les remparts détruits,
D'un injuste projet sont les terribles fruits.
Un roi de tout son peuple est le juge et le père:
Pesez bien les devoirs d'un si saint ministère,
O maîtres des humains confiés à vos soins!
Dieu place autour de vous d'innombrables témoins,
Des esprits dont le zèle implore sa vengeance
Contre les oppresseurs de la foible innocence.
Fille du roi des dieux, objet de leur amour,
La Justice, ornement de la céleste cour,
Au trône de son père accourt tout éplorée,
Lui peint les attentats dont elle est entourée;
Et ce dieu, qui protège et sa fille et les lois,
Tonne sur les sujets pour effrayer les rois.
O rois! ô magistrats! soyez plus équitables,
Et nourrissez-vous moins du sang des misérables.
Qui fait le mal d'autrui fait son propre malheur:
Tout perfide conseil souvent perd son auteur.
Dieu sur les cœurs pervers jette un regard terrible;
A son œil pénétrant il n'est rien d'invisible;
Il n'est point de contrée où ce juge des rois
N'examine avec soin leur justice et leurs lois.

Je serois juste en vain sous un injuste maître;
Mon fils, ainsi que moi, ne voudroit jamais l'être,
Si pour nous la justice est un bien dangereux,
Et si l'iniquité fait seule des heureux.
Mais quoi! pour rétablir l'équité sur la terre,
Jupiter dans ses mains n'a-t-il pas le tonnerre?

Persès, veux-tu jouir d'un plus tranquille sort?
Sois toujours le plus juste, et jamais le plus fort.
La force est pour la brute, et la loi pour les hommes.
La loi fut accordée à tous tant que nous sommes;
C'est par ses nœuds sacrés que le ciel nous unit:
Le ciel nous récompense et le ciel nous punit.
Quiconque en ses discours, par un public hommage,
Rend à la vérité le plus pur témoignage,
Obtient de Jupiter d'éclatantes faveurs,
Et ses derniers neveux partagent ses honneurs.
Un opprobre éternel suit tout mortel parjure,
Son nom pour ses enfans est une affreuse injure;
Leur unique héritage est le courroux des dieux.

Trop aveugle Persès, ouvre tes foibles yeux;
A leurs regards troublés deux chemins se présentent:
L'un n'est par-tout rempli que d'objets qui nous tentent;
Il est large, facile et parsemé de fleurs:
C'est celui du plaisir, du vice et des erreurs.
L'autre est pierreux, étroit, bordé de précipices;
Il mène à la vertu, mais non par les délices:
Les dieux au-devant d'elle ont placé des travaux,
Des périls, des dégoûts, des peines et des maux.
Le mortel qui franchit cette rude barrière
Trouve enfin le bonheur au bout de la carrière.

Que cet homme est divin, qui par lui-même instruit,
Voit tout avec justesse et que rien ne séduit!

J'aime aussi ce mortel, qui d'un esprit docile,
Prête au meilleur conseil une oreille facile;
Mais qu'attendre d'un cœur qui ne cherche d'appui
Dans sa propre raison ni dans celle d'autrui?

Persès, de mes leçons commence à faire usage.
Créature des dieux, mérite leur suffrage;
L'activité leur plaît : cultive les guérets;
Propice à tes efforts la féconde Cérès,
Pour toi, de ses trésors couvrira la campagne:
Toujours le paresseux eut la faim pour compagne;
Il est sans industrie et n'a que des besoins;
La terre avec le ciel lui refusent leurs soins.
C'est l'importun frelon qui bourdonne ou sommeille,
Et dans l'oisiveté vit des sucs de l'abeille.
D'un travail modéré ne te lasse jamais;
Tes granges, tes celliers, combleront tes souhaits.
Tu sauras, par l'exemple et par l'expérience,
D'un froid cultivateur corriger l'indolence:
La pauvreté honteuse est le fruit du repos;
La richesse et l'honneur sont le prix des travaux.

L'homme laborieux remplit sa destinée;
C'est par le travail seul qu'il la voit fortunée.
Ne crains point d'augmenter de légitimes biens;
Rougis d'en acquérir par de lâches moyens.
C'est alors que la honte est un frein salutaire:
Cette honte est plutôt un sentiment austère,
Une sainte pudeur qui bannit tout excès;
Et s'ils sont criminels, déteste les succès.
S'aggrandir par la force ou par la calomnie,
C'est graver sur l'airain sa propre ignominie;
Rejette comme un bien triste et pernicieux,
Tout trésor, tout bonheur qui ne vient pas des dieux.

Que l'étranger, le pauvre, en tes foyers tranquilles,
Et le jour et la nuit trouvent de sûrs asiles :
De l'hospitalité Jupiter fit les lois;
C'est irriter ce dieu que d'en blesser les droits.
Ne souille point l'honneur d'une couche étrangère,
Et que des orphelins l'enfance te soit chère.
De ton père sur-tout honore les vieux ans;
Aide ses foibles yeux, conduis ses pas tremblans;
Qu'il n'ait point à gémir de ton dédain perfide;
Un fils ingrat ou dur est presque un parricide;
A chaque pas qu'il fait un dieu vengeur le suit,
Et montre à ses regards le châtiment qu'il fuit.

Soit que l'aube naissante au travail te rappelle,
Soit que la nuit t'invite au repos fait pour elle,
Au ciel par des vœux purs consacre ton réveil,
Et que les mêmes vœux précèdent ton sommeil.
Si ton cœur est impur, l'offrande la plus belle
Ne seroit pour les dieux qu'une offense nouvelle.
Sois juste; ils aimeront à conserver tes biens :
D'autres perdront les leurs, tu grossiras les tiens.

Assemble tes amis dans tes repas champêtres;
Préfère tes voisins, s'ils ne sont pas des traîtres :
Un air dissimulé les découvre à tes yeux.
N'attends que d'un ami des soins officieux :
Des proches rarement sont un appui fidèle;
Ils marchent à pas lents, l'ami court avec zèle.
Un méchant voisinage est toujours dangereux :
C'est un rare trésor qu'un voisin généreux;
Il garde tes troupeaux, défend ton héritage,
Et ton bonheur enfin est un bien qu'il partage.

Modeste en tes emprunts, soigneux de t'acquitter,
Libéral en tes dons, sans jamais les compter,

Rends amour pour amour, service pour service.
De tes propres bienfaits que ton cœur s'enrichisse;
Ils feront ton bonheur en faisant des heureux.
Renonce à tout commerce, à tout gain frauduleux,
Leur attrait est pour l'ame une peste mortelle;
Du plus léger larcin la honte est éternelle.
Des profits modérés formeront des trésors
Qui ne causent jamais ni crainte ni remords.
L'économe chez soi trouve avec abondance
Ce qu'à peine fournit la prodigue opulence;
Il ne dissipe rien, mais sagement jouit
De l'or mal employé que l'avare enfouit.

Sois vrai, mais peu crédule, adroit sans artifice;
Même dans la vertu, tout excès est un vice.
Plusieurs se sont perdus, et l'ont bien mérité,
Par trop de confiance ou de crédulité.
Te livrer à la foi d'une femme qui t'aime,
C'est à ton ennemi t'abandonner toi-même.

Pour seconder les soins d'un père industrieux,
Il ne faut qu'un seul fils, sage et laborieux;
Il deviendra l'appui, l'honneur de ta vieillesse.
Plusieurs augmenteroient ta force et ta richesse:
Mais, quel qu'en soit le nombre, achève tes travaux;
A tes premiers efforts joints des efforts nouveaux:
Eux seuls affermiront ta naissante famille;
C'est par toi qu'elle vit, c'est par toi qu'elle brille:
Poursuis tes grands projets d'un cœur ferme et constant;
Le ciel fera le reste, et tu mourras content.

Le début de ce poëme est pompeux sans enflure; le ton philosophique y perce dès les premiers vers, principalement dans le tableau des deux pouvoirs opposés

qui forment les inclinations des hommes, et qui décident de leur bonheur ou de leur malheur. Rien n'est plus beau que la description des différens âges du monde, dont Hésiode est le premier qui ait parlé; et la fable de Pandore est une des plus ingénieuses fictions de la poésie. M. de Voltaire en a donné une imitation, en changeant cependant quelque chose aux premiers vers, et en se conformant aux idées reçues depuis le poëte Grec; nous la rapporterons ici comme objet de comparaison :

Prométhée autrefois pénétra dans les cieux;
Il prit le feu sacré qui n'appartient qu'aux dieux,
Il en fit part à l'homme; et la race mortelle,
De l'esprit, qui meut tout, obtint quelque étincelle.
Perfide! s'écria Jupiter irrité,
Ils seront tous punis de ta témérité.
Il appela Vulcain; Vulcain créa Pandore.
De toutes les beautés qu'en Vénus on adore
Il orna mollement ses membres délicats :
Les Amours, les Desirs, forment ses premiers pas;
Les trois Graces et Flore arrangent sa coiffure,
Et mieux qu'elles encor elle entend la parure.
Minerve lui donna l'art de persuader,
La superbe Junon celui de commander;
Du dangereux Mercure elle apprit à séduire,
A trahir ses amans, à cabaler, à nuire;
Et par son écolière il se vit surpassé.
Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laissé;
Du dieu, sur les humains, tel fut l'arrêt suprême :
Voilà votre supplice; et j'ordonne qu'on l'aime.

Il envoie à Pandore un écrin précieux;
Sa forme et son éclat éblouissent les yeux.

Quels biens doit renfermer cette boîte si belle!
De la bonté des dieux c'est un gage fidèle :
C'est là qu'est renfermé le sort du geure humain.
Nous sommes tous des dieux.... Elle l'ouvre, et soudain
Tous les fléaux ensemble inondent la nature.
Hélas! avant ce temps, dans une vie obscure,
Les mortels, moins instruits, étoient moins malheureux;
Le vice et la douleur n'osoient approcher d'eux;
La pauvreté, les soins, la peur, la maladie,
Ne précipitoient point le terme de leur vie.
Tous les cœurs étoient purs et tous les jours sereins, etc.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.